DANTE, MICHEL-ANGE, MACHIAVEL PAR CHARLES CALEMARD DE LAFAYETTE

Charles Calemard de Lafayette



DANTE
MICHEL-ANGE
MACHIAVEL

PAR

CHARLES CALEMARD DE LAFAYETTE



PARIS
EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR
6 — RUE DES BEAUX-ARTS — 6

MDCCCLII



DANTE

MICHEL-ANGE

MACHIAVEL

Typ. de SCHNEIDER, rue d'Erfurth, 1.

DANTE
MICHEL-ANGE
MACHIAVEL

PAR

CHARLES CALEMARD DE LAFAYETTE



PARIS
EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR
6 — RUE DES BEAUX-ARTS — 6

MDCCCLII

Trois études seulement composent ce petit livre, où quelque autre, plus audacieux et plus fort, eût peut-être réussi à symboliser en trois altières figures les trois plus larges manifestations du génie humain, à savoir : la POÉSIE, l'ART COMPLET, la SCIENCE DES GOUVERNEMENTS.

Ces trois études, d'une ambition forcément bien moins haute, ont été écrites à deux époques différentes, mais toujours dans le calme et le recueillement de la vie des champs. C'est dire qu'il n'y faut chercher aucun écho, même affaibli, des conflits et des passions du temps où nous sommes.

L'étude sur Machiavel a été publiée par l'ARTISTE (février et mars 1846), telle qu'elle est ici scrupuleusement reproduite, sauf quelques annotations et quelques citations nouvelles. Les considérations sur la poésie, qui précèdent la vie de Dante, ont aussi paru en 1847, dans la même revue. Ainsi, les aspirations et les jugements que contiennent ces deux parties de l'ouvrage ont au

plus haut degré, comme le reste, le mérite ou le défaut de s'isoler complétement de toute excitation contemporaine. Les sympathies ou les répulsions du livre passent, intactes et intègres, à travers l'époque présente, pour aller aux œuvres et aux hommes d'autres temps. Et pourtant, si nous avons su traduire le sentiment intime de notre conscience, ces pages pourraient avoir encore la meilleure des actualités.

Ce que nous voulions glorifier, c'est le JUSTE ; ce que nous voulions faire aimer, c'est le BEAU.

Or, le BEAU, le JUSTE, comme le VRAI, ont été et seront ce qu'ils sont, hier, aujourd'hui, demain, toujours.

A TOI, FLORENCE!

A toi la plus illustre entre les filles de Rome,

A toi ces pages d'admiration sévère, de grave enthousiasme ou d'austère amour pour les plus grands de tes fils !

Florence! mère à la fois si belle, si glorieuse, si féconde!

Mère de Dante, de Michel-Ange, de Machiavel ! mère de Cimabue, du Giotto, du Masaccio, de Galilée, de Savonarole, de Vinci, de tous les Médicis ! mère de redoutés capitaines et de magnifiques pontifes ! tu as rempli quatre siècles de tes gloires, et tu t'es survécu plusieurs fois dans ta descendance.

Ton sein avait formé, ton lait avait nourri des races qui partout, comme un blason héréditaire, ont gardé le sceau de ta force. Et, par exemple, pour que ta fière tra-

dition fût présente dans toutes les épopées du monde moderne, ce sont encore deux de tes familles, issues par les vieux Toscans des vieux Romains, qui ont donné à la révolution française, — au monde, — l'une sa grande parole, l'autre sa grande épée *.

Florence, tu représentas souvent à toi seule toute l'Italie, — alma parens, sacra tellus, *cette Italie sacrée dont il est si vrai de dire que plus on la voit plus on l'aime, plus on l'étudie plus on l'admire.*

A ta couronne tous les lauriers, à ton diadème tous les fleurons. Ce sont à la fois la poésie, les lettres, les grands arts, — peinture, sculpture et musique; — ce sont les sciences, la politique, et enfin le patriotisme, qui t'ont donné ta splendeur.

Les plus puissantes idées d'une puissante époque se sont irradiées de ton sein.

A la terre, tu dis, avec Galilée, qu'elle tourne; à la péninsule, avec Machiavel, qu'il faut non-seulement qu'elle soit fière, qu'elle soit libre, mais encore qu'elle soit UNE.

L'unité de l'Italie, cette immense promesse de sa Genèse future, pensée qui a remué les plus grands esprits et les plus grands cœurs, Dante avant Machiavel, l'ambitieux génie de Napoléon avant l'héroïque vertu du roi Charles-Albert, cette nationalité des nobles espérances, ce programme des forts, beau rêve peut-être! tu l'as révélé, prêché, glorifié la première! Honneur à toi, Florence.

* La famille de Mirabeau, comme celle de Napoléon, était, on le sait, originaire de Florence.

Et honneur encore à cette admirable Toscane, qui n'a vu ses enfants renoncer à la gloire que pour aspirer au bonheur; qui, tandis qu'alentour le silence et le repos n'étaient qu'abrutissement et misère, a fait fleurir pour les siens le travail heureux, la belle industrie, l'agriculture savante et prospère, l'abondance qu'elle donne, la cordialité qu'elle propage, les douces mœurs qu'elle inspire; qui, la première enfin, parmi les nations d'un passé héroïque et sanglant, a pu exclure de ses Codes la mort; et du cortége de sa force — le bourreau.

Honneur à toi, Florence!

Et, puisque Athènes est immortelle; puisque Rome est immortelle,

A toi, à coup sûr, l'immortalité!

DANTE ALIGHIERI.

I

Avant d'étudier avec détail le rôle immense et l'action presque souveraine d'un grand poëte dans la vie intellectuelle de son temps, il nous semble indispensable d'indiquer, en quelques traits rapides, quelle initiative perpétuelle exerce la poésie elle-même dans l'ensemble général de la civilisation.

Peut-être, en effet, paraîtrions-nous exagérer les proportions d'un homme, si nous ne lui donnions tout d'abord le piédestal des idées. Aussi, avant de raconter Dante, sa vie et son œuvre, nous allons dire en quelques pages quel fut pour le passé, quel sera sans doute pour l'avenir, l'œuvre de quiconque aura comme lui, poëte inspiré, reçu cette mission de Dieu qui s'appelle le Génie.

LA POÉSIE A TRAVERS LES AGES.

I. — La pensée de l'homme a cela surtout de divin qu'il ne lui est pas possible à elle-même de déterminer la limite où finit son empire. Après avoir, par l'œuvre précise de la raison, pris possession du réel, elle emprunte à l'imagination l'aile merveilleuse qui plonge dans les profondeurs éthérées de l'idéal.

L'idéal! patrie de l'inconnu, royaume toujours à conquérir, atmosphère où toujours monte l'aspiration qui s'ignore, fluide azur où flottent, derrière le nuage et sous les tentures étoilées du ciel, toutes les formes errantes, tous les fantômes indécis que Dieu a laissés à l'homme comme sa part de monde à créer : — l'idéal, c'est la poésie.

Et tout ce qui peut magnifier la vie : sanglots ou sourires, hymnes de deuil ou chants d'amour; tout ce qui nous remplit d'une émotion sacrée ; tout ce qui, débordant de la coupe terrestre où fermentent les joies et les angoisses du corps, inonde, submerge, envahit l'âme entière, l'enivre ou la brise, la féconde ou la noie; tout ce qui fait de l'homme, incomplet, impuissant, enchaîné, compagnon de la brute et captif de cette terre ; tout ce qui fait de l'homme un être plus libre que l'aigle noir des sommets alpestres, plus aérien que l'ange des solitudes ; tout ce qui lui donne

l'espace illimité pour son rêve, et des océans plus grands que les mondes pour la soif inextinguible de son désir; — tout cela, c'est la poésie.

Ce n'est pas toute la poésie :

L'écho formidable des grandes réalités d'ici-bas; la voix des passions douces ou fatales, charmantes ou tragiques, qui se traduisent en drames palpitants dans les péripéties de l'action humaine; les cris des enthousiasmes vainqueurs, des désespoirs grandioses, cris suprêmes sortis d'entrailles vivantes, ou les murmures solennels, mystérieuse confidence qu'épanche le passé sur les débris de la mort; — n'importe quels débris de peuples, de civilisations ou d'empires; la mise en œuvre de toutes les harmonies de la création; et la coordination dans l'art, la vivification magique, la résurrection dans les splendeurs d'une forme choisie, de tout ce qui fut beau, majestueux, profond, émouvant ou sublime; la loi souveraine de la beauté donnée pour raison d'être à ce que le poëte a rêvé, à ce qu'il lui plaît d'éterniser de son rêve, et le mélange, au gré de son absolu vouloir, des faits réels, visibles, accomplis, acceptés, avec ce caprice inspiré de sa fiction; un même droit de vie donné, de par le génie, à cette vérité qu'il revêt de gloire, à cette illusion qu'il revêt de vérité,

Tout cela, c'est aussi la poésie :

Et il y a plus, il y a mieux encore :

Cette religiosité mystérieuse, cette foi ardente aux tacites promesses d'une destinée qui ne doit pas finir; cet élancement de l'âme vers le grand inconnu, hôte

divin qui, sous le voile plus ou moins transparent de toutes les croyances, convie au delà de la terre la caravane humaine pour lui rouvrir une patrie perdue; cet hymne universel de tous les siècles et de toutes les nations qui publie sous mille noms divers un même créateur; et dans cette affirmation instinctive de la conscience du genre humain, une loi morale, une notion du devoir surgissant tout à coup; à l'ombre de ce premier principe, les sociétés écloses, les nationalités fondées, les polices, les institutions, les mœurs, la civilisation enfin, entraînées au développement irrésistible d'une perfectibilité qui fait la grandeur de l'homme et l'espoir de son avenir,

Tout cela, c'est encore, c'est toujours la poésie.

Telle est son essence, tels sont ses éléments; telles sont, pour ainsi parler, les urnes cachées de ses fleuves, fleuves où s'abreuve un monde, et qui roulent puissamment leurs flots majestueux jusqu'à l'immortalité.

II. — On ignore ou l'on méconnaît aujourd'hui l'œuvre immense que la poésie, tour à tour intime, épique ou religieuse, a déjà accomplie sur la terre. Pour lui assigner son rôle futur, il faut savoir comprendre son passé; il faut se rendre compte de ceci, qu'elle a buriné sur les premières tables ce dogme souverain qui s'appelle la loi, et coulé en bronze dans les premiers panthéons humains les dieux, les demi-dieux, les héros, types créateurs à l'image desquels se sont formées des nations entières.

Voyez Moïse; voyez Homère.

Le polythéisme grec est fils de la muse. Homère est l'aïeul de la nationalité hellénique. Il lui a donné son homogénéité et sa grandeur, sa religion et son héroïsme. L'Iliade a fait de la Grèce, pour le passé, une patrie et une civilisation couronnées de gloire; pour le présent et pour l'avenir, un enseignement éblouissant, une propagande irrésistible.

Moïse a prédestiné une peuplade inconnue rien qu'en la marquant du sceau de sa pensée. Avec un livre, il a enfanté un peuple; dans un poëme, il a créé une législation. Et quel peuple! quelle force! quelle unité! quelle condensation formidable de la volonté! quelle discipline d'un bataillon humain! C'est, à sa plus haute expression, le despotime infrangible de la loi formulé par une lyre. Et comme cependant l'homme conserve sous ce joug sévère la dignité et la grandeur des hautes destinées! comme le législateur-poëte domine les âmes sans les amoindrir *.

* Écoutons Bossuet à propos de Moïse et de la poésie elle-même: « ... Du moins est-il assuré qu'il se faisait des cantiques que les pères apprenaient à leurs enfants; cantiques qui, se chantant dans les fêtes et dans les assemblées, y perpétuaient la mémoire des actions les plus éclatantes des siècles passés.

« De là est née la poésie, changée dans la suite en plusieurs formes, dont la plus ancienne se conserve encore dans les odes et dans les cantiques employés par tous les anciens, et encore à présent, par les peuples qui n'ont pas l'usage des lettres, à louer la Divinité et les grands hommes.

« Le style de ces cantiques, hardi, extraordinaire, naturel toutefois, en ce qu'il est propre à représenter la nature dans ses transports, qui marche pour cette raison par de vives et impé-

Or, il n'est pas ici question de croyance et d'orthodoxie; il importe peu, pour la valeur de l'argumentation, que Moïse soit considéré comme l'inspiré de son génie ou comme le poëte de Dieu. Au résultat, rien ne diffère. Seulement, l'œuvre de la poésie ne doit sembler que plus haute à qui sait comprendre le secret divin sous la formule humaine. La poésie est sacrée de Dieu, s'il en a fait le truchement de sa loi; la mission civilisatrice du poëte a pour garant Dieu même.

Mais, dans l'une ou l'autre hypothèse, n'est-ce pas merveille et prodige de voir, au toucher d'un seul homme, une civilisation tout entière s'embraser de spiritualisme, à l'heure où le monde antique s'épanouit en plein soleil dans les enivrements de la matière divinisée!

Ainsi donc, Homère et Moïse, deux poëtes, deux de ces maîtres souverains qui conduisent les peuples rien qu'aux sons de leur parole rhythmée, Homère et Moïse, vers la première aurore de l'histoire, édifient

tueuses saillies, affranchi des liaisons ordinaires que recherche le discours uni, renfermé d'ailleurs dans des cadences nombreuses qui en augmentent la force, surprend l'oreille, saisit l'imagination, émeut le cœur et s'imprime plus aisément dans la mémoire.

Parmi tous les peuples du monde, celui où de tels cantiques ont été le plus en usage a été le peuple de Dieu. Moïse en marque un grand nombre qu'il désigne par les premiers vers, parce que le peuple savait le reste; lui-même en a fait deux de cette nature..... les siècles suivants l'ont imité. C'était Dieu et ses œuvres merveilleuses qui faisaient le sujet des odes qu'ils ont composées: Dieu les inspirait lui-même.....

« Jacob avait prononcé dans ce langage mystique les oracles qui

les deux grandes nationalités où le double génie antique s'est manifesté dans toute la splendeur d'un contraste immortel.

Si nous jetons encore un coup d'œil sur des origines longtemps inconnues et toujours mystérieuses, nous nous arrêterons avec un respect terrifié devant les vieilles législations de l'Égypte et de l'Inde. Ces grandes théocraties sacerdotales, quelle qu'ait pu être l'iniquité de leur absolutisme, n'en sont pas moins les plus puissantes créations qu'ait su concevoir et réaliser l'intelligence humaine. Aujourd'hui même, à la distance des siècles et au milieu des formidables ténèbres qui les entourent, ne nous apparaissent-elles pas avec un éclat sombre sous le nimbe rutilant d'une étrange poésie?

Le brahmanisme, le boudhisme et leurs dérivés directs ou non, sont de gigantesques philosophies religieuses, de vastes formules sociales logiquement déduites d'une révélation, des législations toutes-puis-

contenaient la destinée de ses enfants, afin que chaque tribu retînt plus aisément ce qui la touchait, et apprît à louer celui qui n'était pas moins magnifique dans ses prédictions que fidèle à les accomplir. » (BOSSUET, *Disc. sur l'Hist. univ.*)

On pourrait voir encore ce que dit Bossuet des prophètes, et surtout du roi David; David, le premier et le plus sublime des élégiaques, en exceptant toujours Moïse considéré comme l'auteur du livre de Job.

Mais les lignes qui précèdent suffisent à faire comprendre toute la pensée de ce maître immortel de l'histoire et de la chaire chrétiennes, — poëte, lui aussi, — sur le rôle de la poésie dans le monde.

santes et toutes pleines des épouvantes divines : ce sont aussi des poëmes infinis. Ces merveilleuses écritures éclatent en hymnes éperdus, en saisissantes épopées. L'esprit humain faiblit sous ces fardeaux parfois monstrueux légués à tout un monde dont nul n'a dit encore l'excès et le mystère *.

Quels sauvages génies, comme enivrés de panthéisme et de solitude, ont rêvé ces grands rêves? Quelle pensée sans limites a, vers les premiers âges, touché d'un même essor chacun de ces horizons qui semblent vouloir emprisonner l'âme humaine entre deux immensités?

Par là les philosophes à venir trouveront d'éternelles surprises; les poëtes y chercheront des contemplations à donner le vertige; les constructeurs de nations, les fondateurs de peuples, les théoriciens de la loi, s'humilieront devant l'absolu de ces doctrines sociales si abstraites et pourtant si simples, synthèse complète d'une inexpugnable théocratie. Nous, nous y voyons, et cela y est, la poésie, la grande poésie faisant sa fonction dans le monde, c'est-à-dire créant des sociétés au souffle ardent des croyances.

* Les livres sacrés des Indiens, — les Vedas, les Pouranas, — la loi de Manou, le Mahabharata, etc., sont tous des poëmes, et contiennent plusieurs millions de vers. La révélation, le dogme, la loi religieuse, la loi civile, la narration sacrée, la glorification ou les hymnes, les lamentations de captivité, les chants de victoire et de délivrance, l'apothéose des héros ou des dieux libérateurs, tout est l'œuvre de la POÉSIE.

Plus de science nous fournirait plus de preuves. Étudions cependant encore.

La muse scandinave est une prêtresse aussi; son poëme est une religion; les premiers sagas sont les premières formules du dogme. L'Edda chante en même temps Odin, et l'enseigne. Des sociétés sont sorties tout armées des entrailles d'une mythologie sanglante. L'enfance des peuples du Nord a été bercée par les skaldes au chant héroïque de ces redoutables mensonges; elle a bu comme un lait de louve et sucé comme la moelle des lions ce lyrisme de guerre *.

Les Gaules enfin ont vu s'épancher d'amples ondes de poésie sur leurs forêts religieuses. Ne sent-on pas encore aujourd'hui, quand on y plonge à travers l'histoire, passer sur leurs cimes émues des accords étranges ou sublimes, frémissement de lyre ou grondement de tempêtes, secoués par les vieux sapins noirs et les grands chênes jaunis des rouilles de l'automne? Ces druides, législateurs et prêtres, c'étaient les bardes, c'étaient les poëtes d'un peuple, c'étaient des conducteurs de nations **.

* La première et la plus ancienne partie de l'Edda, l'Edda Sœmundiana, dans laquelle Sœmund Sigfusson a recueilli tous les premiers chants religieux des skaldes, proclame la révélation et le dogme. — La seconde partie de l'Edda chante les guerres d'indépendance, la gloire des héros, la patrie.

Religion et patrie, la vie des peuples est toujours là tout entière.

** Tout ce qu'on sait de la législation et du culte gaulois atteste encore cette immixtion intime de la poésie dans la loi civile et religieuse.

Ainsi, nous l'avons dit, et il en dut être partout de même, chaque fois que l'esprit de l'homme voulut s'élever plus haut que la terre, la poésie lui prêta ce grand coup d'aile à travers les espaces qui sert de trait d'union entre les deux limites extrêmes des choses : toutes les prières des époques primitives sont de la poésie ; tous les récits héroïques, mythologiques, contenant pour la plupart le dogme et la loi, sont de la poésie. Avec l'histoire des poëtes, vous ferez l'histoire de la civilisation, l'histoire des sociétés.

Cela n'avait peut-être pas besoin de démonstration. Nulle part du moins, à notre connaissance, les plus savants, les mieux autorisés, n'ont pris à tâche de grouper un ensemble de preuves. Quoi qu'il en puisse être, et malgré notre insuffisance, il nous semble déjà victorieusement acquis par ce qui précède qu'une poésie, partout et toujours, a guidé les premiers pas des races dans le grand voyage de la civilisation.

Amphion n'est pas une fable, c'est un symbole : les poëtes font ces choses.

Tous n'ont pas, il est vrai, créé un peuple à leur image ; tous n'ont pas, dans un siècle frappé au coin de leur génie, modelé une nation entière. Mais ceux à qui n'échurent point ces missions souveraines ont pu prendre une part grande encore dans la conduite des destinées du monde. Beaucoup, nous le répétons, ont appris aux populations les hymnes sacrés de la prière, et ils ont de la sorte discipliné ce qu'il y a de plus élevé dans les aspirations de l'âme. Beaucoup ont propagé l'amour de la patrie, l'héroïsme et la liberté,

et ils ont ainsi fomenté la plus belle flamme où puissent s'embraser les cœurs.

Hésiode, Pindare, Simonide, exaltaient les dieux et faisaient des héros. Therpandre glorifiait la patrie et apaisait la guerre civile. Tyrtée menait Lacédémone aux batailles de l'indépendance.

Ceux-là n'étaient pas sans une glorieuse action sur la vie d'un peuple.

D'autres n'ont pas marqué leur passage par un sillon si manifeste, si fécond en résultats immédiats, évidents, saisissables. Ils ont consolé, ils ont charmé, ils ont ravi ; ils ont laissé dans les civilisations successives, dans l'immortalité des lettres humaines, une postérité de leur âme, une famille de leur poésie.

Petit-fils de Platon, nourri des trésors d'Homère et du miel de la Grèce, Virgile a murmuré d'âge en âge, à la discrète confidence de quelques-uns, cet harmonieux susurrement d'abeille qui invite au sommeil rêveur de l'extase :

> Levi somnum suadebit inire susurro.

Il a mélodieusement enseigné ceux qui souffrent, en leur disant tout bas que la nature même a son mystère d'inénarrables tristesses :

> Flebile nescio quid....

et combien toute chose a ses larmes :

> Sunt lacrymæ rerum....

et quelle pitié sympathique et profonde doit abonder toujours dans l'auguste fraternité du malheur :

> Res sacra miser !...
> Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Virgile enfin, doux précurseur, enivrant toute sa descendance d'une mélancolie pour ainsi dire chrétienne, lui a légué, de plus, cet amour expansif de la nature, ce désir frémissant d'une effusion sacrée au sein de la création, qui, ouvrant à la poésie ses plus sereines échappées comme ses plus vagues profondeurs, fut pour le paganisme la première notion élevée d'immortalité. Tel est Virgile et son rôle pieux ; tel est son génie, telle est sa gloire.

Que si nous nous rapprochons des temps modernes, nous trouverons la poésie, la vraie poésie, toujours fidèle à ces hautes missions philosophiques et religieuses, historiques ou sociales, patriotiques ou humanitaires ; nous la trouverons empreinte toujours de ces grands caractères de sacerdoce et de civilisation que nous avons dits ; et, s'il lui arrive de se renfermer dans les émotions restreintes d'une individualité particulière, alors elle glorifie du moins le plus doux sentiment par lequel il ait plu à Dieu de se refléter dans l'âme humaine.

Dante, plus étrange encore que son œuvre, navigateur tout-puissant, vogue vers l'infini ; son poëme n'est pas qu'un poëme, c'est à la fois une révélation, une philosophie, un manifeste social, un pamphlet,

une élégie, un hymne ; c'est à la fois une agonie et une transfiguration : c'est l'enfer, c'est le ciel.

Nous allons retrouver bientôt la grande figure d'Alighieri ; mais que dire encore ici, sinon qu'il est de magnifiques orages qui fécondent, en grondant et secouant leur torche d'éclairs? cette vaste tempête de poésie ouvrit ses ailes de feu sur le monde des idées, comme pour y couver tout un siècle et l'embraser de sa foi !

Pétrarque, c'est l'immortalité de deux noms dans une seule gloire, c'est la divinisation d'une nouvelle Béatrix. Son œuvre est un bréviaire charmant du mysticisme et de l'amour. Quel cœur altéré n'ira boire à Vaucluse?

Camoëns, chevalier sans peur, vaillant soldat de poésie, noble servant d'un pays ingrat, grandit jusqu'à l'épopée son patriotisme et son courage. Heureux avec lui, malgré cette misère qui va jusqu'à la mort, heureux avec lui tout poëte par qui vivent à jamais les gloires de la patrie !

Milton s'empare des plus redoutables mystères de la croyance, et, du sein des terreurs sublimes, fait jaillir les plus solennelles images qui puissent dominer l'âme humaine.

Pour le dernier, j'ai gardé Shakspeare. Quel autre fut plus créateur? Qui donc, après Dieu, peut dire : « J'ai donné plus de réalité, plus d'âme, plus de passion, plus de philosophique grandeur, à ce monde de l'esprit, à ce royaume de l'idée, à ces populations de la fiction vivante, qui palpitent puissamment dans le

souvenir des hommes? » Quelle prodigalité de hauts enseignements, de poignante pitié, de sympathie touchante! Shakspeare a dérobé à la fable antique le miroir de la vérité, et il l'a promené devant toutes les passions humaines, comme pour faire l'homme pâlir et s'écrier : « O sublime mendiant que je suis! ô magnifique misère que la vie! ô royauté! ô splendeur! — ô servitude! ô haillons! — Rien n'est grand de moi que ce qui n'est pas de la terre; et, si le néant est aussi vrai que la mort, rien n'est grand de moi que ce qui n'est pas moi! »

Shakspeare, c'est le conseil actif, c'est la leçon austère. C'est une conscience pour la postérité qui l'écoute, une conscience qui dit à l'ambitieux : « Regarde ton remords! — au crime : Voilà le châtiment! — à l'amour : Chante! — à la vertu : Espère! — à tous : Pleurez! — au monde : Tu es le hochet d'un hasard stupide, si tu n'es pas le chef-d'œuvre d'un Dieu! »

Après ceux-là, qui donc oser nommer? S'il en est parmi nous aujourd'hui de très-grands, l'admiration même, comme l'amitié, peut avoir sa pudeur; il n'est pas l'heure encore de leur faire toute justice. — Ce qui précède suffit.

III. — Si donc, — pour nous résumer dans une vue d'ensemble, — si donc il n'est pas une société, pas une civilisation, pas un culte, qui ne soient nés au souffle de la poésie; pas une haute destinée qui n'ait été bercée aux chants d'un poëte sacré, pas une législation primitive qui ne soit un merveilleux poëme; si

la poésie n'est pas seulement une sensation personnelle, si elle est la grande contagion des émotions sublimes, s'il lui est donné de prendre dans la mémoire des hommes une glorieuse réalité ; si, à côté des faits de l'histoire, elle consacre et précise sa propre création, si elle transmet d'un siècle à l'autre sa formule et sa loi, sa formule d'art et sa loi de beauté ; si, comme un sein robuste, elle allaite successivement les races humaines, et, vivifiant leur sang sauvage de son lait généreux, imprègne d'une précieuse parenté la moelle intellectuelle de chaque génération ; de quel droit affecterait-on de ne voir en elle qu'une oiseuse récréation pour les âmes, qu'un enivrement puéril et dangereux pour les peuples ? N'a-t-elle pas au contraire une tâche sérieuse, élevée, continue, que la civilisation salue comme son plus puissant auxiliaire, et que les sociétés doivent honorer à l'égal d'une révélation de la Divinité ?

Mais comment doit-elle aujourd'hui comprendre elle-même son éminent et impérieux devoir ? Au milieu des mesquins intérêts, des considérations transitoires de mode ou de succès, quels sont et son langage intime et son inspiration spontanée ? Que dit-elle enfin à la conscience du poëte, à cette âme qu'elle a choisie, qu'elle a sacrée entre toutes, en posant le charbon de feu d'Isaïe sur la bouche d'un homme ? Ce qu'elle dit, écoutons ! — le voici :

« Je suis pleine de jours et de gloire. J'ai vu le monde éclore à la pensée ; j'ai vu l'esprit et sa lumière s'irradier, en grandissant toujours dans l'hu-

manité, vaste forêt d'âmes. Le monde, aux premiers âges, joyeux de vivre et de sentir la vie s'épancher abondamment en lui, chanta par ma voix la création, ses merveilles, ses mystères. Les siècles passant, je subis avec eux leurs lassitudes inexpliquées, leurs défaillantes tristesses. La douleur m'arracha mes cris les plus divins. Je contemplai la misère de l'homme, et comme lui je pleurai; je m'enivrai à la coupe de toutes ses passions, je lui prêtai ma parole immortelle pour en traduire les enivrements, les angoisses, les épouvantes. Pèlerin mélancolique à travers les empires, j'ai marché alors dans des voies pleines de désolation. Je me suis penchée sur les spectacles les plus ignorés comme les plus éclatants de l'histoire, et j'ai été prise d'une pitié profonde à voir partout l'âme si grande, la vie si petite et l'humanité si puissante à souffrir.

« Aujourd'hui, que chanter encore? La douleur, la douleur toujours; oui, mais aussi l'espérance. O poëtes! n'y a-t-il plus ici-bas de sublimes infortunes? n'y a-t-il plus de douloureuses oppressions, d'écrasantes servitudes? Toutes les majestés du génie et de la vertu n'ont-elles plus leur Calvaire? N'a-t-on pas cloué sur leur gibet sanglant des peuples martyrs? Poëtes! poussez le cri d'affranchissement et le cri d'espérance. Dites à nos temps, qui se font sourds, combien la délivrance est belle, combien le dévouement est grand, combien le bonheur est doux.

« Je vois l'humanité saigner, j'entends l'homme gémir. Partout donc où je verrai souffrir, où j'entendrai

pleurer, je dirai au poëte : Va, va et chante l'hymne de cette douleur, module l'élégie de cette misère, donne une voix à ces larmes. L'âme humaine sera l'orgue sublime que tu animeras de ton souffle, dont tu feras palpiter le clavier sous tes doigts! Ce sera là une mission sainte et une harmonie pleine de grandeur; ce sera là une œuvre magnifique et amère comme la plainte infinie de la nuit dans les forêts du Nord, comme l'immense lamentation du Niagara qui s'abîme, et fait au loin poudroyer ses pleurs dans les solitudes du nouveau monde.

« Fleuve humain, roule aussi, roule en pleurant tes ondes jusqu'à tes gouffres inconnus! Passez, générations de la mort! flot chassé par le flot, vague broyée sous la vague, onde par onde, siècle par siècle, jusqu'aux océans sans rivages. Et, comme le flamant solitaire, qui, sur le bord des eaux, écoute tous les bruits et fait retentir les profondeurs des savanes de son cri mélancolique, que le poëte écoute passer et gémir l'humanité, flot d'un jour dont Dieu se fait un fleuve éternel.

« Ainsi je comprends votre œuvre, ô poëtes! Ainsi je rêve votre gloire, ainsi je la sanctifie!

« Et quand un opprimé, homme ou peuple, génération ou famille, agonise sous la massue d'un maître ou sous le couteau d'un tyran, il me plaît de courir à cette agonie qui saigne, pour dresser un *tumulus* d'expiation vengeresse entre le cadavre du persécuté et le trône du persécuteur.

« Or, que ceux qui ont rêvé l'action ne dédaignent

pas l'apostolat de la muse : la muse doit se vouer à la conquête de l'avenir aussi bien que la force et le courage. Recueillez-vous, poëtes, au fond de vos consciences ; vous êtes les juges de Dieu. Vous devez chercher dans le silence de la méditation, et traduire au monde le témoignage de l'esprit ; et, quand l'idée devient un fait, c'est à vous qu'il appartient de dire si elle fut un instinct sauvage ou une passion sublime.

« Jugez donc, et, quand vient l'heure, poussez le cri de guerre. Que nulle colère ne se hâte avant vous. Prenez garde qu'on ne brise le glaive de l'oppresseur dans la plaie de l'opprimé! Disciplinez les peuples dans la haine du sang versé ! L'idée ne boit pas de sang. C'est lui faire un triste festin que de lui jeter des têtes en pâture. Mais au chemin de l'avenir faisons trébucher l'oppression sur les cadavres de ses victimes, sur ces monceaux de cadavres que nous aurons exhumés du passé. Dans une farandole sinistre, où tous les esclavages se donneront la main, entourons-la des bûchers qu'elle a tant de fois rallumés, et, comme le scorpion lentement resserré dans un réseau de feu, qu'elle se fasse enfin justice en tournant contre elle-même son dard empoisonné !

« Moi, je chanterai le chant de guerre et l'hymne de victoire, moi, la poésie!

« Donc passez, générations de la mort !

« Flot chassé par le flot, vague broyée sous la vague, onde par onde, siècle par siècle, roule en pleurant, ô fleuve ! Abîme-toi, engouffre-toi! passe et

pleure ! Tout est gémissement et sanglot ; tout murmure une plainte, bégaye une douleur, dit sa peine et s'en va. Et comme le flamant solitaire, qui sur le bord des eaux écoute tous les bruits et fait retentir les profondeurs des savanes de son cri mélancolique, le poëte écoutera passer et gémir l'humanité, et il harmonisera tous les soupirs de la création, toutes les voix de tout ce qui meurt, — mélopée infinie, poëme éternel ! »

IV. — Un dernier mot : que sera la poésie dans l'avenir ?

Après Dieu et la liberté, qui doit-elle glorifier enencore ? — L'humanité.

Religieuse, elle aura formulé leur dogme aux races primitives ; nationale, elle aura enivré les peuples de patriotisme ; humaine enfin, elle enseignera un jour au monde la grande loi d'union et de paix.

L'âme, cette lyre, possède trois cordes sublimes : la foi, l'espérance et l'amour. Après les avoir fait vibrer l'une après l'autre, la poésie trouvera certainement l'harmonie souveraine, qui de trois voix ne fera plus qu'une voix, prodigieuse, immense, inouïe, digne de chanter l'hymne de la terre et du ciel.

Voici donc son œuvre :

Elle a nourri de religiosité, de vertu, d'abnégation, d'audace et d'espérance, les meilleures d'entre les générations qui ont guidé les sociétés vers les plus nobles destinées. Miroir divin, elle a reflété dans l'éclat de ses propres séductions toutes les sublimités de l'homme ; elle a poussé les grands courages,

exalté les dévouements sacrés, maîtrisé les entraînements grossiers, mitigé la barbarie par l'admiration, ennobli la civilisation par l'enthousiasme ; elle a consolé le cœur solitaire et le cœur brisé ; elle a enseigné à la famille ses charmes ignorés, son doux mystère, l'attrait d'une humble obscurité ; elle a propagé parmi les nations la féconde émulation du beau ; enfin, elle a, par-dessus toute chose, expliqué, commenté, vulgarisé les magnificences de la nature et fait resplendir, au milieu de ce cadre étincelant, la majesté d'un Créateur, majesté toujours plus évidente à qui sait mieux contempler. Telle est la poésie.

Et, comme on aimera toujours ;

Comme l'aveu sacré, tombera toujours, plus doux que la rosée, des lèvres pudiques de la femme dans le cœur embrasé de l'époux ;

Comme le nuage errant, et le beau rêve voyageur, le lac calme et la nuit étoilée, le chant du rossignol et le soupir ardent qui monte à l'invisible ; comme le lis et la vierge, la rose et l'enfant, ne cesseront pas d'être l'enchantement des âmes ;

Comme les magnificences de la nature, la majesté des monts, l'immensité des mers, les fureurs même de l'Océan, ne cesseront pas de dominer toute pensée ;

Comme la sublime et douce charité, le dévouement, le sacrifice et le martyre passionneront à jamais l'homme, les foules, les nations ;

Comme ces choses se diront éternellement, et qu'il appartient à la poésie de les dire, — la poésie ne mourra pas : la poésie est éternelle.

Et la part qu'elle se fait dans la vie humaine est la plus divine à coup sûr, s'il est vrai qu'il n'y soit rien de grand, hormis Dieu, l'amour et la liberté.

II

DANTE ET SA VIE.

Aux confins de deux mondes, et, pour ainsi parler, entre deux civilisations; sur le bord de ce grand cycle, qui fut le moyen âge dans sa force juvénile, et la renaissance dans sa maturité féconde; après ce long oubli des lettres, des arts, de la pensée tout entière qui dut être la nuit d'incubation pour un monde nouveau; quand la grandeur de l'antiquité ne vit plus même dans les souvenirs, quand l'ère moderne n'est pas encore éclose et demande à éclore, — voici que l'Italie appelle tout à coup et concentre en un instant sur elle les regards de la terre : elle va prendre le haut rôle dans l'action humaine; elle va jouer le drame émouvant de la vie, tandis que les autres nations européennes en sont encore au réveil indécis après le lourd sommeil. Elle est fière, elle est forte, elle est déjà debout; elle tient la croix, la plume et l'épée; elle est prêtre, soldat et tribun à la fois. Par la bulle souveraine de ses pontifes, par la feuille en apparence éphémère de ses écrivains, du haut de la chaire

du Vatican ou de la tribune de ses cinquante *forums*, elle va parler *urbi et orbi*, à la ville et au monde.

Reine majestueuse qui prend le pas pour longtemps dans le chemin de la civilisation, afin de s'annoncer aux siècles qui s'ouvrent, il lui faut un précurseur de son génie, il lui faut le héraut de sa gloire. Donc, précédant Giotto, Pétrarque, Boccace, Savonarole, Léon X, Campanella, Colomb, Améric, Machiavel, Galilée, Michel-Ange, et Vinci, et l'Arioste et Raphaël, et Tasse, comme le père géant, *il gran padre*, de cette auguste famille italienne, quelqu'un apparaît. Saluons ! c'est DANTE ALIGHIERI.

Il convient d'étudier — l'homme d'abord et sa vie, — l'œuvre ensuite ; — enfin, leur influence à tous deux, celle du poëte et celle du livre, sur leur temps, sur tout le moyen âge, sur les époques postérieures, jusqu'à nous, jusque par-delà, jusqu'à la poésie des jours que nous vivons et de ceux qui doivent suivre. Car, s'il est, comme nous l'avons dit, des hommes et des œuvres dont la parenté sublime laisse à tout jamais trace d'elle-même dans la glorieuse filiation de lettres, Dante est l'un des plus puissants parmi ces hommes, la *Divine Comédie* une des plus hautes entre ces œuvres.

I. — Dante naquit à Florence, au mois de mars 1265, d'une noble famille, qui se glorifiait d'être issue des anciens Romains, auxquels on attribuait la fondation de sa patrie. Le premier de ses aïeux qui ait laissé

trace dans l'histoire se nommait Cacciaguida, et suivit à la croisade, en 1147, l'empereur Conrad III. Créé chevalier de la main de l'empereur, Cacciaguida périt peu de temps après devant Ptolémaïs. Dante lui-même, dans un chant du *Paradis*, que ces souvenirs remplissent presque tout entier, a longuement et noblement, comme nous le verrons plus tard, consacré les hauts faits et les vertus de son ancêtre, qu'il fait resplendir, *topaze vivante*, dans les sphères élevées du ciel. La femme de Cacciaguida, Aldigeria, des puissants Aldigeri de Ferrare, lui avait donné plusieurs fils dont l'un, en mémoire de l'origine maternelle, s'appela Aldigeri, Aldigheri ou Aldighieri. Un petit-fils de celui-ci porta le même nom, modifié toutefois, comme tant d'autres noms du temps, par des variations fréquentes *.

Jurisconsulte distingué, mais comme sa race, guelfe d'action et de cœur, de tout temps engagé dans la rude mêlée des partis, et, de la sorte, livré aux brusques aventures et aux vicissitudes amères, ce deuxième Alighieri eut de Monna Bella, sa seconde femme, un enfant qui fut Dante **.

Après la défaite désastreuse de son parti, à Monte-Aperto, en 1260, le père avait eu à subir lui-même

* Dante lui-même fut tour à tour appelé de son vivant, Alli-Ali-Alo-Alaghiero, Alli-Ala-Allo-Aloghieri, plus généralement Alighieri; — et l'un de ses fils porta le nom d'Aligero.

** Cette appellation, *Dante*, était une abréviation de son nom d'enfant, *Durante*, et c'est ce petit nom qu'un génie immense a fait immortel.

ces rigueurs que la proscription gardait si poignantes pour le fils. Dante fit donc, pour ainsi dire avant de naître, l'apprentissage de l'exil; lui qui devait y vieillir, y mendier, y mourir, il avait été conçu sur la terre étrangère.

Bien jeune encore, le poëte perdit son père; sa mère lui restait, et sut largement comprendre tout son noble devoir. Un rêve prophétique, une vision saisissante, avaient du reste, dès le temps de sa grossesse, exalté sa pensée et prémuni son âme, en lui révélant les glorieuses destinées que l'avenir préparait à son fils, et Brunetto Latini, ayant, comme c'était alors l'usage dans les familles illustres, tiré l'horoscope du nouveau-né, s'était empressé de confirmer les merveilleuses promesses du rêve *. Brunetto Latini, poëte, grammairien, philosophe, alchimiste, homme d'État et astrologue célèbre, avait occupé des fonctions importantes, plusieurs ambassades, et enfin la secrétairerie de la république. Mais, dévoué aux guelfes, le triomphe des gibelins le força de s'expatrier. Ce fut à Paris, en 1261, dans l'intimité du pieux roi Louis IX, qu'il composa en français, ou plutôt en langue d'oil, son principal ouvrage, le *Trésor*, traité

* Ces faits, rapportés par Boccace, et répétés par Landino, sont formellement niés par Velutello, qui ne veut y voir qu'une fable faite après coup et peu digne d'attention. Rien d'étonnant cependant qu'à une époque où l'astrologie était en grand honneur et ne trouvait pour ainsi dire pas d'incrédules, rien d'étonnant que de brillantes prédictions aient pu être faites à la naissance de Dante. L'événement les a justifiées; les uns ont crié : miracle!

encyclopédique d'histoire, de morale, de littérature, de politique et de sciences, qui résume, non sans supériorité, toutes les connaissances du temps. Dans un autre ouvrage antérieur, *il Tesoretto*, écrit en vers italiens d'un style rapide, déjà littéraire, avec d'assez fréquents bonheurs d'expression pour une langue encore à naître et qui attendait son vrai créateur, Brunetto avait conquis son titre de poëte. Une vision au milieu d'une forêt, où l'auteur, rencontrant de nobles femmes qui représentent les plus attrayantes vertus, se livre avec elles à des entretiens souvent quintessenciés de morale et de philosophie platonique, voilà tout le sujet. Une telle donnée a pu, comme on l'a dit, n'être pas étrangère à l'idée première de la *Divine Comédie*, mais il faut se garder d'attacher à cette probabilité l'importance que lui ont attribuée quelques commentateurs. Les visions, les voyages à travers de sombres forêts, jusqu'aux plus mystérieuses régions de l'inconnu, étaient une forme poétique de domaine public, pour ainsi dire, au moyen âge, et ce sera déjà faire au *Tesoretto* un très-grand honneur, que de lui reconnaître la plus minime place dans la tradition des descentes infernales, qui va de Virgile à Dante. Quoi

les autres ont nié. Si Dante fût resté obscur et inconnu, les prédictions n'en auraient pas moins été faites, seulement personne n'en eût parlé. De telles croyances avaient du moins ceci de bon et de beau : elles inspiraient en faveur de l'enfant, qu'on tenait pour prédestiné, des sollicitudes précieuses ; on s'efforçait d'élever les leçons à la hauteur d'un grand rôle futur. En croyant aux grands hommes, on contribuait à les faire.

qu'il en soit, Brunetto n'en était pas moins un des hommes éminents de son pays ; et ce fut à cet homme que Bella confia ses plus chers, ses plus orgueilleux espoirs. Il n'est pas sans intérêt de remarquer encore ici quelle haute idée on se faisait alors de l'éducation à Florence. Ce respect de l'enfant qui sera peut-être un grand homme, cette condescendance de rares esprits qui ne dédaignent pas la tâche d'un enseignement particulier, serviraient sans doute à expliquer, entre autres causes élevées, la succession non interrompue de fières intelligences, le concours de hautes renommées, et ces nobles cumuls d'aptitudes multiples, de supériorités diverses qui, pendant plusieurs siècles, donnèrent à la patrie de Dante toûs les genres de gloires. Ceux qui devaient être un jour des guerriers, des lettrés, des philosophes, des docteurs, des hommes d'Etat presque épiques, trempaient dès l'enfance, sublimifiaient, pour ainsi dire, leur caractère et leur génie, — toute leur âme, dans cette intimité protectrice, dans ce commerce précoce avec des hommes forts.

Ce n'était pas un spectacle sans grandeur celui de ces maîtres enseignant le matin la jeunesse de la même voix qui devait le soir peser dans les conseils de la cité. Ils avaient donc noblement compris, ces hommes de patriotique valeur, qu'après avoir fait la besogne du présent dans le gouvernement de l'État, c'était aussi un grand devoir de faire germer les splendeurs futures de la patrie parmi les générations qui sont l'âme de l'avenir. Ainsi fit Brunetto Latini

avec Dante; ainsi plus tard, comme nous le verrons ailleurs, Marcello Virgilio Adriani avec Machiavel. Brunetto, Adriani, hommes supérieurs, investis chacun en leur temps des mêmes et hautes fonctions, dirigeaient les affaires publiques, semaient la science parmi les contemporains par leurs ouvrages, et voulaient encore, en particulier, enrichir de leurs leçons une jeune intelligence, pour en faire, dans les régions de la pensée, l'héritière de leur plus précieux patrimoine. Aussi, soyons sincères, et faisons ici toute justice : si le *Tesoretto* ne peut, selon nous, revendiquer une bien large part dans l'inspiration de la *Divine Comédie*, il n'en est pas de même de l'enseignement de Latini dans le savoir de Dante. Sans le zèle affectueux et prodigue du maître, le disciple n'eût peut-être pas poussé l'universalité jusqu'à cette hauteur qui terrifie comme l'abîme.

Mais c'est aujourd'hui la gloire du premier de n'avoir pas été indigne du second. Si Brunetto était un savant illustre, l'enfant devait être Dante. Le noble élève seconda vaillamment d'infatigables et généreux efforts. Aussi, sciences et arts, philosophie, théologie, histoire, mythologie, mathématiques, linguistique, astronomie, la musique, le dessin, la grammaire et même l'écriture, qui, avant l'invention de l'imprimerie, avait une importance dont on ne se fait peut-être pas aujourd'hui une idée suffisante, il apprit, il sut tout; il réussit, il excella en tout. A Padoue, à Crémone, à Bologne, à Naples, en France plus tard, et jusqu'en Angleterre, jusqu'à Oxford, disent quel-

ques-uns, il fut compléter cette vaste moisson de savoir et d'études, où Brunetto Latini avait déjà versé son propre et riche butin. Que si nous insistons résolûment sur l'immense valeur de la conquête scientifique d'Alighieri, c'est qu'elle constitue un des plus saisissants caractères de sa colossale figure. Sans cette supériorité *in omni re scibili;* sans cette infaillibilité, — relative, il est vrai, et restreinte dans l'horizon de son temps, quelque grand que fût demeuré le poëte, par l'invention, par l'expression, par le sentiment comme par l'autorité de son génie créateur sur la langue, il n'eût pas été Dante tout entier; il n'eût pas été l'oracle du platonisme avant la renaissance, le dictateur vénéré de sa république idéale, le théologue mystique et souverain, le pontife même de son église et de sa philosophie; et cette tête hautaine, ce front austère et glorieux, que Raphaël fait dominer parmi les docteurs, les prélats et les papes dans l'immortelle dispute du Saint-Sacrement, ne représenterait pas aujourd'hui au monde intellectuel le symbole altier, absolu, tout-puissant, la personnification presque exagérée, mais vivante, au regard d'aigle, à la parole en feu, de tout le moyen âge.

II. — Et encore, pour qu'il fût ce qu'il est, — pour que la *Divine Comédie* contînt le ciel et l'enfer, l'effusion frémissante d'un cœur enivré de Dieu et les implacables colères de la damnation éternelle, sa science et son génie n'eussent pu suffire. Il lui fallait, en outre, accumuler tout un trésor d'amour dans ses trésors de haine. Béatrix et la proscription devaient lui

inspirer l'enthousiasme vainqueur qui divinise une idole terrestre, et les fureurs vengeresses qui foudroient jusqu'au plus profond de l'abîme des ennemis atterrés. A l'âge de neuf ans, dans ces jours de jeunesse déjà pleins de studieux labeurs, il avait rencontré une jeune fille d'une famille amie, Béatrice ou Bice Portinari. Pour elle, il conçut dès lors une passion si profonde et si sacrée, si irrésistible et si pure, qu'elle a rempli sa vie, son œuvre, et l'éternité même, que son génie a conquise. Bien d'autres, sans doute, ont illustré le nom de celle qu'ils avaient choisie; mais Dante seul a su donner l'apothéose à la femme aimée. Il fallait un poëme sublime pour apprendre au monde que sa dame était au ciel, — il a créé le poëme. Il lui a fait un paradis presque à elle seule, presque pour elle seule; — Dieu est là; c'est qu'il est le dieu de Béatrix, et Béatrix appartient désormais à la postérité comme le plus grand souvenir que l'amour ait jamais su déifier par la gloire.

Dante a consacré son premier ouvrage au souvenir de ces premiers battements d'un grand cœur. Dans la *Vita nuova*, poëme en prose émaillée de sonnets et de canzone; poëme étrange, mystique, plein de visions et de rêves, où l'idée ferme et puissante et la franche nature du fier novateur se débrouillent confusément encore, sont recueillis avec une pieuse sollicitude tous les vagues soupirs, toutes les aspirations idéales, tous les élans passionnés d'une âme qui s'est donnée tout entière. A partir du jour même où Béatrix apparue illumina sa vie comme une aurore, Dante avait chanté

tour à tour et pleuré la rencontre, les mérites, la grâce, la vertu, la beauté, — la mort enfin, de celle qu'il ne devait plus oublier, de celle qu'il nomma pour jamais *sa dame.* Mais ce ne fut que dans sa vingt-cinquième année, après l'explosion d'un profond désespoir, que, récapitulant pour ainsi dire avec lui-même, réunissant les sonnets, les ballades, les chansons élégiaques, où vivait tout son cœur, condensant, comme dans une urne ciselée avec amour, toutes ses larmes sacrées, il transforma sa pensée en livre, et fit le commentaire, quelquefois bizarre, souvent éloquent, de sa passion, de sa douleur et de sa poésie.

L'examen de ce livre devrait rentrer, sans doute, dans l'appréciation générale de l'œuvre poétique de Dante; ce sont là, néanmoins, des pages toutes personnelles; elles peuvent servir à faire mieux comprendre la nature austère, presque ascétique, je dirais volontiers l'illuminisme de cet amour, qui sut dominer, attendrir, imprégner de suavité et de grâce l'altière volonté du chantre de l'enfer; elles peuvent être enfin d'un excellent secours à l'étude biographique, aussi préférons-nous en présenter ici une rapide analyse pour donner dès à présent à la jeunesse du poëte l'aspect vrai et le ton sincère.

Voici donc le thème et quelques détails de la *Vita nuova :*

Dante commence ainsi :

Dans cette partie du livre de ma mémoire, avant laquelle il n'y a rien à lire, se trouve une rubrique, qui dit : *Incipit vita*

nova, une vie nouvelle commence. Sous cette rubrique, je trouve beaucoup de choses écrites, et des paroles que j'ai l'intention de réunir dans ce livre, sinon toutes, du moins leur signification.

Le poëte raconte alors qu'il avait neuf ans, quand, pour la première fois, parut à ses yeux *la glorieuse dame de sa pensée*, à laquelle beaucoup de personnes, ne sachant comment la désigner, ont donné le nom de Béatrix. Elle était au commencement de sa neuvième année, tandis que lui-même il achevait la sienne. Elle était vêtue, humble et modeste pourtant, de la plus noble couleur (couleur pourpre), avec une ceinture et des atours, tels qu'ils pouvaient convenir à son très-jeune âge. Alors, dans tout l'être du jeune amant, ce fut un trouble plein d'angoisse; et ses sens ou ses organes commencèrent à s'écrier, l'un après l'autre : *Voici un Dieu plus fort que nous qui nous va dominer! Notre béatitude nous apparaît enfin!... Ah! malheur à nous qui serons souvent torturés!* A dater de ce jour, le poëte enfant laissa la pensée de la jeune fille envahir sa vie. Il la suivait aux promenades, il la devançait en courant pour la contempler aux églises. Des années s'écoulèrent ainsi; la poésie était venue. A dix-huit ans, Dante avait déjà plus d'une fois consacré par ses premiers vers les émotions de son amour. Il rencontre un jour Béatrix, en reçoit *le doux salut*, qui lui est resté si cher et si sacré, rentre chez lui, et, au milieu d'un rêve, d'une vision, comme il tient à le dire, il voit des choses étranges qu'il ne laissera pas dans l'oubli. Sa vision, il la résume, au réveil, en un sonnet certainement le plus mauvais

qu'il ait jamais fait, mais qu'il faut bien citer, car il tient une place assez importante dans l'avénement de Dante à la vie poétique.

Voici le sonnet :

A toute âme éprise, à tout cœur élu,
Auxquels en ces vers parviendra mon dire,
Pour que chaque avis se puisse produire,
— En leur doux seigneur, — en Amour, — salut !

Ce tiers de la nuit, où brille plus vive
Toute étoile au ciel, — finissait son cours ;
Amour m'apparut, Amour qui toujours
Retient sous l'effroi mon âme captive !

Il semblait joyeux en tenant, hélas !
Mon cœur en sa main, ma dame en ses bras ;
Et tant qu'elle dort me voilant ses charmes.

Émue et tremblante alors, l'éveillant,
Il la repaissait de ce cœur brûlant ;
Puis il s'éloignait triste et plein de larmes.

Ce sonnet bizarre et d'un goût très-douteux ne passa pourtant point inaperçu. C'était l'usage, parmi les poëtes du temps, d'échanger ainsi entre eux des questions sentimentales ou littéraires, de donner et de recevoir la réplique à des demandes posées, de résoudre enfin, comme en un concours permanent, les problèmes de la science d'amour. Ces tournois gracieux, ces joutes courtoises, ouvraient la lice à tous les nouveaux venus en poésie. Plusieurs prirent au sérieux Dante et sa vision. Il faut citer parmi ceux-ci : Cino de Pistoie, mais surtout Guido Cavalcanti, le

plus célèbre des poëtes contemporains, qui répondit sans doute, mieux que tout autre, selon le cœur de Dante, puisque ce fut entre eux l'origine et la cause d'une liaison intime autant que durable, et que Dante le désigna souvent comme le premier et le meilleur de ses amis. Un troisième poëte, le moindre à coup sûr et naturellement le moins indulgent, n'y mit pas tant de façons. Dans un sonnet toujours, il conseilla assez brutalemeut à Dante un prompt traitement par les douches et l'ellébore.

Dante nous raconte ensuite avec une assez naïve franchise que, pour ne pas livrer sa dame aux méchants propos, il jugea prudent de donner à sa passion et à ses poursuites amoureuses le manteau d'un autre attachement. Ses hommages extérieurs, ses attentions et ses soins, s'adressèrent à une amie de Béatrix, qui vivait en intimité très-grande avec elle, et les ravages que l'amour faisait sur la figure du poëte furent alors attribués aux beaux yeux de la nouvelle élue qui s'y trompait elle-même. Comme elle dut bientôt s'éloigner, Dante, pour alimenter l'erreur du public, se crut obligé de témoigner sa douleur du brusque départ, et il publia un autre sonnet dont il faut cependant, selon lui, reporter tout l'honneur à sa véritable dame, à Béatrix.

Voici le sonnet :

O vous ! suivants d'amour, dites s'il se peut voir
Une douleur qui soit à la mienne pareille ?
Dites, ne suis-je point, vous qui prêtez l'oreille,
Ne suis-je point maison ouverte au désespoir ?

Par sa bénignité, non pour ma vertu même,
Amour m'avait doté d'un bonheur si parfait,
Qu'on a dit bien souvent de moi : Qu'a-t-il donc fait
Pour mériter au cœur cette ivresse suprême?

Maintenant, j'ai perdu l'enchantement vainqueur
Qui du trésor d'amour jaillissait, — et, le cœur
Dépossédé de tout, je n'ose et dois me taire.

Comme celui qui, plein de honte, à tous les yeux
Cache sa pauvreté, — pour les autres joyeux,
En moi je me consume et pleure solitaire.

La Vie nouvelle continue ainsi à nous raconter les incidents amoureux et poétiques de chaque jour. De ce récit ressortent quelques faits dominants. L'émotion de Dante était si profonde à l'aspect de Béatrix, que la voir devint son tourment non moins que sa joie. Le salut de Béatrix, qu'il n'abordait que rarement et silencieusement, était pour lui l'idéal des faveurs espérées. Béatrix attendait peut-être une adoration plus expansive ; mais Dante, en sa présence, frissonnait éperdu, et c'était seulement après le départ de la jeune fille que la passion du poëte retrouvait ses élans impétueux, ses explosions éloquentes. Alors, les autres femmes devant lesquelles il laissait s'épancher de son cœur toutes les séductions de l'amour, le cri des nobles aveux, les paroles ardentes, se regardaient, étonnées, moitié sympathiques, moitié moqueuses, disposées quelques-unes à toutes sortes de bontés consolatrices.

Et il ne paraît pas bien démontré que Dante sut toujours résister à ces douces avances.

Le poëte avait d'ailleurs un faible pour ce prétexte déjà exploité, qui consistait à protéger Béatrix, en donnant le change aux curieux et aux indiscrets par d'autres apparences. Il y revenait souvent, trop souvent peut-être, et Béatrix elle-même avait bien pu s'en piquer.

Laissons-le parler encore :

En peu de temps, je trouvai le moyen de faire ma sauvegarde de cette nouvelle dame, au point que beaucoup en parlaient d'une façon irrévérencieuse, dont je fus très-marri; et ces mauvais propos, finissant par me décrier, furent cause que cette noble créature (Béatrix), fléau de tout vice et reine de vertu, passant par mon chemin, me refusa le doux salut, — lequel était toute ma béatitude.

Le poëte déplore ensuite la rigueur de sa dame, et glorifie longuement cette salutation divine, dont il signale tout le bienfait pour son âme. Elle le rendait tout amour, bon, patient, incapable de haine, et l'eût presque fait défaillir.

Ainsi va le récit, coupé de sonnets et de ballades. Béatrix et ses jeunes compagnes, leur éloge. toujours incomplet, toujours imparfait, au dire de l'amant, voilà ce qui occupe sa vie et son livre. Sa pensée n'est pleine que du glorieux sujet. Il hésite à chanter, et il chante, en demandant pardon de l'oser faire.

Une longue *canzone* commence encore ainsi (ce n'est qu'un couplet sur cinq :)

Dames, qui savez ce que c'est qu'amour,
Je veux avec vous causer de ma dame.

Non pour épuiser l'éloge en un jour,
Mais pour qu'en parler soulage mon âme.
Je dis, quand je songe à son rare prix,
Qu'Amour en mon cœur parle à voix si tendre,
Que si lors j'osais me bien faire entendre
D'elle, en un instant, tous seraient épris.
Or, ne veux si haut élever mes ailes,
De peur de tomber, timide, trop bas.
Mais je parle à vous, dames, demoiselles,
Et trop faiblement pour de tels appas,
Du mérite pur qui dans elle abonde.....
Sujet qui n'est point fait pour tout le monde!

Les visions se succèdent, et les petits poëmes en résument les points principaux, après que le récit en prose en a complaisamment décrit les moindres particularités. C'est Amour qui est sans cesse le héros de l'apparition comme du poëme. « Je suis ton maître, » dit-il à l'amant, dont il se fait tour à tour le tyran cruel ou le seigneur secourable.

Une de ces visions, la plus belle à coup sûr, et le morceau le plus élevé, le plus poétique, le plus soutenu de tout le livre, montre au poëte, comme par un pressentiment sinistre, la mort de Béatrix.

Il est malade, il souffre cruellement; sa pensée revient à sa dame, et, méditant sur la fragilité humaine, il entend en lui-même une voix douloureuse : « Il faudra donc que la très-noble dame Béatrix meure un jour! »

Son délire alors s'emplit de désespoir. Il voit courir des femmes éplorées, les cheveux au vent, qui

lui jettent comme un sanglot ces paroles menaçantes : « Tu mourras ! » et bientôt : « Tu es mort ! » — Il ne sait plus où il est : des pleureuses passent lentement devant ses yeux. Le soleil s'est voilé, tellement qu'on voit les étoiles au ciel, mais si pâles, « si pâles, qu'elles semblent pleurer les morts !... » Dans cette épouvante, apparaît un ami qui lui dit : « Ton admirable dame est sortie de ce siècle ! » Ses larmes débordent à flots dans le rêve, et elles mouillent réellement sa paupière. Il voit bientôt la morte elle-même, à qui ses compagnes couvrent le front d'un voile blanc ; il assiste aux lentes et douloureuses funérailles. Puis il lui semble revenir chez lui ; et, pleurant, il s'écrie : « O âme belle ! combien est heureux qui te voit !... » Et, comme il appelle la mort, une des dames qui veillaient à son chevet, croyant que la douleur et la maladie lui arrachaient cette plainte, éclate aussi en larmes... et, pour l'arracher à ce poignant délire, d'autres dames s'empressent de l'éveiller, lui demandant avec pitié pourquoi tant de pleurs. Lui, qui vient de nommer Béatrix, mais sans qu'au milieu de ses gémissements personne ait pu entendre le nom bien-aimé, il raconte de point en point la douloureuse agonie où s'était naguère abîmée sa pensée. Il n'a garde toutefois de désigner Béatrix, et celle qu'il vient de pleurer reste toujours pour ses douces confidentes un poétique mystère.

C'est là, nous l'avons déjà dit, c'est là, selon nous, la page la plus émouvante, la plus vraie, la mieux dite, de toute cette partie du livre, où dominent les

hallucinations et les rêves *. Bientôt cependant la réalité à son tour va faire jaillir du cœur de Dante l'amer trésor des larmes.

Tandis, en effet, qu'il s'efforçait de dire en ses vers toute l'émotion qui lui venait au cœur d'un salut, d'un regard, d'une silencieuse rencontre; au moment où il achevait la première stance d'une amoureuse chanson, il apprend tout à coup que le dieu de Béatrix vient de rappeler à lui cette âme faite pour le ciel. Devant sa première et inconsolable douleur, la poésie elle-même se tait, impuissante; mais, quand le temps apporte enfin dans le cher souvenir une sorte d'apaisement douloureux, la muse accourt, fidèle au culte accoutumé. Pendant plus d'une année la pensée de Béatrix fut l'inspiration de toutes les heures, et si le poëte, plus tard, accueillit un peu complaisamment peut-être les consolations d'une autre douce voix, c'était du moins toujours au nom de Béatrix qu'il laissait sécher les larmes dont seule elle eut la gloire.

Plus loin, lui-même, il nous raconte encore qu'au jour du fatal anniversaire, noyé dans ses tristesses, fuyant les pas humains, cherchant la douce solitude, il s'était absorbé dans ses souvenirs au point de ne plus

* Un doux et profond poëte, aujourd'hui trop souvent oublieux de la muse, M. Sainte-Beuve, dans le livre exquis des *Consolations*, qui, quoi qu'il fasse, restera toujours sa plus belle gloire, a beaucoup donné au souvenir de *la Vita nuova* La vision dont nous parlons ici fait le sujet d'un de ces poëmes à la sérénité calme, au mystérieux clair-obscur, dont tout le charme n'est

rien voir ou entendre des choses de la terre. Assis en pleine campagne, dans la mélancolie du soir, par un instinct poétique comme une aspiration vers le ciel, il dessinait des anges. Vinrent à lui des personnages auxquels il convenait de faire accueil; il ne les entendit et ne les vit pas; et, comme ils l'abordèrent enfin, après avoir longtemps regardé son œuvre : « Tout à l'heure, leur dit-il, une autre était avec moi. » Les étrangers s'éloignèrent, et il continua de crayonner ses anges aux ailes éployées.

Ses longues veillées de larmes avaient cruellement ravagé son front, creusé sa joue, noyé ses yeux dans leur orbite. Un jour qu'il pliait plus accablé, plus brisé sous sa peine, il aperçut une femme jeune, belle et pâle de cette pâleur qu'il avait tant aimée dans Béatrix. L'anxieuse pitié la pâlissait encore; elle le regardait avec une sympathie si touchante, qu'il en pleura. Et, quand il partit, ému, attendri, presque honteux d'être à ce point un objet de commisération et de plainte, il se demandait s'il ne serait pas doux d'être ainsi consolé.

Puis un remords s'éveille dans son âme; il se reproche d'avoir senti sa douleur un instant s'attiédir. Il s'y replonge encore avec ferveur, avec amour.

peut-être pas accessible pour tous, mais qui, par l'unité harmonieuse du ton, par l'élévation continue de la poésie et le merveilleux *réussi* de l'ensemble, réalisent la perfection du genre, et font le chef-d'œuvre dans la miniature.

Combien on voudrait en citer quelque chose! Mais alors comment faire pour ne pas tout citer?

Et, s'il voit passer des pèlerins attristés, mais qui sans doute ignorent et sa peine et le deuil dont un jour Béatrix a rempli la ville, il s'étonne de leur indifférence ; il veut la vaincre, il s'écrie :

Pèlerins, qui, pensifs, préoccupés, sans doute,
De soucis étrangers, marchez sans rien savoir,
Etes-vous donc venus, vous qui suivez la route,
De pays si lointains, comme il semble à vous voir,

Que de vos yeux n'ait pu s'épancher une goutte,
Lorsque vous avancez dans cette ville en noir,
Tels que gens qui, tandis qu'elle est aux larmes toute,
N'auraient su deviner d'où vient son désespoir?

Si vous vous arrêtez pour ouïr la nouvelle,
Mon cœur, gros de soupirs, mon cœur me le révèle,
Vous ne partirez point sans pleurer nos douleurs.

Cette ville a perdu sa Béatrix, — sa dame,
Et ce qu'on dira d'Elle a pouvoir, sur toute âme,
De faire, au doux récit, partout couler les pleurs!

Bientôt enfin, impuissant à créer dans cette humble et mélancolique confession personnelle une situation assez haute pour qu'elle semble digne de Béatrix, le poëte termine par ces mots :

... Et j'eus encore une vision merveilleuse, et je vis des choses telles, que je pris alors la résolution de ne plus rien dire de cette âme bénie, jusqu'au jour où je pourrais parler d'elle aussi dignement qu'il convient. Et, pour en venir là, je m'efforce à l'étude, comme elle le sait parfaitement elle-même. C'est pourquoi, s'il plaît à celui par qui toute chose existe que ma vie se prolonge, j'espère dire d'Elle ce qui n'a jamais été dit d'aucune autre, et

plaise ensuite au Seigneur de toute courtoisie que mon âme puisse aller voir la gloire de cette noble dame, c'est-à-dire la bienheureuse Béatrix, laquelle contemple face à face celui qui est béni dans les siècles. — Louange à Dieu ! *Laus Deo !*

III. — Nous aurons à revenir sur les promesses que contient cette dernière page de *la Vita nuova*. Mais déjà cet examen nous a conduit à anticiper plusieurs fois sur les événements, puisque nous connaissons dès à présent la mort de Béatrix. Il importait cependant de ne pas interrompre une courte analyse qui, tout en donnant une juste idée des premiers instincts littéraires du poëte, en fournissant les indications les plus exactes sur ses jeunes années, doit surtout servir à nous faire apprécier en quelle mesure le fait et le rêve, la réalité et l'idéal, se confondirent dans l'âme de l'immortel amant pour y former cette religion d'adoration et d'amour qui sanctifia son génie. Il n'est certainement plus permis aujourd'hui de prétendre, comme on l'a fait quelquefois, que Béatrix ne représente qu'un symbole : — la théologie, la béatitude éternelle, l'hymen mystique en Dieu ; et que la passion du vivant Alighieri ne fut qu'un vague fantôme de la mort, ou la vision indécise d'un songe. Oui, Béatrix a bien réellement vécu, aimée avec vénération, pleurée avec désespoir. Mais le souvenir de cette réalité adorée grandit si puissamment, s'épura, se déifia, pour ainsi dire, si radieux et si sacré dans la vaste pensée, qu'il y devint la personnification de tout ce que la vie a de grand, de splendide et de beau.

Ce souvenir, ce fut à la fois amour, piété, vertu, poésie, — l'idéal enfin, l'idéal tout entier *.

De regrettables obscurités planent du reste ici sur bien d'autres détails qu'il serait intéressant de connaître. Comment Dante, dont la respectueuse adoration fut au moins tacitement acceptée, vit-il cependant sa bien-aimée Béatrix devenir l'épouse d'un autre? Comment sa passion n'en fut-elle ni altérée, ni aigrie? Comment ce cœur orageux, fait pour les haines farouches autant tout au moins que pour les suaves tendresses, ne laissa-t-il éclater ni reproches désespérés, ni amères violences? Comment enfin ce soldat véhément, cet irascible argumentateur qui ne voulait, s'écriait-il plus tard, répondre qu'à coups de couteau à certaines doctrines, n'eut-il, en présence de sa Béatrix perdue pour lui sur la terre, que des larmes éloquentes et de poétiques soupirs?

Pour résoudre ce difficile problème, rien de précis dans les écrits du poëte, et rien non plus, que nous sachions, ailleurs. Faut-il penser que, dans son trouble silencieux, dans ses contemplations muettes et craintives, aussi vivement dominé qu'il se plaît à le dire, et, comme il l'affirme lui-même, réellement ému

* « Dante, dit M. Melchior Missirini, dans sa belle Vie du poëte, avait d'abord chanté Béatrix comme femme, comme amante; puis il célébra en elle la noblesse de la philosophie, la splendéur de la science et de l'art. Enfin, il en fit le symbole de la sagesse divine, la lumière surnaturelle de la foi. »

Ce rôle multiple, assigné à Béatrix, est du reste tout à fait selon le génie de Dante.

jusqu'à défaillir par la présence de Béatrix, Dante n'ait dit jamais le dernier mot de son amour? Faut-il croire qu'il ne sut ni demander la main de Béatrix ni se résigner à l'oubli? Ou n'est-il pas plus probable que la jeune fille hautaine, chaste et droite, telle enfin que nous pouvons la juger rien qu'au culte épuré dont elle fut le dieu, ne revint jamais de cette impression indignée et jalouse qui la porta, nous l'avons vu plus haut, à refuser un jour le doux salut espéré. Ce salut enfin, auquel Dante revient tant de fois, ne pouvait-il pas avoir entre eux toute une large et mystérieuse signification, et contenir à lui seul la valeur d'un aveu?

Quoi qu'il en puisse être, nous devons certainement admettre qu'une douleur profonde assombrit alors sa poésie de plus en plus éplorée; tout nous explique pourquoi il arriva, dans la plus ardente période d'une puissante jeunesse, à n'aspirer désormais qu'à cette mystérieuse fusion des âmes, le plus doux des bienfaits de la tombe; mais il ne sut jamais que glorifier vivante ou pleurer morte celle qui n'était plus à lui. Il aima trop pour cesser de bénir; il n'ouvrit son cœur ni au blasphème, ni plus tard à l'oubli. L'amour fut en lui plus fort que l'abandon, et plus vaillant que la mort.

Si la tradition, si les documents écrits, se taisent sur l'état de son âme, la voix secrète du cœur humain, l'uniforme exemple de toutes les âmes meurtries, l'éternelle leçon de tous les amours cruellement éprouvés, tout nous dit cependant de croire à un désespoir qui dut influer sur sa vie. Aussi, ne voulons-

nous pas rapporter à une autre époque un projet que lui attribuent la plupart de ses biographes. Dante aurait, — disent-ils assez unanimement, en différant toutefois sur la question de date, — formé la résolution de se consacrer pour jamais à la vie religieuse et d'entrer dans un couvent de Franciscains. Nous verrons du reste, plus tard, que c'est sous la robe de cet ordre qu'il voulut mourir et recevoir les derniers honneurs.

Or, personne n'a signalé, ce nous semble, la coïncidence remarquable de ce projet éphémère et d'une autre détermination toute différente que prit bientôt après le jeune Alighieri, avec l'époque présumable du mariage de Béatrix. Ce fut, en effet, vers 1287 ou 1288 que Béatrix dut épouser un gentilhomme florentin, Sismondo, de l'antique famille des Bardi, illustrée plus tard par des alliances princières.

Dante, selon toute probabilité, délibérait donc alors avec lui-même pour savoir s'il irait demander aux voûtes d'un cloître cette paix, cet oubli, que devaient lui refuser toujours la persécution ou la gloire, quand un cri de patriotisme et de guerre lui fit tourner les yeux vers la carrière des armes.

Ainsi le divin poëme de la jeunesse, ce poëme fait d'amour, de chants et de rêves, où les larmes mêmes ont leur ivresse, et les sanglots leur mélodieuse douceur, va se fermer pour lui. Sa lyre n'aura plus que des cordes d'airain. La vie d'amour s'envole, la vie d'homme apparaît. Voici venir avec elle les austères devoirs et le rude labeur.

Dante a vingt-cinq ans. Il doit à ses *canzone* une précoce renommée et de poétiques amitiés parmi *les servants*, *les suivants*, *les fidèles d'amour*, *diseurs de rimes*, *de sonnets* ou *ballades*, qu'unissait en ce temps-là une sorte de confraternité mystique et littéraire. On le nomme : Le Poète. Son cœur est plein d'une seule image. Il doit aspirer, de toute l'énergie de sa grande nature, après une destinée décisive ou impérieuse qui fasse diversion aux tristesses d'une passion sans espoir sur la terre. S'il ne se fait pas moine, il sera soldat.

A partir de cette époque, nous trouvons partout, fortement empreinte, la trace de son passage : dans le combat, dans les affaires, dans le gouvernement de l'État, bientôt, hélas! dans la proscription, dans ce pèlerinage impie, ardu, cent fois maudit, qui déchire, à de si cruelles épines, les pieds sanglants de l'exilé.

IV. — Les gibelins d'Arezzo étaient en hostilité continue avec Florence, où le parti guelfe dominait alors. La bataille de Campaldino fut une des plus vigoureuses rencontres de cette lutte. Nous y trouvons Dante combattant intrépidement au premier rang dans les lignes de la cavalerie. « Il courut de graves périls. » C'est le dire des contemporains. Il ne chercha pas, sans doute, à dissimuler lui-même cette émotion d'une première affaire, dont ne se défendent pas les plus braves; mais on doit, selon nous, interpréter plus favorablement pour lui qu'on ne l'a fait quelquefois les paroles d'une lettre où il donne un récit détaillé de cette journée.

Lorsqu'il parle *de ses craintes* et bientôt de sa grande joie à la suite des diverses alternatives de la bataille, il est bien évident qu'il ne s'agit que des appréhensions qui lui furent inspirées par l'incertitude de la victoire.

Quelques particularités de ce fait de guerre méritent d'être signalées.

L'armée florentine était commandée par le plus hautain gentilhomme de la république, Corso Donati, et la cavalerie, qui comptait Dante parmi ses hommes d'armes, avait pour chef Vieri di Cerchi, autre personnage déjà considérable, qu'attendait aussi une prochaine et plus large célébrité. Dans la querelle des *blancs* et des *noirs*, querelle qui réservait à Dante les plus cruelles épreuves, Corso Donati allait être le chef des *noirs*, Vieri di Cerchi, celui des *blancs*. Mais leur rivalité n'existant probablement pas encore, les deux futurs adversaires ne luttèrent que de courage et de dévouement; aussi leurs efforts furent-ils récompensés par la déroute complète de l'armée d'Arezzo, qui laissa trois mille morts sur le champ de bataille et plus de deux mille prisonniers aux mains des vainqueurs. Grande leçon offerte à tous les chefs de partis ! Unis, ils peuvent tout pour le bien de la patrie : ils la font invincible; divisés, ils la laissent impuissante et sans défense contre l'ennemi commun, le véritable ennemi, — celui qui vient de l'étranger.

Dante prit part encore, avec l'armée de Florence, au siége de Caprone, et nous retrouvons un souvenir de ce siége dans le vingt et unième chant de l'*Enfer*.

Mais la diversion que de rapides aventures avaient pu apporter aux tristesses de sa pensée fut de courte durée. De retour à Florence, il eut à s'associer d'abord, ainsi que nous l'a dit *la Vita nuova*, au profond désespoir de celle qu'il aimait toujours, et qu'avait frappée d'un coup fatal la perte de Fuscolo Portinari, son père. Bientôt à son tour, enviée par le ciel à la terre, comme dit encore le poëte, elle-même, Béatrix, âgée de vingt-quatre ans à peine, s'en fut à Dieu sur les grandes ailes de la mort. Il faut revenir à *la Vita nuova* pour y trouver l'expression poignante de la peine d'Alighieri. Cœur navré, cœur brisé, cœur noyé dans ses larmes, il n'eut de consolation, de recours, d'espérance, que dans l'attente de cette autre vie où se rejoignent ceux qui se sont aimés.

Sa joie fut de pleurer et de chanter ses pleurs. Il fit de sa poésie la prêtresse de sa douleur. Sa muse fut la vestale sacrée qui dut entretenir, attiser, vivifier, la flamme splendide d'un amour immortel. Lorsque le temps commença à émousser les plus vives atteintes de ses souffrances, avant de tourner son regard vers d'autres horizons, il continua à s'enfermer dans cet asile bien-aimé de son âme, où rayonnait la même et divine souvenance. Seulement, il la regarda plus résolûment en face, il entra en familiarité plus intime encore avec elle; il l'étudia, la commenta, comme si c'eût été toute sagesse, toute religion et toute science. C'est alors, en effet, qu'il recueille, comme nous l'avons dit, dans le livre de *la Vita nuova*, ses poésies éparses. Alors, il en écrit le commentaire; il annote

chaque page et presque chaque vers au point de vue de l'orthodoxie du sentiment, de l'analyse littéraire et de la composition poétique. Le caractère de ce travail et de cette phase de sa vie, c'est une foi inébranlable, un fanatisme qui se fait gloire de lui-même dans cette religion d'amour et de mysticisme où Béatrix est dieu comme Dieu même. Enfin, ce qui frappe comme l'annonce d'un grand événement, c'est le projet de la *Divine Comédie*, projet qui se manifeste à la dernière page de ce livre, quand le poëte, se trouvant pour ainsi dire à l'étroit dans le cadre déjà rempli, conçoit la pensée de parler de Béatrix une fois encore, mais cette fois dans un monument plus durable, plus vaste, plus digne d'elle, qui sera comme son temple et qu'admirera l'avenir. Béatrix vaudra au monde cette grande épopée trinaire : l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, dont la conclusion, pour ainsi dire impérieuse, est de la placer près du Très-Haut lui-même. C'est là, nous l'avons vu, la conclusion finale et glorieuse de *la Vita nuova*.

Il est bien inutile de chercher maintenant une autre date à la pensée première de la *Divine Comédie;* à partir de ce jour, le génie de Dante se déploie sur l'idée gigantesque qui veut éclore, comme l'aile d'une aigle sur la couvée de jeunes aiglons auxquels doit appartenir l'incommensurable espace, et qui regarderont en face le soleil.

Cependant le cercle de ses études dut s'élargir alors. Lui qui dans un poëme avait à résumer un siècle, et pour ainsi dire un monde, il ouvrit toute

son âme aux envahissements de toute science; il rechercha tous les enseignements variés, toutes les discussions élevées où sa rare puissance de parole, sa diction ferme, précise, énergique et fière, lui assuraient de continuelles victoires. Sa renommée grandit rapidement. Plus tard, quand sa famille voulut, au nom de son rang et de son patriotisme, le pousser dans la carrière des affaires publiques, nul ne s'étonna de le voir marcher droit aux plus éminentes fonctions. Le poëte était déjà accepté pour homme d'État, nous verrons bientôt quelle place il pouvait tenir dans les conseils d'un gouvernement.

V. — Comme il ne s'agit pas de dessiner ici une figure idéale et purement symbolique, mais bien de traduire dans le vrai une individualité sérieuse et vivante, après avoir dit combien Béatrix avait été et devait être à tout jamais pour Alighieri le plus cher amour de la vie, nous ne croyons pas devoir passer sous silence des faits qui pourront entamer pour quelques-uns la glorieuse intégrité de sa première et sublime affection. Il est certain que Dante aima encore, qu'il aima plusieurs fois; que, dans cette période de sa jeunesse déjà mûre, il fit agréer ses soins et ses hommages à plusieurs femmes, à l'une d'elles notamment, qu'il avait connue dans l'intimité de Béatrix. Enfin, ce ne fut pas non plus bien longtemps après qu'il épousa (en 1292) Gemma Donati, de la famille de Corso Donati que nous avons vu commander en chef à la bataille de Campaldino. Si Dante, en se mariant alors sous la pression de ses parents et de ses amis,

cédait, comme il est très-probable, à de hautes considérations d'alliances, considérations qui, dans ces temps de luttes intestines, pesaient d'un grand poids sur de semblables résolutions, il suffira d'étudier de près ses malheurs, pour juger combien les prévisions les plus naturelles furent déçues par l'événement. Corso Donati, malgré sa proche parenté avec Gemma, n'en devint pas moins le plus implacable artisan des calamités qui assaillirent Alighieri. Ce ne fut, il est vrai, comme nous le verrons aussi, qu'une trop victorieuse revanche.

D'autre part, nous nous refusons certainement, quant à nous, à admettre les vagues suppositions, accueillies pourtant par certains biographes, sur le caractère intraitable de Gemma ; les sept enfants qu'elle donna à son mari en huit ans nous semblent protester éloquemment contre les discordes intérieures dont on a voulu trouver la preuve dans des traditions pour le moins équivoques. Mais il faut pourtant bien reconnaître que, sous les coups de la proscription, ce mariage ne fut heureux ni pour l'un ni pour l'autre des époux ; que la femme, ayant charge d'enfants en bas âge, d'enfants dont le plus jeune mordait encore à son sein, ne put offrir au banni que de stériles et lointaines consolations, et que, pour Dante, le nom vraiment secourable au malheur, vraiment inspirateur au génie, fut encore et toujours celui de Béatrix.

VI. — Dans cette période de plusieurs années, — de 1293 à 1298, — période qui précéda son accession aux positions les plus hautes de la république,

l'idée de la *Divine Comédie* était, nous le savons, déjà conçue; et non-seulement la pensée créatrice du poëte avait recueilli les principaux éléments de l'histoire contemporaine qu'elle allait mettre en œuvre, mais il paraît encore certain que, sauf des remaniements postérieurs, des modifications et des retouches sans doute importantes, les sept premiers chants de l'*Enfer* furent alors écrits.

Dante était en pleine possession de son génie; mais voyons quel thème saisissant, bien fait pour tenter cette ambition âpre, sauvage et sombre, lui offrait alors le siècle qui allait finir, pressé par le siècle qui voulait naître.

Le meilleur commentaire de la *Divine Comédie* se trouve en effet dans l'histoire de ce temps. Pour savoir où vit Dante, où vont tonner ses colères, où va frapper sa foudre, il faut donc jeter un coup d'œil sur cette formidable Italie, foulée pendant trois siècles par une race superbe et farouche, race où tout est soldat, race d'indomptables lutteurs, moitié hommes, moitié Titans. Quel spectacle! une mêlée ténébreuse embrasée d'éclairs. Toute idée, neuve ou vieille, dégaînant en fureur; tout système emmanchant un poignard! toute famille ayant ses haines, ses alliances, ses complicités, ses proscriptions, ses listes de Sylla. Partout lutte et combat. Combat dans l'Église, combat sur la place; lutte de prince à prince, de duc à duc, de comte à comte, de famille à famille; et puis encore dans les familles, de l'un à l'autre, de quelques-uns à plusieurs. C'était un concert de malédic-

tions, un assaut de clameurs, un long et lugubre retentissement de cris de mort; c'étaient les délectations du mal, l'ivresse du sang, l'orgueil du crime; massacre, carnage, tueries! Le suicide pullulait, l'assassinat florissait; le guet-à-pens se pavanait à tout coin de rue, de route, de forêt; c'était un déchaînement général de tout ce qui milite au sein de l'humanité. Religion, philosophie, science, pouvoir et peuple, se ruaient à la fois dans la même lice. A qui l'avenir? qui allait vaincre ou mourir? pour qui le pouvoir et pour qui le billot? Tous se mesuraient, tous voulaient aller au dernier mot de tout. Pas une tentative infâme ou grandiose, pas une ambition impie ou sainte qui ne pût entrevoir un abîme au bout de la carrière; et l'on se précipitait à l'abîme avec fureur, avec rage, comme pris de vertige, comme poussé par une fatalité inconnue. Au milieu de ces ténèbres ardentes, dans cette nuit noire illuminée d'incendie, dans ce chaos des âmes, de grandes aspirations, de nobles dévouements, de touchantes amours; un glorieux mouvement des esprits, qui n'a peut-être rien d'égal dans l'histoire, un pressentiment vague et confus quelquefois sublime, du vrai, du juste et du beau; une invasion irrésistible du spiritualisme le plus élevé, un vaste élan, un incommensurable essor vers l'idée divine qui contient toute la civilisation, vers le christianisme pieusement et saintement compris.

Tel est le siècle où survient Dante : époque pleine, il faut le redire, d'âcres douleurs et de radieux espoirs, de mornes crépuscules et d'aurores fécondes;

époque terrible et confuse où la torture des longues agonies et l'angoisse des enfantements prodigieux se confondent dans la même harmonie sinistre, où la même nuit sans sommeil mêle aux premiers sanglots les derniers soupirs...

Qui donc s'étonnera encore d'entendre éclater tout à coup quelque chose d'étrange, d'imprévu, d'inouï? de voir la lave en feu jaillir du volcan irrité, et dresser son panache sanglant et splendide dans l'ombre funèbre où se cache la mort? Qui ne voit Dante alors se pencher, haletant, oppressé, superbe, sur cette fournaise sans nom? — Il se penche, il regarde, il aspire, à lui seul, pour lui seul, tous ces deuils, toutes ces désolations, toutes ces rages; il compte les soupirs, il pèse les douleurs, il étudie les sanglots; puis, soupirs, sanglots et douleurs, il condense tout, il en fait et son bien et sa chose; et, quand il a recueilli dans son âme immense les larmes d'une génération entière, les larmes de plusieurs millions d'âmes, quand il sait bien sur quels noms retombent les malédictions de tous, quelles accusations on se jette de peuple à peuple, de race à race, d'homme à homme; alors lui, pâle, les yeux hagards, funèbre, pareil à la sibylle qu'a terrassée le dieu, il se redresse de toute sa hauteur, rayonnant d'une flamme étrange, qui n'est certes pas du ciel : il a deviné l'*Enfer!*

Ce fut de ce jour, je veux croire, que son front, comme un bronze antique, parut si livide et si vert, que, le montrant aux enfants terrifiés et béants, les

mères s'écriaient : « Voyez-vous ! voyez-vous ! voilà celui qui vient de l'enfer ! » Sans doute, dès ce moment, il se dit à quels hommes il couperait la face des sanglantes lanières de son vers, et comme chacune de ses rimes serait un des clous de leur croix, et comme, sur cette claie fatale qu'il leur ferait en tissant sa strophe ardente, il traînerait leurs noms déchirés !

Le poëte est à l'œuvre ; il juge, il absout, il condamne : aux uns, l'aumône de sa pitié ; aux autres, les dons fatals de sa colère. Usurpateur sublime, — du droit de son orgueil, mais aussi de sa foi, — il s'adjuge le rôle de Dieu même. Vivants ou morts, tout lui est bon pour ses suprêmes justices ; il écrit les premières pages du poëme, et déjà, de son libre arbitre, en dernier ressort, il peuple l'enfer.

VII. —Nous l'avons démontré, c'est le siècle qui dicte ; Dante tient le burin et grave sur le bronze. Après les indications générales qui précèdent, les faits ; après la couleur, le dessin. Voyons donc encore les événements où Dante se trouve directement engagé, ceux qu'il va dominer un instant, puis subir ; ceux qui lui ouvriront, avec la porte d'un pouvoir éphémère, le chemin d'un éternel exil.

Guelfes et gibelins avaient longtemps divisé la république en deux forces presque égales. On sait que sous ces deux dénominations, à travers mille fluctuations équivoques, on retrouve, dans l'histoire de l'Italie, la lutte intermittente, coupée de trêves et d'armistices, interrompue par des alliances, des traités

des compromis, rarement sincères, souvent violés, la lutte du principe féodal et de la domination nobiliaire contre l'instinct populaire et l'émancipation de la démocratie. On sait que le parti guelfe, qui se disait le parti du peuple, le parti de la nationalité, s'appuya plus fréquemment sur le bon vouloir des papes, tandis que la faction gibeline, pour trouver un contrepoids à cette grande autorité de la tiare, tournait toujours les yeux du côté des empereurs, leur offrant la suzeraineté nominale de l'Italie, en retour d'un appui qui lui aurait assuré à elle-même le gouvernement effectif. On sait enfin que, si les principales lignes indiquées par cette appréciation sont incontestablement vraies, dans le détail il n'y eut cependant rien d'absolu, et que, papes ou empereurs, suivant les nécessités de leur politique générale, se montrèrent plus ou moins vivement préoccupés, plus ou moins libres ou dépendants des conditions et du programme de leur protectorat respectif.

Ce que personne, en outre, n'ignore, c'est que, sous chaque drapeau de ces deux idées, se rangèrent tour à tour, et très-arbitrairement, des fractions de parti, des groupes de caste ou de famille, que la haine, l'intérêt, l'ambition, la vengeance, quelquefois même un sauvage instinct d'agitation et de meurtre, poussaient seuls aux rendez-vous de guerre.

Sous de telles inspirations, il est facile de juger si les poignards fouillaient au cœur, si le sang s'épandait en larges mares, si enfin les chevaux piétinaient grassement sur des tas de cadavres. Plus qu'aucune

autre république peut-être, Florence avait eu dans ces massacres impies sa part de grandes funérailles. Pour le moment, il est vrai, elle trouvait quelques heures à donner à un demi-repos. Les guelfes tenaient le pouvoir; ils le tenaient bien; et les chefs du parti opposé étaient, pour la plupart, réduits à tramer obscurément, dans l'exil, leurs complots impuissants. Les affaires de l'État n'en présentaient pas moins de sérieuses difficultés, et de graves et nouveaux incidents vinrent encore compliquer une situation qui déjà n'était pas sans périls. Deux factions déchiraient aussi Pistoie. Or, il n'est point inutile de faire encore connaître la cause première de cette grande querelle des *blancs* et des *noirs*, dont Florence eut le malheur d'hériter, et qui peint d'ailleurs, — comme il convient, avec du sang, — des hommes et des mœurs également implacables. Deux branches d'une même et ancienne famille, la famille des Canciellari, vivaient à Pistoie, unies en apparence, et cependant jalouses. Elles avaient pour chefs, l'une, Guglielmo, l'autre, Bertucca Canciellari. Loro, fils de Guglielmo, et Geri, fils de Bertucca, faisaient un soir des armes ensemble; tous deux s'échauffèrent au jeu, tous deux échangèrent quelques paroles vives, et Loro, se laissant peut-être emporter par la colère, fit à Geri une légère blessure. On se quitta cependant sans autre violence. Mais Guglielmo, affligé du tort de son fils, exigea de lui qu'il se rendît immédiatement chez Bertucca pour lui exprimer son regret. Bertucca, homme d'un naturel irascible et farouche, ne voulut entendre à aucune excuse;

il appela ses gens, fit saisir Loro, et ordonna que d'un coup de hache on lui coupât le poing. Ce fut fait. Loro ne poussa pas un cri; quoique perdant son sang en abondance, il eut le courage de retourner au palais de son père. Là, sans dire une parole, il montra son moignon sanglant, puis il prononça seulement le nom de Bertucca. Le vieux Guglielmo laissa échapper un sourd rugissement, sortit de sa maison ivre de fureur, et appela aux armes ses parents, ses amis, ses alliés, toute cette clientèle armée des grandes familles, qu'on désignait alors sous le nom de *consorti*. Bertucca, de son côté, avait en hâte mis l'épée aux mains de ses partisans. On se battit ce jour-là avec rage. On y revint souvent. Il y eut des morts, des vengeances jurées, des combats singuliers, des prises d'armes partielles ou générales ; la guerre civile enfin fut en permanence à Pistoie.

L'aïeul commun des Canciellari avait eu deux femmes; de chacune d'elles descendait une des deux branches représentées par Guglielmo et par Bertucca. L'une de ces deux femmes s'était appelée Bianca ; la famille qui lui devait son origine fut désignée, elle et ses adhérents, sous le nom de faction des *blancs*. Par opposition, l'autre parti se nomma lui-même la faction des *noirs*.

Comme on le voit, les précédents valaient les conséquences qu'ils allaient engendrer; et les fureurs effrénées qui plus tard ensanglantèrent la Toscane ne pouvaient renier une si détestable origine.

On jouait donc à Pistoie, on jouait couramment et

résolûment aux couteaux, lorqu'en un jour de paix, ces jours-là étaient rares et mal assurés d'un lendemain, — il fut convenu, des deux parts, qu'on prendrait pour arbitres les voisins de Florence; mais, loin d'apaiser ces haines, les Florentins en subirent la contagion ; et bientôt, parmi les guelfes même, on compta des *blancs* et des *noirs*.

Du côté des *blancs*, se rangèrent tous les guelfes du parti populaire. Ils eurent pour chef Vieri di Cerchi, homme brave, riche, généreux, cher aux masses pour ses largesses, plus cher encore pour son affabilité. Nous l'avons vu commander, à son grand honneur, la cavalerie, qui avait puissamment contribué au gain de la bataille de Campaldino. Malheureusement, son courage civil ne devait pas se montrer toujours l'égal de sa bravoure au combat.

Du côté des *noirs*, se groupa toute la noblesse militante de Florence, ceux qui, bien que souvent vaincus dans les dernières luttes intestines, défendaient encore pied à pied leurs restes de priviléges, et cherchaient même souvent à reconquérir quelque portion du terrain perdu. Ceux-là eurent pour chef cet allié de Dante, Corso Donati, que nous connaissons aussi depuis Campaldino, et qui réalisait, pour l'audace, pour le dédain de la foule, comme pour l'intrépidité et la vertu militaire, le type le plus complet du noble et du guerrier. A ne tenir compte que de ses propres sympathies pour l'agrément et la valeur de l'homme, de son goût pour l'intelligence la plus haute, tout aussi bien que des liens créés par Gemma entre Corso et lui-

même, Dante eût certainement bien plutôt incliné vers le chef des *noirs* que vers celui des *blancs* : plus tard il méprisa souverainement ce dernier, et il avait, au contraire, aimé et surtout goûté beaucoup l'autre. Pour un Dante, Corso était presque séduisant par ses grandes facultés, son éloquence et une élévation de caractère qui, malheureusement, s'aigrit et tourna plus tard en un farouche orgueil et une implacable hauteur.

Ce fut un de ces hommes dont tout peut se dire en termes excessifs dans le bien comme le mal. Quelques écrivains en firent un héros; Dino Compagni l'appelle un Catilina plus cruel et plus enclin au mal.

On a cité de lui et de l'un de ses frères ce trait audacieux, et plus audacieux pour le temps encore. Son frère et lui avaient promis, sans la consulter, Picarda, leur sœur, à l'un de leurs amis, Rosellino della Tosa. Pour se soustraire à cette union, qu'elle n'avait pas consentie, Picarda se fit religieuse. Qu'importait aux Donati? ils arrachent la jeune fille à son monastère, et, malgré ses protestations, ses prières et ses larmes, la livrent à Rosellino.

Nous avions décrit le champ de bataille, voilà les combattants. Or, après plusieurs prises d'armes, dans lesquelles les tentatives de la noblesse furent rudement réprimées, les *blancs*, appuyés du peuple, avaient gardé plusieurs années la prépondérance au pouvoir et fait les affaires des leurs d'une façon à peu près exclusive. Les *noirs* s'irritaient en silence; les querelles étaient fréquentes, mais partielles; seu-

lement, on sentait se préparer dans l'ombre quelque grosse explosion : l'occasion ne manque jamais longtemps à qui veut la guerre.

Le 1er mai 1300, au milieu des fêtes qui se renouvelaient tous les ans à pareille époque, le peuple, répandu sur les places publiques, se livrait aux réjouissances accoutumées. La foule était nombreuse, lorsqu'un groupe de promeneurs du parti des *blancs* heurta, volontairement ou non, quelques jeunes gens du parti des *noirs;* on échange des injures, on en vient aux mains, on saisit les épées; le sang coula, et la ville entière se partagea en deux camps.

Ce fut en face de cette situation si tendue que Dante Alighieri, après avoir rempli successivement les plus importantes missions, avec le titre et le rang d'ambassadeur, fut appelé à mettre enfin la main au gouvernement de Florence. Le 15 juin 1300, un mois et demi après l'événement de la place publique, quand gronde partout la menace des plus prochaines et des plus sinistres tempêtes, il est élu l'un des huit prieurs ès-arts, auxquels appartenait la direction des affaires de l'État. Il avait alors trente-cinq ans, et il a supposé que c'était à cet âge, *nel mezzo di nostro vita,* au commencement d'un nouveau siècle, dans cette année 1300, si importante pour lui, et si pleine de grandes émotions, qu'il avait accompli sa descente aux enfers. Alors aussi commença la longue série de ses malheurs; les catastrophes vont se presser. Disons comment il en dut être la première et la plus grande victime.

VIII.—Pour qui veut de près étudier les faits, il est manifeste que Dante, au milieu, mais bien au-dessus de tous ses collègues, dont quelques-uns sont restés ignorés et les autres à peu près inconnus, fut à lui seul tout le gouvernement. Guelfe d'origine, et guelfe populaire, inclinant vers les blancs, mais résolu à exercer le pouvoir en toute équité et avec une impartialité souveraine, il comprit à la fois la grandeur de sa tâche, la hauteur de son rôle et la responsabilité morale presque exclusivement concentrée sur sa tête.

Ici, nous allons nous attaquer à un vieil axiome très-cher aux esprits bornés ou vulgaires, précisément parce qu'il est très-vieux, et devenu banal parce qu'il autorise les natures les plus médiocres à se gratifier bénévolement elles-mêmes d'une haute supériorité sur les plus fières intelligences. Il ne saurait être en effet désagréable aux sots d'offrir quelques douces consolations à leur sottise et de se croire en quelque chose plus grands que le génie. Rien d'étonnant alors à ce qu'un aphorisme si utile, éternellement remâché et tout nauséabond qu'il puisse être, continue à se produire toujours avec quelque absurde faveur.

Dante, ont dit beaucoup de critiques, grands chercheurs des taches du soleil, compétents ou non à toiser les colosses, — Dante eut tort de risquer sa renommée sur le terrain glissant de la politique, Dante n'était qu'un poëte, — il fut bien le génie de son âge, le maître de la pensée de trois grands siècles, une encyclopédie vivante, — mais il était poëte : cela suffit, à coup sûr, pour qu'il dût être un homme d'État au-

dessous du pire, pour que le premier légiste d'échoppe ait été supposé capable de le traiter de très-haut et de lui en remontrer à outrance dans la science des gouvernements....

Voilà qui est, à coup sûr, bien plus ridicule encore que ce n'est impertinent. Mais de majestueuses inepties ont peut-être le droit stupide et très-réel de n'être jamais destituées de toute autorité. Essayons donc, quoique avec timidité, de contrôler ces décisions souveraines par un témoignage auquel nous sommes bien forcé de reconnaître aussi quelque valeur : par le témoignage unanime du temps.

Nous remarquerons d'abord que la république ne s'abusait point sur les périls accumulés autour d'elle ; qu'appelant son poëte, jeune encore, mais déjà longuement éprouvé, à diriger ses destinées ; que, faisant de Dante l'âme active et l'inspiration suprême du pouvoir, elle avait certainement cru désigner pour l'œuvre la plus rude son plus vaste esprit et sa plus forte tête. Or, à Florence, cette puissante population des contemporains, nourrie dans la vie publique et l'étude, faite pour l'action comme pour la pensée, devait quelque peu s'y connaître. L'opinion des biographes qui ont écrit les premiers, sous l'empire de la tradition vive encore, doit peser aussi d'uu certain poids dans un jugement éclairé. Que disent-ils, et qui contestera ce qu'ils affirment tous, à savoir : que, dès avant son élection, Dante était consulté sur toute chose ; qu'on n'abordait aucune des grandes décisions de législation ou de gouvernement sans avoir provo-

qué son avis; que, dans le conseil, son courage, son élan, son éloquence, sa fermeté de caractère, sa rapidité de décision, sa rectitude d'esprit, lui donnèrent tout d'abord une prépondérance absolue. Citons ensuite, — et nous pourrons nous en tenir là, citons ces paroles presque épiques de Boccace : « En lui vivait la foi publique, en lui l'espérance commune, en lui toute solution des choses divines et des choses humaines. »

Ceci n'a pu se dire en tout temps de tout le monde.

IX.—Voyons maintenant le génie à l'œuvre; voyons si la politique qui fut la sienne ne fut pas aussi celle de la droiture et de la justice, partant celle de la vérité et de la grandeur.

Dante, nous l'avons dit, voulut être impartial, et c'est par là surtout qu'on l'a trouvé très-faible et très-mesquin. C'était pourtant très-fort, parce que c'était large et franc; c'était aussi très-nouveau. Cela seul pouvait tout sauver, si, dans les conditions où se trouva la république, le salut eût été possible.

Lassé d'avertir en vain, convaincu que Florence n'aura point de repos qu'elle n'ait été débarrassée des menées audacieuses des chefs de parti les plus turbulents, indigné d'une dernière tentative de désordre, qui eût infailliblement livré sa ville à la brutale domination de Corso Donati et des noirs, s'il eût laissé à cette tentative le temps d'aboutir, Dante se décide, en une heure, à frapper un grand coup, à frapper des deux mains. Donnant à la république son vivant et son plus impénétrable rempart, il convoque le peuple

autour du palais de la Seigneurie. Puis, quand chacun est dans l'attente, quand le droit du gouvernement est sous la sauvegarde de la force et du patriotisme des citoyens, il présente et fait signer par ses collègues un décret qui frappe d'exil immédiat les chefs les plus redoutés de l'un comme de l'autre parti. Le décret est rendu, publié, exécuté, et Florence respire, et le pouvoir se relève, délivrés qu'ils sont à la fois de la tyrannique obsession des uns, des machinations ténébreuses des autres, des menaces de tous. Nous croyons pouvoir dire qu'il y avait là de belles chances de paix, d'ordre et de prospérité; nous ne craignons pas de répéter que l'intérêt bien entendu de l'État et du salut commun conseillait cette mesure; que, si elle n'eut pas le succès pour elle, que, si elle tourna bientôt cruellement contre son auteur même, il faut s'en prendre non à Dante et à sa brusque décision, mais à cette force irrésistible et sans droit, toujours menaçante alors pour les États divisés : la force de l'étranger, l'invasion imprévue.

On a reproché à Dante de n'avoir pas été jusqu'au bout de son œuvre et de son impartialité. On a demandé pourquoi, condamnant le chef des *noirs*, Corso Donati, au bannissement perpétuel et à la confiscation de tous ses biens, la Seigneurie n'avait point frappé des mêmes sévérités Vieri di Cerchi, chef des *blancs*.

Mais n'était-il pas permis aux prieurs de la république de juger dans quelle mesure un chef de parti pouvait être plus dangereux qu'un autre? Peut-on af-

firmer que Vieri di Cerchi n'eût pas été beaucoup moins engagé, beaucoup moins irritant, que son fougueux adversaire? Un gouvernement, sous prétexte d'impartialité, n'eût-il pas, d'ailleurs, violé toute justice, en traitant de même façon et la faction qui lui était un auxiliaire difficile, insatiable, ombrageux, mais enfin dévoué, et celle qui lui devait être à toujours implacable ennemie? Les actes de Corso Donati, quand il put rentrer à Florence et exercer une souveraineté sinistre sous le honteux patronage de l'étranger, justifieront assez Dante d'avoir résolûment concentré sur la tête du rude partisan ses plus complètes rigueurs. Il n'est pas prouvé, du reste, que Corso Donati n'eût été déjà antérieurement frappé des mêmes peines, et qu'il n'eût abusé de la mansuétude d'un pouvoir qui, essayant ainsi de pacifier les esprits, avait voulu fermer quelque temps les yeux sur le retour de beaucoup d'exilés. Dans cette hypothèse, qui paraît très-fondée, les tentatives du chef des *noirs* étaient trop condamnables pour mériter la moindre indulgence.

Mais, d'autre part, l'austère conscience de Dante, son ferme propos de justice, et la preuve qu'il voulut noblement appuyer sur ses yeux cet équitable bandeau qui laisse voir au juge armé du glaive, l'œuvre et non la personne, le crime et non le criminel, ressortent dans une bien pleine évidence de faits incontestés.

Parmi ceux des *blancs* qu'il eut le courage de vouer aux tristesses amères du châtiment, beaucoup étaient de ses amis les plus chers : le premier entre tous,

Guido Cavalcanti, son doux émule, le frère aîné de sa jeunesse et de sa poésie, dut certes lui laisser, de ce lourd devoir accompli, un regret poignant comme un remords. En vain un prompt rappel permit-il à à Guido de venir respirer de nouveau l'air vivifiant de la patrie. De retour à Florence, il ne put qu'y mourir : l'exil l'avait blessé mortellement au cœur.

X.—Voilà donc, à notre avis, l'équité souveraine de Dante hors de cause. Il ne nous sera pas, croyons-nous, beaucoup plus difficile de défendre sa politique au point de vue de l'habileté. Mais il faut laisser encore les événements rendre témoignage.

La république n'avait plus rien à craindre de l'intérieur. Elle jouit quelque temps d'un calme au moins apparent. Malheureusement, c'était au dehors que s'accumulaient les orages, et tous les efforts des bannis tendaient à susciter contre la patrie elle-même les plus puissantes inimitiés.

Entre les deux factions également guelfes, entre les *noirs* et les *blancs*, le pape Boniface VIII, n'avait eu que l'embarras de choisir. Toujours poussé par cette légitime ambition d'une prépondérance italienne qui pût lutter contre les tendances gibelines et les prétentions impériales, mais entraîné par la fougue d'un caractère dominateur et hautain, le pontife dut préférer et préféra celui des deux partis dont la violence passionnée lui promettait une abdication plus complète de tout patriotique amour. Les *noirs* étaient disposés à se donner sans réserve, sans restriction, sans condition, à qui faciliterait le triomphe de leurs ven-

geances et de leurs colères. Rentrer à Florence, écraser ses rivaux, dompter la rébellion des masses, incendier cette moitié du palais, qui n'était pas aux siens, massacrer dans la lutte les plus hardis parmi les *blancs*, proscrire au lendemain de la victoire ceux qu'on n'aurait pas massacrés, tel était le rêve ardent de Corso Donati. Qu'il fallût ensuite gouverner au nom de Dieu ou du diable ; rendre hommage à Rome ou à la France ; humilier la patrie, pour un jour, dans un vasselage équivoque, ou compromettre à tout jamais son indépendance et son avenir, déshonorés par la suzeraineté du dehors ; tout cela était secondaire. Il fallait d'abord vaincre, vaincre à tout prix ; vaincre indifféremment par l'héroïsme ou par la trahison. Le choix de Boniface était fait : il aimait Corso Donati. Aussi, le gouvernement de Florence ne se méprit-il pas un instant sur les dispositions du pape. Mais que faire alors? Comment conjurer cette fatalité des temps encore barbares, qui ne prêtait aucune sauvegarde morale, aucun protectorat abstrait de la justice et du droit, à la défaite contre la victoire, qui ne tolérait même pas la protestation du plus faible contre l'agression du plus fort?

La Papauté seule joua souvent au moyen âge ce grand rôle d'arbitre de justice entre des contendants acharnés. Or, même en ces temps de ténèbres, même au milieu des passions perverses, des erreurs plus ou moins volontaires, des abus énormes et fréquents ; au milieu des altérations impies, de l'alliage adultère infligés à la plus noble idée, ce fut là constamment un

grand, un beau spectacle, toujours plus fécond en résultats, et toujours consolant pour l'humanité.

L'idée du droit abstrait se dégageait lentement, péniblement, avec des incertitudes, des hésitations, des difficultés que nous ne pouvons comprendre aujourd'hui, du sein de ces mêlées confuses, du sein de ces luttes civiles où, même à leur insu, les plus rudes jouteurs aspiraient avec énergie vers une notion élevée de l'équité politique.

Entre Boniface et Florence, entre le protecteur plus ou moins dévoué des *noirs* et le gouvernement de la République, qui donc invoquer alors? Un seul pouvoir, une seule autorité toujours. Il n'y avait qu'un seul recours, bien illusoire sans doute cette fois : en appeler du prince au chrétien, de Boniface lui-même au pape, de l'homme au vicaire de Dieu.

XI.—L'année 1300 resta longtemps célèbre dans le monde par le souvenir des foules innombrables qui, de toutes les parties de la chrétienté, vinrent à Rome accomplir les dévotions et admirer les cérémonies du grand *jubilé* séculaire.

Dans cette solennité mémorable échut à Florence une mission spéciale qui n'était pas sans grandeur.

Douze ambassadeurs durent se rendre à Rome pour y représenter, auprès du pape, douze nations différentes : France, Angleterre, Allemagne et Bohême, et la république de Raguse, et la seigneurie de Vérone, et Naples et la Sicile, le grand kan de Tartarie, la grande Maîtrise de Saint-Jean de Jérusalem, Pise, etc. Ces douze envoyés avaient tous été choisis parmi des

citoyens de Florence. Il est présumable que Dante eut l'honneur de faire partie de cette ambassade, avec mandat particulier de faire agréer les mesures adoptées par lui et les autres prieurs pour la pacification intérieure de sa ville, de combattre, auprès du pontife, l'action haineuse des bannis de la faction des *noirs*, et, s'il était possible, de ramener la cour de Rome à des dispositions moins défavorables pour le gouvernement alors en exercice.

Aucun document précis n'éclaire, il est vrai, complétement ces faits ; on sait cependant que Dante venait de sortir du priorat ; qu'il eut à remplir alors une mission de la nature que nous venons d'indiquer ; qu'il était, à Rome, ambassadeur de Florence au moment des cérémonies du jubilé, et que ces cérémonies laissèrent, dans sa pensée, une impression vive, profonde, plus tard consacrée dans ses vers.

Or, s'il nous plaît ainsi de recueillir, avec quelque complaisance, des probabilités, selon nous suffisantes, c'est que, au premier rang du cortége, dans la solennité la plus grandiose du monde catholique au moyen âge, Dante Alighieri nous paraît à sa place ; c'est qu'il est là, comme dans la dispute du saint sacrement de Raphaël, l'une des plus hautes colonnes qui portent ce monde ; c'est enfin qu'il est beau que le génie humain ait eu, comme les rois, son ambassadeur dans le congrès religieux, où des millions de pèlerins représentaient la terre près du pontife, qui représentait Dieu. Malheureusement ce spectacle et les souvenirs qu'il laissa dans l'âme du poëte furent

les seuls fruits qu'il lui fut donné de recueillir à Rome. En dehors des magnificences du culte et du merveilleux concours de tous les peuples, il n'avait trouvé que patriotiques déceptions et amères tristesses. Le pape resta inébranlable dans son inclination pour les *noirs*, et Dante quitta Rome, pénétré jusqu'au fond de l'âme des plus sinistres pressentiments.

De retour en Toscane, il ne trouva rien qui fût de nature à réconforter en lui l'espérance. Les *blancs* tentèrent, il est vrai, de s'organiser fortement entre eux; mais les plus grands étaient très au-dessous de la tâche. Les Cerchi, Vieri lui-même, chef de la famille et du parti, cherchaient, avec plus d'égoïsme que d'intelligence, à isoler leur cause personnelle de celle de la République.

XII. - Ce fut donc au milieu des plus cruelles incertitudes qu'on apprit alors qu'un prince français, Charles de Valois, allait venir bientôt se faire l'exécuteur des secrètes inimitiés du pape. La joie et l'enthousiasme des *noirs* disaient assez qu'ils espéraient un vengeur. A peine le prince a-t-il franchi les Alpes, que Corso Donati et les siens se hâtent de le rejoindre et se sont bientôt emparés de sa pensée en la berçant du rêve d'une suzeraineté complète sur l'Italie entière. Charles arrive à Rome. Le pontife n'était que trop disposé à ne pas lui marchander le pouvoir, pourvu toutefois que ses haines comme ses préférences, à lui, Boniface, fussent promptement comprises, aveuglément épousées, chaudement servies. Charles convenait au programme. Il accepta sans contrôle, se donna sans

restriction, marcha sans scrupule. Il sollicitait en secret, du pape, l'investiture de l'empire d'Orient, auquel il avait des droits par sa seconde femme, petite-fille de Beaudouin II. Au prix d'une couronne, il pouvait beaucoup faire. Plus que jamais Florence fut terrifiée. On agita mille projets divers de ligue à former, de défense à préparer, de précautions à prendre sur tous les points exposés Enfin on se décida pour une nouvelle ambassade auprès du pape, laquelle aurait à s'efforcer de le fléchir encore et à conjurer les périls d'une violation de territoire par le Français.

Dante, partout nécessaire, pour la ville à maintenir, comme pour l'ambassade à guider, ne pouvait se multiplier au gré de toutes les terreurs. On le croyait indispensable à Florence et non moins indispensable à Rome. On le suppliait un jour de rester et le lendemain de partir. Ce fut alors qu'il prononça, dit-on, cette parole, d'un orgueil si hautain, que ratifiait cependant l'assentiment de tous ceux même auxquels il l'adressait : « Si je reste, qui va ? et si je vais, qui reste ? » En outre d'une foi profonde, et justifiée peut-être dans sa force et dans sa popularité, il y avait là sans doute aussi une méfiance trop bien fondée contre la faiblesse impuissante de ceux qui, lui parti, allaient livrer aux plus fatales chances les destinées de la patrie.

Il partit cependant, lui troisième. Mais le pape avait, comme nous l'avons dit, déjà confié au Valois la mise en œuvre de sa politique cachée. Il fit aux

trois envoyés un accueil ambigu ; il leur promit que tout s'arrangerait, que la paix était son vœu le plus cher et que Florence aurait la paix, tandis qu'en réalité le prince français quittait Rome avec le titre et la mission de pacificateur, c'est-à-dire avec une souveraine autorité pour abaisser ou exalter, à sa guise, les factions en lutte, pour distribuer entre elles, à son gré, le pouvoir et la proscription.

En conférant avec les trois ambassadeurs florentins, Boniface eut bientôt jugé que la fortune de Florence vivait dans un seul homme. Il comprit de quel intérêt il serait, pour sa politique, de supprimer le seul obstacle puissant qu'elle pût rencontrer. Il congédia donc alors deux des envoyés de la République et garda le troisième. Ce fut de loin, retenu près du pape, contraint, impuissant, et pour ainsi dire captif, que Dante vit s'amonceler rapidement sur son pays le flot de grosses calamités qui ne devaient pas manquer de l'atteindre lui-même.

XIII. — Cependant Charles de Valois, prodiguant les manifestes pacifiques et les protestations amicales, avait pénétré dans Florence ; les *noirs* et Corso Donati ne tardèrent pas à l'y suivre. Il fut d'abord question d'amnisties réciproques et de conciliation générale. Un des *noirs* les plus modérés, Dino Compagni, qui a laissé de tous ces événements un récit impartial, fut chargé lui-même de négocier la formation d'un gouvernement d'alliance où les *blancs* et les *noirs* fussent également représentés. Mais bientôt les prétentions des *noirs*, qui, après avoir eu leur

juste part dans la nomination des prieurs, voulaient encore que le gonfalonier fût choisi parmi leurs plus dévoués et leurs plus hardis partisans, révoltèrent Compagni lui-même, au point de lui arracher cette énergique parole : « Qu'il ne voulait pas du rôle de Judas, et qu'avant de commettre pareille trahison il aimerait mieux donner son fils à manger aux chiens. »

Ces conflits sans issue ne pouvaient durer. Le nœud des querelles civiles se dénoue rarement ; quelqu'un le tranche. Corso Donati, dans son exil, était arrivé aux derniers paroxysmes de la fureur et de la haine ; il était assuré que le prince français fermerait à propos les yeux le jour qu'il lui plairait, à lui le chef des *noirs*, le préféré de Boniface, de brandir, sur la tête de ses ennemis, la flamme des torches et l'éclair du glaive. Selon lui, l'heure de la vengeance avait déjà trop tardé ; on perdait bien du temps en d'inutiles paroles. Une nuit donc, il arme les siens, les enivre de ses colères, les pousse enfin dans la rue altérés de pillage, de meurtre et d'horreur. On court d'abord aux prisons, qu'on enfonce, les prisonniers délivrés faisant un premier renfort ; de là au palais de la seigneurie, d'où l'on chasse honteusement les prieurs ; de là enfin aux palais des *blancs*, qu'on poignarde, en ensevelissant les assassinats dans les incendies. Cette tuerie et cette abomination durèrent cinq jours. La moitié de la ville fut détruite ; la flamme but le sang ; il resta peu de cadavres et beaucoup de cendres.

Le peuple avait bien voulu défendre son gouvernement, mais il ne lui était pas venu un seul chef. Tous se cachaient, et tous furent tués ou se sauvèrent. Les *noirs*, faute de trouver quelqu'un à combattre, s'arrêtèrent enfin un moment pour organiser un gouvernement selon leur cœur.

Cante de Gabrielli, l'un des plus violents ennemis des vaincus, fut nommé podestat, sous le patronage de Charles de Valois, et l'active influence de Corso Donati. Les instructions de Rome avaient été certainement dépassées.

Sans doute Boniface trouvait alors qu'on allait bien loin. Il envoya donc un légat à Florence pour calmer les troubles, réconcilier quelques inimitiés, et s'opposer, dans une certaine mesure, à ce que le triomphe d'une faction fût l'extermination de l'autre. Il était tard; les vengeances par le fer et le feu s'étaient faites; la proscription elle-même n'avait plus qu'à glaner dans la moisson de la mort.

XIV. — C'est ici qu'il convient peut-être de revenir un instant à l'appréciation de l'œuvre tentée par Dante, en son rapide passage au pouvoir. Sans doute, à ne voir que les malheurs accumulés, les atrocités commises, tous les désatres survenus, des esprits superficiels ont pu dire que de tels résultats condamnaient la pensée politique qui n'avait pas su les prévenir. Selon nous, c'étaient pourtant ces horreurs que Dante avait tout au moins ajournées par son coup d'État à deux tranchants. Rien ne prouve mieux l'impossibilité où se trouvaient les deux factions de rester

pacifiquement en présence que la rude façon dont, au retour, l'une se fit bourreau, quand l'autre devenait suppliante. Oui, le décret qui chassait les plus irréconciliables rivaux était sage ; il était juste aussi, puisqu'il était impartial ; il était humain, puisqu'il désarmait le meurtre et décapitait la guerre civile. Si le gouvernement n'eût eu à lutter alors qu'avec les bannis, s'il n'eût dû compter qu'avec les passions des citoyens entre eux, sa victoire était assurée, pacifique, glorieuse ; — elle sauvait la patrie.

En critiquant d'ailleurs la conduite conseillée par Dante, il faudrait pouvoir dire quelle autre eût été meilleure. Que pouvait-on oser qui dût garantir Florence des caprices de l'invasion étrangère? Nous l'avons dit : de puissance à puissance, la loi du plus fort était, en ce temps-là plus que jamais, l'irrésistible loi. Il n'y aurait eu aucune supériorité à prévoir cette agression du dehors, puisqu'il n'y avait rien à lui opposer. C'était là une de ces fatalités qui, pour les hommes comme pour les États, déjouent toutes les prudences, se rient de toutes les précautions ; et, encore une fois, qu'y avait-il à faire? Croit-on, par hasard, que, si l'exil n'eût pas amoindri, à l'intérieur, la force des partis, si les *noirs* eussent continué à peser, menaçants et hostiles, sur la cité troublée, l'appui de Rome et le patronage du Français leur eussent été moins assurés, et qu'ils auraient eux-mêmes puisé dans cet appui moins d'orgueil ou d'audace? Mais Boniface eût trouvé bien plus facile encore, sans préparatifs extérieurs, sans violences aux

frontières, de livrer à ceux qu'il aimait la ville, inerte comme une proie blessée.

Les *blancs*, d'autre part, étant guelfes comme les *noirs*; comme les *noirs* fidèles et dévoués au saint-siége, Boniface avait dû, tout d'abord, paraître à peu près désintéressé dans cette lutte fratricide. La mesure prise par les prieurs était une promesse de paix. Elle eût donné la paix, si le débat fût demeuré restreint entre le gouvernement et ceux qu'il avait proscrits. Il eût été sage, à la cour de Rome, de s'accommoder d'un pouvoir fort, pacifique, régulier, dans une République amie. Dante avait le droit de préjuger ainsi des dispositions de Boniface; et, prémuni contre tout le reste, il pouvait croire la patrie plus forte que le danger. Mais, répétons-le jusqu'à satiété, ne s'y fût-il pas trompé un instant, eût-il lu, à livre ouvert, dans la pensée de Boniface — et rien ne prouve encore que cette clairvoyance lui ait manqué — que pouvait-il, que devait-il faire? Organiser une défense impossible contre la coalition du pape, de Charles de Valois et de la légion de bannis, qui avaient encore des intelligences nombreuses dans la ville? C'eût été insensé. Supplier Boniface, chercher à l'éclairer sur le droit, sur le devoir, — sur l'intérêt même de la papauté, puis, cette dernière tentative reconnue inutile, s'envelopper dans sa résignation comme dans le manteau de César: c'est ce que fit Dante, qui ne pouvait faire plus. Laissons donc ceux qui n'ont de respect que pour le succès lui faire un crime et une honte de ce qu'il ne put réussir, mais

inclinons-nous devant la défaite, quand c'est le génie et la vertu qui succombent.

XV. — Ce fut toujours à Rome que Dante, le cœur saignant des plaies de la patrie, et sentant venir pour lui-même le jour des grandes douleurs, apprit coup sur coup les fatales nouvelles. Alors, il laissa grandir en lui, contre Boniface et Valois, la plus implacable des haines ; et cette haine, il l'attisait à plaisir, dans l'insomnie de son désespoir ; il la caressait dans ses vers irrités ; et, à ce pontife qui avait promis la paix en armant la guerre, il jurait qu'il donnerait, lui, Dante, une place éclatante en enfer.

Du reste, les bourreaux de Florence ne devaient pas l'oublier bien longtemps. Le 17 janvier de l'année suivante, un décret du podestat condamnait au bannissement *Dante Alighieri Degli Alighieri*, *poëte florentin ;* et, deux mois après, cette première sentence était changée en une condamnation à mort ; défense à lui, comme à tous ses compagnons d'exil, de mettre le pied sur le territoire de la République, sous peine d'être brûlé vif. — *Igne comburatur sic quod morietur ;* ainsi s'exprimait le décret, aussi barbare en la forme qu'inique et monstrueux au fond. Le crime légal de Dante, c'était, disait-on, qu'il eût contrarié la venue de Charles de Valois ; et pour avoir voulu garder son pays de la souillure d'une domination étrangère celui qui devait rester le plus grand, le plus glorieux, parmi les enfants de Florence, se voyait, à trente-six ans à peine, dépouillé du patrimoine qui faisait vivre lui et les siens, chassé de sa

ville, séparé de sa femme et de ses petits enfants, jeté sans pain, sans avenir, sans gîte, à la triste aventure d'un exil éternel.

Ces désespoirs, ces colères, ces fureurs et ces rages qui souffleront dans l'âme du poëte, les imprécations de l'enfer, les malédictions sur Florence, les invectives contre Rome, la transformation du guelfe modéré en gibelin implacable, la haine pour le pape suscitant un vif enthousiasme pour les empereurs; tout cela n'est-il pas tout entier dans ce mot : *banni?* Banni ! chassé jusqu'à la mort, cet homme, ce père, cet époux, ce fils, — ce grand cœur qui aimait sa Florence comme une mère, comme une sœur et comme une amante! Proscrit, lui si illustre déjà, si fier, si noble, si ardemment dévoué à cette terre qui garde les os de ses aïeux et la cendre de Béatrix! Proscrit! pour lui l'exil, — l'exil éternel!

Suivrons-nous, maintenant, pas à pas le glorieux mendiant dans toutes les étapes de son rude voyage? A quoi bon désormais toutes les dates, et que sert de semer d'inutiles jalons ce vaste désert toujours brûlant et toujours meurtrier, ce désert qui est partout où n'est pas la patrie?

Longtemps, il est vrai, Dante espéra encore revoir la cité pour lui si cruelle et si chère, où sa belle maison patrimoniale avait été brûlée, où ses biens avaient été pillés, où sa femme, pour vivre, fut réduite à mettre la main aux plus grossiers travaux, où ses enfants, enfin, dont le plus âgé n'avait pas neuf ans, dont le plus jeune n'avait pas vingt mois, devaient connaître

toutes les angoisses de la misère. Dante espéra, tantôt dans la justice de ses concitoyens, tantôt dans son courage et dans celui de ses compagnons d'infortune. Il ne voulait pas douter encore que l'ardent amour de la terre natale ne pût créer une force à tout vaincre; mais quelle déception devait lui manquer?

XVI. — Il avait quitté Rome pour Sienne, Sienne pour Arezzo, dont le gouvernement était gibelin modéré. Là, il trouva bon accueil, et se lia d'une amitié solide avec le podestat Uguiccione della Faggiuola, qui connaissait déjà et aimait sa renommée de poëte. Mais un sourire de la destinée ne pouvait suffire à faire oublier les amertumes d'une vie sans foyer, sans famille et sans droit. Nous croyons, nous, que c'est dès ce temps-là, et avant les tentatives armées, que Dante, s'adressant au peuple entier de Florence, demandait, avec une noble candeur, avec l'accent d'une grande âme attendrie, pourquoi tant de rigueurs contre un fils dévoué de la cité. « *Popule meus, quid feci tibi :* Que t'ai-je fait, ô mon peuple! » C'est par ces mots, empreints d'une mélancolie si touchante, qu'il commençait sa supplique ; le Christ rédempteur n'eût-il pas dit ainsi aux Juifs qui plantaient sa croix?

Mais, bien que Florence eût retrouvé quelque tranquillité, que les *noirs* victorieux eussent paru quelquefois rassasiés de vengeance, que Corso Donati lui-même se fût départi de ses plus vivaces rancunes contre Dante, puisqu'il intervint, au moins en faveur de Gemma, pour lui faire rendre une partie de sa dot, comprise jusque-là dans la confiscation des biens de son

époux, il ne paraît pas qu'il ait été fait aucune réponse à la prière de l'exilé.

Ce fut alors que, traînant son malheur d'Arezzo à Bologne, et bientôt à Forli, rencontrant partout des victimes errantes de toutes les proscriptions, gibelins proscrits par les guelfes, *blancs* comme lui proscrits par les *noirs*, il se livra, lui aussi, tout entier au rêve désespéré de ceux qui voulaient tenter la rentrée à main armée dans Florence. Une réunion considérable se forma bientôt dans ce but entre Sienne et Arezzo, en une région escarpée où le parti gibelin conservait encore des châteaux et des forts. La première mesure prise par les bannis fut d'élire une sorte de conseil de gouvernement, dont il paraît que Dante fit partie. Leur seconde pensée fut de donner à leur force armée une organisation et des chefs militaires. Quant au choix d'un généralissime, ils avaient compté un moment sur Uguiccione, dont la réputation d'homme de guerre était déjà faite; mais celui-ci, malgré ses instincts gibelins, s'était fait tenter par le pape, qui lui avait promis le cardinalat pour un de ses fils, et, d'autre part, il avait laissé peser sur lui les influences de Corso Donati, dont il venait d'épouser la fille; si bien qu'au lieu d'offrir aux bannis ligués contre Florence l'appui précieux d'une bonne épée, il les avait, au contraire, gênés, molestés et traqués, jusqu'à les faire renoncer à l'hospitalité qu'il leur avait d'abord offerte dans Arezzo.

Au défaut d'Uguiccione, le commandement supérieur fut donné à Scarpetta Degli Ordelaffi, podestat

de Forli. Son armée se composait, en outre des guelfes blancs proscrits, de gibelins de Faenza, de Forli, d'Imola, de Bologne en grand nombre, et d'Arezzo en plus grand nombre encore. Avec cette troupe formée d'éléments si divers, il s'avança assez imprudemment dans la vallée du Mugello; Dante était alors en mission pour négocier auprès de plusieurs chefs importants et obtenir leur concours. Cependant les *noirs* de Florence s'étaient émus de ces préparatifs, et se disposèrent eux-mêmes à repousser énergiquement l'agression prévue. Quand l'armée de Scarpetta fut bien engagée dans les gorges où roule la Siève, Fulcieri Degli Calboli, chef des *noirs* florentins, se précipita sur elle avec une irrésistible impétuosité. Malgré leur audace individuelle, malgré le courage de la haine et du désespoir, les *blancs* manquant d'ordre et de subordination, ne firent pas longtemps bonne contenance; ils furent assez honteusement refoulés, et une portion de leur armée se réfugia en toute hâte dans la haute vallée, au château de Pulliciano. Fulcieri assiégea le château, s'en empara après avoir tué presque toute la garnison, et fit seulement une vingtaine de prisonniers. Puis, voulant intimider pour l'avenir les rebelles, il mit à mort tous ceux qui s'étaient laissé prendre, après en avoir cruellement fait torturer plusieurs.

C'était là une vengeance inouïe dans les guerres civiles entre Florentins; elle créait un précédent nouveau dont on se souvint. Jusqu'à ce jour, on avait trouvé suffisant de s'entr'égorger sans merci sur le

champ de bataille; on ne versait plus de sang après le combat. Dante fut profondément révolté de cette boucherie. Indigné d'autre part de l'impuissance de la coalition, impuissance qu'il attribuait à l'impéritie des uns, à la lâcheté des autres, à l'indiscipline de tous, il sentit son cœur s'emplir de nouvelles colères. Une des vives douleurs de son exil, ç'avait d'ailleurs été d'avoir dû le subir avec des hommes dont il méprisait le caractère ou l'intelligence. Il s'éloignait donc volontiers, résolu désormais à s'isoler complétement dans son infortune. En ses plus amères tristesses, il en appelait aussi à sa muse irritée; il lui donnait à flétrir la barbarie du vainqueur; et, rappelant les jours de justice et de magnanimité, antique honneur de sa République, avec l'opprobre du présent, il flagellait la gloire du passé.

Enfin, tout ce qu'il ne disait pas dans cette première explosion de son âme, il le condensait dans les souvenirs où devait plus tard puiser son génie.

XVII. — La mort de Boniface vint, en ce temps, remettre quelque espérance au cœur des proscrits. Benoît XI, le nouveau pontife, s'inspirant du véritable esprit de l'Évangile, dégagé d'ailleurs des passions qui avaient aveuglé son prédécesseur sur les intérêts même matériels du saint-siége, se hâta de pratiquer la politique sage, honorable et vraiment utile, qu'on avait trop longtemps oubliée, la politique de réconciliation et de paix, de pondération et d'accommodements, de protection pour le plus faible contre les fureurs du plus fort. Il envoya à Florence, pour y re-

présenter son autorité et son pieux vouloir, le cardinal del Prato, qu'animait aussi la même pensée d'humanité toute chrétienne.

Le peuple fit bon accueil au légat du saint-siége, et confirma sa mission d'arbitrage. Le cardinal dut traiter de la pacification de Florence et du rappel des bannis. Ceux-ci eurent à nommer deux délégués pour débattre les intérêts de tous. Dante fut choisi; et nous voyons, près du sien, apparaître à ce moment un autre nom que la poésie devait aussi sacrer un jour: Petrarco da Parenzo, le père de Pétrarque, fut adjoint à Dante dans la négociation. Mais les *noirs,* voyant alors que leur tyrannie touchait sans doute à sa fin, que le peuple reviendrait vite à ses justes sympathies pour les *blancs* de tout temps dévoués et fidèles à sa cause, les *noirs* suscitèrent bientôt mille difficultés, mille obstacles. S'étant avisés que le courage du cardinal n'était pas à la hauteur de ses bonnes intentions, ils l'entourèrent d'agitations factices, de machinations menaçantes, et, par un simulacre d'attaque nocturne contre sa suite, l'effrayèrent au point de lui faire abandonner honteusement son œuvre.

Le cardinal repartit pour Rome en leur jetant ces paroles amères : « Puis donc que vous ne voulez ni le repos ni la paix, ayez la guerre et la malédiction de Dieu! »

Après ce départ, les *noirs,* voulant creuser plus profond et plus infranchissable encore l'abîme de haine qui séparait les factions, rendre tout accord à jamais impossible, et cimenter de nouveau par le sang

versé leur domination exclusive, provoquèrent audacieusement les citoyens modérés qui avaient incliné pour la conciliation ; et, comme le peuple prenait chaudement parti en faveur de ces derniers, comme les *noirs* eux-mêmes voyaient prendre à la lutte des proportions imprévues, quelques-uns des leurs, guidés par Corso, jetèrent tout à coup, au milieu des chances incertaines du combat, la diversion et les terreurs de l'incendie.

Les modérés, surpris, terrifiés, sans chefs d'ailleurs, coururent à leurs demeures pour arracher aux flammes leurs familles, leurs biens, leurs trésors ; ils se déclaraient ainsi vaincus : l'infâme manœuvre de leurs ennemis avait pleinement réussi.

Le feu ne fut éteint que plusieurs jours après. Dans cette seconde rencontre des *blancs* et des *noirs*, ou dans celle dont nous avons déjà fait le récit, près de deux mille maisons avaient été brûlées ; les derniers partisans des *blancs* furent ensuite chassés, et rejoignirent dans l'exil les premières victimes de la faction triomphante. Dante désespérait.

Benoît XI, profondément indigné de la conduite des *noirs*, assigna à comparaître les chefs les plus audacieux du parti. Ceux-ci n'osèrent pas résister ; ils se rendirent à Rome pour se justifier ou s'excuser devant le pontife. A cette nouvelle, les bannis reforment encore une fois leur armée ; ils choisissent pour chef Alexandre della Romena, et, conduits par lui, se portent à l'improviste sous les murs de Florence. Ils arrivent de nuit ; la ville était sans soupçon et sans

crainte; une brusque attaque la leur livrait sans résistance. Mais on comptait sur un renfort de Pistoie, on passa la nuit à l'attendre; on attendit en vain. Au lever du jour, Alexandre, n'espérant plus rien du dehors, se décide à marcher, et vient camper sans coup férir dans un faubourg de la ville, sur la place de Saint-Martin-le-Vieux. La facilité même de sa marche le trouble et l'inquiète. Il hésite encore ; il s'arrête de nouveau avec le gros de sa troupe, en faisant pénétrer jusqu'au cœur de la ville un corps d'éclaireurs. A ce moment, Florence s'éveille. L'avant-garde des bannis était presque exclusivement composée des plus intrépides gibelins; les vieux instincts guelfes du populaire prennent ombrage de cette circonstance; on oublie les guelfes *blancs* proscrits qui sont derrière et qu'on aime, pour ne voir qu'une invasion gibeline, qu'on redoute et qu'on hait. Les masses sont bientôt debout; elles attaquent impétueusement l'avant-garde isolée, qui se sauve en désordre et rejoint le reste de l'armée en y jetant l'épouvante. La nouvelle de ce premier échec, exagérée par la peur, fait croire à une puissante défense organisée à l'intérieur; les facilités mêmes du début ne semblent plus qu'un piége. Alexandre est impuissant à retenir sa troupe ; tout fuit, et la victoire la plus assurée s'évanouit comme un songe.

Dante, disent ses historiens, eût été d'un grand secours dans cette tentative; la fermeté de son coup d'œil, le sang-froid de son audace, l'autorité de son conseil, eussent peut-être changé le sort de cette

journée. Mais, toujours révérencieux pour Florence, bien qu'il n'eût pas assez d'imprécations contre ses iniquités, il ne voulut jamais lui-même lever la main sur elle ; il ne voulut jamais violer en ennemi la frontière sacrée.

XVIII. — Du reste, chaque effort nouveau de ceux auxquels sa destinée se trouvait liée par un triste hasard le confirmait de plus en plus dans son jugement sévère sur leur compte. Trahison, ineptie ou faiblesse, un peu de tout cela peut-être, pouvait seul expliquer tant d'échecs désastreux qui venaient toujours démentir les plus belles apparences.

Plus dégoûté que jamais des vaines agitations des hommes, il reprit donc alors son bâton de pèlerin, errant dans les montagnes du Casentin, de monastère en monastère, de château en château; continuant chaque jour son épreuve cruelle, apprenant chaque jour d'une façon plus poignante « combien est plein de sel le pain de l'étranger, combien rude à monter est l'escalier d'autrui. »

Ses courses sans but l'avaient conduit à Bologne. Là, il se plongea avec amour dans l'enivrement de l'étude. Consolé par elle autant qu'il pouvait l'être, il poussa jusqu'à Padoue, qui brillait d'un lustre scientifique plus éclatant encore. Au milieu de la cité savante, il conçut le désir de revoir son fils aîné ; il l'appela donc près de lui, voulant guider ses premiers pas dans la science, voulant enseigner, lui proscrit innocent, génie persécuté, exilé qui maudit et pardonne, enseigner à l'enfant qui va devenir homme le

sérieux de la vie, l'austère devoir de la pensée, et l'amour irrité mais toujours invincible d'une patrie ingrate.

C'est là aussi qu'il rencontra Giotto, l'un des amis de sa jeunesse. Sous le toit du peintre puissant et naïf qui fut, lui aussi, créateur et l'un des grands aïeux de l'art, Dante trouva une hospitalité cordiale et douce, dont, au dire de tous les écrivains qui ont étudié Giotto, celui-ci fut largement rémunéré par le conseil magistral et l'impulsion sublime que lui prodiguait le poëte au vol d'aigle. De son côté, Giotto, tendre et calme nature, apaisait les violences de l'ami vénéré ; et quand Dante, éperdu, laissait percer l'accent de son courroux jusque dans le cri de son amour orageux pour Florence, le peintre, à son tour, sage et bon conseiller, parlait de résignation, d'oubli, de patience, de soumission à la pâtrie, qui est toujours une mère et qu'on peut supplier sans honte. Sous cette pacifique instigation, Dante espéra encore ; il voulut croire encore à des accommodements honorables et au succès possible de négociations pacifiques.

Benoît XI était mort ; Clément V, qui lui succéda, avait transporté le trône pontifical à Avignon. Il était bien loin de la Toscane, et de la sorte plus désintéressé dans le débat des partis. Cependant les *noirs* de Florence, enhardis par tant de succès, on pourrait dire aussi par l'impunité de bien des crimes, ne connurent plus de bornes à leur ambition. Ils voulurent s'emparer de Pistoie, dernier rempart du parti vaincu contre les persécutions et les haines du vain-

queur. Clément V s'émut enfin d'une telle audace, et envoya, comme avait fait Benoît XI, un pacificateur. C'est avec ce titre (le titre de *paciere*) que le cardinal des Ursins arriva en Toscane. Les *noirs* tinrent peu de compte de son intervention; ils continuaient la guerre, et, s'ils n'osèrent pas se refuser entièrement à entrer en pourparlers de paix, la négociation fut entamée sans droiture, traînée en longueur sans bonne foi. Pressés cependant par le cardinal, qui apportait à sa tâche l'énergie d'un homme de cœur et l'autorité du pontife, subissant à regret l'action de l'esprit populaire, toujours miséricordieux aux *blancs* persécutés, ils consentirent enfin à un arrangement qui aurait rouvert à ces derniers les portes de Florence; mais les conditions de cette paix étaient si honteuses, qu'elles ne pouvaient être acceptées du plus humble.

Par une sorte d'abdication du titre de citoyen, les bannis graciés devaient renoncer à prétendre à aucun office; une classification nouvelle allait faire de tout un parti une famille d'ilotes voués au mépris, et tous désignés pour la persécution.

Le cardinal des Ursins se retira, en déclarant que la force seule pourrait dompter la superbe effrénée et l'ambition insatiable de cette faction de bandits endurcie dans son crime; et, pénétré de cette pensée, il chercha lui-même à organiser une armée de proscrits. Mais ceux-ci, dans toutes leurs tentatives, portaient la peine de l'alliage funeste qui se faisait dans leurs rangs; les guelfes, au dernier moment,

s'effrayaient du concours des gibelins; et plus ce concours était puissant, considérable, indispensable même, plus on sentait qu'il pèserait d'un poids gênant dans la liquidation de la victoire. Aussi les premiers pas dans l'insurrection étaient-ils pleins d'ardeur, puis bientôt on s'observait avec défiance, on se comptait avec inquiétude, on se mesurait avec effroi ou colère. L'indécision gagnait de proche en proche, et la défaite était déjà dans les rangs avant qu'on eût rencontré l'ennemi. Il faut forcément insister sur cela pour expliquer tant de projets avortés, tant d'espérances déçues, tant de circonstances favorables qui n'aboutissaient qu'à de nouveaux désastres. La plainte continuelle, l'invective acérée de Dante, prouvent combien, du reste, il avait de tout temps compris et maudit ces fatales conditions, ces formelles impuissances des coalitions de l'exil.

XIX. — Il lui restait du moins toujours l'austère joie des lettres et les consolations sacrées de la muse. Sa gloire s'était répandue partout avec les feuilles volantes qui portaient sa pensée d'un bout de l'Italie à l'autre; *musa ales*, la poésie a des ailes; dédaigneuse et libre comme l'oiseau du ciel, la sienne planait bien au-dessus des barrières de l'exil, pour aller s'abattre au milieu de la cité chérie. Il n'était pas possible que la renommée toujours croissante du poëte ne remuât rien dans les cœurs qui l'avaient connu, qui l'avaient aimé en le laissant proscrire. Et lui-même, s'il tenait à voir grandir son nom, c'était pour que ce nom devînt plus puissant à réveiller, en

faveur de l'exilé, les affectueux souvenirs et les sympathies trop longtemps oublieuses. Aussi, qu'il se laissât emporter par ses ressentiments amers ou attendrir par son touchant regret, c'était Florence, Florence toujours, qui remplissait ses vers comme son âme. Tantôt fier et tantôt modeste, il passait sans effort, à son insu peut-être, du reproche à la prière, et de l'injure à l'adoration.

O patrie ! disait-il, patrie digne d'une réputation triomphale ! mère des magnanimes !..... pourquoi t'es-tu faite ennemie de la paix !..... Et vous, mes vers, courez, ardents, vers ma terre natale, que je regrette et pleure ! Allez, et qu'amour vous guide !

Et sa voix restait sans réponse ; et l'on se souvenait de l'invective du banni irrité pour avoir le droit d'oublier la douce plainte du suppliant.

C'est sans doute à cette époque de douloureux loisirs qu'il composa la première partie du *Convito* (le banquet), ouvrage en italien, resté inachevé, où, suivant l'exemple que lui avait donné Latini, son maître, dans le livre intitulé *le Trésor*, il se proposait, lui, Dante, de résumer à son tour toutes ses connaissances, c'est-à-dire toutes les connaissances de son temps. On peut assigner la même date, ou à peu près, à son livre *de vulgari Eloquio* (de la Langue vulgaire ou de l'état du langage en Italie). De ces deux ouvrages, le premier n'est qu'une ébauche incomplète, d'un tour souvent bizarre, fleuve vaseux mais qui roule des paillettes d'or ; le second est un traité spécial de linguistique d'une appréciation bien

difficile, puisque tout contrôle sur l'exactitude et la justesse des jugements, sur les sévérités et les préférences pour tel ou tel dialecte, nous fait aujourd'hui absolument défaut. Tous deux cependant laissent admirer en plus d'une page des éclats de poésie dignes du maître, des bonheurs d'image et d'effet dans l'expression, dont le génie seul a le secret ; mais tous deux surtout révèlent cette pensée flottante entre la rancune et le pardon, la haine et l'amour, la soumission ou l'outrage, cette pensée que nous nous sommes efforcé tout à l'heure de mettre en pleine lumière, parce qu'elle dit toute la vérité sur l'âme impétueuse et tourmentée de Dante.

Oh ! pourquoi, s'écrie-t-il dans le *Convito,* pourquoi le souverain de l'univers n'a-t-il pas voulu que l'excuse de mes fautes (son exil) n'existât pas ! Nul n'aurait manqué envers moi. Je n'aurais souffert aucune injuste peine. Je n'aurais eu à subir, comme je les ai subis, ni l'exil ni la misère... Ce fut le plaisir de la très-belle cité, Florence, fameuse fille de Rome, de me rejeter de son doux sein, où je suis né, où je fus nourri jusqu'à moitié de ma vie, et où, s'il plaît à Elle, je désire de tout mon cœur terminer le temps qui m'est donné à vivre et reposer mon esprit fatigué. Il lui plut de me chasser à travers toutes les provinces où se parle notre langue, errant, presque mendiant, montrant malgré moi cette plaie du sort, dont on fait un injuste blâme au blessé. Et, vraiment, je fus la barque sans voile et sans aviron, poussé de rivage en rivage par le vent aride de la douloureuse indigence, et je parus avili aux yeux de plusieurs, qui peut-être m'avaient cru tout autre sur quelque bruit de ma renommée.

Et ailleurs encore :

O misérable patrie ! ma misérable patrie ! quelle pitié me saisit

rien qu'à penser à toi, toutes les fois qu'il m'advient d'écrire quelque chose sur les gouvernements !

Et dans le traité *de vulgari Eloquio*, n'est-ce pas toujours le même sentiment?

Je suis pitoyable à tous les infortunés, mais je garde ma plus grande pitié à ceux qu'use l'exil et qui ne revoient la patrie qu'en songe.

Ainsi, l'effusion et l'attendrissement au nom seul de la patrie, l'amour de Béatrix, souvenir étoilé qui illumine toute une existence, l'altière poésie qui juge de plus haut que la terre les élus ou les maudits, et enfin cette fierté sublime que nous trouverons plus tard, luttant victorieuse contre le regret désespéré de Florence à tout jamais perdue, c'est tout cela qui fit l'âme de Dante Alighieri, et qui la fit si grande.

XX. — Du château des Ubaldini dans le Casentin, où il avait séjourné quelques mois, près du comte Salviatico, Dante avait passé dans les domaines de Bosone da Gabbio, où l'on montra longtemps une pierre portant une inscription qui atteste combien le poëte était déjà célèbre, combien son passage devenait un événement, combien ses vers laissaient un grand souvenir. Cette inscription, la voici :

Hic mansit Danthes Alighierus et carmina scripsit.

Dans ces pérégrinations multipliées, les historiographes perdent plus d'une fois sa trace. Mais ses

poésies nous le montrent toujours en proie aux mêmes tritésses, et toujours impuissant à l'oubli.

Poussé par cette éternelle anxiété, par cette agitation secrète et indomptable qui sont peut-être la plaie la plus cruelle de l'exil, il ne s'arrêtait pas longtemps au même lieu. Il dressait et repliait partout sa tente d'un jour, sans que son âme eût le temps ou la volonté de prendre racine quelque part. Ces incertitudes de la vie du proscrit l'avaient enfin, vers 1307, conduit dans la Lunigiane, auprès de Franceschino Malaspina; il trouva là une famille entière dont l'accueil empressé et la sincère admiration furent doux à ses peines, utiles à sa gloire. Franceschino l'employa d'abord dans d'honorables négociations. Il résulte même de documents précis que le poëté fut accrédité comme ambassadeur auprès de l'évêque de Luni, pour traiter d'un accommodement important.

Après avoir de la sorte éprouvé son hôte, et conçu pour lui plus d'estime et d'affection encore, Franceschino voulut le présenter à son neveu, Morello Malaspina, dont l'esprit élevé et la grande âme étaient dignes d'un tel commerce. Le neveu partageait avec un de ses frères le pouvoir de son oncle, et, chose rare dans les familles du temps, ce pouvoir partagé s'exerçait sans jalousie, sans discussion, mais au contraire avec un accord affectueux entre lès trois parents. Morello cependant avait eu antérieurement une vie traversée; il avait sans doute erré aussi, lui, proscrit et sans asile, puisque les malheurs de Dante,

auxquels il trouvait quelque conformité avec les siens, lui semblaient créer, du poëte à lui, une sympathie et un lien de plus. Dante, pour la première fois peut-être, était noblement compris et dignement aimé dans l'exil. Pour donner à sa reconnaissance plus de valeur et d'éclat, il devenait alors plus soucieux de sa gloire. Le hasard servit à propos ses nobles projets de travail et son ambition de haute poésie.

Il conservait à Florence un neveu, Andréa, fils de sa sœur et de Leone Poggi, son beau-frère. Andréa, orphelin et bien jeune encore, fut cependant presque le seul appui, le seul conseiller, le seul guide de la famille de son oncle. Au moment du pillage et de l'incendie qui détruisit la maison des Alighieri, courageux et dévoué, il avait eu l'idée et le bonheur de sauver tous les papiers qu'il put considérer comme précieux. Plus tard, en cherchant dans ces papiers des pièces qui devaient servir à compléter les réclamations de Gemma pour ses reprises dotales, le jeune Andréa trouva le manuscrit des sept premiers chants de l'*Enfer*. Frappé par cette lecture, et sans se croire néanmoins un appréciateur suffisamment compétent, il se hâta de soumettre le précieux cahier à Dino dé Frescobaldi, poëte alors en renom dans Florence. Celui-ci fut digne du hasard qui le faisait juge de Dante. Il déclara qu'il fallait se hâter de renvoyer au proscrit ces pages d'un poëme qui serait peut-être un jour son éternel honneur. Ce conseil fut suivi, les Malaspina reçurent les sept chants de l'*Enfer* avec prière de les transmettre à leur hôte.

Morello avait lu et admiré; il supplia Dante de continuer l'audacieuse entreprise. Dante croyait depuis longtemps ces fragments à jamais perdus; il avoua qu'il les avait vivement regrettés d'abord, puis à peu près oubliés, et promit d'achever, si Dieu lui en donnait la force et le temps.

Ainsi, dit Boccace, le poëme commencé sous l'inspiration de l'amour fut repris sur les instances de l'amitié.

Le poëte se mit résolûment à l'œuvre. Il avait, nous l'avons vu, complété sa moisson d'iniquités à flétrir, de trahisons à punir, de crimes à maudire. Dans sa jeunesse, il avait entendu l'écho du tocsin qui sonna les Vêpres siciliennes; on lui avait dit ensuite l'affreux supplice d'Ugolin et de ses enfants. A Campaldino, il avait eu pour compagnon d'armes et pour ami Bernardino da Polenta, frère de Françoise de Rimini, que son mari, Jean Malatesta de Verruchio, devait poignarder sans pitié. Il avait vu le poison ou le poignard faire la plus large besogne dans la vie politique du temps. Des fils avaient chassé, proscrit ou massacré leurs pères. Des traîtres avaient vendu leur ville, vendu la dernière espérance des vaincus, vendu le dernier asile des bannis. Et lui-même, sans patrie, sans avenir, privé des saintes joies du foyer, des doux épanchements de la famille, il ne tenait plus à la terre que par les indignations ou les pitiés d'une grande âme; c'était l'heure pour lui de se constituer le grand justicier de Dieu même.

La première cantica de son triple poëme (*l'Enfer*) fut bientôt achevée.

XXI. — L'*Enfer* terminé, le poëte songea à compléter la *Divine Comédie* par la création du *Purgatoire* et du *Paradis*. Or, au moment où s'ouvraient devant lui, plus vastes et plus mystérieux toujours, les horizons de l'infini, pour y plonger d'un vol plus audacieux et plus sûr, il voulut voir grandir encore, dans l'étude, les ailes de sa pensée. Le drame humain, les tableaux de l'histoire, les spectacles sanglants de la terre, avaient dû suffire à passionner l'inspiration qui dicta l'*Enfer*. Mais, pour passer aux régions sereines où la Divinité allait devenir constamment présente et splendidement visible, il lui fallait demander à la science des choses célestes le dernier mot de son secret.

Il importe, sans doute, de rappeler ici qu'alors la théologie remplissait à elle seule tout le domaine de l'esprit; toute philosophie relevait d'elle; toute métaphysique vivait en elle, et la scolastique elle-même, cette gymnastique intrépide des grands lutteurs du moyen âge, avait dû, dans le principe, n'être que l'instrument docile des enseignements supérieurs. Ne jugeons pas les grandes choses du passé à travers nos préjugés, et sur l'abus qu'on en fit souvent; cette théologie du moyen âge, elle embrassait, nous le répétons, dans sa vaste unité, la loi humaine comme la loi divine. Ces docteurs européens, qui, du haut de leur chaire en Sorbonne, parlaient à toute la génération savante de leur temps, non de la France seulement, mais du monde, ils avaient gardé la tradition d'Aristote et de Cicéron dans la doctrine des saint

Thomas et des saint Bernard. Ils professaient le droit politique des sociétés, comme les devoirs de la croyance. La pensée humaine, en sa filiation immortelle, s'était réfugiée, vivait, grandissait, se fortifiait à l'ombre du *syllogisme* souverain dont on est tenté de rire aujourd'hui. Les subtilités puériles, les arguties souvent ridicules, c'est le voile, c'est le manteau, c'est le déguisement de la vérité; mais la vérité est dessous. Et on n'étonne aucun de ceux qui ont regardé attentivement au fond de cette époque, chaos qui recèle un monde, en disant que l'idée de libre examen, de tolérance, d'affranchissement, l'idée moderne enfin, et l'aspiration sublime vers la liberté elle-même, ont été couvées avec ferveur, recueillies avec amour, réchauffées avec enthousiasme, dans les sanctuaires maintenant méprisés où Dante Alighieri disciplina respectueusement son génie.

L'université de Paris exerçait alors cette suprématie intellectuelle qui, sous des formes diverses, changeantes, quelquefois fugitives, est restée l'attribut et la mission de la France. Brunetto Latini ne pouvait pas avoir laissé ignorer à son élève la vénération qu'il avait conçue, lui, auditeur et témoin, pour des maîtres qui n'avaient point de rivaux ailleurs. Aussi, le jour où Dante voulut s'élever à la hauteur de son œuvre projetée, se résolut-il à partir pour Paris.

Mais, avant d'entreprendre un tel voyage, au cours incertain, au retour chanceux, il lui plut de confier à une amitié fidèle le sort de la partie déjà terminée de son poëme. Il voulut aussi acquitter une vieille

dette de reconnaissance envers Uguiccione, qui, malgré quelques tergiversations dans ses sympathies pour les exilés en général, avait, à ce qu'il paraît, gardé toujours au poëte des consolations et des souvenirs affectueux. Il chercha donc un moyen de lui faire parvenir son manuscrit, et lui dédia l'*Enfer*.

Au bord du golfe de la Spezzia, vers la limite du domaine des Malaspina, sur la pointe la plus avancée du Monte-Caprione, s'élevait le monastère de Santa-Croce del Corvo. En ces montagnes, la nature est belle, calme, grandiose; les lignes lointaines de l'horizon confondent, dans le même azur, l'infini du ciel et l'infini de la mer : beau spectacle à charmer la rêverie d'un poëte! Un jour, les moines du couvent voient entrer dans leur église un grave et pensif étranger, qui s'était longtemps attardé dans la contemplation des flots et des nues. Le génie et la douleur laissaient sur son front leur empreinte; après l'avoir un instant considéré avec curiosité et respect, on l'aborde, on l'interroge; il ne répond pas aux premières questions; puis, comme on insiste encore, comme on lui demande ce qu'il cherche : « La paix! répond-il. — Oh! reprend bientôt en l'entraînant à l'écart le prieur, frère Hilaire, qui, dans une lettre intéressante et naïve, a conservé tous ces détails, seriez-vous donc celui dont la renommée a tant parlé, celui que nous n'avons jamais vu, mais que nous connaissons tous? » Dante alors se révèle. C'est à frère Hilaire lui-même qu'il a affaire, et qu'il veut, lui sachant les moyens et l'occasion de correspondre avec Uguiccione, re-

mettre un précieux dépôt. « Voilà, ajoute-t-il en tirant de son sein un petit livre, voilà une partie de mon ouvrage. Je vous laisse de tels monuments, afin que vous gardiez plus sûre mémoire de moi. » L'entretien continuant, Dante annonce ses projets de voyage au delà des monts. Il apprend au frère qu'il dédie et qu'il faut envoyer à Uguiccione cette première *cantica* du poëme, la seconde étant destinée au noble Morello Malaspina.

Puis, le poëte orageux et l'humble moine se quittèrent pour ne plus se revoir. Mais la mission donnée avec confiance avait été reçue avec gratitude. Et, par la main de frère Hilaire, prieur du couvent de Monte-Corvo, le poëme arriva à sa double destination : à Uguiccione et à la postérité *.

* On a voulu contester tous ces faits, mais il a fallu commencer par déclarer apocryphe la lettre de frère Hilaire, laquelle existe encore. Il a fallu ensuite soulever beaucoup d'objections dont aucune n'est basée sur une preuve, et dont quelques-unes sont tout à fait sans valeur même hypotétique. On a, par exemple, demandé comment et pourquoi Dante se serait adressé à frère Hilaire. Nous demandons, nous, comment et pourquoi il ne l'eût pas fait? La question, ainsi retournée, serait à coup sûr une suffisante réponse ; mais il y a plus et mieux à dire. Frère Hilaire pouvait connaître Uguiccione et avoir avec lui des rapports réguliers ; des couvents du même ordre existaient peut-être dans le voisinage d'Arezzo. Des moines, passant d'un monastère à l'autre, étaient, on l'a remarqué avant nous, les messagers les plus sûrs, nous pouvons ajouter les plus intelligents et les plus dévoués aux lettres. Enfin, c'était dans les monastères que les manuscrits, conservés avec soin, copiés, multipliés par la plume des moines, avaient le plus de chance d'échapper à des destructions trop fré-

Le voyage de Dante à Paris est resté pour ses historiens entouré d'obscurités nombreuses; ni son itinéraire, ni la durée de son séjour, n'ont laissé de trace bien saisissable dans ses écrits. Ce qui paraît certain, c'est qu'il se livra à des études aussi variées que profondes; il contrôla surtout, par les lumières des professeurs français, l'enseignement des grandes écoles d'Italie, dont il avait cueilli la fleur et les fruits. Bientôt, d'élève ou d'auditeur il se fit maître à son tour; il soutint plusieurs épreuves ardues, entre autres une thèse *de quolibet*, dans laquelle il répondit victorieusement à toutes les questions qu'on pouvait lui faire, acceptant la discussion en toute science avec tous ceux qui voulurent lutter contre lui. Enfin, il quitta Paris, où sa puissance d'argumentateur et sa science de théologien, de philosophe et d'érudit, avaient jeté un véritable éclat, emportant lui-même des splendeurs de l'Université un souvenir qui devait vivre dans les chants du *Paradis*. Il faut bien redire; avec ses biographes, qu'après qu'il eut acquis tous les grades inférieurs, l'argent lui manqua pour obtenir le titre de docteur en Sorbonne, titre alors am-

quentes avant l'invention de l'imprimerie. Or, Dante, partant pour un lointain voyage, ne pouvait mieux assurer la conservation de son poëme qu'en le recommandant à un religieux qu'il savait peut-être obligeant, éclairé, ami des lettres; et il manifestait lui-même assez suffisamment son désir qu'il restât au couvent une copie de son œuvre, en disant au prieur ces paroles : « Je vous laisse ces monuments pour que vous gardiez mémoire de moi. »

bitionné par toutes les hautes intelligences scientifiques, et qu'il eût sans doute été jaloux d'obtenir. Enfin, si, comme cela est admis par Boccace, l'illustre voyageur poussa jusqu'en Angleterre; s'il fut, cherchant partout à compléter son noble butin de savoir, s'asseoir aussi sur les bancs des écoles d'Oxford, ce ne dut être qu'aux environs de ce même temps; mais les certitudes faisant ici défaut, on doit, sur ce point, s'en tenir aux conjectures. L'Italie, du reste, l'appelait encore, et les déceptions de l'espérance allaient de nouveau le chasser d'étape en étape, plus las et plus meurtri toujours, dans les chemins tourmentés de l'exil.

XXII. — Henri de Luxembourg venait d'être élu empereur (1309); dès son avénement, il avait manifesté l'intention d'aller faire reconnaître à Rome les droits de suzeraineté de l'Empire : la querelle des empereurs et des papes ne voulait pas mourir.

On ne sait trop où Dante, à son retour de France, était allé chercher un nouvel asile; qu'il eût rejoint les Malaspina dans la Lunigiana, ou les seigneurs Della Scala, à Vérone, qu'il eût passé d'une de ces cours à l'autre, peu importe, sans doute; ce qui est certain, c'est que la nouvelle des projets de l'empereur le trouva, ici où là, disposé pour les prétentions impériales à l'enthousiasme le plus expansif et le plus véhément.

Il serait puéril de chercher à dissimuler, par des interprétations ambiguës, le grand changement que le malheur aigri, la proscription implacable et les ran-

cunes inassouvies des vainqueurs avaient apporté dans l'âme d'Alighieri. Il serait en outre bien difficile de le justifier pleinement d'avoir cessé de préférer à toute autre l'autorité italienne constituée par le guelfisme et la papauté. Certes, il faut à regret le reconnaître, la passion et le ressentiment de l'injure personnelle avaient contribué plus que le véritable instinct de sa conscience, plus que sa supériorité politique, à faire du guelfe de race et de cœur un gibelin d'occasion et de colère.

Pour qui peut aujourd'hui s'instruire aux grandes leçons du fait accompli et de l'histoire, il est selon nous trop manifeste que l'intérêt de l'Italie, l'intérêt de sa gloire comme celui de sa prospérité, lui conseillait mille fois de se serrer près du saint-siége, et non de se disséminer vers l'Empire. En voyant l'interminable lutte, prodigue de mort et de deuil, qui fit de cette noble terre le plus sanglant des champs de bataille, on déplore, à coup sûr, que de grands esprits comme Dante eussent donné au droit équivoque de cet étranger, quel qu'il fût, qui s'appelait l'empereur, un encouragement dangereux et une sorte de consécration menaçante.

Toutefois, pour que l'autorité pontificale contînt et pût développer dans toute sa grandeur, non-seulement le germe de l'unité, mais encore celui de la nationalité italienne, il eût fallu que le saint-siége restât romain toujours; il eût fallu que l'influence des potentats vînt constamment se briser impuissante aux portes du conclave, et que l'élu qui devait être ar-

bitre souvent dans les litiges du dehors, arbitre plus souvent encore dans les conflits du dedans, conservât, par le fait de son origine aussi bien que par celui de sa mission, l'indépendance et la majesté du juge. Nous trouverons bientôt une preuve formelle que Dante, lorsque parfois il s'isolait de ses animosités et de ses haines, voyait clair dans toutes ces hautes questions de patriotisme; malheureusement la réalité n'avait pas toujours répondu aux nécessités de la théorie politique, et Dante lui-même avait pu maudire, comme la ruine de l'idée guelfe, comme nne désertion et une trahison de la cause italienne, les complaisances de certains papes pour certaines des grandes puissances extérieures *.

Alors, voyant l'Italie reniée, vendue, abandonnée des siens; tirée au sort, comme la tunique du Christ, par toutes les ambitions; meurtrie, sanglante, écar-

* Le dix-neuvième chant de l'*Enfer* nous permettra d'affirmer encore que le patriotisme italien du poëte fut souvent plus vivace que le souvenir même de ses griefs personnels. — Boniface VIII avait été son ardent persécuteur, presque le premier artisan de ses maux; mais ce pontife était resté résolûment rebelle à toute domination étrangère. Clément V, au contraire, n'avait eu que de bonnes intentions pour Florence. On se rappelle qu'il s'était hâté, dès son avénement, d'envoyer un pacificateur au profit des vaincus; il ne tint pas à lui, en un mot, que les bannis, et Dante avec eux tous, ne fussent relevés de l'exil. Mais il avait transféré le saint-siége en France, et s'était soumis au protectorat très-lourd de Philippe le Bel. — Or, ayant à juger Boniface et Clément, c'est encore pour Clément que Dante gardera ses plus sévères rigueurs.

telée entre tous ses tyrans, comme une proie qu'on s'arrache; la voyant pressurée de toutes parts, trahie de tous et violée par tous, il dut sans doute se dire qu'au défaut de cette idée absolument belle, absolument vraie, la NATIONALITÉ, il y avait du moins cette autre idée : l'UNITÉ, à laquelle on pouvait demander quelque chose pour la vie de la patrie, sinon pour sa gloire. Il dut penser qu'à défaut de liberté et d'indépendance, — quand la mort était là, l'ordre, la paix, la force, devaient être encore préférés à la mort.

Au service de sa nouvelle cause, il ne pouvait pas changer sa nature; il fut donc, comme par le passé, emporté, acrimonieux, superbe, enthousiaste et farouche.

Dès que Henri VII a franchi les Alpes, il pousse lui Dante son cri d'aigle irrité. Du seul droit de son nom, il prend haut la parole, il s'adresse à la terre italique avec une sorte d'humilité majestueuse qui saisit même à la distance des siècles.

« Au roi de Naples, au roi de Sicile, aux sénateurs de Rome, aux ducs, marquis, comtes, et aux peuples d'Italie, moi, Dante Alighieri, humble Italien de Florence, banni sans l'avoir mérité, je souhaite la paix... » C'est ainsi qu'il commence, et il entreprend ensuite avec une ardeur passionnée la glorification de Henri VII, la démonstration du droit impérial, suppliant tous et chacun de se soumettre à cette domination douce et sacrée, qui seule peut donner paix et bonheur à la grande Italie.

Henri VII continuait alors sa marche, voyant venir

à lui toutes les victimes des proscriptions guelfes et tous les chefs gibelins, qui, nantis d'une souveraineté quelconque, s'empressaient de la mettre sous le patronage impérial. Nous trouvons, parmi ces derniers, Uguiccione, toujours podestat d'Arrezzo et Can Della Scala, tous deux amis de Dante, et qui tous deux aidèrent Henri à réduire la résistance des Padouans, seule difficulté sérieuse qu'il eût rencontrée jusque-là. Ce premier et rapide succès avait effrayé les Florentins, ils pensèrent à se fortifier et rappelèrent quelques-uns des bannis.

Corso Donati était mort, — on pourrait dire mort comme il avait vécu, au milieu d'une émeute ardente. Chassé de barricades en barricades sous la menace des poignards, il avait préféré se faire frapper d'un coup de pique à la gorge que de marcher prisonnier; mais sa haine ne devait pas finir avec lui *. Un autre ennemi du poëte, Baldo de Aguglione, restait l'un des principaux meneurs parmi les chefs des *noirs* : ce fut lui qui décida les restrictions qu'on devait apporter au décret d'amnistie; elles furent nombreuses, et Baldo n'eut garde d'oublier Dante, en multipliant les exceptions dans la loi d'oubli. Alors, la colère du proscrit immortel ne connut plus de bornes; il ne se fit plus scrupule d'appeler sur la ville toutes les ri-

* Nous ne savons pourquoi quelques écrivains ont voulu que cette haine de Corso contre Dante se fût singulièrement attiédie, et que la mort du chef des *noirs* eût été encore un nouveau malheur dans la destinée du poëte. Si Corso l'eût voulu, Dante eût été depuis longtemps rappelé.

gueurs de l'empereur. Celui-ci, après avoir, comme roi d'Italie, mis sur son front la couronne de fer dans l'église de Saint-Ambroise-de-Milan, voulait, avant tout, aller à Rome se faire sacrer empereur; il partit donc alors de Gênes où il avait séjourné quelque temps, sans céder aux incitations du poëte qui s'était institué son précurseur. Dante, resté à Gênes, eut à se repentir de quelques-unes des justices qu'il avait faites dans le poëme de l'*Enfer :* ses imprécations contre les Génois, déjà connues sans nul doute, motivèrent à son égard des persécutions assez vives; la protection d'Uguiccione l'aida probablement à sortir de ce mauvais pas, et il se rapprocha des sources de l'Arno, pour surveiller sa vengeance à venir.

Henri, longtemps détourné de son chemin par les résistances partielles et imprévues qu'organisait partout la ligue guelfe, forte de l'or et de la diplomatie de Florence, Henri n'avait enfin trouvé à Rome qu'un très-douteux accueil. Sacré empereur à la hâte, il avait dû se retirer précipitamment devant l'attitude menaçante des Romains. C'est à ce moment qu'il reçut une lettre nouvelle dans laquelle Dante le pressait, en termes ardents, presque furieux, d'intervenir en Toscane, et de dompter les rébellions du Florentin. Le poëte s'était fait désormais le publiciste de la cause gibeline ; il allait encore écrire le traité de *Monarchia* au profit de la même pensée.

Après de longues tergiversations, Henri, déjà plus d'une fois désenchanté de sa campagne italique, vint enfin camper devant Florence. Plutôt que d'en appe-

ler au patriotisme de tous ses enfants, proscripteurs ou proscrits, au lieu de retrouver sa force antique dans la conciliation et l'oubli de toutes les haines, la République, en proie toujours aux passions des *noirs*, avait préféré se donner pour cinq ans au roi Robert. Cette triste détermination enlève à sa résistance le prestige d'un patriotisme glorieux. La défense fut néanmoins honorable et altière. . .

Sans doute il fut parlé d'accommodement, on échangea des ambassades, et les ambassadeurs furent de part et d'autre plus ou moins accueillis ; au fond les *noirs* voulaient lutter. Il est vrai que le peuple se réservait toujours son libre arbitre ; il attendait et restait impassible ; mais, lorsqu'au début les assaillants des avant-gardes de l'empereur, n'ayant su contenir leurs vieilles haines, saccagèrent et brûlèrent tout aux abords de la ville, alors, comme autrefois, le peuple florentin se leva en masse, et repoussa impétueusement ses imprudents agresseurs. Henri VII se retira sans gloire, fut s'arrêter incertain et irrésolu dans les environs de San-Casciano, et vit bientôt les maladies contagieuses décimer une troupe qu'il laissait, par la force des choses, dépourvue de tout, mal campée, profondément démoralisée après un tel échec.

Nous ne suivrons pas le pauvre empereur dans ses déplacements successifs. Toujours plus indécis et plus déconcerté, livré à tous les hasards d'une situation qu'il ne savait pas dominer, de lenteurs en lenteurs, d'insuccès en insuccès, préparant toujours une re-

vanche qu'il ne devait jamais prendre, il était enfin venu à Pise en 1313. Là, triste comme un vaincu, il réorganisait une armée, pour tenter contre Naples une sérieuse entreprise, lorsque, au mois de mars de la même année, il se laissa mourir de langueur, de fatigue et de chagrin; beaucoup ont pensé que le poison y fut aussi pour quelque chose.

Henri n'avait rien fait en Italie que quelques démonstrations de parade et beaucoup de promesses. Il avait mis à son front deux couronnes et pas un seul laurier. Les chefs gibelins, après l'avoir jugé, s'étaient efforcés, chacun de leur côté, de consolider leurs positions acquises, de façon à pouvoir, au besoin, se passer de son douteux appui. Les bannis, qui l'assaillaient tour à tour de conseils intéressés, et souvent contradictoires, avaient bien vite mal auguré de ses hésitations à choisir entre eux tous. Les populations qui l'avaient accueilli étaient restées indifférentes. Celles qui s'étaient résolûment armées pour le repousser avaient pu se rire de ses menaces toujours mal appuyées par d'infructueux efforts; en deux mots, il avait été pour tous ou un jouet ou une déception. Dante, seul peut-être, garda à ce fantôme évanoui de ses espérances la fidélité d'un regret. Pour le prince à qui manquait sitôt la terre, il réservait, du moins, une belle place au ciel.

XXIII. — Et cependant, tout le pompeux programme de son gibelinisme improvisé, l'ordre, l'autorité, la pacification italienne à laquelle il avait convié rois et peuples, Dante voyait tout s'écrouler

à la fois, tout s'engloutir en un jour dans la tombe, sans respect de son empereur avorté. C'était aux confins du Florentin, puis à Arezzo ou à Pise, qu'obscur et impatient il avait attendu les glorieux dénoûments promis; c'était là qu'étaient venus tour à tour le frapper, comme autant de blessures personnelles, les désastres de sa cause impuissante. Il est plus facile de comprendre que d'exprimer les désespérées colères du proscrit tant de fois et si définitivement déçu. Alors, au dire de plusieurs, exaspéré par la joie provocatrice des ennemis de l'Empire, il poussait l'emportement, dans les discussions, jusqu'à s'armer de pierres au milieu de la rue. Mais quand, dans la méditation et le silence, il se retrouvait seul à seul avec son génie, la haute lumière du patriotisme éclairait plus dignement sa pensée. Clément V était mort. Pour Dante, si profondément Italien toujours, même dans ses erreurs, Rome veuve des pontifes, c'était l'Italie déchue. Aussi s'empresse-t-il d'écrire un véhément appel aux cardinaux réunis à Carpentras; humble ou dominateur tour à tour, il les gourmande, il les adjure, il les supplie, au nom des intérêts les plus sacrés, par la grandeur et l'avenir de la patrie, d'élire un pape italien. Inutile prière! — Mais ce brusque retour d'un instant à la pensée guelfe atteste assez combien c'était en désespoir de cause que Dante avait tourné les yeux du côté des empereurs. Sachons-lui gré, du moins, d'avoir conservé cette arrière-pensée si patriotique et si droite, d'une papauté italienne, jusqu'au milieu des fureurs de l'esprit de parti.

Pour malheureux qu'il fût, un asile hospitalier et un sympathique accueil purent cependant adoucir ses peines. Nous l'avons vu retrouvant dans le cortége de Henri VII l'ancien ami auquel avait été dédié l'*Enfer*, et dont la renommée grandissait de jour en jour. Uguiccione aimait de cœur le poëte. Géant courtois et lettré, colosse disert, qui avait six pieds de haut et le plus gracieux sourire, qui dînait d'un mouton comme un guerrier du vieil Homère, et faisait d'un sonnet ses délices, comme un trouvère amoureux, avec le coup d'œil acéré des grands capitaines et le bras de fer d'un reître herculéen, Uguiccione s'était dit un jour qu'ayant en lui sa force, il n'avait après tout que faire d'être au pape ou à l'empereur; et que sa bonne épée valant toutes les investitures, il pouvait lui tout seul s'arranger une destinée à sa taille. Fermement assis dans Arezzo, qu'il gouvernait désormais en souverain absolu, il commença par convoiter Lucques. La querelle entamée, par quelques vrais coups de maître, il eut bientôt brisé toute résistance. Sa domination établie à Lucques, il put, quelque temps après, prodiguant coup sur coup les vaillances, forcer Pise à reconnaître sa suzeraineté et à former avec lui une ligue inviolable. Alors (en 1315), maître d'un pouvoir qu'il savait affermir même en l'élargissant, fier d'un glorieux renom, commandant à des troupes considérables, disciplinées et toujours victorieuses, il songea à attaquer Florence. Ici encore chaque rencontre fut pour lui une victoire; il marcha de succès en succès jusqu'au cœur du Florentin; les forces des

noirs partout battues, dispersées ou détruites, resserraient chaque jour autour de la ville même le cercle de la défense. La faction, depuis si longtemps maîtresse de la République, avait enfin tremblé. Tout à coup Uguiccione, satisfait sans doute d'avoir humilié sa superbe ennemie, d'avoir bien constaté ce qu'il pouvait oser, et de ne plus rien sentir autour de lui qui pût lui résister, s'en revint à Pise jouir de ses triomphes, et s'enivrer de son élévation.

Dante, après la mort de Henri VII, ne sachant trop où dresser sa tente voyageuse, avait erré d'abord indécis, sans s'arrêter quelque temps autre part qu'à Ravenne; il était revenu ensuite à Lucques, sur l'appel pressant d'Uguiccione. Là, dans l'intimité du guerrier ami des muses, il se remit avec amour au poëme inachevé, et poussa rapidement son travail. Les hauts faits d'Uguiccione l'avaient passionné, mais il rêvait pour la fortune de son hôte un complément plus splendide encore. Il s'efforçait de l'inciter aux grandes choses; il conseillait ardemment les suprêmes entreprises; il voulait que le guerrier se fît des destins sans pairs. Et, comme plus tard Machiavel parlant aux Médicis, il montrait, lui Dante, à Uguiccione les tronçons de l'Italie impatients de se rejoindre, avides de grandeur, affamés d'avenir, prêts à revivre à la gloire sous la main d'un héros.

Uguiccione ne sut ou ne voulut pas comprendre ce rôle que lui traçait d'un doigt prophétique le poëte du moyen âge. La prospérité l'avait diminué : souverain sans rivaux, gouvernant sans contrôle, il com-

mença à priser la justice un peu moins que la force, il pressura Pise. Après avoir été obéi du droit de son héroïsme, il commanda au nom de la peur : les supplices lui firent raison des murmures. Un de ses fils exerçait pour lui à Lucques le même pouvoir absolu. En hauteur, en violence, le fils imita et dépassa le père. Il prodiguait le défi et l'injure. Parmi les hommes d'armes qui, sur les traces d'Uguiccione, avaient bien fait la guerre, le peuple de Lucques aimait surtout un jeune homme, d'esprit vaste et d'immense audace, nommé Castruccio Castracani. Rinieri, le fils d'Uguiccione, jaloux de la popularité de Castruccio, lui chercha d'injustes querelles, et voulut le faire emprisonner. Le peuple ameuté prend parti contre Rinieri ; il délivre la victime, et s'insurge à sa voix. Le bouillant Castruccio à leur tête, les groupes populaires ont bientôt tout renversé devant eux ; Rinieri se sauve honteusement à Pise. A cette nouvelle, Pise éclate à son tour; on oublie la gloire d'Uguiccione pour ne songer qu'à ses récentes cruautés; l'émeute irrésistible arrive jusqu'aux portes de son palais; il est aussi contraint à fuir. — Dante perdait de nouveau le repos d'une hospitalité précieuse, et quelque chose de plus doux peut-être. Le nom de Gentucca, jeune fille de Lucques, qui l'avait aimé dans son âge mûr, est écrit, en effet, dans les vers du *Paradis,* comme le souvenir d'une tendre erreur qu'il avait à expier sans pouvoir la maudire.

Castruccio Castracani qu'attendait un bel avenir, et dont Machiavel s'est plu à raconter, à poétiser

peut-être, l'intéressante histoire, resta puissant à Lucques. Pise se prépara à défendre son indépendance reconquise, et Uguiccione dut aller chercher un asile et offrir son épée à Vérone, tombant ainsi des hauteurs de sa souveraineté victorieuse aux nécessités subalternes du commandement à gage pour le compte d'autrui.

XXIV. — Cane ou Can della Scala, que Dante en ses voyages avait connu bien jeune encore, qu'il avait revu plus tard auprès de Henri VII, commençant sa brillante carrière, Cane concentrait alors en ses mains, à Vérone, tout le pouvoir successivement agrandi par sa famille. — Guerrier intrépide et politique habile, lui-même il venait d'étendre sa domination aux dépens de son voisinage, de manière à peser plus que tout autre souverain sur les destinées de la haute Italie.

Brillant, aventureux, chevaleresque, avide de renom, épris des lettres, de la poésie et des arts, leur offrant à sa cour une hospitalité somptueuse et prodigue, ayant donné à sa jeunesse toutes les splendeurs d'une vie bien remplie, il avait mérité d'être appelé Can le Grand ; l'accueil qu'il fit à Uguiccione fut digne de tous deux : Uguiccione pensa encore à Dante et voulut lui faire partager son nouvel asile. Le poëte banni rejoignit le soldat renversé, et Can le Grand montra d'abord qu'il comprenait l'honneur que lui faisait le sort.

Si la gloire consolait des bonheurs perdus, Dante alors eût été consolé. Son altière poésie courait déjà

comme une flamme étrange sur l'horizon des âmes. Ses vers passaient de bouche en bouche comme la traduction épique des drames de la terre, ou la révélation saisissante des jugements de Dieu. Les regards du monde italien se tournaient vers lui avec admiration et respect. Mais l'exil est plus amer que la gloire n'est douce ; et l'exilé pleurait toujours. Or, Florence lettrée, studieuse, même au milieu de ses plus farouches écarts, altérée de grandeur, Florence n'avait pas pu rester complétement étrangère à tout noble souci pour son poëte proscrit. Le peuple aimait Dante, et sollicitait souvent les généreux oublis. Alors, les vieilles haines trouvaient sans cesse un nouveau moyen de déjouer les bons instincts en paraissant y céder.

Il avait été question, encore une fois, de rappeler les bannis. Dante ne fut point excepté du rappel ; mais ses ennemis jugèrent sans doute qu'en mettant à son retour l'humiliante condition d'un pardon à subir, ils perpétueraient indirectement le supplice. Et de fait, le noble poëte n'hésita pas un instant; son cœur pouvait saigner, son âme se briser, la soif de la patrie dessécher sa poitrine : il resta digne et fier. Sans doute, les parfums de cet Eden, de ce beau jardin de Florence, lui revenaient partout comme un divin souvenir et comme un regret amer. Sans doute, il voulait, encore une fois avant de mourir, respirer son air, s'enivrer de ses brises, et savourer son ciel. Et néanmoins, lorsqu'il sut que, pour rentrer dans sa ville, il lui fallait courber son front sanctifié de génie,

il s'attendrit jusqu'aux larmes, mais son honneur se souvint. Il protesta de son innocence ; il repoussa, indigné, cette amende honorable dont on voulait flétrir son nom déjà triomphal, et prononça noblement ce mot de tous les vaincus sublimes : Plutôt donner sa vie entière au malheur qu'un seul jour à la honte!

On possède un fragment important de sa réponse au personnage (un religieux son parent, sans doute) qui lui avait fait connaître la décision du gouvernement florentin; il faudrait être insoucieux de la gloire d'Alighieri pour n'en pas citer ici quelque chose :

..... Est-il généreux ! s'écrie-t-il, est-il généreux de me rappeler dans ma patrie à de telles conditions, après un exil de trois lustres? Est-ce là ce qu'a mérité mon innocence, manifeste pour ous? Est-ce là ce qu'on doit à mes longues fatigues, à tant de veilles données au travail et à l'étude?..... Non, mon père, ce n'est pas là un chemin par où puisse Dante Alighieri rentrer dans sa patrie. Si vous en savez, si quelqu'un en sait un autre où il n'y ait rien à laisser de mon honneur et de mon renom, me voici prêt à accourir à grands pas; mais si, pour rentrer à Florence, il n'y a pas d'autre chemin que celui qu'on veut m'ouvrir, je ne rentrerai pas à Florence.

Eh quoi ! ne puis-je pas contempler partout la splendeur du soleil et des astres? Ne puis-je pas admirer sous le ciel les douces vérités, sans avoir avili et souillé ma gloire en face de Florence et de son peuple? — Non, jamais! dût le pain manquer...

Que voilà bien le cri d'un grand cœur outragé! Oui, cet orgueil sied au poëte et cette dignité au vaincu! Et pourtant, Florence se vengea des nobles fiertés de son fils. Elle répondit au refus du banni par une confirmation nouvelle de toutes les sentences

qui l'avaient successivement frappé. La haine a des inspirations sans pudeur; elle abaisse les âmes qu'elle conseille. Dans ce débat entre une fière république et un pauvre exilé, l'exilé seul est grand.

Mais, si Dante, voulant rentrer la tête haute dans sa patrie, s'était condamné lui-même à la perpétuité de l'exil, ce n'était pas pour se courber humblement au caprice d'un protecteur étranger. Can le Grand était, nous l'avons dit, généreux, facile, enthousiaste ; mais une cour hospitalière et joyeuse, accessible pour tous, plus sympathique au rire qu'à la gravité du génie, ne graduait peut-être pas suffisamment les faveurs ; le plus jovial et le plus souple avait chance quelquefois d'être goûté à l'égal du plus grand. Dante était « un de ces hommes qui, même dans le commerce de la gratitude et du bienfait, tiennent de l'aigle et du lion, et s'irritent toujours des entraves *. » Assis à la table du jeune souverain, il la trouvait mélangée : l'art du courtisan restait pour lui un secret méprisé ; et sa superbe franchise, dédaigneuse de tout ménagement, suscitait chaque jour plus d'une inimitié. Cane riait peut-être de ces luttes d'un grand homme aux prises avec l'esprit jaloux des flatteurs, et Dante à son tour s'indignait.

« Comment, dit enfin un jour au poëte le puissant seigneur de Vérone, comment, messer Dante, vous qui êtes un sage, ne trouvez-vous ni amitié ni bienveillance, quand ce fou, qui n'est qu'un misérable fou,

* Foscolo.

se fait aimer de tout le monde? — « Parce que, répondit le rude Florentin, prêt à lutter de hauteur avec tous les rois de la terre, parce que, monseigneur, c'est une loi commune que chacun garde sa sympathie à qui lui ressemble. »

Entre les deux interlocuteurs, le dialogue ne pouvait se renouveler souvent en ces termes. Dante reprit bientôt sa marche sans but au douloureux chemin de ceux pour qui la terre natale est fermée ; il n'oubliait cependant pas les premiers bienfaits de Can, et, en s'éloignant, pour lui laisser un souvenir impérissable, il lui dédiait le *Paradis*.

XXV. — Avant de quitter Vérone, Dante avait annoncé qu'il soutiendrait une thèse publique sur l'*eau* et la *terre,* dans l'église de Sainte-Hélène. Ce fut là son adieu. De 1318 à 1320, il erra de châteaux en châteaux, de monastère en monastère, dans le Frioul, dans la Romagne et dans les Apennins. A Udine, il habita quelque temps chez Pagano della Torre, patriarche d'Aquilée. Près de Tolmino, dans les gorges des montagnes, on montre encore une pierre où, dit-on, il venait s'asseoir, et qui a gardé son nom. Si, comme on l'a dit, il écrivit une Histoire des guelfes et des gibelins, aujourd'hui perdue, ce dut être en ce temps-là; alors aussi il avait déjà avancé la dernière partie de son poëme, qu'il devait bientôt achever à Ravenne. Ce fut donc en 1320 que Dante vint chercher un accueil plusieurs fois offert, auprès des seigneurs de Polenta qui gouvernaient Ravenne. Nous savons qu'il avait autrefois été lié avec l'un des mem-

bres de cette famille : c'était un neveu de son ami, c'était Guido Novello, déjà connu de lui dans son premier voyage, qu'il allait retrouver, exerçant alors le pouvoir. Là l'hospitalité fut grave et digne : Dante devint un conseiller honoré, et il n'interrompit désormais son glorieux commerce avec la muse que pour s'acquitter des bienfaits reçus par plusieurs bons services dans des négociations importantes.

Guido Novello, qui éprouvait pour l'illustre infortuné plus de vénération encore que d'amitié, fut ingénieux à le consoler : il rendait témoignage public à la gloire du poëte ; il voulut réjouir le cœur du père, et fit venir ses deux fils aînés, auxquels il accorda d'honorables emplois.

Rien ne manquait donc alors au grand banni, rien, que la patrie perdue ; et c'était bien assez pour son éternelle angoisse. Cette âme était trop vaste, pour que l'oubli la pût jamais remplir ; et jamais peut-être, pensée unique, persistante, acharnée, ne fut si rebelle à mourir dans la longue insomnie d'un proscrit.

Cent fois les événements, les déceptions, l'avortement des longs efforts, l'impuissance constatée, la défaite, avaient dû poignarder en son cœur l'espérance ; et, toujours renaissant plus vivace, le doux ange qui seul garde aux malheureux un sourire avait continué à lui montrer d'un doigt consolateur les séduisants mirages ; et, dans les derniers chants du *Paradis* qu'il écrivait alors, le poëte rêvait encore les joies du retour, le laurier triomphal, la couronne à

recevoir sur les fonts sacrés où, tout enfant, il avait reçu le baptême.

Nous retrouvons aussi la même préoccupation dans une églogue latine que Dante adressait, en ce même temps, à Jean de Virgile, le plus célèbre poëte latin d'alors. Plein d'admiration pour l'illustre Florentin, qu'il appelait le cygne harmonieux, en se nommant lui-même avec modestie la corneille vulgaire, Jean de Virgile l'engageait, en beaux vers, à venir dans Bologne la savante recevoir l'ovation poétique ; et Dante répondait, en demandant s'il ne serait pas mieux pour lui, et plus juste et plus doux, d'aller chercher la couronne sur les bords de l'Arno où s'était écoulée sa jeunesse. — Touchant et irrésistible regret ! Ce fut donc là toujours la noble douleur que le proscrit ne sut pas guérir ; la plaie sacrée dont il voulut mourir.

XXVI. — Cependant les ans étaient venus ; l'infortune, il est vrai, bien plus que l'âge, avait blanchi la tête, courbé le front, appesanti les pas du triste et glorieux voyageur, divin vieillard, disait déjà maître Jean de Virgile.

Et puis il s'était tant de fois heurté, dans son rude pèlerinage, à des tombeaux chers ou connus ! — Béatrix, son premier amour ; Cavalcanti, sa première amitié ; Gemma, sa femme, dont la trace est depuis longtemps perdue ; deux de ses fils bien-aimés ; Uguiccione, le vieux et glorieux soldat, l'ami constant et fidèle ; combien encore des meilleurs et des plus regrettés, qui l'avaient précédé dans le sein de la mort ! Quelle

vie d'ailleurs ! Si le génie éprouve rudement ses élus, si la gloire se vend chèrement elle-même à ses prédestinés, ce n'était certes pas sans d'écrasants efforts que le poëte de l'*Enfer*, quelque puissant qu'il fût, avait pu porter à la fois la proscription, la misère, le poids de sa pensée, le monde infini de son rêve.

« Mon père, écrivait Pétrarque plus tard, mon père, cédant à la fortune, finit par se donner tout entier au soin de sa famille, tandis que Dante voulut toujours tenir tête à l'adversité, et lui opposa le plus noble courage... ; ni l'iniquité de ses concitoyens, ni les inimitiés privées, ni l'exil, ni l'indigence, ne purent l'arracher au culte de la muse : la muse éprise pourtant d'ombre, de quiétude et de silence !... »

Oui, mais dans ce combat des forts, la vie s'use et le cœur se brise. Dante avait bien souvent désiré de mourir. Sa grande œuvre achevée, le dernier mot du poëme écrit pour toujours vivre, lorsque dut enfin s'éteindre en lui le dernier espoir de patrie, il pressentit la mort et il bénit son Dieu. — Il se rappela qu'il avait composé longtemps des vers d'amour, et que l'amour n'était pas tout entier ici-bas ; qu'il avait rempli bien des pages pour le monde, et que le monde lui avait toujours menti ; qu'il avait parlé longuement pour les souverains de la terre, et que les souverains de la terre avaient passé comme l'ombre, emportant au néant de leurs projets perdus sa plus belle espérance et son plus doux songe. Alors, assuré du moins de l'immortalité de son nom, il ne voulut plus penser qu'à celle de son âme. Tout plein de l'ardente piété

qui venait de vivifier encore sa poésie dans les derniers chants du *Paradis*, il s'enferma dans sa croyance austère pour s'y transfigurer lui-même, pour y renaître à Dieu. — En ce temps-là il écrit les paraphrases du *Pater*, de l'*Ave Maria*, du *Credo*, du *De Profundis*, du *Décalogue*, des *Psaumes*, etc.; et, tout plein des enivrements de sa foi, résumant enfin le génie religieux de son siècle, comme il en a déjà traduit la force, l'audace, la vie intellectuelle, il se complète, il s'achève; il touche presque à l'absolu, et s'élève à la dignité de symbole vivant.

A ce grave souci de sa solitude vénérée, il s'arrache un instant pour accomplir une dernière œuvre de gratitude. Guido Novello veut le charger encore d'une mission importante et digne. L'ambassadeur part; il arrive à Venise : il doit entretenir la Seigneurie d'intérêts élevés. La Seigneurie, qui ne veut pas traiter avec Guido, refuse de recevoir son envoyé. En vain Dante insiste et multiplie les efforts; il est forcé de s'éloigner, profondément attristé d'un échec aussi complet qu'imprévu.

La plus grande vie du moyen âge allait s'éteindre au souffle bienfaisant de la mort. De retour à Ravenne, ayant assez fait pour son siècle, pour sa gloire et pour son Dieu, Dante Alighieri, proscrit de Florence, concitoyen de la postérité, tombe malade et ne se relève plus : le vaincu de la terre ne devait triompher qu'au ciel.

Laissons un poëte presque contemporain, laissons Boccace, en style lapidaire, nous faire de cette mort

un récit grave, simple, religieux et touchant, comme l'humble pierre d'une tombe inconnue.

... L'heure désignée pour chacun de nous était venue pour Dante. Alors, étant à peu près au milieu de sa cinquante-sixième année, humblement et pieusement muni, selon la loi chrétienne, de tous les sacrements, réconcilié avec son Dieu par le repentir de toutes les fautes que l'humaine faiblesse avait pu l'induire à commettre ; — dans ce mois de septembre où se célèbre l'exaltation de la sainte croix — (14 septembre 1321), — non sans la plus profonde douleur de Guido et de tous les citoyens de Ravenne, il rendit au Créateur son âme fatiguée. Et nul doute qu'elle n'ait été reçue, cette âme, dans les bras de la très-noble Béatrix, avec laquelle, soulagé des misères de cette vie, Dante vit, à coup sûr, dans la félicité qui ne finit jamais, en présence de celui qui seul est le souverain bien.

XXVII. — Guido de Polenta, dont la douleur était sincère, voulut que les honneurs vainement promis à la vie du poëte vinssent au moins glorifier sa mort. Dante Alighieri, revêtu, comme il l'avait demandé lui-même, d'une robe de religieux, entouré de tous les attributs de la poésie, ayant à ses pieds une lyre d'or aux cordes brisées, et, sous ses mains jointes, un livre splendide entr'ouvert, fut étendu sur un lit de parade richement orné ; ce lit, porté sur les épaules des citoyens les plus éminents de Ravenne, s'achemina lentement, au milieu d'un immense et pieux cortége, vers l'église des Frères mineurs ; et là, après les longues cérémonies des funérailles princières, l'âme étant partie pour le ciel, la pensée envolée planant déjà sur le monde et prête à s'élancer victorieuse à travers

les âges, ce qui seul désormais du poëte appartenait à la terre, forme périssable, assemblage d'un jour, corps fragile et brisé par la mort, fut scellé sous un marbre à jamais vénéré.

Ces devoirs accomplis, Guido s'en revint avec tout le cortége à la maison qu'avait habitée le poëte, et prononça, en l'honneur de celui qui a donné l'immortalité au nom des Polentani, une longue, une magnifique louange. Noble et respectueux hommage! Le souverain, transformé en orateur funèbre, attestait ainsi aux générations futures les droits du génie, qu'il savait comprendre, et sa propre grandeur, qu'il savait bien servir.

Tous les poëtes du temps apportèrent leur tribut à la tombe du maître. Sur le marbre sépulcral, avec l'épitaphe composée par Jean de Virgile, on en grava aussi une que Dante avait écrite pour lui même, et dont il faut au moins citer les deux derniers vers,

> ... Hic claudor Dantes patriis extorris ab oris
> Quem genuit parvi Florentia mater amoris!

mélancolique soupir d'une même et constante douleur!

Guido avait en outre projeté d'élever au poëte un mausolée qui fût digne du protecteur et du protégé La destinée ne lui permit pas de réaliser son désir : dans des dissensions de famille il fut dépossédé de son autorité, expulsé de Ravenne même, par Ortasio de Polenta, qui longtemps avait partagé le gouverne-

ment avec lui. La mort avait bien fait d'épargner à Dante cette dernière amertume.

A l'éternelle honte de l'humanité, il faut maintenant consigner ici que toutes les animosités ne se résignèrent point encore à faire silence autour de l'illustre tombe : une créature du fils de Charles de Valois, le cardinal Poggeto, lâche courtisan de la haine, proscripteur impie de la mort, vint à Ravenne, porteur d'une sentence qui vouait à l'infamie la mémoire du grand défunt et condamnait ses os à être brûlés, pour la cendre maudite être jetée aux quatre vents du ciel Tout ce qu'il y avait de noble et de généreux à Ravenne comme à Florence (Boccace le premier), se sentit révolté jusqu'au dégoût ; et la venimeuse pensée, qui se glissait rampante à travers les fissures d'un cercueil pour y mordre un cadavre, fut justement écrasée, comme un odieux reptile, sous le talon indigné de la pudeur publique.

Plus tard, la pensée d'ériger à l'Homère du moyen âge un véritable et glorieux monument se réveilla plus d'une fois dans l'âme des grands Italiens, amis de leur propre gloire ; mais ce ne fut que longtemps après que Bernard Bembo, préteur de Ravenne, eut l'honneur de mener à bien ce noble projet, primitivement conçu par Guido.

Florence aussi, mère de peu d'amour, *parvi mater amoris*, avait pourtant songé à revendiquer ses droits. Déjà, incitée par Boccace, qui déclarait, avec tous les admirateurs du grand Alighieri, qu'une si infatigable proscription était la honte d'une cité et la souillure

de son histoire, elle avait multiplié les images, les bustes, les portraits de son poëte. Des chaires avaient été instituées pour commenter la *Divine Comédie.* On la lisait dans les temples mêmes, et l'admiration ne fit dès lors que s'accroître et s'étendre. Ce n'était point assez pour répondre au sentiment public : on voulut réclamer les cendres du banni, afin de lui élever dans sa ville natale une dernière et somptueuse demeure. Ravenne résista, malgré l'intervention des plus puissants personnages ; les Frères mineurs, qui gardaient le précieux trésor, craignirent même que le fanatisme tardif de Florence n'allât jusqu'à faire violer leur sanctuaire, et, dans leur pieuse méfiance, ils cachèrent la dépouille auguste dans un endroit reculé du couvent. Ravenne devait rester fidèle à ce culte, qui était devenu le couronnement de son honorable hospitalité. Au quatorzième siècle, Antoine de Ferrare, disent quelques chroniqueurs, faisait entretenir des cires auprès du tombeau d'Alighieri, pour l'honorer comme on honore les saints; et l'archevêque toléra cet hommage, où il ne pouvait voir aucune profanation.

En 1518, Michel-Ange, ce génie si fraternel au poëte de l'*Enfer*, s'offrit à son tour à exécuter de sa main le monument expiatoire projeté par Florence, mais il ne fut pas plus heureux dans les négociations entreprises à cet effet à Ravenne. Ainsi il advint d'Alighieri, comme d'Homère, qu'on se disputa les cendres de celui qui vivant avait erré si longtemps sans asile.

Enfin, le commencement de notre siècle devait voir réaliser en partie la pensée qui avait successivement

agité tant de grands esprits. Un somptueux tombeau, vide, il est vrai, fut érigé en l'honneur du grand persécuté dans l'église de Santa-Croce, où reposent aussi Galilée, Machiavel, Michel-Ange et Alfieri : cénacle austère où l'homme peut respirer l'immortalité.

XXVIII. — Et maintenant, avant de quitter l'imposante figure que nous avons imprudemment peut-être essayé de faire ici revivre, quelques mots encore.—Ne faut-il pas en effet, autant que cela est possible à la distance des siècles, recueillir avec respect, presque avec piété, tout ce qui touche intimement à l'homme, quand l'homme est à lui seul un monument et de l'histoire? Consultons donc une fois de plus Boccace et ses fidèles souvenirs.

Dante Alighieri, dit-il, fut d'une stature ordinaire; lorsqu'il atteignit la maturité de l'âge, il cheminait un peu courbé. Son extérieur était plein de gravité et de mansuétude... Il avait le visage allongé, le nez aquilin, les yeux plutôt grands que petits, le menton saillant, la lèvre inférieure débordant sur l'autre... Son teint était brun, sa barbe et ses cheveux épais, noirs, bouclés, et sa physionomie mélancolique et rêveuse... Dans ses relations privées ou publiques, il se montrait admirablement réservé, courtois, et civil entre tous... Il buvait et mangeait peu, à des heures réglées... Il ne parlait guère qu'on ne l'eût interrogé, et, néanmoins, il y avait au besoin une irrésistible éloquence dans sa parole exquise et rapide.

Ajoutons qu'il aimait passionnément tous les arts; que, lié d'amitié avec plusieurs des peintres et des musiciens les plus distingués de son temps, il dessinait et chantait lui-même, et qu'enfin, dès que grandit

sa précoce renommée, son commerce fut partout recherché dans Florence.

Voilà le poëte avant l'exil. La véhémence de sa nature, l'impétuosité de son caractère, la hauteur, qui devait plus tard donner à sa misère un relief et pour ainsi dire une individualité sans modèle, ne se traduisaient jusque-là que par quelques reparties acérées mais non sans grâce, par quelques emportements où la colère n'était pas sans gaieté.

On a cité de lui quelques traits que nous ne saurions omettre.

Un jour, appuyé contre un pilier dans une église, il est aperçu d'un indiscret qui, par une sotte demande, l'arrache sans pitié à la rêverie où il semblait se complaire. « Avant de répondre à votre question, lui dit le rêveur, permettez-moi de vous adresser la mienne. Quel est selon vous le plus énorme animal de la création? — Mais, repart l'importun, au dire de Pline et des anciens, c'est, je crois, l'éléphant.— Eh bien! alors, s'écrie Dante, ô éléphant, cesse de m'assommer! »

Ses premiers vers étaient déjà populaires; ses sonnets et chansons d'amour, sur les ailes du chant, volaient de bouche en bouche des palais aux chaumières. C'était sans doute au temps de Campaldino, Dante portait alors le casque et l'armure. Un ânier, dans un chemin étroit, marchait poussant son âne, et chantait des vers du poëte guerrier; le poëte suivait, souriant peut-être et s'écoutant avec quelque complaisance. Or, l'ânier s'interrompait parfois au milieu

du couplet pour crier *arri! arri!* et gourmander la lenteur de sa bête. Au meilleur morceau de la chanson le poëte n'y tient plus, et tombant sur l'ânier à coups de brassard : « Drôle, lui dit-il, je n'ai pas mis cet *arri*-là dans mes vers ! »

Il était, il faut le croire, très-susceptible en ce point. Un autre jour, passant devant une boutique, il entend un forgeron qui chantait et maltraitait aussi un peu quelqu'une de ses *canzone*. Il entre alors dans l'atelier, et, sans dire un mot, saisissant les outils, marteaux, limes, ciseaux et tenailles, il jette tout violemment dans la rue. « Êtes-vous fou? lui dit l'ouvrier, et que vous ai-je fait pour que vous fassiez un tel dégât de ce qui m'appartient? — Ce que tu m'as fait? reprend le poëte indigné; mais tu chantes mes vers et tu les estropies! Vas tu t'étonner encore, quand tu saccages mon bien, que je brise tes outils! »

Tout cela est le fait d'une vivacité juvénile où le cœur ulcéré n'est pour rien; mais on peut facilement comprendre que plus tard, sous les atteintes de l'adversité, cette bienveillance ouverte et native, qui nous est attestée par Boccace, ait pu se resserrer promptement.

L'indomptable fierté qui sied selon nous aux vaincus, un juste orgueil dans l'indigence, une dignité jalouse et hautaine devant les grands de la terre, vinrent, nous l'avons vu, donner à son attitude toute la majesté de sa destinée; et lorsqu'enfin, aigri par les déceptions et les injustices, outragé, calomnié, tristement accolé à des noms sans honneur dans la sen-

tence qui prononçait sa peine, il entra pleinement dans son rôle absolu pour juger et maudire, ses violences, ses fureurs mêmes, eurent encore une beauté qui n'appartint jamais qu'à lui.

Oui, ce proscrit illustre, dont le nom éveillera éternellement l'idée d'une souveraineté grandiose sur les âmes, garda dans ses erreurs, dans ses défauts mêmes, aussi bien que dans ses hautes qualités et ses rares vertus, une auguste empreinte d'originalité et de grandeur. Ame farouche et tendre, génie terrible et doux, il faut l'aimer, l'admirer, l'envier sans doute, et pourtant le plaindre. Il aima bien. S'il sut haïr, sa haine fut encore une loyauté. S'il maudit souvent sa patrie, il l'adora toujours. Il détesta toute trahison ; pas un sentiment vil ou même indélicat n'effleura sa pensée; il ignora l'envie. — Lui-même a dit qu'il avait tout à expier pour avoir été trop fier, rien pour avoir été envieux.— Pur dans la misère, noble dans la servitude des bienfaits à subir, il ne plia pas sous le sort. Son caractère valut son intelligence. Son cœur fut grand comme sa poésie. Pour nous enfin il réalise aujourd'hui, à un degré qui ne se reproduira peut-être jamais dans l'histoire des poëtes douloureux, la personnification sublime du génie qui donne la gloire, et du malheur qui la sanctifie.

III

DANTE ET SON ŒUVRE.

LA DIVINE COMÉDIE.

Nous l'avons dit : d'Alighieri la vie explique l'œuvre ; mais, après tout, la vie n'appartient qu'au temps, l'œuvre appartient aux siècles. Si l'homme pèse, éphémère et plus ou moins impuissant, sur les événements où s'agite sa destinée, la pensée, legs parfois sublime, survit éternelle à l'action qui s'efface. Elle prend possession de l'intelligence humaine, elle l'enrichit, l'enorgueillit, la passionne et l'inspire. N'est-ce pas là ce qui, plus que toute autre chose, constitue la véritable mission civilisatrice des plus fiers entre ces élus qu'a sacrés Dieu lui-même ?

Il importerait donc bien de faire suffisamment comprendre ici cette création grandiose, étrange, abrupte, pleine de hardiesse et de majesté pour l'ensemble, — multiple d'aspects, inépuisable d'effets, aux sens divers, aux mille voix, aux mille saillies, fourmillante et prodigue dans le détail, cette création que Dante Alighieri dut réaliser dans l'infini de trois mondes, — pour y pouvoir déployer à l'aise l'aile invaincue de sa muse.

Nous avons déjà fait connaître la *Vita nuova*, gracieuse préface d'une grande vie de poëte. Le peu que nous avons dit du *Convito* et du traité *de vulgari Eloquio*, ce peu doit suffire. Dante a passé par là, mais ce n'est plus là que nous avons à le chercher avec respect, à l'étudier avec admiration; l'œuvre de Dante, la postérité le sait bien, c'est la DIVINE COMÉDIE.

I. — Cela n'est plus contesté désormais, la *Divine Comédie* ne porte envie à rien. Avant de parcourir, au moins à vol d'oiseau, l'œuvre immense, il faut bien consigner ici cette affirmation déjà banale, qu'entre les plus grandes explosions de la pensée humaine elle tient un rang à part.

Nous l'avons vue éclore. — En plein moyen âge, dans un siècle de mouvement et de transition, siècle affamé de vie terrestre et non moins altéré d'infini, siècle soumis et rebelle, qui croit et ne veut croire, qui s'incline devant la papauté et combat les papes, où l'*examen*, cette puissante insurrection de l'esprit, saisit toute chose, par tout et à tous les degrés, pour tout jeter dans son giron, ensemble et pêle-mêle, rois et peuples, idées et doctrines, comme en un crible immense, le grand poëte du catholicisme apparaît. Or, s'il a vécu et vu vivre, acteur et victime lui-même dans ce drame ardent; si d'une forte main il l'a étreint, ce siècle, et tordu à sa guise; si, à la fournaise de son génie, il a fondu et combiné tous les éléments extrêmes, or et plomb, bronze et fer, qu'il a pu ramasser dans le vaste champ désolé, et s'il en est résulté une œuvre gigantesque, statue symbolique de tout ce passé mort,

cela n'est plus un caprice éphémère, une fantaisie d'un jour, mais devient de l'histoire.

Ainsi, les douleurs, l'espérance et la foi religieuse, tout le trésor moral d'une époque entière vivifié par la muse, voilà l'un des caractères généraux de presque toutes les créations impérissables; et nulle part il n'est plus saisissant, ce caractère, que dans la *Divine Comédie*.

Mais un second caractère, celui-là tout particulier à Dante, et qui constitue une des plus belles portions de sa rare originalité, c'est l'intervention du rapsode lui-même au milieu de son œuvre. Dante se fait le héros de son poëme; c'est lui, génie sans pair et sans aïeux, qui s'achemine en personne à travers les trois mondes de son rêve. Cette innovation audacieuse a certainement un sens historique, philosophique et social qu'il importe de saisir. Regardons-y donc de plus près.

Dante Alighieri, nous le savons déjà, est, en même temps qu'une grande vie poétique, une puissante individualité humaine. Au milieu des réminiscences de l'épopée antique, qui le dominent souvent, le sentiment tout moderne de la poésie personnelle commence puissamment à surgir.

Dans l'*Iliade* comme dans l'*Énéide*, le poëte se cache derrière le poëme. Là, avec une unité plus formelle et une grandeur plus épique peut-être, le drame ne s'inspire jamais des pénétrantes émotions d'une réalité réelle, si je puis dire. C'est une voix qui chante des batailles, ce n'est point une âme qui les pleure.

Mais Dante, au contraire, est en scène, et s'y fait vivre : c'est vous, c'est moi, qui avons aimé, qui tremblons, qui sommes incertains au milieu de la vie, et demandons un guide. Nous doutons avec lui, comme lui, par lui. Nous regrettons un passé mort; nous cherchons dans une forêt sombre un avenir caché. — Dans l'*Iliade*, nous ne pouvions être Agamemnon, Achille, Hector, Ulysse; nous ne pouvions être que la foule; nous ne retrouvions l'humanité que parmi ces mille Grecs arrachés à la patrie, à la famille, à la destinée que leur avait faite le sort, arrachés pour être traînés par un caprice de rois en toutes les douleurs, ou bien encore dans cette malheureuse cité qu'un rapt de prince va dévouer à l'incendie, au pillage, à la mort.

Or, voici maintenant que l'âge a vieilli le monde, et que, pour la première fois, le sentiment individuel va envahir l'épopée.

Dante crée son poëme, et ce poëme représente son époque : il est la manifestation symbolique d'un âge; mais, de plus, comme il a eu sa part dans la vie de cet âge, le poëte se produit lui-même. Au sein de cette grande expression de l'humanité, il devient lui-même l'expression active et forte de l'homme. Cette individualité est la date la plus marquée du monument; elle donne à la fiction sa plus émouvante réalité; elle constate enfin la venue de cette inspiration nouvelle qui, au nom du spiritualisme chrétien, réhabilite et grandit l'individu dans l'humanité.

Voilà l'un des grands aspects philosophiques du

poëme. Quant à sa valeur littéraire, elle est multiple aussi, et nous n'entreprendrons pas de tout dire.

Trois attributs supérieurs du génie de Dante nous frappent néanmoins entre tous*. Ce sont d'abord les effets inouïs du style, dans une langue où rien n'existe encore, et où le style est sans modèles comme sans rivaux. Ce style est créé par un esprit plus fort que la langue elle-même, qui sait par conséquent l'approprier toujours avec ampleur et justesse à toutes les aventures de la pensée, prodiguant l'expression pittoresque, riche de dessin ou de couleur, de relief ou d'éblouissement : nous y reviendrons plus tard. Ce sont ensuite les effets de poésie, plus écrasants encore, effets d'ensemble, qui répandent irrésistiblement, au profit de tout le poëme, l'impression générale de terreur et de pitié, d'admiration et d'ivresse; qui font, pour ainsi dire, une atmosphère poétique où l'âme se berce et se navre dans la joie ou le désespoir, en dehors même de l'action et du récit. C'est, enfin, de la nature, de la réalité et des charmes de la vie champêtre un sentiment si profond et si vrai, que,

* En étudiant le génie de Dante, nous n'avons, certes, aucune prétention de révélateur. M. Villemain, par exemple, a déjà signalé excellemment deux des trois grandes qualités que nous venons de mettre en lumière : la puissance de l'expression, et le charme dans les réalités champêtres.

« Comment, dit l'éminent juge dont l'enthousiasme est ordinairement aussi réservé que son sens est délicat, comment faire sentir la grâce de cette expression familière, terrestre, et tantôt idéale..... Je pense un peu comme les commentateurs de Dante ;

lorsque, descendu des hautes sphères où plane avec majesté sa gloire, le poëte, un instant, pénètre dans la chaumine du laboureur, ou marche sous les cieux étoilés, dans le sentier vert du chèvrier et du pâtre, on serait tenté de s'écrier : « Restez, poëte, restez encore, et chantez la vie des pasteurs! »

II. — En ce qui concerne le poëme lui-même, il avait aussi au plus haut degré ce qu'il fallait pour s'élever au milieu des siècles à l'état d'événement. L'étrangeté de la fable, la sévérité de la forme, le grandiose des dimensions, tout se présente dans des conditions de beauté autres que celles qu'on admire ailleurs. On a voulu faire une distinction entre les trois poëmes au bénéfice du premier ; il ne nous semble pas possible de séparer ainsi ce qui forme un tout homogène et logique. Si les événements où il fut lui-même acteur ou victime ont pu amener Dante à créer l'*Enfer*, Béatrice avait éveillé en lui le désir de faire le *Paradis*. Haine et amour, tout se compense. Seu-

je le trouve partout admirable pour le génie de l'expression... . Il écrivit toujours avec la même inspiration de verve et d'amour..... »

Et ailleurs :

« Depuis Homère, peintre admirable des champs et de la vie domestique, il n'y a eu que Dante qui fût à la fois si créateur et si vrai. Jamais on n'a rendu tous les objets de la vie champêtre avec ces expressions qu'on appellerait basses dans une littérature artificielle, et qui ont le mérite d'être nécessaires. Et (singularité précieuse de son ouvrage), cette simplicité parfaite, cette copie exacte de la vie, au milieu de quoi est-elle jetée? Parmi les rêves les plus hardis de l'imagination poétique..... »

lement, il avait peut-être moins à deviner pour la première *cantica* que pour les deux autres; et, comme chacun, d'ailleurs, réalise plus facilement dans sa pensée un enfer qu'un paradis, l'*Enfer* a pu sembler plus vrai ou plus vraisemblable. L'énergie des peintures, leur sombre coloris, et surtout la conviction avec laquelle écrit le poëte, tout tend à donner à son voyage infernal l'air de vérité d'un fait accompli. Mais qui, se rappelant les visions de la *Vita nuova*, pourrait affirmer que le rêve de la *Divine Comédie* ne fut pas pour Dante une réalité terrible, une de ces hallucinations qui grandissent dans la fermentation d'une idée inexorable et fatale?

Dans l'*Enfer*, tout est noir, tout est sombre et dur, les parois y suintent les pleurs, la nature sanglote comme les damnés; les terreurs de Dante lui-même ont un caractère de naïveté et de bonne foi qui complète l'illusion. Le purgatoire a une couleur moins précise; l'atmosphère est indécise et vague; le brumeux y règne encore, une certaine moiteur vaporeuse vous presse et vous environne; mais on sent le rayonnement d'en haut. Au paradis, tout reluit, tout resplendit, tout vivifie; c'est le foyer, c'est la flamme, on nage à plein vol dans les soleils. Et comme la poésie avait été rude pour l'enfer, comme elle avait été terne et mélancolique pour le purgatoire, ici elle se revêt d'une sérénité toute céleste; on dirait d'un de ces anges blancs du poëte lui-même, qui font voile avec leurs ailes sur la mer de l'immensité.

Quant au rhythme, Dante forge son vers en barre,

ciselle la pensée en relief, toute palpable, toute sculptée. Pareille au verset de la Bible, sa strophe est pleine, ferme, concise, parfois obscure, toujours énergique : c'est la phrase de Tacite. Rarement lui advient-il de draper la tirade à l'entour du récit; mais s'il lui plaît d'accepter le jet, la période, comme un large serpent, roule l'anneau du vers avec une ampleur et une hardiesse toutes-puissantes. Il y a grande analogie entre lui et les prophètes, ces poëtes de Dieu ; formes sentencieuses et figurées, dessin précis et arrêté, couleur sombre et parfois un peu monotone. — Mais ce qui domine et charme dans son récit, c'est, nous l'avons dit, c'est la naïveté de l'expression, qui trahit toujours une pensée sans hésitation, sans fausse pudeur. Il est évident qu'en face d'une façon de dire qui lui vient à bien pour rendre ce qu'il veut, il n'a pas un scrupule, pas même un doute sur le plus ou le moins de considération dont a pu jouir jusque-là la forme qu'il accepte. C'est bien l'homme qui crée une langue et dispense aux mots le droit de vivre rien qu'en les employant. Véritable langue démocratique que la sienne! Ni préséance, ni préférence. Il n'y a d'exclus que l'orgueil insignifiant de l'ampoule, que la vanité oisive et tuméfiée de la périphrase. Fortement accidentée, pittoresque, franche et surtout exacte, cette langue se prête également bien à tout. Le tragique, le comique, la satire, l'élégie, le lyrisme et la science, tout lui sied, tout lui va ; elle sied à tout, elle va à tout. Et ce n'est pas cependant que la prose se glisse jamais dans sa simplicité ; mais

il y a là, souvent, l'entente de la poésie pensée et silencieuse, de la poésie qui ne parle pas, et qu'on voit autant que de la mélopée sonore. Qu'on ne croie point encore que le chant ne lui conviendrait pas; maint passage d'énergie et de terreur éclate en harmonies de sons incomparables; si bien qu'en retrouvant maintes fois toute la suavité féminine de la langue italienne, on s'étonne de la sentir si sévère et si imposante, si ferme et si fière, jusque dans sa souplesse onduleuse. — Pour nous résumer, en un mot, le style de Dante se présente à nous avec l'allure que nous lui prêterions volontiers à lui-même; allure majestueuse et qui paraîtrait dure, sans la mélancolie d'un noble front penché.

III. — Or, en donnant ici l'analyse rapide de l'*Enfer*, du *Purgatoire* et du *Paradis* *, nous n'avons pas la prétention de suppléer à la lecture de Dante, mais bien, si nous pouvons le dire, à la *non-lecture*. Nous avons essayé, par quelques fragments traduits avec l'exactitude la plus scrupuleuse, de rendre quelquefois le ton, l'accent, la couleur de cette poésie puissante; mais nous ne nous sommes pas dissimulé un instant en ceci les rigueurs absolues de l'*impossible*, non plus que les défaillances de notre impuissance personnelle. Cela dit, nous allons suivre Dante et Virgile dans les sombres régions de l'inconnu.

* La *Divine Comédie* forme trois poëmes distincts. L'*Enfer* a trente-quatre chants, le *Purgatoire* et le *Paradis* chacun trente-trois. En tout cent chants. Par une sorte d'affinité mystérieuse,

L'ENFER.

IV.— L'enfer est une immense spirale descendante. Il se compose de dix vastes compartiments, savoir : un vestibule et neuf cercles. Ces cercles sont tous concentriques, et pénètrent, en se rétrécissant toujours, jusqu'au centre de la terre en formant un cône renversé.

Après avoir franchi la porte des enfers, on trouve le vestibule coupé en deux moitiés par l'Achéron.

La première moitié, avant d'arriver au fleuve, renferme les âmes sans vertus et sans vices.

La seconde moitié, après avoir passé le fleuve, forme les limbes, qui sont :

Le premier cercle de l'enfer, séjour des enfants morts sans baptême.

Le deuxième cercle est le séjour des luxurieux.

Le troisième cercle, des gourmands.

Le quatrième cercle, des prodigues et des avares.

Le cinquième cercle, des vindicatifs.

Le sixième cercle, des hérésiarques.

Mais, avant de passer à la description des autres

de prédilection évidemment non fortuite, symbolique peut-être, les trois *cantica* se terminent toutes par le même mot : les *Étoiles*.

cercles, le poëte s'arrête dans son onzième chant pour jeter un coup d'œil sur tout ce qu'il a vu et sur ce qui lui reste encore à voir. Il considère cette dernière portion comme un nouvel enfer, qu'il partage en trois cercles.

Le premier cercle de cette division nouvelle est le septième de tout l'enfer. Il se subdivise en trois girons, qui contiennent les différentes sortes de violences.

Le deuxième, qui est le huitième de tout l'enfer, se subdivise en dix vallées, où sont renfermés tous les genres de perfidie.

Le troisième, qui est le neuvième et dernier de l'enfer, se subdivise encore en quatre girons, où sont punis tous les traîtres.

Au milieu de chaque cercle il y a toujours un gouffre qui conduit au cercle suivant. Le poëte emploie divers moyens pour descendre de l'un à l'autre.

Dante commence ainsi son premier chant :

Au milieu de la vie, en mon passage humain,
Errant, j'avais déjà perdu le droit chemin ;
Je me vis tout à coup dans une forêt noire,
Qui renouvelle encor la peur dans ma mémoire.
Et, quant à dire ici quelle est cette forêt
Sauvage, âpre et profonde, où mon pas s'égarait,
Ce serait une chose à ce point douloureuse,
Qu'à peine si la mort me semble plus affreuse ;
Mais je dois, pour traiter des biens où je parvins,
Narrer ce que j'ai vu des mystères divins ;
Dire je ne sais trop comment en ce lieu sombre
J'entrai. — tant, sous le poids de la nuit et de l'ombre.

J'étais plein de sommeil au moment détesté
Où loin du vrai sentier je m'étais écarté.
Or, arrivant enfin sur la plage isolée,
Au pied d'une colline où finit la vallée
Qui m'oppressait le cœur d'un effroi si profond,
Les yeux levés, je vois les épaules du mont
Se vêtir des splendeurs de l'astre qui nous mène,
Et seul au droit chemin guide la race humaine.
Alors, pour un moment, sous le rayon de feu,
La profonde terreur put s'apaiser un peu,
Qui, durant cette nuit d'angoisse et de ténèbres,
Dans le lac de mon cœur glaçait ses flots funèbres ;
Et, tel qu'un naufragé sauvé du gouffre amer,
Qui s'arrête éperdu sur le bord de la mer
A contempler encor les périlleuses ondes,
Défaillant, je plongeais l'œil aux gorges profondes
D'où ne sortit jamais un seul vivant, hélas !
Puis, ayant reposé mon corps déjà bien las,
Je revins à gravir la côte solitaire,
Et mon pied le plus ferme était toujours à terre.
Soudain une panthère alerte, au poil rayé,
Vient à moi bondissante et m'arrête effrayé.
Et me défend si bien l'accès de la clairière,
Que je faillis vingt fois retourner en arrière.

Le jour naissait, au ciel le soleil se montrait
Suivi de tous ces feux dont l'éclat l'entourait,
Quand le divin amour, à son heure première,
Sur l'œuvre de beauté répandit la lumière.
Le poil de l'animal réjouissant aux yeux,
Et l'heure et la saison et le matin joyeux,
Tout m'était bon espoir, mais bientôt je palpite
D'effroi, lorsqu'un lion vers moi se précipite,
Fier, affamé, troublant les airs dans sa fureur.
Une louve suivait, son affreuse maigreur
Témoignait sur son corps ses appétits voraces.
Elle avait fait grand deuil à de nombreuses races.

Son funeste regard me glaça tout entier,
Et je perdis l'espoir de gravir le sentier....

C'est alors que Virgile apparaît au voyageur terrifié. Dante supplie le glorieux fantôme de lui venir en aide, et, quand Virgile s'est nommé après l'avoir engagé à gravir la colline attrayante, source de toute joie et principe de tout bien, Dante continue :

Mais, le front rougissant, Virgile, est-ce bien vous,
Fleuve du beau parler, aux larges flots si doux?
Lui dis-je, près de vous, flambeau de poésie !
Me serve mon amour pour votre œuvre choisie !
Car vous êtes mon maître et mon unique auteur;
Car de vous seul enfin j'ai pris l'art enchanteur
De composer des chants qui verront un autre âge.
Or, ce monstre effrayant me poursuit de sa rage.
Voyez ! et sauvez-moi de lui, sage puissant !
Car la frayeur m'accable et me glace le sang.

Virgile réconforte son courage, et lui conseille de prendre une autre route pour éviter la louve implacable. Il prédit que celle-ci, du reste, trouvera son vainqueur; ce vainqueur, ce *lévrier* généreux, qui sauvera l'Italie de sa misère, doit chasser la louve de ville en ville, jusqu'à ce qu'il la précipite aux enfers. Virgile ajoute ensuite :

Suis-moi donc, et je vais te guider tout à l'heure
Dans l'éternelle nuit où l'on grince, où l'on pleure ;
Là, criants et courbés sous le poids du remords,
Invoquant le bienfait d'une seconde mort,
Là, tu pourras ouïr et les races damnées
Qui hurlent dans l'enfer depuis longues années

Et ceux qui sont heureux en leur brûlant séjour,
Parce qu'ils ont l'espoir de le quitter un jour.

Puis, si tu veux atteindre au glorieux asile,
Pour te guider plus tard en ta marche docile,
A de plus dignes mains je confierai tes pas;
Car le grand empereur ne me laisserait pas,
Moi qui n'ai pas vécu sous la loi plus qu'humaine,
Approcher des confins du céleste domaine.
Il gouverne en tous lieux, et son bras tout-puissant.
Dans le grand héritage au trône éblouissant,
A fondé la cité de sa gloire éternelle.
Heureux ceux qu'il rassemble à l'ombre de son aile!

Poëte! oh! par celui qui vous fut inconnu,
Lui dis-je, menez-moi dans ce lieu sombre et nu
Qu'habite la douleur, et, préservant ma voie
De tant de maux affreux, faites que j'entrevoie
Aussi le grand saint Pierre aux célestes parvis.
Le fantôme à ces mots marcha, je le suivis.

Il faut s'arrêter un instant à ce début mystérieux de l'*Enfer*.

On a dit que, par la sombre forêt, Dante désigne la vie publique, qu'il aborda à l'âge de trente-cinq ans, *au milieu du chemin de la vie*, dans le conflit des passions et des guerres civiles. Selon d'autres commentateurs, c'est la forêt des vices. Peut-être faut-il accueillir les deux interprétations à la fois. Dante ne se déplaît pas à ces doubles significations d'une même allégorie. De même les trois animaux peuvent représenter, comme on l'a dit, la luxure, l'orgueil et l'avarice; mais, en se rappelant la vie de Dante et les calamités qui fondirent sur lui, précisé-

ment à l'âge où il suppose qu'il est descendu aux enfers, il est impossible de ne pas voir, dans la panthère, la République de Florence, tachetée de deux couleurs (les *blancs* et les *noirs*, que Dante au pouvoir combattit à la fois par l'exil); — dans le lion furieux, Charles de Valois, guerrier renommé et si fatal aux *blancs;* — dans la louve affamée, la cour de Rome au temps de Boniface, et la persécution acharnée qui fit au poëte son éternel supplice.

La colline attrayante, c'est la montagne de la vérité, où resplendit toute lumière, mais que Dante, égaré dans les passions terrestres, et oublieux du souvenir sacré de Béatrix, reste impuissant à gravir.

Virgile est ici le symbole de l'étude et de la haute poésie, qui élèvent l'âme au-dessus des appétits de la chair, des fureurs de l'ambition et des attaches terrestres de l'avarice.

Le *lévrier,* enfin, est sans doute un des guerriers, — Uguiccione ou Cane della Scala, — par qui Dante espéra tour à tour le salut, la paix, l'unité *di quell' humile Italia.*

Le poëte arrive au second chant :

Déjà le jour fuyait, et l'ombre solitaire
Appelait au repos les enfants de la terre ;
Et, seul, je m'apprêtais à ces rudes combats
De labeur et pitié qui m'attendaient là-bas ;
A ces luttes de morne effroi, dans la nuit noire,
Qu'aujourd'hui sans erreur décrira ma mémoire.

Mais bientôt, irrésolu dans son projet, il sent fai-

blir son courage, et s'étonne d'avoir mérité la faveur si rare d'un tel voyage. Il interroge alors Virgile, qui le rassure et lui dit :

Apprends ce qui m'amène à toi, sache comment
Mon cœur fut accessible au cri de ton tourment.
Je me trouvais alors au milieu de ces ombres
Que suspend leur destin au bord des rives sombres;
Une femme apparut, belle de tant d'appas,
Qu'à son premier vouloir j'accourus sur ses pas.
Les astres brillent moins que ses yeux, — sa voix d'ange
Avait, suave et pure, une harmonie étrange. —
Fils de Mantoue, ô vous dont le renom est tel
Qu'il vit encore au monde et doit être immortel,
Mon ami, qui n'est pas l'ami de la fortune,
Trouve au désert lointain une gêne importune;
Il fléchit sous le poids de l'épouvantement,
J'en crois ce qu'on m'a dit, et crains qu'en ce moment,
Lorsque des cieux pour lui j'accours toute tremblante,
Mon aide ne lui soit trop tardive et trop lente.
Allez à lui! parlez, que vos divins accents
A ces déserts remplis de piéges incessants
L'arrachent! — Qu'il revienne aux sentiers de la vie,
Allez et rendez-moi la paix qui m'est ravie!
Car je suis Béatrix. — Faites ce que je veux,
Je vais d'où je descends, au séjour de mes vœux;
L'amour auprès de vous a dicté ma prière,
Mais, quand j'aurai laissé ces lieux bien loin derrière,
Alors, et bien souvent, aux genoux du Seigneur
Je dirai votre nom en lui faisant honneur....

Dante, alors, rassuré par la pensée que Béatrix veille sur lui du haut des cieux et doit l'aider à pénétrer jusqu'à elle, s'écrie à son tour :

Soient bénis à jamais, celle que mes alarmes

Touchent, et vous si doux, qui reçûtes ses larmes !
Vos discours m'ont rendu ma première vertu.
J'ai honte maintenant de mon cœur abattu.
Parlez ! vous me voyez tout prêt à me soumettre ;
Vous êtes mon seigneur, et mon guide et mon maître !

Ainsi disais-je ; l'ombre à ces mots descendit,
Et moi je la suivis dans un sentier maudit.

Au troisième chant, les deux poëtes trouvent la porte des enfers et la magnifique inscription si célèbre :

Per me si và nella città dolente...
Lasciate ogni speranza voi che'ntrate...

« C'est par moi qu'on arrive à la cité dolente ;
« Par moi que s'ouvre ici l'éternité brûlante,
« Par moi qu'aux sombres bords, où la terreur conduit,
« Chez la race maudite on descend dans la nuit.
« La justice, l'amour et la sagesse sainte,
« Jadis m'ont imposée à la funèbre enceinte.
« De ce qui fut créé dans le règne des jours,
« Rien n'existe avant moi qui ne dure toujours.
« C'est pour l'éternité que j'enclos la souffrance :
« Entre ! et, qui que tu sois, laisse là l'espérance !

Ces mots, dit Dante,

Ces mots, les yeux fixés en haut, je les pus voir
Écrits sur une porte en caractère noir.
— Maître, ai-je dit alors, ces paroles sont dures.
Mais lui : C'est dans ces lieux d'infernales tortures
Qu'il te faudra laisser la crainte, car voici
Que toute lâcheté doit expirer ici.
Car nous voici venus aux sphères que j'ai dites,
Où plus il n'est d'espoir pour les races maudites. —

Et lui, le front rempli d'un calme surhumain,
Me faisant réconfort, prit ma main dans sa main;
Puis il m'introduisit sous les voûtes secrètes.
Soupirs, plaintes et pleurs de ces mornes retraites
Surgissaient; et, roulant par cette obscure nuit,
Faisaient à l'unisson un si lugubre bruit,
Que je me pris à fondre en pleurs, à l'instant même.
Or, la confusion des langues, l'anathème
Et les cris de torture et les cris de fureur,
Le désespoir hurlant le blasphème et l'horreur,
Les perçantes clameurs, rauques et heurtant l'ombre,
Et se mêlant au choc affreux de mains sans nombre,
Fouettaient l'air, dans la nuit noire, comme des vents
Roulant les tourbillons dans les sables mouvants...

Alors, moi, qui d'erreur avais la tête ceinte :
Qu'entends-je? Quelle est donc, en cette noire enceinte,
La foule qui se rue ainsi par les douleurs?
— Ces âmes sont ici nombreuses dans les pleurs.
Toutes furent là-haut, continua le sage,
Sans vice ni vertu pour marquer leur passage...

Les voyageurs sont ici parmi les trépassés dont n'a voulu ni le ciel ni l'enfer.

Ces malheureux qui n'ont jamais vraiment connu
La vie, à leurs tourments présentaient un corps nu;
Et mouches et frelons les couvraient de morsures;
Et, sous leurs pieds, le sang jailli de leurs blessures,
En se mêlant aux pleurs dont ils étaient couverts,
Abreuvait à loisir d'insupportables vers.

Arrivés au bord de l'Achéron, les poëtes voient le vieillard Caron debout dans sa barque, et prêt à passer sur le fleuve les âmes réunies à son appel. Caron, reconnaissant Dante pour un vivant, le repousse d'une

voix pleine de colère; mais Virgile intervient, et apaise le fatal nocher, qui

... Calme alors ses yeux aux deux charbons ardents.
Mais, la pâleur au front, le grincement aux dents,
Les âmes, en oyant cette parole amère,
Se prirent à maudire et leur père et leur mère.
Dans leur accablement et dans leur nudité,
Elles blasphémaient Dieu, le jour, l'humanité,
Les lieux, les temps, leurs fils, les fils de leur semence,
Et poussaient à la fois de longs cris de démence.

Caron leur fait traverser le fleuve, et Virgile, le maître au parler plein de grâce, instruit Dante, en lui disant : Mon fils,

Tous ceux que prend la mort dans le courroux de Dieu
Ont hâte à traverser le fleuve dans ce lieu.
De toute région ils s'y pressent ensemble;
Car ce juste courroux dont l'appel les rassemble,
Alors qu'il les poursuit, ardent à les saisir,
Sait donner à l'effroi la force du désir.
Une âme juste est chose en ces lieux inconnue ;
Et c'est pourquoi Caron gourmandait ta venue.

Il finissait; ces lieux pleins de tant de terreur
S'ébranlèrent, si bien que ce penser d'horreur
Me baigne encor l'esprit d'une âcre sueur froide ;
Puis la terre se fit gémissante; un vent roide
Passa. — La nue en feu vomit l'éclair vermeil,
Et je me sentis choir comme en un lourd sommeil.

Au chant suivant, Dante se réveille de l'autre côté du fleuve, sur le bord des limites qui forment le premier cercle des enfers; il y voit les enfants morts sans baptême, et les grands hommes qui, n'ayant pas

connu le vrai Dieu, n'ont obéi qu'à la loi naturelle.

Là passent, silencieux et graves, les héros, les princes de la science et de la poésie. C'est cette espèce d'Élysée calme et verdoyant qu'habitait Virgile, et qu'il a quitté pour aller au secours de Dante. Celui-ci continue :

Et j'ouïs une voix dans la foule muette
Crier : Honorez tous l'altissime poëte!
Le poëte revient, qui nous avait laissés.
La voix se tut ; — je vis quatre grands trépassés
Venir. — Dans leur aspect ni tristesse ni joie.
— Voici celui qui marche en tête dans la voie,
Dit mon bon guide ; il porte un glaive dans sa main
Et semble comme un sire au milieu du chemin.
C'est le poëte-roi, c'est le divin Homère,
Puis Horace, fameux dans la satire amère,
Puis Ovide et Lucain. Eux quatre que tu vois,
Tous partageant le nom que m'a donné la voix,
L'honorent, en fêtant mon ombre un jour absente.—
Je voyais donc l'école à la beauté puissante
De ce maître et seigneur de l'épique trésor,
Aigle planant sur tous dans son sublime essor!
Après quelque entretien, tous vers moi se tournèrent,
Et leurs fronts, d'un salut gravement s'inclinèrent,
Tandis que souriait mon maître et mon seigneur ;
Puis, dans leur noble rang, pour me combler d'honneur,
Ils m'admirent sixième au nom qui les rassemble,
Et vers la flamme alors nous avancions ensemble.
Touchant en nos discours mille propos divers,
Beaux alors, mais aussi beaux à taire en ces vers.

Dante énumère ensuite tous les illustres, — savants, guerriers, littérateurs, législateurs, ou héroïnes célèbres qu'il put contempler dans ces lieux. Puis, quit-

tant à regret la glorieuse compagnie des poëtes pour suivre encore son doux guide, il rencontre le juge des enfers au bord du cercle où la luxure trouve son châtiment. Dante reprend alors :

J'arrive au second cercle où moindre est le contour;
La douleur poinct plus fort, criant plus âpre autour.
Là, l'horrible Minos, qui grince de vengeance,
Juge et frappe d'arrêt la criminelle engeance.
Arrivés en ce lieu, les pâles trépassés
Confessent devant lui tous leurs crimes passés;
Et lui, grand instructeur des choses criminelles,
Marquant leur place au sein des peines éternelles,
Désigne les degrés des cercles souterrains
Par les plis de sa queue à l'entour de ses reins...

Virgile, aplanissant encore les difficultés qu'oppose Minos au passage d'un vivant, les deux voyageurs hâtent alors le pas.

Là, des rumeurs sans fin l'affreux concert commence;
Là, mille et mille voix, poussant la plainte immense,
Ont frappé mon oreille, — et me voilà venu
Aux profondes horreurs du lieu terrible et nu.
Ici, toute lumière est muette; dans l'ombre,
Les vents entre-heurtés comme sur la mer sombre
Roulent en mugissant leurs flots impétueux,
Et par mille détours, âpre et tumultueux,
L'ouragan infernal froisse, entrechoque et roule
Les âmes qu'il balaye au roulis de sa houle.
Mais, quand le tourbillon, par les gouffres étroits,
Va désespérément les heurter aux parois,
Aussitôt toute voix, dans la noire ravine,
Blasphème en pleurs, en cris, la puissance divine.

Là sont tous les maudits, qui expient le péché de

la chair. Là, Pâris, Hélène, Cléopâtre, Tristan, Sémiramis, Achille, Didon, et des milliers encore. Dante s'attendrit à voir tant d'illustres victimes, et supplie son guide de lui permettre un instant

D'entretenir ce couple uni, que le grand vent
Comme un léger fardeau va toujours soulevant.
Mais lui : Lorsque bientôt tu verras dans l'espace
Se rapprocher de nous le tourbillon qui passe,
Au nom de cet amour qui les pousse de front,
Appelle-les ; alors les deux âmes viendront.
Et, sitôt que vers nous la colonne mouvante
Les roula, — j'élevai ma prière fervente :
Ames tristes ! venez, leur dis-je, car je veux
Vous parler, si l'enfer ne s'oppose à mes vœux.
Comme au nid tant aimé volent à tire-d'ailes,
A l'appel des petits, deux colombes fidèles,
Ainsi, loin de Didon, par l'air sombre et méchant
Les deux ombres venaient à mon appel touchant.

« — Être doux et pieux, ô toi, me dirent-elles,
Qui viens nous visiter aux douleurs immortelles,
Nous qui laissons au monde une tache de sang,
Si nous étions aimés du maître tout-puissant
Nous le prierions pour toi, puisque ton âme semble
Émue à voir les maux qui nous brisent ensemble.
Te plaît-il écouter ou parler ? — Nous voici,
Nous allons te parler et t'écouter ici
Pendant que l'ouragan nous y fait quelque trêve.
Moi, dit l'une, j'ai vu le jour sur cette grève
Où le Pô, qui conduit sa suite au gouffre amer,
Va bercer son repos dans le lit de la mer.
Amour qui se prend roide au feu d'une belle âme
Pour mes attraits perdus vint allumer sa flamme
(Et c'est un souvenir ardent à m'opprimer),
Amour à nul aimé ne fait grâce d'aimer,

De telle passion il me rendit éprise,
Qu'ici même, tu vois, rien encor ne la brise.
Amour enfin nous fit même mort, — et je dis
Que Caïn attend l'homme à qui je fus jadis. »

Ainsi gémissait l'ombre, et je penchais la tête,
Et mon sein se gonflait si fort, que le poëte
Me demandait ma peine et quel penser j'avais.
Et je lui dis : Hélas ! mon seigneur, je rêvais
Dans quels heureux instants, dans quelle ivresse d'âme,
La douloureuse mort prit l'amant et sa dame.
Et me tournant alors vers eux : — O Francesca,
Je pleure, et les malheurs que le sort te marqua
Me font triste et rempli de pitié, dis-moi comme
Tes désirs incertains parlèrent pour cet homme,
Comme au temps des soupirs l'amour perdit ton cœur?
« — Nos plus cruels tourments, dit-elle, en leur rancœur,
N'auront jamais, hélas ! rien qui tant nous ulcère
Qu'un souvenir de joie au jour de la misère !
Et ton maître le sait, et pourtant si tu veux
Par un tendre intérêt écouter nos aveux,
Et savoir d'où nous vint l'amour qui nous rassemble,
Comme celui qui pleure et parle tout ensemble,
Pleurant, parlant, je vais contenter ton désir.
Donc, nous lisions un jour, par un charmant loisir,
Lancelot, qui d'amour subit la douce étreinte;
Et nous étions tout seuls, et nous étions sans crainte,
Et maintes fois nos yeux se suspendaient aux yeux;
Maintes fois, en lisant le roman gracieux,
Nos couleurs à tous deux fuyaient notre visage.
Mais, pour nous perdre, hélas ! il suffit d'un passage.
Quand l'heureux Lancelot ose enfin déposer
Sur un divin sourire un enivrant baiser,
Lui qui de ses baisers plus jamais ne me sèvre,
Sur ma lèvre, en tremblant, vint à coller sa lèvre,
Et l'auteur fut pour nous Galéhaut, car voilà
Que nous ne lûmes plus au livre ce jour-là. »

Or, pendant qu'elle dit la douloureuse histoire,
Son amant pousse au ciel sa plainte expiatoire
Avec tant d'amertume, avec tant de sanglots,
Que la pitié me prend, et les larmes à flots
M'étouffent, en voyant quelle douleur le navre,
Et je tombe à l'instant comme tombe un cadavre.

Francesca de Rimini, à qui Dante a donné l'immortalité dans cette page, était, on le sait, fille d'un Guido de Polenta, seigneur de Ravenne, sœur de Bernardino de Polenta, compagnon de Dante à Campaldino, et tante de Guido Novello, qui fut l'hôte du poëte et lui rendit les derniers honneurs. Francesca, parlant du lieu de sa naissance, désigne la ville de Ravenne, assise au bord du Pô, là où, grossi du tribut de tous ses affluents, il va se jeter à la mer. Enfin, l'homme réservé, selon elle, au gouffre de Caïn, est celui qui fut son époux, Gianetto Malatesta, seigneur de Rimini, lequel, laid, boiteux et bossu, s'avisa d'épouser, — à l'aide d'une supercherie, l'une des plus belles femmes de son temps ; tandis que son frère, Paolo Malatesta, aussi brave et bien plus attrayant, possédait déjà le cœur de la jeune fille. Or, ce qui devait arriver arriva; Gianetto, ayant un jour surpris les deux amants, les perça du même coup de son épée.

Pour faire bien comprendre les paroles de Francesca, il faut rappeler que le roman de *Lancelot du Lac* était alors, selon l'expression de Rivarol, le bréviaire des amants. La lecture des amants du chevalier et de Ginèvre, femme du roi Marc, fut la première confidence de Paul à Françoise, et le premier baiser

des héros du roman trouva un écho charmant et fatal dans les deux jeunes âmes, qu'un même sentiment confondit.

Françoise, forcée d'avouer sa faute, dit avec pudeur que *le livre leur fut Galéhaut*. Dans le roman, c'est en effet un chevalier du nom dé Galéhaut qui se fait le complaisant de Lancelot et de Ginèvre. Puis la jeune femme ajoute :

> Et nous ne lûmes plus au livre ce jour-là...
> *Quel giorno più non vi leggemmo avante.*

Mot plein de grâce, qui trahit toute la confusion du souvenir si triste et si doux, et où revit, même dans les angoisses de l'enfer, toute l'émotion du premier bonheur.

Il faut bien s'arrêter un instant encore, après tous les commentateurs, sur ce morceau, qui n'a peut-être rien d'égal dans aucune littérature.

C'est, en effet, tout le cœur de la femme qui parle ici par la bouche d'un grand poëte.

Chaque mot contient un sentiment, chaque vers une gracieuse image. Cette lecture qui s'interrompt à chaque instant, ces regards qui se rencontrent silencieux, rêveurs et charmés, qui se plongent à l'envi l'un dans l'autre et s'enivrent jusqu'au délire, ce divin sourire de l'amante, où vient se poser et mourir le baiser, comme l'abeille pâmée sur l'arome d'un lis, cette défaillance des deux âmes, le livre qui tombe, le cri de bonheur, qui se change en un cri de mort sous l'épée du vengeur apparu : — tout ce passé qui n'est plus

qu'un rêve ; — puis la réalité du présent, l'enfer, cette tourmente noire, symbole punisseur des orages de la passion ; ce vol à deux dans la même trombe, cette union éternelle, ravissement à la fois et supplice ; cette ivresse douloureuse qui remplit encore tout le récit de la jeune femme, ces retours où le remords ne peut même pas se défendre du regret ; la faute qui s'accuse et ne peut se maudire ; la faiblesse touchante qui cherche son excuse dans l'irrésistible loi de la fatalité d'amour :

Amour à nul aimé ne fait grâce d'aimer ;

cet amour, enfin, plus fort que l'enfer, qui survit à la mort, au jugement, au châtiment terrible ; que l'éternité même ne saurait lasser, qu'elle ne doit pas vaincre, tout cela, mise en scène, récit, attitude, et le détail et l'ensemble, tout cela ne fait-il pas un drame varié, complet, le plus humain, le plus touchant, le plus vrai peut-être, qui soit jamais éclos d'un soupir du génie et d'une larme de la muse ?

Mais aussi, combien ici nous avons dû sentir notre impuissance à tout rendre ! Si, en nous serrant contre le texte, nous avons conservé, comme nous le croyons, la couleur et la simplicité, qu'avons-nous fait de la grâce, de l'harmonie, et de ce divin *je ne sais quoi* plein de surprise et de charme, qui fera toujours dire que le génie garde bien son secret * !

* La poésie et la peinture se sont disputé ce sujet. On se rappelle l'admirable dessin de M. Ingres représentant Paolo

Du reste, il faut le reconnaître, les critiques les plus farouches au poëte de l'enfer, qui s'en rit, n'ont pu retenir eux-mêmes leur cri d'admiration devant les beautés de ce cinquième chant.

Pour nous, nous voulons seulement constater encore combien Dante est un génie complet ; combien sont superficiels les jugements de ceux qui, sans le lire, lui accordent l'énergie, la force, la terreur, une certaine grandeur brutale, et lui contestent la grâce, le sentiment, l'émotion du cœur. C'est le propre des hommes comme Dante, d'avoir des cris dignes d'eux-mêmes dans toutes les gammes de toutes les passions. Amant, soldat, théologien, poëte, vengeur de ses malheurs et de sa cause, celui-ci est toujours grand. A de telles hauteurs, le génie n'est plus une spécialité, c'est une souveraineté sur plusieurs mondes, une universalité ! Cet épisode de Françoise de Rimini ne nous rappelle-t-il pas encore le poëte des *consolations* et ces vers :

Les trésors du génie épanchés en tendresses...
L'aigle plus gémissant que la colombe au nid !...

Dante reprend bientôt ses esprits, et, passant au troisième cercle, il y trouve, sous une pluie empestée,

aux genoux de Françoise. C'est le frisson de l'amour dans l'idéal. Rien de plus chaste, de plus pur, et cependant le livre tombe ! — On se rappelle aussi cette page plaintive, pour ains dire, où M. Scheffer, peignant la tempête infernale où roulent les deux amants éternels, a prodigué toutes les mélancolies de sa poésie.

dans une atmosphère douloureuse et glacée, les maudits qui expient le péché de gourmandise. L'un d'eux, Florentin d'origine, reconnaît Dante, et lui prédit les luttes de parti qui vont désoler leur commune patrie *.

Les deux poëtes s'éloignent pour atteindre au quatrième cercle, où les avares et les prodigues, les avares se cramponnant à leurs trésors, les prodigues les rejetant au contraire au loin, et tous s'entre-choquant ensuite dans une mêlée furieuse, font, par la forme même du châtiment, image à la faute expiée.

Au quatrième cercle alors tournant nos pas,
Nous prenions plus d'espace au pays du trépas.
Là vient le crime en pleurs de tous les coins du monde.
O justice de Dieu! dans cette foule immonde,
Que de peine et de deuil j'ai vu de tous côtés!
Pourquoi par nos péchés tant de maux suscités?

Comme aux mers où Charybde a vu les eaux fumantes
Briser contre les eaux leurs crêtes écumantes,
Je voyais ces maudits, qui tous pliaient le dos
Sous le poids accablant de leurs rudes fardeaux,
Plus nombreux que jamais, sur ces mornes rivages,
Se heurter l'un à l'autre avec des cris sauvages.
Ils se heurtaient, et puis, après le choc brutal,
Chacun d'eux retournait à son élan fatal;

* A propos de cette prédiction, comme de toutes celles que Dante se fait faire à lui-même dans le cours de son voyage, il faut remarquer une fois pour toutes que le poëme est censé écrit en 1300, qu'il ne fut publié que longtemps après, et que le poëte a pu parler de tous les faits accomplis dans l'intervalle comme appartenant encore à un avenir plus ou moins éloigné.

Puis ils criaient : Pourquoi, d'une main si rapace,
Les tenir? — Toi, pourquoi les jeter dans l'espace?
Et, partageant le champ de nouveau devant eux,
Ils recommençaient tous avec leurs cris honteux,
Et, rentrés aussitôt dans l'orageuse lice,
S'exténuaient encore en l'éternel supplice...

Virgile explique à Dante le rôle que remplit en ce monde la Fortune, ministre du Très-Haut; puis tous deux arrivent au bord du Styx, qui forme un lac fangeux où se heurtent, se frappent et s'entre-déchirent, de la tête, des pieds, des mains et des dents, tous ceux dont la colère a dominé la vie. Là se trouve encore un Florentin, Philippe d'Argenti, à qui son rang élevé, sa force et ses richesses, avaient fait contracter des habitudes de despotisme si violentes, qu'il ne pouvait supporter la moindre contradiction sans tomber dans des accès de rage. Il se trouve pour l'éternité sans défense, exposé aux outrages des autres damnés, et, dans sa fureur impuissante, tourne sa dent contre lui-même.

Or, nous glissions alors sur le fleuve croupi,
Et voilà qu'un damné, dans la fange accroupi,
Se lève et dit : Qu'es-tu, toi qui viens avant l'heure? —
Et moi, je lui réponds : Sur ces flots que j'effleure,
Je passe et je m'en vais. Mais toi, monstre hideux,
Qui toi-même? — Je suis, vous le voyez tous deux,
A pleurer dans la fange une plainte éternelle.

— Reste, dis-je aussitôt, reste, âme criminelle.
Reste dans cette fange et dans ton deuil aussi,
Car je te reconnais, bien que boueuse ainsi. —

Et l'esprit, des deux mains à la barque s'accroche *,
Mais mon guide à l'instant, repoussant son approche :
Avec les autres chiens, dit-il, tu t'en iras! —
Puis le sage à mon cou jette soudain ses bras;
Il m'étreint, il s'écrie : Indignation sainte!
Gloire à celle, là-haut, qui de toi fut enceinte!
Cet homme fut jadis orgueilleux et hautain,
Nulle bonne vertu n'honora son destin,
Et son ombre ici même a conservé sa rage...
Combien de rois, là-haut, grands et fiers, que l'outrage
Attend après leur mort, qu'on verra sous ces eaux
Se ruer au bourbier comme de vils pourceaux!...

Nous voici venus au point qui forme à peu près la démarcation entre les vices et les crimes. Cette nouvelle enceinte, dont tout ce qui précède n'est que le vestibule, a pour défense une forteresse redoutable, que les poëtes avaient déjà aperçue de loin. A la vue de Virgile accompagné d'un vivant, les démons, furieux et tumultueux, poussent de menaçantes apostrophes, et rentrent, en fermant les portes, dans leur citadelle. — Virgile courroucé, Dante éperdu, attendent quelque temps encore; mais un bruit lointain se fait entendre, Dante s'écrie :

O vous tous dont ici l'entendement est sain,
Comprenez le savoir qui se cache à dessein
Sous le voile profond de mes bizarres rimes! —

* Tout le monde connaît l'énergique peinture où M. Eugène Delacroix a traduit, mieux que nous ne pouvons faire, l'âpre couleur de Dante, dans l'épisode de Philippe d'Argenti. Dante est inspirateur pour tous et dans toutes les écoles.

Voilà que s'en venait, sur la mare des crimes,
Le sauvage fracas d'un bruit plein de terreur,
Et l'une et l'autre rive en frémissait d'horreur.
Il ressemblait, ce bruit, au grand vent de l'orage,
Quand, sous un ciel de feu, par les bois il fait rage
Il va, sans trêve aucune, emportant dans ses flancs
Branches, fleurs et buissons, arrachés et tremblants;
Il va superbe, il roule, et son aile mouvante
Chasse pâtre et troupeaux dans la même épouvante.

C'est un ange irrité qui vient faire ouvrir la forteresse aux deux voyageurs, et s'éloigne en silence, après avoir en quelques mots dompté la rébellion et l'orgueil des démons.

Les poëtes pénètrent alors dans l'enceinte, et trouvent d'abord les hérésiarques, non pas les fondateurs de schismes ou de fausses religions, qui sont punis bien plus bas, mais les athées, les esprits forts, les incrédules. Là, nous rencontrons un des grands noms des luttes civiles de Florence, Farinata Degli Uberti. Chef gibelin à la bataille de *Monte-Aperto*, Farinata avait pris une grande part au massacre qui se fit de l'armée guelfe; mais, quelques-uns ayant parlé de détruire Florence, seul et menaçant, il s'opposa, l'épée à la main, à ce que cette proposition fût même discutée. Il reconnaît en Dante un ennemi de sa race; tous deux échangent des paroles de provocation et de défi, et Farinata finit par annoncer au poëte les malheurs qui doivent frapper tous les *blancs*, Dante compris. Puis le farouche vaincu retombe dans son lit de feu pour n'en plus sortir.

Les poëtes s'éloignent; Virgile explique à son com-

pagnon les dispositions générales de l'enfer, et la raison morale des supplices, basée sur la criminalité des fautes. Ces définitions et ces distinctions abstraites sont lourdes sans doute pour les ailes de la poésie, mais elles ont aussi leur grandeur.

Dante établit que tout crime relève d'une de ces deux impulsions funestes : la violence et la ruse. — Toutes deux arrivent à même fin, — l'injustice, et conduisent au même bût, — l'enfer. La fraude est plus naturelle à l'homme : Dieu la hait plus fort. La violence a trois aspects : blasphème, suicide, meurtre et brigandage ; violence contre Dieu, contre soi-même, contre le prochain. — La ruse a deux faces : on abuse celui qui n'a aucune raison de confiance, et celui qui se fie, celui dont la foi et l'affection sont trompées.

Et, dans ce dernier cas, il advient qu'on oublie
Tous les nœuds dont déjà la nature nous lie,
Et ceux, formés plus tard, d'où naissent entre tous
La foi particulière et les rapports plus doux.
Donc, au plus rétréci de ces gouffres immondes
Où l'horrible Dité * siége au centre des mondes,
Tout traître doit brûler pendant l'éternité...

Voilà toute la théorie de l'enfer ; c'est la doctrine des esprits les plus élevés du moyen âge, doctrine qui est fille d'Aristote et de la morale théologique, que Dante résume ici avec puissance.

Pendant cet entretien, les poëtes sont arrivés au premier compartiment du septième cercle, où *les vio-*

* Satan.

lents contre le prochain, assassins et tyrans, nagent et brûlent dans un fleuve de sang bouillant.

Au second compartiment du même cercle, sont punis *les violents contre eux-mêmes*, les suicidés et ceux qui se sont fait tuer. — Changés en arbres ou buissons, ils forment une forêt sinistre. Là, des volées de harpies et des meutes de chiennes noires, emblèmes des peines de la vie qui ont induit leurs victimes à se donner la mort, mutilent à chaque instant les douloureux feuillages. Virgile, pour faire bien comprendre à Dante cette funèbre métamorphose, l'engage à briser une branche d'un des arbres voisins. Dante obéit, et l'arbre alors pousse une triste plainte :

Puis un sang noir s'épanche, et le tronc recommence :
— Pourquoi me déchirer? N'as-tu point de clémence?
Chacun de nous fut homme avant d'être arbre ici;
Mais ta main nous devrait même plus de merci,
Quand d'un reptile impur nous eussions été l'âme.

Si d'une branche verte un bout est dans la flamme,
On peut voir l'autre bout, où petille un son clair,
S'égoutter et gémir au passage de l'air.
Ainsi le tronc brisé jetait par sa blessure
Et le sang et la plainte; et ma main trop peu sûre
Laissa choir le rameau dans l'effroi qui me prit.

— S'il eût pu, dit le sage, ô douloureux esprit!
Croire à ce qu'il peut lire en mes vers, — tout à l'heure
Il n'eût point de sa main blessé ton tronc qui pleure...

L'âme damnée raconte alors comment elle arriva à ce dégoût de la vie qui fait aimer la mort; c'est l'âme d'un courtisan, d'un favori de prince. La calomnie et

l'envie le noircirent; il fut disgracié. Il était innocent, mais il ne put supporter son malheur; il aspira au sommeil de la tombe, et *contre son sein de juste il s'arma d'injustice*. Il supplie enfin que, si l'un des deux voyageurs retourne à la clarté du jour, son innocence soit proclamée, son nom lavé de la flétrissure. Virgile promet au nom de son compagnon, et demande en retour :

— Pauvre être ici captif, veuille bien publier
Comme en ces nœuds impurs l'âme vient se lier.
Pourra-t-elle jamais briser leur rude écorce? —

Mon guide se taisait. Le tronc souffle avec force,
Et son souffle nous rend ces mots : — Je serai bref...
Lorsqu'une âme en fureur dépouille de son chef
L'enveloppe du corps, dans la septième sphère,
Minos, par son arrêt, à jamais la défère.
Où le hasard la pousse en la triste forêt,
Comme un grain du semeur tombé dans le guéret,
Elle germe en tombant, et dans ces champs impies
Elle est plante d'abord, puis arbre. — Les harpies
Dévorent ses bourgeons, et par maintes douleurs
Ouvrent en même temps une issue à ses pleurs.
Comme d'autres, un jour, nous reverrons nos restes,
Mais sans jamais vêtir ces dépouilles funestes;
Car l'homme n'a plus droit à ce qu'il s'est ôté.
Or, nous les traînerons dans le bois détesté,
Et chacune de nous pourra voir son cadavre
Pendu sur l'arbre impur où son âme se navre.

En continuant à marcher toujours dans ce troisième donjon, Dante et Virgile trouvent les sodomites; ces ombres doivent errer, pendant l'éternité, sous une

pluie de feu ; elles s'avançaient près de l'étroit chemin que suivaient les deux voyageurs, sur une chaussée élevée. Dante continue :

Et toutes regardaient, marchant l'une après l'une,
Comme on regarde au soir sous la nouvelle lune,
Et toutes clignotaient, cherchant notre profil,
Ainsi qu'un vieux tailleur en enfilant son fil.

L'une me reconnaît alors : — Prodige étrange!
Dit-elle en saisissant ma robe par la frange.
Puis, comme elle eut vers moi tendu son bras noirci,
J'examine son front par la flamme roussi,
Non cependant encore au point qu'il se refuse
A frapper à la fin ma mémoire confuse...

Dante reconnaît son vieux maître, Brunetto Latini, qui le supplie de régler un moment son pas sur la marche des maudits, pour qu'ils puissent converser ensemble sans s'arrêter, car,

Quiconque, dans ce lieu, s'assied quelques instants,
Sous le feu, sans bouger, brûle couché cent ans...

Brunetto s'informe alors comment et pourquoi Dante a pu descendre vivant aux enfers. Il l'encourage au bien, et lui recommande de rester digne de l'étoile qui préside à sa destinée, car, dit-il,

Car, si j'ai bien prévu ton sort pendant ma vie,
Tu dois atteindre au port : la gloire t'y convie.
Que, si la mort n'eût point hâté mon dernier jour,
Voyant le ciel là-haut pour toi si plein d'amour,
J'eusse excité ton âme à son œuvre fervente;
Mais ce peuple cruel, ingrat, et qui se vante

De descendre des monts de Fiesole, eut toujours
Quelque chose des rocs, ses antiques séjours.
Quand tu feras le bien, il te fera la guerre,
Car c'est raison qu'autour de la ronce vulgaire
La figue au doux parfum ne se puisse cueillir.
Peuple avare, envieux, prompt à s'enorgueillir,
Sa vieille renommée aveugle le désigne.
Garde-toi bien des mœurs de sa malice insigne.
Ton destin te prépare un si puissant renom,
Que tous les deux partis auront faim de ton nom ;
Mais que l'herbe toujours soit loin du bec cupide !
Que ce peuple maudit, comme brute stupide,
Fasse ordure sur soi, mais qu'il ne touche pas
La fleur, s'il en est une éclose sous ses pas,
Gardant dans le fumier cette semence sainte
Des vieux Romains venus en leur infâme enceinte,
Quand ce nid de malice autrefois fut créé ! —
— Si tout vœu fait par moi devait être agréé,
Repris-je alors, banni de la nature humaine,
On ne nous verrait point en ce sombre domaine,
Car il me reste au cœur, — souvenir triste et doux ! —
Image paternelle en mémoire de vous...
Seulement, je voudrais qu'il vous fût chose sûre,
Puisque ma conscience est toujours sans blessure.
Qu'aux volontés du sort je suis prêt en tout point ;
Telles prédictions neuves ne me sont point.
Donc, tournent à leur gré, sans me trouver revêche,
La fortune sa roue, et le manant sa bêche !...

Là sont avec Brunetto tous les littérateurs atteints du vice infâme. Au chant suivant, et dans le même cercle, sont les guerriers qui ont aussi encouru le même châtiment. Plusieurs Florentins reconnaissent Dante, à son vêtement, pour un fils de la belle patrie Ils se nomment ; tous furent illustres, tous avaient

eu, avec leur penchant hideux, de belles et grandes vertus. Dante s'émeut à les entendre, et, dit-il, sans la terreur du feu,

Je me serais vers eux précipité; — mon maître,
En ce moment, je crois, eût daigné le permettre.
Mais là, j'aurais brûlé sous l'ardente vapeur,
Et tout mon bon vouloir fut vaincu par la peur,
Bien qu'à les embrasser j'eusse été plein de joie.
Et je dis : Vos douleurs, au sable qui rougeoie,
M'ont fait plein de pitié, mais non pas de mépris,
Et ces regrets bien tard quitteront mes esprits,
Depuis que lui, par qui ma course fut guidée,
En de sages discours m'a pu donner l'idée
Que des morts tels que vous brûlaient aux noirs séjours.
Je suis de votre terre, et je gardai toujours
En grande affection des belles renommées,
Et vos noms honorés et vos œuvres aimées.
J'abandonne le fiel et passe aux fruits amis,
Que le guide sincère à présent m'a promis,
Mais au centre infernal il faut que je pénètre. —
— Si ton âme longtemps anime encor ton être,
Reprit alors l'un deux, et si ta gloire un jour
Doit resplendir brillante au plus heureux séjour,
Oh! dis, même valeur et même courtoisie
Parent-elles toujours notre cité choisie,
Ou bien a-t-on chassé ces vertus, sans merci?
Car Guillaume Borsier, qui se lamente ici
Depuis peu parmi nous, et suit ces autres ombres,
Nous désespère assez par des paroles sombres. —
— Une race nouvelle, un gain sans équité,
Ont engendré l'orgueil et l'inégalité,
Florence! et dans ton sein déjà tout souffre et pleure!
Et je disais ainsi, le front haut et sur l'heure,
Tous trois se regardaient d'un regard pénétré,
Ainsi qu'on fait toujours au sentiment du vrai...

Bientôt, par cette horreur de l'oubli qui anime tous les damnés en enfer, les âmes prient Dante de rappeler leurs noms à la terre ; puis elles s'enfuient rapidement en continuant leur ronde.

Plus loin, le poëte rencontre les usuriers, qu'il appelle les violents contre la société. Dédaignant de les nommer, mais voulant imprimer à leurs nobles noms la flétrissure de leur vie, il leur fait, par contraste, étaler leurs armes, honneur de la race, sur la bourse, honte de leur métier

Le trajet douloureux se continue. Voici le dixième cercle, qui forme dix vallées où sont punis tous les genres de fraude. Les voyageurs rencontrent d'abord les flatteurs, les corrupteurs, les séducteurs, qui ont travaillé pour eux-mêmes ou pour autrui. L'énergie de la flétrissure est toujours à la hauteur de l'indignation du poëte. Puis viennent les simoniaques, les violents au nom de l'Église et de Dieu même ; ici les rancunes du proscrit que Boniface a trahi, les animosités de l'Italien que Clément V a mortellement froissé par le transfert du saint-siége, le guelfe, longtemps abandonné, le gibelin, toujours impuissant, se trouvent d'accord dans leurs colères. La grande haine du génie se réveille, et la muse s'en inspire avec une audace sans égale.

Dans la vallée suivante sont les astrologues, les devins, les sorciers et les sorcières. Ces maudits venaient lentement, pas à pas et en silence ; et comme dans l'autre vie ils avaient voulu regarder trop loin dans l'avenir, dans les enfers, au contraire, ils ont

la tête tournée à rebours, de sorte qu'en baissant les yeux leur regard tombe sur leurs reins au lieu de rencontrer leur poitrine.

Plus loin encore, sont les prévaricateurs, les juges qui ont vendu la justice, les favoris qui ont vendu les grâces des princes ; ceux-là sont plongés dans un gouffre de bitume bouillant ; dès qu'ils s'efforcent de soulever un moment leurs membres hors de la poix gluante, des hordes de démons les harponnent à coups de trident et les font rentrer sous le flot qui bouillonne. Là Virgile a de nouveau besoin de toute son audace pour préserver son compagnon des atteintes de la bande infernale, et, malgré la terreur de Dante, tous deux sont réduits à marcher sous la garde des démons pour atteindre une nouvelle vallée.

Ici une observation est nécessaire.

La forme littéraire adoptée par Dante, ou plutôt le poëme qui, en dehors de toute théorie préconçue, est devenu l'expression de sa pensée et de son génie, cette forme voulait embrasser tous les genres, mêler l'élément comique à la terreur, à l'élévation, à l'orgueil de la tragédie. Le poëme, comme tous les grands édifices gothiques, fit donc une large part au *grotesque ;* et nous ne donnerions pas une véritable idée de la *Divine Comédie*, si nous ne produisions pas un seul échantillon de ce genre. Pour n'avoir pas à y revenir, nous prendrons pour type ce qu'il y a dans tout l'enfer de plus risqué. Dante est ce qu'il est, et il faut le prendre, le montrer tel qu'il est. Qui d'ailleurs plus que lui eut le droit d'oser et de vouloir?

Les démons se livrent à des jeux sinistres, à des échanges de paroles hardies, impudentes, cyniques. C'est au milieu de ces ébâts qu'un de leurs chefs désigne parmi eux la troupe qui doit accompagner les poëtes. Les noms sont burlesques et significatifs ; ce sont Malacoda, Graffiacano, Barbariccio, Farfarello, Rubicante, etc.

Dante a tout entendu, la terreur le domine :

O maître, dis-je alors, qu'est ceci? qu'écoutai-je?
Oh! marchons plutôt seuls sans que nul nous protége!
Si vous pouvez aller, laissons de tels secours!
Sage et plein de bonté pour moi, comme toujours,
Voyez! voyez, combien cette horde tenace
Grince hideusement et des yeux nous menace! —

Mais lui : Ne tremble point et laisse-les grincer :
C'est contre les damnés qu'ils veulent menacer. —

Puis tous, prenant à gauche, en leur audace insigne,
La langue entre les dents, comme pour faire un signe,
Regardaient vers leur guide, et lui, marchant devant,
Faisait de son derrière un instrument à vent *

Dante lui-même sait très-bien que c'est là une énormité; aussi cette insolente imagination lui revient-elle encore en mémoire au commencement du chant suivant, où il fait, avec une certaine complaisance, allusion à tous ses souvenirs de voyage ou de guerre pour caractériser plus nettement encore la nouveauté du signal des démons. — J'ai pu, dit-il,

J'ai pu voir quelquefois cavaliers de milice,
S'engager à l'attaque, avancer dans la lice,

* *Ed egli avea del cul fatto trombetta.*

Puis feindre aussi de fuir la plaine où l'on se bat.
O Arétins! j'ai vu dans vos chants de combat
Fuyards et fourrageurs, — et j'ai vu, je l'ajoute,
Férir plus d'un tournois, courir plus d'une joute,
Mon oreille entendit cloches aux grands marteaux,
Trompettes et tambours, et signaux de châteaux,
Nos instruments et ceux dont ailleurs on s'arrange;
Mais jamais n'ont usé d'un signal plus étrange.
Piétons ni cavaliers, ni même les vaisseaux,
Qu'étoiles et fanaux conduisent sur les eaux.
Nous suivions les démons que leur guide gouverne,
Guide affreux! Mais il faut l'ivrogne à la taverne,
Et le saint en l'église...

Plus loin commence un assaut terrible et comique, d'abord entre un démon et un damné; puis, quand le damné a joué son adversaire, entre le même démon et l'un de ses camarades; tous deux, dans leur combat sur le gouffre gluant, y laissent tremper leurs ailes et restent embarrassés. Les autres démons viennent à leur aide; mais, pendant ce temps-là, Dante échappe avec joie à cette fatale compagnie pour passer avec son guide à la sixième vallée, où sont punis les hypocrites. Ceux-ci marchent courbés sous une chape dorée et splendide à l'extérieur, mais doublée de plomb en dedans, et si lourde que leurs épaules craquent sous le poids; en vain ils se lamentent et pleurent; ils doivent marcher toujours. Plus loin, Virgile reconnaît qu'un démon l'a mal renseigné sur la route à suivre. La colère attriste son front. Dante s'effraye encore du trouble de son maître, et commence le vingt-quatrième chant sous cette impression :

Quand l'an est jeune encor, quand le soleil prolonge
Dans les eaux du Verseau ses crins d'or qu'il y plonge
Quand la nuit à moitié cède le pas au jour,
Et lorsqu'enfin le givre, arrivant à son tour,
De la neige, sa sœur, vient donner sur la terre,
Blanche et moins âpre aussi l'image encore austère,
Le manant, qui déjà chez lui manque de tout,
Se lève et voit les champs tristes blanchir partout.
Lors, se battant les flancs, il rentre en sa demeure,
Grondant de tout côté, comme le pauvre pleure,
En ne sachant que faire. — Il resort, et déjà
Prend espoir, en voyant qu'un seul instant changea
L'aspect des prés. Il cherche une housse champêtre
Et guide de nouveau ses troupeaux qui vont paître.
Ainsi me consterna mon maître, quand son front
Se couvrit d'un nuage; et, par un retour prompt,
De même après le mal, j'eus bientôt le remède.
Car, venu vers le pont brisé, celui qui m'aide
Se tourne et me regarde avec ce front si doux
Qu'il avait quand le mont se dressait devant nous...

Mais les deux poëtes ont à gravir dans des gorges pierreuses, sur des débris de rochers. Dante épuisé de fatigue hésite bientôt, et Virgile alors :

— Il te faut secouer tous ces lâches desseins,
Dit mon maître; en cherchant la plume et les coussins,
Tu ne trouveras pas celle qui te convie :
La gloire, sans laquelle en vivant cette vie,
On ne laisse pas plus de trace en l'univers
Que la fumée au ciel, ou que l'écume aux mers...

Et Dante :

... Montrant plus de vigueur que je n'avais sans doute,
J'ai force et vigueur, dis-je, achevons notre route.

Ils atteignent donc la septième vallée, où sont enfermés les brigands qui ont allié la fourberie au vol. Dante reconnaît encore un de ses concitoyens, et le proclame homme de sang et de haine. Le maudit, haineux et farouche toujours, avoue et son infamie et son crime sans courber la tête; puis, voulant rendre injure pour injure, il ajoute une nouvelle prophétie de malheur à celles que Dante a déjà recueillies :

Mais, pour que, s'il t'advient de fuir l'abîme noir,
Tu ne sois trop joyeux de ce que tu pus voir,
Écoute! et sois présent à mon dire : — Pistoie
De la race des *noirs* tout d'abord se nettoie.
Florence renouvelle et son peuple et ses mœurs,
Et du val de Magra Mars roule ses vapeurs,
Qui, traînant à l'entour la trombe impétueuse,
Au sein de la tempête âcre et tumultueuse,
Vont aux champs de Pizène éclater en combats.
L'orage s'en répand au loin, et roule à bas,
Si bien que tous les *blancs* tomberont sous sa flamme.

Et je t'ai dit cela pour te déchirer l'âme. —

Plus loin toujours, sont punis les concussionnaires. Les inventions du poëte deviennent de plus en plus étranges. Les damnés habitent au milieu d'un repaire de serpents et de reptiles de toute sorte, et la moindre piqûre change les hommes eux-mêmes en reptiles ou rend aux reptiles les formes humaines. Il y a dans tous ces tableaux une puissance d'exécution inouïe; mais le texte original, mais la langue de Dante peut seule prétendre ici à réaliser sa pensée.

Plusieurs Florentins encore prennent leur part de

ces nouveaux supplices, et Dante, qui aime bien sa patrie, mais qui sait la châtier, s'écrie avec colère :

Réjouis-toi, Florence! en tes destins amers,
Puisque ton nòm, courant les terres et les mers,
Jusqu'au fond des enfers s'épand à tire-d'aile;
Parmi tous ces larrons, dans ma course fidèle,
J'ai vu cinq de tes fils, et j'en rougis encor,
Et ce n'est pas non plus pour toi noble décor!
Mais, si le vrai parfois au matin vient en rêve,
Tu sentiras dans peu les misères sans trêve
Qu'au Prato mille vœux appellent sur ton front
Or, cela se faisant, ton destin sera prompt.
Et pourquoi n'est-ce pas encor l'heure implacable?
Car plus j'attends et plus cette attente m'accable!

Nous partons, et bientôt sur les degrés ardus
Des rocs brisés par où nous étions descendus,
Mon guide, remontant, m'enlève à cette terre;
Et, poursuivant ainsi la route solitaire,
Le pied, dans ces débris et ces blocs de rocher,
Sans l'aide de la main ne pouvait pas marcher.
Alors j'eus un grand deuil, et ce deuil se ranime
Quand mon esprit revoit ce que m'offrait l'abîme;
Aussitôt à mon cœur je mets un nouveau frein.
Il aura la vertu pour guide souverain,
Car, si ma bonne étoile, ou quelque loi plus belle,
Me guide au bien, mon cœur n'est jaloux ni rebelle,
Le pâtre, en s'asseyant au flanc des coteaux verts
Lorsque l'astre qui seul éclaire l'univers
Verse enfin des rayons moins brûlants sur la terre,
Et que la mouche cède au cousin solitaire,
Voit mille vers luisants dans le vallon lointain,
Qu'il vendangeait peut-être ou semait le matin;
Tout autant de lueurs dans ce huitième abîme
Resplendissaient alors, quand je vins sur la cime...

Ces flammes errantes, ce sont les guerriers perfides, damnés vêtus de feu ; la pointe ondoyante qui s'agite parle pour eux comme une langue. Virgile et Dante abordent une flamme qui renferme Ulysse et Diomède:

Lorsque le feu fut proche, et qu'en ces précipices
Mon maître vit l'endroit et l'instant plus propices,
Je l'entendis leur dire en venant auprès d'eux :
O vous qui dans la flamme ainsi brûlez tous deux,
Si j'ai pu vous complaire au gré de mon envie,
Vous complaire beaucoup ou peu durant ma vie,
Lorsqu'au monde d'en haut j'écrivis mes grands vers,
Restez, et qu'un de vous, me contant ses revers,
Dise en quels lieux il fut se perdre et rendre l'âme. —
Lors, le jet le plus grand de cette antique flamme
Commence à murmurer sans cesse, en se mouvant
Comme un feu sans repos que fatigue le vent,
Il remue en tous sens son ardente furolle
Comme eût fait une langue en prenant la parole,
Et nous jette ces mots : Quand je quittai Circé,
Qui me tint plus d'un an à Gaëte fixé,
Avant que de ce nom on nommât cette enceinte,
La tendresse d'un fils, la piété si sainte
Pour un père vieillard, le légitime amour
Qui devait réjouir Pénélope au retour,
Ne purent en mon cœur vaincre l'ardeur profonde
Que j'avais de connaître et de courir le monde,
Pour juger les vertus et les vices humains.
Alors, la haute mer m'ouvrit tous ses chemins,
Je pris un seul navire, avec la faible suite
Qui ne m'a plus quitté tant que je l'ai conduite.

Quand les hardis explorateurs furent arrivés aux colonnes d'Hercule, les compagnons d'Ulysse étaient

déjà bien las; mais il les releva par ces nobles paroles : O frères (c'est lui qui parle) :

— O frères ! dis-je alors, qui par mille dangers
Découvrez l'Occident et des cieux étrangers,
Au soir des quelques jours qui vous restent encore,
Accordez de connaître, au delà de l'aurore,
Tous les mondes déserts derrière le soleil;
Songez à vos destins et prenez-en conseil !
Nul de vous n'est créé pour vivre en brute immonde,
Mais pour chercher savoir et vertu dans ce monde. —
Et, mesurant la route après ce bref discours,
Tous furent si pressés d'en poursuivre le cours,
Qu'à peine aurais-je pu les retenir encore.

Donc nous tournons la poupe au pays de l'aurore,
Chaque rame est une aile en ce vol insensé,
Et toujours le vaisseau vers la gauche est poussé...
... Lorsqu'un mont gigantesque apparut à nos yeux;
Bruni par la distance et si haut dans les cieux,
Que je n'avais jamais rencontré le semblable.
Mais ce bonheur se change en deuil inconsolable,
Car soudain, de ces bords un tourbillon fumant
Court au flanc du vaisseau qu'il frappe en écumant;
Trois fois il l'a roulé sur les vagues profondes,
Puis il dresse un moment la poupe sur les ondes;
La proue est engloutie au gré d'un sort jaloux,
— Et la mer à la fin se referma sur nous ! —

Plus avant dans les fatales demeures sont les conseillers funestes dont la parole sema le trouble, le schisme dans l'univers, la haine et le crime dans les familles. Là sont Mahomet éventré et laissant traîner ses entrailles par terre; Curion, celui qui donna à César le conseil de franchir le Rubicon, la langue

coupée et sanglante ; Mosca, Florentin qui, dans les querelles civiles, donna un premier coup de poignard, et, s'écriant *ce qui est fait est fait !* ajouta qu'il fallait agir et non délibérer. Il élève ses bras vers Dante, et ses poings coupés laissent couler sur sa face le sang de sa plaie. Celui-là, dit Dante :

Levant ses bras manchots dans la nuit de ce bouge,
En sorte que son sang teignait sa face en rouge,
Me cria : De Mosca qu'il te souvienne aussi;
Ce qui fut fait est fait, disait-il, et ceci
Fut pour tous les Toscans semence de disgrâce ; —

Et de plus, dis-je encor, fut la mort de ta race! —
Ce qui fit qu'entassant douleurs sur ses douleurs,
Il s'enfuit comme un fou, honteux et plein de pleurs.
Moi je restais à voir tout l'horrible martyre;
Et je vis ce qu'hélas! je n'oserais redire,
Étant seul, et sans preuve à donner de ceci,
Si je n'avais pour moi ma conscience aussi,
Compagne d'un cœur pur qui s'affermit près d'elle,
Et trouve dans sa paix un bouclier fidèle.
Je vis, et certe ici je crois le voir encor,
Près de nous, sans son chef, venir un triste corp,
Il suivait les maudits marchant dans la nuit terne,
Et devant lui portait, en guise de lanterne,
Sa tête, qu'aux cheveux sa main droite prenait;
Et répétant : *Hélas !* de nous il s'étonnait.
Il semblait d'un flambeau s'éclairer par lui-même,
Deux en un, un en deux. — Et le maître suprême
Sait comme il le pouvait, lui qui seul règne là.

Au pied de notre pont le malheureux alla;
Puis, élevant ses bras, il éleva sa tête,
Pour rapprocher de nous sa parole inquiète.

Lors il dit : Oh ! vois donc quelle angoisse me mord,
Toi qui vas respirant au pays de la mort ;
Vois, s'il en est ailleurs une aussi douloureuse !
Fais connaître là-haut ma destinée affreuse,
Je suis Bertrand de Born, et je donnai jadis
Par conseil au roi Jean des sentiments maudits.
Contre le père ainsi je mis le fils en guerre,
Jadis Architophel plus que moi ne fit guère
D'Absalon et David semant les différends.
Or, ayant divisé de si proches parents,
Arrachée à mon tronc, je porte ainsi ma tête ;
Et j'offre de mon crime une image complète *.

En poussant toujours plus avant, nous arrivons, dans le vingt-neuvième et le trentième chant, à la dixième vallée, asile des faussaires et des charlatans qui ont cruellement abusé leurs dupes. Dante rencontre et reconnaît plusieurs maudits, dont les membres sont couverts des plus hideuses plaies. Tous grattent et déchirent avec une douloureuse ardeur les ulcères sanieux dont le *prurit* incessant les torture. Un de ces malheureux, qui, dévoré d'une soif brûlante, ouvrait avec désespoir sa bouche desséchée, s'adresse alors aux deux voyageurs :

— O vous qui sans douleur venez à la même heure,
Et je ne sais pourquoi, dans la sombre demeure,
Nous disait-il alors, regardez cependant,
Et daignez écouter les maux de maître Adam !

* Bertrand de Born, gentilhomme et troubadour célèbre, sema la division entre Henri II d'Angleterre et son fils. Dante le compare à Architophel, qui excita Absalon contre David.

Tout ce qui me plaisait, je l'avais en ma vie,
Las! et j'implore en vain un peu d'eau que j'envie!
Ces doux ruisseaux formant mille canaux divers,
Et qui du Casentin aux coteaux toujours verts
Descendent vers l'Arno, frais et pleins de mollesse,
Sont toujours devant moi, mais leur aspect me blesse;
Car cette douce image augmente à chaque instant
Le mal qui mord ma face et la décharne tant!
Cette juste rigueur qui me frappe et m'alarme,
Des lieux où j'ai péché se fait sa nouvelle arme
Pour susciter encor mes soupirs douloureux.
Là je vois la Romène où, pauvre malheureux,
Je fis des florins faux au coin de Jean-Baptiste,
Et mon corps y brûla pour cette cause triste;
Mais, si j'avais vu l'âme en proie à ma douleur,
D'Alexandre ou de Guide, ou bien du frère leur,
Je n'aurais pour Branda quitté ce doux spectacle *.
L'un est bien englouti dans notre réceptacle,
Si les maudits qui vont autour ne mentent pas.
Mais, que me fait? Ici sont enchaînés mes pas!
Que ne suis-je assez leste, en ma douleur insigne,
Pour pouvoir en cent ans avancer d'une ligne!
Oh! je serais déjà, dans le sentier affreux,
A les chercher, parmi tant de morts douloureux,
Dans les circuits qui font onze milles de marge,
Sans avoir plus pourtant d'un demi-mille en large.
Je suis à cause d'eux en ce triste réduit,
Car, eux et leur famille, autrefois m'ont induit
A frapper des florins à trois karats de fraude! —
Et je lui dis : Quels sont, par cette ombre où je rôde,
Ces deux morts accroupis, fumant comme, l'hiver,
Fument deux bras mouillés qu'on met à découvert,
Et qui gisant là-bas, s'étreignent à ta droite? —
— Je les trouvai tous deux, dans cette couche étroite,

* Les sources de Branda sont célèbres.

Dit-il, quand je tombai dans ces tristes séjours,
Et je crois que tous deux y seront pour toujours
Or, des deux ombres, l'une est la perfide femme
Qui fit contre Joseph le témoignage infâme *;
L'autre est le Grec Troyen, c'est Sinon le trompeur,
Et leur fièvre de feu cause cette vapeur...

Sinon, irrité de ces paroles, frappe alors le faussaire, qui riposte à son tour ; et tous deux échangent de violentes injures que Dante écoute avec curiosité; mais Virgile, le réprimandant, l'arrache à ce spectacle et l'entraîne vers le neuvième cercle, divisé en quatre girons, où sont punis tous les genres de traîtrise.

Sur le bord de l'abîme, les voyageurs ont rencontré les géants, les uns enchaînés, les autres en liberté. — Dante reconnaît les plus célèbres : Éphiralte, Nemrod, Briarée, Antée. Virgile prie ce dernier de les porter tous deux au dernier gouffre, où le Cocyte forme une mer de glace, et dont les plus noires profondeurs gardent Judas et Lucifer.

Dante, tremblant encore du contact d'Antée, s'effraye de sa tâche quand il lui faut redire de nouveaux et plus cruels tourments, et le trente-deuxième chant commence ainsi :

Si j'avais une voix et terrible et sauvage,
Telle qu'il la faudrait pour ce triste rivage
Qui supporte lui seul tous les rocs entassés,
J'exprimerais bien mieux le suc de mes pensers;

* La femme de Putiphar.

Or, en étant privé, ce n'est sans grande crainte,
Que je vais peindre ici l'infernal labyrinthe;
Car ce n'est point un jeu, ni le travail, vraiment,
D'une langue qui dit encor : *Papa, maman*,
Que de décrire ainsi cette base du monde;
Mais j'attends pour mes vers l'aide noble et féconde
De celles qui jadis ont, par des secours sûrs,
Fait l'aide d'Amphion, créant Thèbe et ses murs,
Et que mes chants toujours de leur sujet soient dignes!

O malheureuses gens, qui pour crimes insignes
Aux lieux durs à redire habitez sans repos,
Mieux vous eût-il valu d'être de vils troupeaux...

Là, les maudits étaient plongés dans la glace, livides et tout nus, et leurs dents claquaient *comme becs de cigogne*. L'un avait perdu ses oreilles par le froid. Deux frères qui s'étaient entretués sur la terre, tête contre tête, serrés, comme cloués l'un à l'autre, s'entre-heurtaient du front avec rage, et les pleurs de leurs yeux, gelés en coulant, les unissaient plus étroitement toujours. Plus loin, les damnés, grelottant dans leur bain glacé, se montraient plus nombreux encore. L'un avait fait couper la main à son parent, l'autre avait traîtreusement assassiné son oncle. Carlino de Pazzi avait vendu aux *noirs* de Florence le dernier château des *blancs* bannis. Camicion di Pazzi avait poignardé son hôte.

En marchant, Dante heurte alors du pied la face d'un de ces malheureux en larmes. Celui-ci, qui se lamente avec désespoir, c'est Bocca, qui, à la bataille de Monte-Aperto, causa la déroute des guelfes de Florence, en coupant le poing à leur porte-étendard. —

Dante veut savoir son nom, et lui promet, comme une faveur, de rappeler sa mémoire à la terre. Mais celui-ci, au contraire des autres morts, n'a soif que d'oubli, et refuse de se nommer, et le poëte, se laissant donc aller à un mouvement de colère :

Moi, je le prends alors par la nuque et lui dis :
Tu me diras le nom que tu portais jadis,
Ou pas un poil ne reste à ta tête maudite!
— Oh! pourquoi me peler? reprend l'ombre interdite;
Je ne te dirai pas qui je suis; derechef,
En vain par mille fois tu frapperais mon chef. —
Je tenais ses cheveux dans ma main indignée,
Et j'en avais déjà pris plus d'une poignée
Pendant qu'il aboyait, l'œil de rage abattu;
Lorsqu'un autre cria : Bocca, parle! qu'as-tu?
Il ne te suffit pas de grincer par ta bouche,
Il te faut aboyer!... Mais quel diable te touche? —
— Assez! lui dis-je alors, je ne veux désormais
T'entendre, maudit traître! à ta honte à jamais,
Bientôt je porterai là-haut de tes nouvelles!
— Va ton chemin, dit-il, pars! et que tu révèles
Tout ce qu'il te plaira, mais si tu sors d'ici,
De ce bavard si prompt tu parleras aussi.
Or, il pleure l'argent qu'il reçut de la France.
J'ai vu, pourras-tu dire après ta délivrance,
Duera parmi les morts qui sont au lac glacé *.
Si l'on demande encor quel autre y fut placé,
A ton côté, tu vois, dans cette nuit muette,
Beccaria, dont Florence a fait trancher la tête **.

* Duera avait vendu à prix d'or un passage à l'armée de Français, que commandait le comte de Montfort.

** Beccaria fut décapité à Florence pour avoir traîtreusement comploté au profit des gibelins contre les guelfes.

Jean Soldarnier, je crois, reste plus loin dans l'eau *,
Et Ganellon de même, avec Tribaldello **,
Qui livra Faenza tant que dormait la ville. —

Et je vis, en quittant bientôt cette ombre vile,
Deux morts au même trou dans cet affreux troupeau,
Et l'un était la tête et l'autre le chapeau.
Et comme par la faim un peu de pain se mange,
Le maudit de dessus, dans sa fureur étrange,
Dévorait de ses dents l'autre crâne au cerveau,
De même qu'autrefois, dans un transport nouveau,
Tydée à Ménalippe avait rongé la tête ***.
— Toi qui montres, disais-je, en un acte de bête,
Tant de haine à celui que tu dévores là,
Dis-moi vos noms, dis-moi qui te pousse à cela,
Afin que, connaissant ton motif légitime,
Et sachant le péché de ta triste victime,
Dans le monde d'en haut j'honore ton trépas,
Si celle qui te parle ici ne sèche pas.

Cet implacable damné qui dévore une tête, c'est Ugolin. Un mot d'abord sur sa vie, avant que lui-même il raconte sa mort.

Ugolin, comte de la Girardesca et citoyen de Pise, y avait acquis une telle influence, qu'avec l'archevêque

* Soldarnieri, au contraire, trahit les gibelins. — On doit reconnaître, dans cette impartiale justice faite à tous les partis, l'équité suprême du poëte et du juge.

** Tribaldello laissa de nuit pénétrer dans Faenza un corps de Français commandés par Jean de Paz. Ganellon de Mayence trahit Charlemagne dans les défilés de Roncevaux.

*** Tydée, fils d'Ænée et d'Althée, fut blessé au siége de Troie par Ménalippe, et le tua ensuite. Après l'avoir tué, il lui déchira les tempes avec ses dents.

Roger, ou Ruggieri Ubaldini, il avait dépossédé de l'autorité Nino de Gallura de Visconti. Bientôt une sourde rivalité grandit entre Ugolin et l'archevêque. Une jeune et belle femme réunissait alors les hommages de toute la jeunesse de Pise, et, entre ses principaux adorateurs, on citait un parent d'Ugolin et un neveu de l'archevêque. Fou de jalousie et le cœur en rage, le parent d'Ugolin attendit de nuit son rival et le tua. L'archevêque dissimula son ressentiment, mais il commença par semer le bruit qu'Ugolin, désireux d'affaiblir la République pour la tyranniser plus sûrement, vendait comme un traître les forts des gibelins de Pise aux guelfes de la Toscane. — Ce bruit chemina lentement par les pensées du peuple. Or, lorsque l'archevêque crut pouvoir compter sur l'effet de ses paroles haineuses, après s'être assuré l'appui de plusieurs familles puissantes, les Guasland, les Sismondi, les Lansfrancs, il formula hautement son accusation, et marcha avec une procession de peuple, la croix en tête, vers le palais de son ennemi. On s'empara d'Ugolin et de ses quatre enfants, on les enferma dans une tour sise sur la place des *Anciens*, et, après avoir jeté la clef du cachot dans l'Arno, le barbare prélat fit murer la porte, et les laissa mourir de faim.

Maintenant, c'est Ugolin qui va répondre à Dante :

Le maudit, s'arrachant à son repas farouche,
Se relève aussitôt en essuyant sa bouche
Aux poils du crâne en sang qu'il dévorait ainsi,
Et dit : Tu veux me voir renouveler ici
Le désespéré deuil qui vient au cœur me prendre,

Quand je songe au récit que je vais entreprendre;
Mais si je puis semer par ce récit de mort
La semence d'opprobre au traître que je mord,
Tu vas me voir pleurer et parler tout ensemble.
A t'entendre parler, tu serais, ce me semble,
Florentin. — Toutefois tu ne m'es point connu,
Et j'ignore comment tu peux être venu.
Tu dois savoir que c'est Ugolin qu'on me nomme,
Et Roger, l'archevêque, est le nom de cet homme.
Je dirai quel motif m'acharne à son tourment,
Et n'aurai pas besoin de te narrer comment,
Quand je comptais sur lui, le cœur du misérable
Déjà tramait ma perte et ma mort déplorable.
Mais ce qu'on n'a pu dire, et ce qu'on ne sait pas,
C'est quelle fut là-haut l'horreur de ce trépas.
Écoute! tu sauras son crime et ma torture!
Déjà plus d'une fois, par l'étroite ouverture
De la tour où beaucoup doivent trouver leur fin,
Et qui depuis ma mort a nom : Tour de la Faim!
La lune en mon cachot avait visité l'ombre,
Quand je vis au milieu du rêve le plus sombre
Se dévoiler pour nous l'avenir plein d'effroi.
Or, celui-ci chassait, comme un seigneur et roi,
La louve et ses petits sur le mont dont la crête*
Aux regards des Pisans garde Lucques secrète.
Avec de maigres chiens aussi prompts que le vent,
Guasland, Sismond, Lansfranc, poussaient toujours avant,
Et bientôt je pus voir, épuisés sans ressource,
La louve et ses petits défaillir à la course,
Tandis qu'avec fureur les lévriers ardents
Dans leurs flancs déchirés plongeaient griffes et dents.
Or, je me lève au jour, et j'entends dans leur rêve
Mes fils qui partageaient cette angoisse sans trêve,

* La montagne de Saint-Julien, qui s'élève entre Lucques et Pise.

En demandant du pain pleurer à mon côté!
Ton cœur sera bien dur s'il n'est point attristé,
Rien qu'en songeant aux maux qui m'emplissaient d'alarmes,
Et, si je ne les vois, qui donc verra tes larmes?
Mes fils s'étaient déjà levés, — l'heure venait
Où le pain d'habitude en la tour se donnait :
Chacun plein de son rêve attendait dans le doute,
Lorsque j'entends clouer la porte qu'on redoute
En la fatale tour; — d'où vint qu'en ce moment,
Je regardai mes fils sans faire un mouvement?
Or, je ne pleurai pas, mon cœur devint de pierre.
Eux pleuraient : mon Anselme, essuyant sa paupière,
Dit : Père, qu'as-tu donc à regarder ainsi? —
Moi, je ne pleurai pas, puis je me tus aussi
Durant le jour suivant, durant la nuit profonde,
Jusqu'à ce que le jour quittât encor le monde.
Mais un rayon nouveau, de l'étroit hörizon,
Tombant faible et chétif dans la noire prison,
Je vis sur quatre fronts quatre fois ma torture,
Et je mordis mes mains tant ma peine était dure!
Eux, croyant que la faim me faisait faire ainsi,
Tous les quatre à la fois se levèrent aussi,
Disant : Père, il sera pour tous moins déplorable
Que tu manges de nous; — cette chair misérable,
Tu les en as vêtus, dépouilles-en nos corps. —
Et moi, pour les calmer, je fus calme dès lors,
Et nous fûmes muets, ce jour, puis l'autre encore.
Que ne t'ouvrais-tu donc, ô terre que j'abhorre!
— Le quatrième jour commence enfin son cours :
Gaddo meurt à mes pieds, disant : Père! secours!
Et comme tu me vois, je vois ce qui demeure
Vers le sixième jour succomber d'heure en heure.
Alors, moi dans le deuil de ce jour désastreux,
Rampant, sans plus y voir, je me traîne sur eux :
Deux jours après leur mort je les nomme avec rage,
Puis, mieux que la douleur, la faim fit son ouvrage.

— Il dit, tourne les yeux, et reprend sous sa dent
Le crâne déchiré du traître, en le mordant
Jusqu'à l'os, comme eût fait le chien le plus féroce.

Ah! Pise! terre impie, en tes haines atroce!
Honte du beau pays où résonne le *si!*
Puisque à te châtier le voisin tarde ainsi,
Que Gorgone et Caprée, abandonnant leur siége,
Refoulent vers l'Arno le flot qui les assiége
Et fassent engloutir tout ton peuple maudit!
Si le comte Ugolin livra, comme on l'a dit,
Tes forts,—devais-tu donc, dans ton affreux repaire,
Clouer à même croix les fils avec le père!...

Voilà une de ces pages célèbres de l'*Enfer* devant lesquelles l'impuissance de la traduction s'accuse elle-même et s'humilie. Après avoir cherché à serrer autant que possible son modèle pour y prendre une empreinte affaiblie de ce relief, de ces vigueurs, de cette âpreté grandiose que les siècles admirent; on doit se résigner, en se bornant à plaindre ceux qui ne peuvent étudier le tableau sublime que sur le calque défloré. Puis, s'il faut revenir un instant à l'original, que dire encore qu'on n'ait déjà dit? Vérité tout humaine, ampleur sculpturale, majesté simple comme la nature, saisissante comme l'abîme, inouïe comme l'inconnu; audace sans nom, conception sans modèle, exécution sans égale; — la forme toute-puissante, soutenue par la toute-puissance du sentiment, tout cela et plus encore, voilà, à moins que le jugement de notre temps ne soit tout à fait sans valeur, à moins que le génie poétique de notre siècle ne s'y

soit grossièrement trompé, voilà ce qu'il y a pour quiconque s'affranchit des préjugés d'une littérature artificielle, comme des mensonges de l'impuissance et du faux goût ; voilà ce qu'il y a dans cette grande poésie, dans cette sauvage douleur, dans ce drame désespéré qui s'appelle l'épisode d'Ugolin.

Quelques vers! dira-t-on. — Oui, tout est condensé dans quelques vers. Le récit est bien court ; c'est qu'il est serré par un maître, mais tout y est. — Deux mots de dialogue, ils déchirent le cœur ; quelques paroles de haine, elles sont silencieuses pour ainsi dire; elles brûlent comme un fer rouge. Puis la douleur seule, une douleur immense et sacrée, sortie vivante, implacable, immortelle, des entrailles mêmes de la nature humaine, envahit la pensée entière de ce damné, qui a trahi sans doute son pays, puisqu'il est en enfer, mais qui avait un cœur de père, et semble plutôt là-bas pour punir que pour être puni. Et le désespoir sublime déborde à chaque parole, à chaque cri, de la poitrine de cet homme, qui, durant deux éternelles nuits, s'est roulé, mourant, sur quatre cadavres, pour tomber enfin sans vie lui-même à sa cinquième agonie *.

* Il nous importe peu, à nous, que l'oisiveté acharnée des commentateurs ait soulevé le problème de savoir si Ugolin avait ou n'avait pas réellement quatre fils; si c'étaient deux fils et deux neveux, deux fils et deux petits-fils, qui partagèrent son sort en quadruplant son supplice. Nous avouons humblement que nous n'en savons rien, et que cela nous est bien égal.

Autre débat plus grave et plus impertinent. Dans leur fureur

Mais déjà les deux voyageurs, que le temps presse, se sont arrachés à ce spectacle d'une vengeance qui ne doit plus mourir. Dans le fond de ce giron, que Dante appelle le giron de Ptolomée, du nom d'un assassin dont parle la Bible, se trouvent tous les perfides qui ont trahi leurs bienfaiteurs; c'est toujours la glace qui brise les corps, ce sont les larmes gelées dans les yeux qui désolent la paupière, des mains impuissantes à soulever les glaçons, et des glaçons qui serrent, comme dans un étau de fer, des tempes broyées ou des fronts écrasés de douleur. Mais une imagination plus audacieuse, peut-être, que toutes celles que Dante a prodiguées jusqu'ici dans le rude poëme, va se dresser maintenant avec tout l'appareil d'une réalité formidable.

d'interprétations nouvelles, des hommes très-savants, trop savants sans doute, se sont attaqués à ce vers, très-clair, très-simple, qui termine le récit d'Ugolin : *Poscia più che l'dolor pote l'dijiuno*, *Ensuite le jeûne put faire plus que n'avait fait la douleur;* ce qui veut dire évidemment : *Je n'étais pas mort de douleur, mais la faim m'acheva;* et ils ont prétendu que cela signifiait *la faim, plus forte que la douleur*, ME FIT MANGER MES ENFANTS MORTS. — Pourquoi pas *me fit manger la semelle de toutes les chaussures; me fit manger mes poings l'un après l'autre, et mes pieds après mes poings; me fit me dévorer moi-même jusqu'au dernier morceau?* Pourquoi pas la plus burlesque de toutes les inventions qu'un cerveau inoccupé pourra rencontrer en cheminant à travers l'absurde? — Nous ne sommes pas de ceux qui chercheraient à dissimuler ce que Dante aurait voulu dire; mais les érudits qui lui veulent ainsi prêter du monstrueux, du dégoûtant et de l'impossible, doivent être bien fiers de leur richesse et bien riches de ce fonds-là.

Malgré les défaillances de la traduction, citer est encore le plus sûr. Dante reprend :

Et l'un des douloureux aux glaces condamnés,
Nous criait : O damnés, et tellement damnés,
Que la dernière place ici vous est laissée,
Soulevez de mes yeux cette couche glacée,
Que j'épanche un moment mon cœur gros de douleurs,
Avant que sous le froid n'aient redurci mes pleurs ! —
Et je dis : Si tu peux éclairer ma mémoire,
Dis ton nom, et je veux après dans la nuit noire
Tomber, si je refuse, en la glace enchaîné. —
Je suis frère Albéric, et c'est moi qui donnai,
Dit-il, les mauvais fruits de ruses et d'intrigues;
Or, on me rend ici des dattes pour des figues.
— Oh ! lui dis-je, es-tu bien déjà parmi les morts?
— Je ne sais ce qu'en haut peut devenir mon corps,
Mais telle est notre loi dans cette Ptolomée.
Qu'une âme quelquefois peut s'y voir abîmée,
Même avant qu'Atropos n'ait dû la dégager;
Et, pour que ton vouloir soit prompt à soulager
Mes yeux du lourd fardeau de larmes qui les brise,
Sache que lorsqu'une âme a fait quelque traîtrise
Comme la mienne fit, son corps ne la suit plus;
Mais tant que tous ses jours ne sont point révolus,
Un démon s'en empare, et lui seul la gouverne :
Pour l'âme, elle se plonge en pareille caverne,
Et peut-être le corps de l'âme qui me suit
Paraît toujours vivant dans le monde du bruit;
Mais tu dois le savoir, si tu viens de ce monde.
C'est Branca d'Oria, qui, dans le gouffre immonde,
Déjà depuis longtemps ainsi vint reposer.
— Oh ! lui dis-je, je crois que tu veux m'abuser,
Car Branca d'Oria, loin d'être mort encore,
Et mange, et boit, et dort, et d'habits se décore. —
— Aux lieux où sont, dit-il, les noirs démons debout,

Tout autour de la poix si gluante, qui bout,
Michel Sanche n'avait point pris place en l'abîme,
Quand celui-ci laissa le démon qui l'anime
Se loger dans son corps, et trouva sa prison
Auprès de son complice en l'art de trahison.
Mais, tends-moi donc la main pour ouvrir ma paupière. —

— Or, je ne voulus point me rendre à sa prière,
Et je lui fus cruel, par vertu cette fois!

Ah! Génois! peuple infâme! et sans mœurs et sans lois,
Dont tout vice honteux souille la race immonde,
Que n'êtes-vous enfin exterminés du monde!
Avec le pire esprit en Romagne enfanté,
De l'un de vous, chargé d'œuvres d'iniquité,
L'âme que j'ai pu voir au Cocyte se navre,

Et là-haut elle semble animer son cadavre!

Michel Sanche, sénéchal d'un fils naturel de Frédéric II, au gouvernement d'une province de Sardaigne, avait dépossédé son maître; pour ce méfait on le trouve au vingt-deuxième chant de l'*Enfer*, plongé lui-même dans la cinquième vallée des perfides. Or, il avait péri, poignardé par son neveu, Branca d'Oria, noble Génois, qui l'avait affectueusement invité à sa table. Dante dit que Branca d'Oria, qui semblait vivre parmi les hommes, habitait cependant déjà les enfers, et que Michel Sanche, assassiné, n'était même pas encore descendu dans son gouffre, lorsqu'un démon, s'emparant du corps de l'assassin, en avait chassé l'âme, tombée, par le poids de son crime, aux profondeurs terribles où la rencontraient les deux voyageurs.

Frère Albéric, qui raconte tout ceci, avait de même invité à un grand festin tous ses parents, et les avait fait assassiner au moment où on leur offrait des fruits. Lui aussi était censé vivre à la clarté du ciel ; mais, suivant le poëte, ce n'était là qu'une illusion vaine : les hommes parlaient à son ombre et l'enfer tenait déjà sa proie.

Ainsi, ces malheureux étaient encore sur la terre lorsque parut le poëme accusateur qui les désignait à la haine, au mépris, à l'horreur de leurs concitoyens, comme des cadavres, animés seulement par des esprits de ténèbres. Il n'est pas facile de comprendre aujourd'hui tout l'effet qu'une telle affirmation devait produire sur la crédulité de ces temps où la fiction du poëte fut prise souvent pour une révélation ; mais l'audace de cette accusation brûlante laisse loin tout ce que la satire pourra jamais inventer de plus sanglant et de plus cruel Le sceau de Caïn au front, la livrée de l'enfer sur le dos, ces morts vivants, ces damnés de ce monde, n'avaient plus qu'à se laisser tout à fait mourir, pour obéir à l'arrêt de leur juge. Aussi reste-t-il une tradition de leur désespoir et de l'abandon fatal où ils achevèrent leurs tristes jours. Dante seul a fait de ces exécutions suprêmes ; et certes on ne peut, comme l'observe très-bien Rivarol, faire un plus bel usage de la poésie et de ses fictions que d'imprimer de telles terreurs au crime.

Cependant le long et douloureux voyage s'avance. Au trente-quatrième et dernier chant, nous entrons

au quatrième et dernier giron des perfides, où Satan lui-même, traître à Dieu, est entouré de traîtres envers leurs bienfaiteurs. Lucifer est un géant à trois faces, plongé dans l'onde glacée jusqu'à mi-corps.

Dans cette mêlée confuse de pécheurs entassés, tordus, pliés, disloqués les uns sur les autres, figés, meurtris et brisés au milieu d'une coulée de glace,

> Lui pleurait par six yeux, et, d'une triple bouche,
> Coulaient sa bave en sang et sa plainte farouche;
> Et, dans chaque mâchoire, il broyait, en mordant
> Un pécheur, qui servait de pâture à sa dent...

Le plus torturé de ces maudits, c'est Judas Iscariote, type plus hideux que Satan lui-même; les deux autres sont Brutus et Cassius, les assassins de César.

On s'est étonné de voir donner à ceux-ci la plus horrible place de l'enfer. Le caractère de Dante nous fournit pourtant l'explication de cette sévérité. Sa loyauté s'indignait d'un patriotisme souillé de trahison; ce n'est pas la mort de César, c'est son amitié qui, sans doute, aux yeux du poëte, fit le crime sans pardon de Brutus.

Achevons. — Nous voici au terme de la grande entreprise.

Satan a la moitié du corps plongée du côté des antipodes, par delà le point central de la terre. C'est en grimpant le long de ses reins que les voyageurs sortent de l'enfer. Ils ont alors traversé le globe dans son diamètre, et tous deux arrivent à retrouver enfin sous les clartés sereines,

Choses belles, — le poëte parle :

Choses belles, qu'aux yeux le ciel montre sans voiles,
Et de là nous venons à revoir les étoiles.

Ainsi Dante a franchi l'abîme, il a vu toutes les tortures : le tiers de son voyage est accompli.

Il a fait rayonner les plus sombres parts de son génie ; il a fait l'*Enfer*. — Après la tourmente qui brise les âmes des lascifs contre les rocs du bord, après la lutte acharnée et accablante des prodigues contre les avares, après le bain de fange des gourmands, le bain de vase bouillante des colères, le bain de sang brûlant des tyrans, le bain de bitume embrasé des trafiquants de justice, après les lits de flamme des hérésiarques, la chape de plomb des hypocrites, la pluie de braise des sodomites ; après la métamorphose en buissons douloureux des suicides, en hideux reptiles des fourbes voleurs ; après la robe de feu d'Ulysse, le ventre ouvert de Mahomet, les plaies purulentes de Sinon, de la femme de Putiphar et de tous les perfides de leur sorte ; après le supplice de Bertrand de Born, qui porte sa tête en guise de lanterne, celui de l'archevêque Roger dont Ugolin mord le crâne, et de tous ces assassins trahisseurs, damnés qu'on croit vivants, comme Branca Doria, sur la terre, Dante est arrivé dans la nuit, dans le silence éternel, à la dernière torture. Là, c'est le froid, le froid plus cruel que la mort, le froid qui fait tomber des membres en lambeaux, qui dépèce et ronge les chairs. Là d'innombrables damnés, prisonniers de la

glace, sont cloués sans mouvement aux plus cruelles attitudes. Là nulle voix qu'on entende; tout souffre sans plainte, meurt sans mourir et se tait; là Satan dévore trois cadavres et pleure par six yeux. — C'est à travers cette misère immense, à travers cette ombre sans bruit, c'est sous cette impression ineffaçable de mortelle terreur, que les deux voyageurs sont remontés pour aller chercher le jour. — L'Enfer est fini.

LE PURGATOIRE.

V. — Or, Dante ayant fait l'*Enfer* se pouvait reposer comme il pouvait mourir. Il avait achevé un monument, conquis une gloire; mais sa pensée rêvait quelque chose de plus complet; son monde était plus vaste encore. Il gravira donc la colline du purgatoire, pour atteindre ensuite, à travers l'infini, au paradis de Béatrix, but éternel et sacré de sa foi, but entrevu toujours des profondeurs même de l'enfer.

Nous l'avons dit, les deux dernières *cantiche* valent au moins la première ; peut-être même le génie de l'expression, la puissance du sentiment, sont-ils ici supérieurs. La grâce, la suavité, le charme, rares et indescriptibles qualités, plus souvent contestées au poëte que la grandeur, l'énergie et l'audace, surabondent et réalisent à chaque pas de petits chefs-d'œuvre. Là, les douces cantilènes et les brûlants sou-

pirs d'amour; les harmonieux paysages, les souvenirs aimés de la nature et de la vie des champs; là, l'écho toujours vrai des vastes symphonies de la création comme des humbles mélodies cachées dans les feuillages; là encore les doux nids, bercés dans l'ombre des bois, les modestes étoiles voilant leurs clartés sous un nuage pâle, ou les astres sacrés inondant le voyageur mortel d'éblouissements et de flammes; là enfin, divines féeries! des floraisons toujours nouvelles, où l'âme qui traverse ces mondes, abeille en course dans un désert de fleurs, peut se poser partout pour s'abreuver de miel et de rosée. Voilà l'atmosphère qui, toujours plus sereine, monte des premiers cercles du purgatoire aux plus hautes régions du paradis; voilà les charmantes images où se complaît, se berce et s'enivre la poésie enchantée.

Et cependant, si, dans l'*Enfer*, nous avons pu citer souvent; si les épisodes, faisant drame ou tableau, nous ont permis de donner à l'analyse un développement qui respectait les proportions et l'ensemble de l'œuvre, il ne nous sera plus possible maintenant, sans que notre admiration soit diminuée ou plus lasse, d'en agir de même pour les deux dernières parties de la *Divine Comédie*. Une suite de détails où l'unité, sans être moins réelle, n'est plus aussi apparente, et ne se condense pas dans un ordre aussi impérieux; des commentaires théologiques, des dissertations sur les mystères, des explications sur les difficultés de la croyance et sur les dogmes de la foi, laissent peu à extraire de cette trame ardue, si riche

néanmoins, où la maille est sertie d'escarboucles sacrées et de divines pierreries.

Nous allons donc nous borner à donner, du *Purgatoire* et du *Paradis*, une idée sommaire, en déplorant une fois de plus les impuissances de toute traduction pour rendre le sens vrai de la création immortelle.

Le purgatoire est une colline régulière, où la spirale ascendante forme des cercles qui vont en se rétrécissant jusqu'au sommet. Cette colline, dans la pensée du poëte, est l'antipode de Jérusalem; elle devient plus attrayante à mesure qu'on s'élève. Les ombres, suivant leurs fautes, et les peines de l'expiation suivant leur rigueur, sont étagées dans des proportions graduées. L'aspect général du purgatoire est mélancolique et doux ; mais, par l'effet de la transition, au sortir de l'enfer, il produit dans l'âme du poëte un vif mouvement d'épanouissement et de joie ; aussi les premiers vers sont-ils consacrés à ce triomphe des clartés sereines sur les ténèbres de la mort.

Voici d'abord l'invocation :

Pour voguer maintenant sur une meilleure onde,
Loin de la mer cruelle où tant de deuil abonde,
L'esquif de mon Génie a mis les voiles hors.
Je chante le second des royaumes des morts;
Lieux où l'âme épurée au repentir insigne
D'atteindre enfin le ciel, devient un jour plus digne.
Mais, puisqu'à vous je suis, muses ! groupe sacré !
Qu'ici la poésie au trépas abhorré
S'arrache ! et que pour moi Calliope s'anime,

Accompagnant mes chants de cette voix sublime
Qui jadis fit juger aux filles de Piérus *
Les espoirs de pardon à jamais disparus !...

Après avoir ensuite admiré l'azur céleste, *la douce couleur du saphir oriental*, et la belle planète *qui conforte à aimer* (Vénus), le poëte se tournant vers l'autre pôle y découvre quatre étoiles splendides, dont se réjouit le ciel et qu'avaient seuls pu voir les premiers habitants de la terre. Apparaît alors un vieillard vénérable ; c'est Caton d'Utique, qui préside, dans ces régions inférieures, au gouvernement des âmes. Les poëtes témoignent leur respect en s'agenouillant et lui expliquent leur présence. Après l'avoir quitté, ils arrivent au bord d'une mer où voguait, sur une barque sans rames, un ange ouvrant pour toute voile ses blanches ailes au souffle des brises. Des centaines d'âmes étaient dans la barque, elles chantaient en chœur : *In exitu Israel*... Après avoir touché le bord, l'ange les bénit, et toutes se précipitent à la fois sur la plage. L'ange s'éloigne alors rapide comme il est venu. Ces âmes ignorent les chemins ; elles s'informent auprès des deux poëtes, qui s'avouent étrangers. L'une d'elles s'approche de Dante pour l'embrasser avec tendresse ; mais vainement lui-même il serre ses bras sur son cœur ; c'est l'embrassement d'une ombre. Il a reconnu Casella, doux musicien, ami de sa jeunesse et consolateur

* On sait que les filles de Piérus, ayant osé défier les Muses, furent changées en pies.

harmonieux de toutes ses peines; il le supplie de lui chanter encore quelque suave chanson. Casella dit alors une des poésies amoureuses de Dante : *Amour qui dans mon cœur*... Les âmes ravies ralentissent leur marche pour écouter; tableau naïf et charmant! Mais de loin Caton a tout vu; il interpelle les âmes, il gourmande leur lenteur, et alors,

> Ainsi que les ramiers en quête de pâture,
> Aux champs ensemencés trouvant leur nourriture,
> Tranquilles, sans effroi, cessant pour un moment
> Le bruit accoutumé, le doux roucoulement,
> Vont becquetant partout le froment ou l'ivraie;
> Puis, sitôt qu'un objet apparu les effraie,
> La troupe à son repas se dérobe et s'enfuit,
> Car un souci plus grand la pousse et la conduit.

Ainsi les âmes, à la voix de Caton, s'éloignent en hâte, oublieuses du chant, et Dante et Virgile avec elles.

Ceux-ci, continuant leur voyage, rencontrent plus loin un autre groupe d'âmes et cheminent de conserve; plusieurs se nomment, Dante en reconnaît quelques autres; toutes demandent des prières. L'attente est leur principal supplice; elles souffrent, mais espèrent.

Une des nobles figures qui frappent dans ces rencontres, est celle de Sordello, poëte du temps, né à Mantoue. Sordello, silencieux, regarde venir les voyageurs, *à la façon d'un lion qui repose*. Virgile a nommé Mantoue : à ce mot qui lui révèle un fils d'une

même patrie, Sordello, plein d'une tendre effusion, tend ses bras avec amour. Ce spectacle de deux compatriotes qu'un souvenir de patrie pousse dans les bras l'un de l'autre pénètre Dante, et alors le grand cœur italien laisse déborder son émotion sublime dans un retour douloureux aux divisions fatales de la commune mère.

Le poëte de l'*Enfer* reparaît un moment dans cette imprécation magnifique contre l'Italie esclave. Mais quelle grandeur! et quelle majesté toujours!

Plus haut encore, le chemin s'est rétréci. Dante s'aperçoit alors que les parois qu'ils côtoient sont couvertes d'un revêtement de marbre magnifique. Ce sont des bas-reliefs comme pas un œil humain n'en put voir sur la terre, Dieu même sculpta ces grandes pages.

C'est d'abord l'ange saluant Marie, qui semblait dire : *Je suis la servante du Seigneur!* Ailleurs, l'arche sainte et son cortége, et le psalmiste roi qui dansait devant elle. Plus loin, la magnanimité de Trajan; l'empereur est à cheval, entouré de guerriers :...

Une veuve était là, prête à saisir la rêne,
En pleurs, désespérée, à genoux sur l'arène.
Autour de lui, soldats et cavaliers encor
Couvraient le sol. — Sur lui les grandes aigles d'or
Se balançaient au vent. — La veuve, en son martyre,
Au milieu de ces gens, pauvrette, semblait dire :
— Sire, mon empereur! écoute, et venge-moi
Pour mon fils mort, d'où vient mon douloureux émoi.
Et lui semblait répondre : — Au retour, pauvre mère!
Et celle-là : Seigneur!... et, dans sa peine amère,

Comme ceux que leur deuil pousse toujours avant :
— Si tu ne reviens plus? — Mais l'autre poursuivant :
— Celui qui sera là, pour moi fera l'affaire. —
Elle alors : — Que te sert le bien que pourra faire
Un autre, si toi-même as laissé dans l'oubli
Tout le bien qui par toi devait être accompli? —
D'où l'empereur cédant : — Allons, reprends courage!
Il convient, en effet, qu'avant tout autre ouvrage,
J'acquitte sur-le-champ mon devoir envers toi.
Car justice le veut, et pitié me fait loi...

Celui pour qui rien ne fut jamais nouveau, était l'auteur de ces *paroles visibles*.

Par delà venaient des âmes qui pliaient sous de lourds fardeaux, expiant le péché d'orgueil. Toutes disaient une admirable prière : c'était le *Pater*, paraphrasé en beaux vers par le poëte.

Dante rencontre parmi ceux-là Cimabue, Giotto, des poëtes, d'autres illustres. Rien de plus poétiquement chrétien, rien de plus mélancolique et de plus élevé que ses vers sur les vanités de la gloire.

Un ange apparaît bientôt aux voyageurs et doit les aider à passer au cercle suivant. Dante, entrant dans le purgatoire, a été marqué sept fois au front de la lettre *p*, signe des sept péchés capitaux. Son passage à travers chaque supplice le purifie lui-même de la souillure qu'on y pleure. L'ange essuie donc, du bout de son aile, le front du poëte pour y effacer le premier *p*, signe de l'orgueil; ils passent ensuite à la demeure des envieux. — Ici les âmes sont chargées d'un rude cilice et leurs paupières douloureuses sont cousues avec un fil de fer. Les poëtes s'entretiennent un

moment dans leur compagnie, et sous la garde d'un nouvel ange arrivent au cercle où la colère expie. Là, c'est une nuit profonde, une épaisse fumée, un ciel nuageux et nauséabond comme les ténèbres de l'enfer; plus loin, sont les paresseux, haletants et brisés de lassitude, et qui doivent courir en boitant jusqu'à la fin de leur peine; plus loin encore, l'ange qui va les conduire aborde les voyageurs, en leur disant : *Beati qui lugent*, heureux ceux qui pleurent; et dans le cinquième asile, les âmes qui furent souillées d'avarice s'épuisent en larmes, la face collée contre terre.

Mais au point où nous voici venu, Virgile va cesser d'être le seul guide de Dante. Un autre poëte, Stace, apparaît. Il n'expie pas son avarice, mais bien sa prodigalité. Après s'être nommé, il offre à Virgile, sans le connaître, l'hommage de sa gloire passée; c'est aux enseignements inspirateurs du chantre de l'*Énéide* qu'il a dû son génie. Dante alors, malgré son maître, dévoile celui-ci à la vénération du nouveau venu et, Stace, oubliant qu'il est ombre, parlant à une ombre, se précipite aux genoux du divin Mantouan pour le serrer dans ses bras. Ce tableau est plein de grâce et de charmes.

Virgile, cependant, s'étonne que le poëte de la *Thébaïde* habite ainsi les régions de l'espérance et du pardon; rien, dans ses vers, ne laissant comprendre qu'il ait été chrétien. Stace va répondre :

Toi, le premier, dit-il, tu m'as, durant ma course,
Découvert le Parnasse, et fait boire à sa source,
Et le premier encor tu m'éclairas en Dieu.

Tu fus comme un passant qui, dans un sombre lieu,
Porte derrière lui le flambeau tutélaire,
Dont il ne jouit pas, mais dont autrui s'éclaire.
Quand tu chantas : *Voici qu'un nouveau siècle naît ;*
La justice revient, l'âge d'or reparaît:
Des cieux, race nouvelle à descendre s'apprête.
Par toi je fus chrétien, comme j'étais poëte!

Mais, pour que ce croquis soit plus frappant aux yeux,
Je prête encor la main à le colorer mieux :
Déjà le monde entier imprégnait sa pensée
Des germes de la foi, largement dispersée
Par les saints messagers du royaume étoilé!
Or, avec tes discours, dont plus haut j'ai parlé,
Ceux des nouveaux docteurs ayant similitude,
De visiter leur toit je me fis habitude.
Je les trouvai si purs, que, quand Domitien
Vint à persécuter tout le peuple chrétien,
Fidèle à partager désormais leurs alarmes,
Je ne vis plus leurs pleurs s'épancher sans mes larmes...

Stace avoue pourtant que, par faiblesse, il continua à garder les dehors du paganisme; que sa foi timide et craintive demeura le secret de son âme, et que cette lâcheté honteuse, il a dû l'expier, pendant plus de quatre cents ans, dans le quatrième cercle où les tièdes et les paresseux sont punis.

Pour nous, nous avons insisté avec plaisir sur les détails de cette rencontre, parce que le rôle poétique de Virgile y est apprécié avec grandeur. Nous aimons à entendre Stace prononcer ce beau vers :

Par toi je fus chrétien, comme j'étais poëte!

Ce flambeau que Virgile porte derrière lui sans en

voir la flamme, ce flambeau qui éclaire la route pour ceux qui viennent après, c'est une belle image; mais c'est aussi d'un sentiment très-profond. Dante vénérait, dans son maître en poésie, cette mission révélatrice du précurseur qui s'ignore. Il s'était complu à trouver, à comprendre dans la poésie virgilienne, le mystérieux pressentiment de cette idée immortelle qui allait éclore en un coin ignoré de la Judée, pour conquérir bientôt le monde romain, et de là l'avenir.

Stace marche maintenant dans la compagnie des poëtes, et tous trois arrivent au cercle des gourmands. Là, des ombres en longues files passaient silencieuses, le front hâve, la face décharnée, l'œil creux comme un chaton dont la pierre est tombée; la faim et la soif étaient leur supplice. Dante est reconnu par l'une d'elles, et la reconnaît aussi à la voix plus qu'à la ressemblance effacée; c'est Forèse Donati, le frère de Corso. Forèse prophétise, en termes mystérieux, la mort violente et le châtiment éternel de son frère. Dante, le proscrit, a toujours bonne mémoire.

D'autres ombres viennent ensuite que Dante interroge ou qui lui adressent elles-mêmes la parole; entre ces dernières, celle d'un Lucquois qui lui prédit ses amours à Lucques avec la Gentucca, et lui rappelle aussi l'une de ses chansons les plus gracieuses et les plus répandues.

De là, les voyageurs passent au neuvième et dernier cercle, où le péché de la chair est châtié par la

flamme. Dante reconnaît sans doute avec humilité et franchise que ce cercle est celui où son âme aurait à payer un plus large tribut. Il a pu traverser impunément tous les autres, sans partager le supplice des ombres ; mais ici l'ange qui préside à la sortie exige qu'il traverse aussi la flamme, avant que de son front ne soit effacé le dernier *p*. Dante éperdu n'ose obéir. Virgile le rassure et le décide enfin, en lui disant : « Entre Béatrix et toi il n'y a plus que cette muraille. » Il s'élance dans l'atmosphère embrasée.

Tous les cercles des châtiments sont épuisés. Les poëtes arrivent aux régions supérieures où fut le paradis terrestre. Béatrix est proche, la poésie va sourire. Nous entrons avec Dante dans une forêt pleine d'oiseaux, de chants et de douce verdure. Les pas des voyageurs y sont arrêtés par un ruisseau plus limpide que la plus belle onde. Alors apparaît une jeune femme, qui va chantant et cueillant des fleurs sur sa route embaumée ; elle daigne s'approcher assez pour que Dante puisse entendre sa voix. Ces lieux charmants furent la demeure de nos premiers pères. Ce ruisseau s'appelle d'un côté le Léthé, de l'autre Eunoë ; d'un côté son onde, lorsqu'il la traversera, lui fera oublier tout mauvais souvenir ; de l'autre, lorsqu'il lui sera donné de s'y désaltérer, il retrouvera la mémoire de tout bien.

Ici commencent de longues allégories, dont l'explication n'est pas toujours facile, mais qui, par la puissance et la splendeur de l'expression, n'en restent pas moins saisissantes.

Enfin le char symbolique apparaît; c'est l'Église dans sa gloire. Béatrix qui, nous l'avons dit ailleurs, personnifie désormais la théologie, s'y montre rayonnante de toute sa beauté. Dante ébloui cherche à ses côtés Virgile pour lui confier son émotion; mais Virgile a fui. Béatrix sera maintenant le seul guide de celui qui l'a tant aimée. Sa tendresse est pourtant rude et sévère. Elle reproche longuement à son ami les fautes, les erreurs et l'oubli. Dante s'accuse, il s'humilie devant elle; puis ses yeux sont frappés d'une vision étrange. Le char se transforme. Les glorieux attributs, les saintes figures, y sont remplacés par des monstres : une prostituée s'y livre à de honteuses tendresses avec un géant jaloux qui la maltraite et la bat, et, pour fuir les regards, le géant l'entraîne bientôt au fond de la forêt. C'est l'Église encore; mais l'Église dégradée par son alliance adultère avec les puissants de ce monde, durs géants qui lui font cruellement sentir sa dépendance...

Béatrix se départ ensuite de ses premières rigueurs. Elle encourage son poëte à parler sans crainte; elle l'instruit aux choses divines, et lui recommande de les enseigner, à son tour, à la terre. Elle appelle Stace et l'engage à les suivre... et Dante, après avoir bu aux ondes bienfaisantes de l'Eunoë, s'arrête dans son récit, vivifié, dit-il,

Refait, pur et dispos, pour monter aux étoiles!

Le Purgatoire est fini.

DANTE ALIGHIERI.

LE PARADIS.

Au risque de nous répéter, il faut dire ici que le *Paradis* n'est plus qu'un hymne embrasé d'amour et rayonnant de foi. Béatrix et Dieu suscitent, dans cette poésie puissante, des enivrements inouïs, tempérés souvent, il est vrai, par l'intervention de la philosophie religieuse et de la théologie. Ici point d'épisodes, peu de retours aux réalités de la terre; mais l'expression, le tour, la verve, les vigueurs de la langue, les originalités de la forme, donnent pourtant aux parties les moins accessibles un attrait fréquent et une valeur continue. Les comparaisons encore sont, pour la plupart, délicieuses, d'une vérité charmante, d'une richesse ou d'un effet toujours imprévu; c'est surtout par elles qu'on peut dire le monde visible toujours présent, vivant toujours, même au milieu des plus mystiques contemplations du poëme. La nature s'y reflète en ses plus doux aspects. La beauté sereine, l'harmonie errante, les lueurs sidérales, tous les trésors du merveilleux écrin égrené par Dieu dans la création, c'est tout cela avec l'infini pour cadre, la foi pour lumière et l'amour pour demi-teinte, que le Paradis fait revivre au souffle du poëte inspiré.

Nous avons déjà touché ailleurs ces choses, et fait en même temps pressentir combien cette dernière

partie du poëme serait rebelle à l'analyse. Nous aurons donc à citer bien peu désormais; car rien ne se détache du grand tout. La symphonie finale du maestro épique est un vaste bloc d'ensemble. Nulle part, d'ailleurs, nous ne nous sommes senti, en essayant de traduire, aussi loin du poëte, aussi impuissant devant sa force, aussi petit devant son immensité. Que cet aveu soit donc encore ici notre excuse.

Nous essayerons pourtant de rendre aussi çà et là deux ou trois pages du *Paradis*. Voici les premiers vers :

La gloire de celui qui de sa main puissante
Meut tout dans l'univers, — est en tout lieu présente;
Mais inégalement répartit ses splendeurs.
Au ciel où sont toujours les plus vives ardeurs,
J'ai pénétré; — j'ai vu choses que l'âme humaine
Ne sait, ne peut redire en quittant leur domaine;
Parce que la pensée, au but de son désir,
S'exalte à ce degré que, pour la ressaisir,
En vain le souvenir dans le passé s'abîme.

Et pourtant ce trésor qu'au royaume sublime
Mon esprit put ravir, dans ses aspects divers,
Va faire maintenant le sujet de mes vers...

Le paradis forme dix sphères, ou circonférences, dix ciels différents, mais contigus, pleins de la même vie et conscients les uns des autres; tous émus, frémissants ou enivrés des mêmes transports et de la même effusion de la divinité. Dante, guidé par Béatrix, entre dans le premier ciel, le ciel de la lune. Cette immen-

sité, inondée de soleil, ressemble à un lac de lumière. Là sont plongées, dans l'ineffable joie, les âmes qui firent vœu de virginité et profession de religion, mais qui furent violemment arrachées à cette vie choisie par elles. Entre beaucoup d'autres est Piccarda, sœur de Corso et de Forèse, qui raconte son histoire et explique au poëte les conditions de sa béatitude. Au deuxième royaume de l'empire infini, Dante est accueilli avec aménité par une âme qui s'offre à l'entretenir. C'est l'âme de l'empereur Justinien. Elle ébauche à larges traits les grandes évolutions du monde romain; elle met en lumière cette éternelle prévision de la volonté divine, qui, par les armes victorieuses de Rome païenne, frayait tous les chemins à la régénération de l'univers chrétien. Tout cela a une rare et poétique grandeur. Dans ces paroles, que Dante fait résonner aux profondeurs du ciel, il s'élève lui-même bien au-dessus de la terre. Guelfes ou gibelins sont également flagellés de ses sévérités. Il ne veut pas que les uns s'approprient le monopole de la mission d'unité qu'il demande à l'Empire; il ne veut pas que les autres les combattent par esprit de rivalité et de haine. Ce sont bien là de ces pages où le génie fait l'homme plus grand que nature, plus grand que ses propres passions, plus grand que l'humanité même, dans les aspirations sublimes de sa pensée et de sa foi.

Au troisième ciel, au ciel de Vénus, Dante rencontre Charles Martel, roi de Hongrie, qui lui fut ami fidèle sur la terre, et mourut trop tôt pour que cette amitié

pût donner à la destinée du poëte tout ce qu'elle semblait lui promettre.

Dans la sphère du soleil, qui vient ensuite, la flamme harmonieuse qui est l'âme de saint Thomas d'Aquin se manifeste à Dante, et lui raconte l'histoire apologétique de saint François; après lui, saint Bonaventure fait à son tour l'éloge de saint Dominique. Là sont les docteurs, les théologiens, les mystiques, dont Dante avait nourri sa pensée studieuse.

Dans les intervalles de ces entretiens divers, et en passant d'un ciel à l'autre, Béatrix prodigue toujours à son amant attentif l'enseignement des hautes vérités. C'est ainsi qu'ils ont atteint la sphère de Mars, où sont tous les guerriers qui ont combattu pour la vraie foi. Là une croix d'étoiles splendides rend des mélodies sacrées; Dante peut entendre, sans en comprendre le sens, ces mots qui lui sont adressés : — Ressuscite et sois vainqueur! Bientôt l'un des diamants de feu se détache de la croix glorieuse : c'est une âme bienheureuse, c'est Cacciaguida, l'aïeul de la race des Alighieri. Elle s'approche avec un pieux attendrissement du voyageur, et s'offre à répondre aux questions qu'il lui plaira de faire. Dante, respectueux et touché, supplie alors la *vivante topaze* de lui dire son nom. Cacciaguida apprend à son descendant quel lien sacré du sang les unit ensemble. Ici, par un retour amer aux infirmités du présent, à la décadence de la patrie, à ses propres infortunes, aux solitudes du foyer domestique, ravagé par la guerre civile et décimé par l'exil, le poëte se plaît à mettre dans la

bouche de l'illustre aïeul une mâle louange de la vie austère et des belles mœurs du passé. Cela est beau, rigide et simple, comme un bas-relief antique : il faut bien essayer d'en citer quelque chose.

Cacciaguida parla donc ainsi :

O branche de ma tige, ô toi que j'attendis
Avec amour! Je fus ta racine, jadis.
Il ajouta : Celui d'où prit nom ta lignée,
Et qui vers la montagne, en l'enceinte éloignée
Du premier bord, — cent ans et plus a tourné seul,
Celui-là fut mon fils et fut ton bisaïeul.
Or, tu devras sans doute, en faisant œuvre pie,
Abréger les tourments où sa tiédeur s'expie.

Florence, en ses vieux murs *, d'où l'on entend toujours
Tierce et None sonner, restait aux anciens jours
Sobre et chaste, et la paix vivait aux cœurs honnêtes.
Alors, on n'eût point vu couronnes ni chaînettes,
Ni femme en brodequins, ni ceinture avec art
Plus que celle qui l'a, méritant le regard.
Toute fille en naissant n'effrayait pas son père,
Car l'heure de la dot, et la dot qu'on espère,
N'avaient point dépassé toute juste raison.
Déserte et sans enfants n'était nulle maison;
Sardanapale, enfin, n'avait point à ce monde
Appris ce qu'on peut faire en une chambre immonde...

J'ai vu Bellincion Berti serrer son dos
D'un justaucorps de cuir avec l'agrafe d'os;
Cependant que chez lui l'épouse chaste et sage
Quittait l'humble miroir sans peindre son visage.

* L'enceinte primitive de Florence; là se trouvait la cloche où on sonnait les heures.

J'ai vu ceux de Nerli, j'ai vu ceux de Vecchio *,
Contents aussi d'aller en casaque de peau.
Les fuseaux, les rouets seuls captivaient leurs femmes :
Toutes savaient alors, ô bienheureuses âmes!
La place de leur tombe, et pas une, chez nous,
N'était, de par la France, en un lit sans époux **.
Celle-ci, protégeant un berceau, ses alarmes,
Usait, pour consoler, du parler plein de charmes,
Qui pour les deux parents est le premier bonheur;
Telle autre, ayant toujours la quenouille en honneur,
Devisait en famille, et ne savait de joie
Qu'aux récits de Fiesole, ou de Rome ou de Troie ***.
Et, certe, eussent été prodige, en ce temps-là,
Un Lupo Saltarelle, une Cianghella ****,
Comme aujourd'hui seraient, pour la race avilie,
Soit un Cincinnatus, soit une Cornélie...

Continuant ainsi, dans une peinture toujours magnifique, où l'expression, la couleur, le sentiment, l'inspiration et le grand cœur qui parle sont toujours à la même hauteur, Cacciaguida raconte sa vie d'abord, et ensuite les gloires antiques, les nobles prospérités de la Florence des vieux jours.

Alors, récapitulant dans son souvenir toutes les prophéties menaçantes qu'il a pu recueillir jusque-là,

* Dante cite ici de grandes familles de Florence, célèbres au temps dont il parle pour leur noblesse et leur simplicité.

** Touchant ressouvenir du poëte à l'adresse de Gemma, sa femme, veuve par l'exil.

** Au récit de l'histoire des grands aïeux et des nobles origines.

**** Jurisconsulte florentin et jeune femme florentine mariée à Imola, tous deux horriblement décriés.

Dante supplie l'aïeul immortel de sa race d'éclairer pour lui l'avenir, de préparer son courage en lui dévoilant, dans toute la rigueur de la vérité, les malheurs qui l'attendent. Et Cacciaguida lui répond :

Tel, par la trahison d'une marâtre impie,
Hippolyte partit d'Athènes, sa patrie,
Tel de Florence, un jour, proscrit on te verra.
Cela se veut, cela se trame et se fera
Bientôt, par ceux dont l'âme à telle œuvre est fervente,
Aux lieux où chaque jour le Christ est mis en vente.

Au vaincu, c'est l'usage, écherra tout le tort;
Mais, témoin dispensant les justices du sort,
La vérité fera la vengeance à son heure.
Pour toi, tu laisseras, en quittant ta demeure,
Tout ce qui te fut cher : c'est là le premier dard
Qui de l'arc de l'exil atteint celui qui part.
Tu sauras comme est plein de sel le pain qu'on goûte
A la porte d'autrui ; combien dure est la route
Pour descendre ou monter l'escalier étranger.
Et ce qui sur le dos va plus lourd te charger,
C'est la société malfaisante et stupide,
Qui doit choir avec toi sur la pente rapide.
Ingrate, impie et folle, elle se tournera
Contre toi; mais bientôt, en retour, elle aura,
Elle, non toi, — le front tout rouge de sa honte.
De sa stupidité, son œuvre fera compte;
Si bien qu'il sera beau, pour ton propre renom,
D'avoir fait à toi seul le parti de ton nom...

Mais Dante ne peut se détacher de cette bienveillante et chère compagnie. Il veut profiter de la douce rencontre pour tout savoir. Il demande si, chassé de la patrie, il ne se fermera pas encore toutes les por-

tes secourables en disant à tous l'austère vérité. Avec un art merveilleux, d'ailleurs, il veut se faire confirmer, dans le ciel même, sa mission de justicier sans pardon.

Et Cacciaguida va répondre selon le cœur du fier poëte en lui défendant le mensonge, en lui ordonnant le courage et l'audace. Nous avons peine nous-même à nous arracher à ces vers splendides (ceux du texte s'entend). Nous traduisons donc encore :

Et lui : Certe, il est vrai que toute âme endormie
Dans l'opprobre d'un autre ou sa propre infamie
Pourra trouver brutal l'accent de ton courroux.
Révèle cependant ta vision à tous!
De ton chemin, sans peur, écarte le mensonge;
Et puis laisse gratter ceux que la gale ronge *!

Mais, s'il advient encor qu'au premier goût, ta voix
Amère et sans attrait, paraisse quelquefois,
En la digérant bien, celui qu'elle convie
Y trouvera toujours un aliment de vie.
Ton cri retentira, semblable désormais
Au grand vent, qui plus fort frappe les hauts sommets,
Et, pour quiconque enfin en gardera mémoire,
Ce ne sera point là le moins beau de ta gloire!

Nous ne pouvons juger nous-même jusqu'à quel point toute beauté se perd dans une traduction; mais

* *E lascia pur grattar dov' é la rogna.*

En général, les traducteurs, en traduisant textuellement ce vers, font, au nom de Dante, beaucoup d'excuses au lecteur. Je ne crois pas, moi, que Dante leur en eût su le moindre gré.

nous ne savons rien de plus fier, rien de plus majestueux, que cette poésie d'un maître sans modèle.

Hâtons-nous cependant de rentrer dans les proportions d'un récit sommaire.

Dante reprend sa marche en conversant toujours avec Béatrix. Il ne s'aperçoit de chaque ascension dans un ciel différent que par la beauté, chaque fois plus éblouissante, de sa belle compagne. C'est ainsi qu'il reconnaît avoir atteint une nouvelle sphère, la sphère de Jupiter, asile de ceux qui, dans les gouvernements humains, ont fait bonne et pieuse justice.

Là, des splendeurs qui furent les âmes de Josué, de Judas Machabée, de Roland, de Charlemagne, se meuvent en chœurs réguliers, forment des lettres symboliques, et finissent par se dessiner en une aigle étincelante et colossale, qui prodigue au poëte la solution de ses doutes et les révélations de la vérité céleste.

En quittant cette sphère, Dante, à qui Béatrix a déjà été obligée de faire observer que le paradis n'est pas seulement dans son regard, revient encore à contempler ce doux spectacle qui l'éblouit comme le ciel :

Mes yeux s'étaient fixés sur le front gracieux
De ma dame, et mon cœur avait suivi mes yeux.
A tout autre penser je devenais rebelle ;
Elle ne riait pas : — Si je voulais, fit-elle,
Te sourire, bientôt tu serais, je le dis,
Pareil à Sémélé, mise en cendres jadis ;
Car, plus nous avançons dans la sainte contrée,
Plus l'éclat rayonnant de ma beauté sacrée

Croît, à chaque degré, comme tu l'as pu voir ;
Et, si je n'apaisais ses feux, tout ton pouvoir
Serait, sous les splendeurs, bientôt réduit en poudre,
Comme la feuille aux bois visités par la foudre...

Ils sont ensemble arrivés au cercle de Saturne. Là, Dante aperçoit une échelle inondée de lumière, tout au long de laquelle montent et descendent des flammes radieuses. Ce sont les âmes des contemplateurs dans la vie solitaire. Saint Pierre Damien, saint Benoît, satisfont tour à tour la sainte curiosité du poëte. Plus loin, par une seule vue qui peut saisir tout l'ensemble, il lui est donné d'embrasser à la fois toutes les sphères qu'il a déjà parcourues ; il voit la terre si petite à côté, il la dédaigne ; et revient encore reposer son regard fatigué dans le regard de Béatrix. Celle-ci, plongée dans une avide et mystérieuse attente, contemple, en ce moment, un coin du couchant splendide, et, alors, cette comparaison délicieuse, murmurant comme un vague écho d'en bas, au milieu de l'ardente poésie du ciel :

Tout ainsi que l'oiseau, dans le feuillage aimé,
Posé sur le doux nid pour ses petits formé,
Afin de voir plus tôt sa chère géniture,
Et de voler pour elle en quête de pâture
(Souci rempli d'attrait qui toujours le poursuit !)
Lorsque tout est couvert des voiles de la nuit,
Les yeux avidement fixés, malgré les ombres,
Semble épier le temps à travers les bois sombres,
Et, d'un ardent désir, appelant le soleil,
Cherche à voir si déjà naît l'aube au front vermeil,

Telle, et debout, ma dame épiait, attentive,
Au point où le soleil prend sa course moins vive *.

Bientôt, dans le huitième ciel, celui des étoiles fixes, elle montre au poëte un éblouissant tableau : c'est le triomphe du Christ. Un soleil plus éclatant que ne le peut rêver la pensée humaine rayonne dans un cortége de splendeurs ; des lueurs errantes, flamme et mélodie à la fois, volent en chantant dans l'espace. Le nom de Marie est le soupir sacré de toutes ces lyres de feu ; partout harmonie et lumière. A la prière de Béatrix, une des étincelles sublimes se détache de la couronne sainte : c'est saint Pierre qui vient interroger Dante sur la foi, comme saint Jacques l'interrogera plus tard sur l'espérance, et Jean l'évangéliste sur la charité. Glorieux de la haute approbation du premier des apôtres, Dante, l'exilé de Florence, fait encore, en pensée, un retour à la terre. Si son savoir et son orthodoxie sont applaudis au ciel, il n'aspire pas moins ardemment après le laurier que lui doit sa patrie. Il revoit toujours saint Jean, son beau saint Jean, comme il l'appelle, en face duquel il allait s'asseoir autrefois, sur un banc de marbre qui garde encore son nom ; il songe enfin toujours à ce baptistère, contemplé jadis avec tant d'amour, regretté désormais avec tant d'amertume. Écoutons ce poétique soupir :

S'il arrive jamais que ce divin poëme,
Auquel mirent la main la terre et le ciel même,

* Le midi.

Triomphe, après m'avoir maigri dans le travail,
De ces fureurs qui m'ont fermé le doux bercail
Où je dormis agneau, gardant ma seule haine
Aux loups, qui nous ont fait une guerre inhumaine
Avec une autre voix, avec d'autres cheveux,
Je reviendrai, poëte, au séjour de mes vœux;
Et, sur ces mêmes fonts où j'ai pris le baptême,
Il me sera donné ceindre le diadème...

Après avoir rencontré Adam, qui lui raconte sa chute et son expiation, Dante arrive à la neuvième sphère, où se manifeste enfin à lui l'essence divine, entourée de neuf couronnes étincelantes, chœurs angéliques qui chantent l'éternel *hosanna!* Béatrix lui a révélé toute vérité sur cette effusion lumineuse qui est Dieu, source et fin de toute chose; et alors l'âpre poëte, se rappelant combien misérables et grossiers, combien dégénérés sont les enseignements religieux qu'on donne à la terre, stigmatise, comme il sait le faire, l'ignorance, l'orgueil, l'avarice de certains prédicateurs de son temps. Il atteint ensuite le dixième ciel ou l'Empyrée. Là, se déroule, immense au regard, un fleuve de lumière ondoyante, lumière qui est à la fois intelligence et amour, où, dans des évolutions harmonieuses, les âmes des bienheureux et les anges au front de flamme, à la robe de neige, aux ailes d'or, s'enivrent de la vision divine. Cependant Béatrix a quitté le poëte; mais une splendeur, détachée des saintes cohortes, vient s'offrir à lui pour élever encore son regard aux derniers spectacles de l'Empyrée : c'est l'âme de saint Bernard, l'adorateur bien-aimé de Marie. Il montre alors au poëte Béatrix

elle-même, assise sur un trône, non loin de Dieu, et si éclatante de beauté, que toute poésie doit renoncer à le dire. Plus loin, saint Bernard lui désigne encore la Vierge, oriflamme de paix, plus brillante que tout autre splendeur. Au milieu des chœurs frémissants qui chantent la louange, le saint vieillard adresse, en ce moment, à la mère du Christ, une ardente et sublime prière d'adoration et d'amour; et, pour se conformer au vœu de celle qui l'a envoyé vers Dante, au vœu de Béatrix, il supplie Marie que le poëte soit trouvé digne de contempler la divinité dans toute sa gloire. Alors les yeux du vivant arrivent à pouvoir supporter les clartés foudroyantes; mais sa parole est impuissante à les peindre; la mémoire elle-même fléchit sous l'excès du souvenir..... Les langues humaines n'ont plus de sons, la poésie plus d'accents pour rendre ce qui se voit là-haut.

Le poëte a déjà prié l'éternelle lumière pour qu'il lui fût permis de traduire au monde quelques-unes des merveilles qui lui ont été dévoilées. Il s'abîme éperdu dans la contemplation et l'extase; il distingue, au fond de la sphère de flamme, l'effigie de l'homme, tracée en traits de feu; et, voyant ainsi se fondre l'humanité dans l'immensité divine, il proclame sa faiblesse et se tait.

Et son désir, comme sa volonté, tournent ailleurs, mus, dit-il, par l'amour

Qui seul meut le soleil et les autres étoiles.

Le dernier vers du poëme est écrit, la *Divine Co-*

médie est complète. Le visionnaire sublime, parti des ténèbres de l'enfer, est allé se perdre dans l'éblouissement de l'infini.

VII. — Voilà l'œuvre telle qu'il a été donné à notre faiblesse de la résumer imparfaitement et de la faire à demi comprendre. Certes, nous aurions pu, comme un autre, écraser ce texte décharné de commentaires, d'explications, de discussions sur le sens de telle ou telle allégorie; sur l'intention et l'allusion contenues dans tel ou tel vers, sur tous ces innombrables mystères de la création la plus gigantesque, à coup sûr, qui soit restée vivante dans l'histoire des lettres humaines; mais nous croyons que la gloire de Dante n'est pas là; qu'il importe souvent bien peu, pour l'appréciation générale, de donner à maint passage obscur une interprétation ou une autre, et que trop de science dans les commentateurs risque souvent d'écraser la poésie dans le poëte.

Nous aurions pu, sans doute encore, faire souvent, en détail, de la critique sage, juste, respectueuse; relever beaucoup d'énormités, beaucoup d'erreurs; constater qu'il ne faut pas, comme quelques fanatiques, s'extasier toujours, même devant les taches du soleil. Nous ne nous serions pas passionné pour les imperfections, nous n'éprouvions aucun besoin de nous passionner contre elles. Ce travail d'érudition et de goût a, d'ailleurs, été fait plus d'une fois; utile à l'étude et à l'enseignement littéraire, il ne signifie pas, croyons-nous, grand'chose pour la compréhension large et réelle du poëme, non plus que pour le

jugement du poète; poëme et poëte divins tous deux, non parfaits.

Nous avons donc voulu nous tenir dans les convenances de la perspective, à la portée qui nous a semblé préférable pour comprendre, pour sentir, si on peut le dire, le monument tout entier. Et, si quelque âme éprise de grande poésie, qui ne peut cependant, — il faut l'en plaindre, — qui ne peut étudier Dante Alighieri dans sa réalité, dans son originalité, dans la majesté de sa forme et de sa langue, arrive par nous à s'en faire une idée plus haute et plus vraie, à l'aimer et à l'admirer à la fois, notre tentative n'aura pas été inutile, notre effort aura touché le but.

Et, disons-le une fois encore, ce ne sont pas les bizarreries, les hérésies, les énormités, les puérilités même, qu'il faudra chercher dans l'œuvre, en la regardant à travers six siècles. A quelques pas, si vous le voulez, vous ne verrez plus grimacer les gorgones et ricaner tous les monstres de pierre de la vieille église gothique; mais l'édifice est là, devant vous, indestructible affirmation de la force humaine et de la sublime puissance du génie. Si votre vue s'élève, si votre âme grandit, c'est assez! Vous admirez; vous pouvez comprendre la fière joie et la mélancolique espérance de celui qui se croisa les bras pour mourir, en face de son œuvre achevée, de son œuvre immortelle

DANTE ALIGHIERI.

DANTE ET LA POSTÉRITÉ.

La postérité, nous l'avons vu, était, déjà de son vivant, commencée pour Dante. Il avait en personne assisté à sa gloire ; il avait été témoin du premier vol de son nom dans l'immortalité ! De tout temps, d'ailleurs, conscient de sa mission sublime, complice, avec préméditation, de son propre génie, il avait gardé pour lui-même, dans sa vie comme dans son œuvre, ce fier respect et ce noble orgueil qui lui seyaient plus qu'à tous. Dante se sentait prédestiné : rien ne pouvait l'étonner dans la majesté de son sort.

Il serait curieux, sans doute, il serait intéressant, pour l'histoire intellectuelle de l'Europe, d'étudier pas à pas, et dès l'origine, le progrès continu du *dantisme;* d'en rechercher partout la trace, de le voir se produire à la fois par toutes les manifestations élevées de la pensée ; passant des études privées aux lectures publiques, des leçons poétiques aux enseignements de la théologie, des académies aux églises, de la solitude des poëtes aux ateliers féconds, d'où peintres et sculpteurs commencèrent bientôt à prodiguer les chefs-d'œuvre ; révélateur en poésie, faisant autorité pour le dogme, faisant loi dans la langue, créant enfin, sur tous les sommets de la pensée humaine, cette vaste école des *dantesques*, qui garda partout une empreinte austère, et comme un

glorieux cachet de famille. Cette invasion durable d'une pensée conquérante à travers une époque entière, cette immersion de tout un âge sous le flot indompté d'une poésie vaste comme une mer, devint, en effet, d'années en années, plus visible et plus saisissante. Mais, pour tout dire à cet égard, il faudrait certes plus que le savoir d'un seul, et plus que la capacité d'un livre.

Celà d'ailleurs a été déjà fait, et bien fait pour partie, avec des aptitudes élevées et diverses *.

Nous voulons donc nous borner au plus rapide coup d'œil sur cette filiation majestueuse de celui que les Italiens appellent, que le moyen-âge et la renaissance peuvent appeler : *il padre*, le père ou l'aïeul. On verra encore quels grands souvenirs de noms et d'œuvres on remue en chemin, quels glorieux pavillons on peut saluer dans sa course.

Ce sont d'abord Pétrarque et Boccace : Pétrarque moins disposé à s'avouer vassal de la grande suzeraineté, contraint cependant, par la vérité qui le presse, à proclamer son admiration en ces termes : *Poëte ! je jure, et tu me crois, le pouvoir de Dante est égal à son vouloir ;* Boccace, au contraire, sincère toujours et

* M. Ozanam a dit éloquemment l'influence de Dante sur la philosophie ; M. Delescluse, dans ses nombreuses et savantes études, a surtout mis en lumière, avec beaucoup de sentiment et de goût, la tendance imprimée par l'Alighieri, à toute son école, vers les régions platoniques de l'amour mystique et contemplatif ; enfin, on ne peut méconnaître combien M. Artaud, avec des idées et dans des vues littéraires que notre époque n'accepte plus généralement aujourd'hui, a contribué néanmoins à amener pa

cordial dans son dévouement à la grande gloire, écrit la vie du poëte de l'*Enfer*, s'honore de la mission de commenter le triple poëme du haut d'une chaire, et s'écrie : *Non, il n'est pas de pouvoir qui puisse renverser une telle influence !* Puis, ce sera encore Tasse, lequel souvent imitera, copiera même Dante et son vers superbe, sans toujours, il est vrai, le dire. Plus tard enfin, il faudra nommer Alfieri, le rigide Romain, qui, dans son amour pour la langue de Dante, fit de la Toscane sa patrie d'adoption littéraire.

Dans les arts, la pensée du poëte se propage plus victorieusement encore. Orcagna, Giotto, Masaccio, Luca de Leyde et tant d'autres, et, plus que tous le grand et dantesque Michel-Ange, s'inspirent du génie créateur, vivent de sa vie, s'animent de sa force et trempent leur acier dans sa flamme. A qui faut-il rappeler que la page la plus effrayante du vieux Buonarotti est une traduction énergique de Dante, et que le *Jugement dernier* est un prologue digne de l'*Enfer?* à qui faut-il apprendre que Michel-Ange, sculpteur, est toujours, par l'énergie, par l'originalité, par l'audace, le frère d'Alighieri, et que, dans ses vers

un détour, vers Dante, des esprits qui n'y seraient jamais venus d'emblée et tout droit. M. Artaud, s'il nous est permis de le dire, à nous qui nous sommes aidé plus d'une fois de ses travaux, et qui en faisons ici l'aveu loyal, M. Artaud chercha trop souvent à faire du rude et abrupte génie florentin un classique élégant ; mais il faut aussi lui rendre cette justice qu'au temps où il commençait à fréquenter Dante, cette fréquentation pouvait déjà passer pour une hardiesse.

austères, il se reconnaît lui-même humble élève?

Dans les académies, dans la littérature générale, le même souffle de poésie fait encore éclore les plus nobles fleurs de l'intelligence. Philosophes, grammairiens, littérateurs, sont fidèles au culte accepté. Da Diaceto humilie son savoir devant le suzerain. Marsile Fiein, avant lui, avait su grandement et noblement admirer; et voici comme il parle du poëte qu'il sait comprendre : *Dante Alighieri, céleste de patrie, Florentin d'habitation, angélique de race, philosophe poétique de profession*...

Machiavel, à son tour, vient plus tard montrer com bien l'universelle grandeur de Dante peut prêter, sans jamais s'appauvrir, des splendeurs et des forces à toutes les formes de la pensée. Machiavel est évidemment de la puissante race des *dantesques*, et ses poésies sérieuses sont un effort visible, un effort avoué, qui cherche la beauté de l'art dans les trésors de la *Divine Comédie*.

Il faut s'arrêter cependant dans ces énumérations. C'est assez déjà pour montrer quelle place occupe Dante au milieu des plus beaux triomphes de la grande période intellectuelle où l'Italie est reine. Ces temps eux-mêmes, comme la destinée hors ligne du poëte, sont suffisamment caractérisés par le fait des lectures publiques, instituées pour le poëme sacré, non seulement à Florence, mais à Pise, à Bologne, à Plaisance, à Padoue, à Venise.

Dante, on l'a déjà observé, était alors tout pour tous. Les théologiens voyaient en lui toute leur

science, les philosophes toute la leur, les savants toute la leur, les linguistes toute la langue, et les poëtes toute poésie. Quel rôle fut jamais plus beau dans les lettres humaines?

Dans le présent, l'Italie moderne est restée fidèle à elle-même en restant fidèle à son premier maître. Tous les plus grands esprits, ceux-là surtout dont l'intelligence fut riche de patriotisme, de nobles aspirations et d'héroïques instincts, se sont laissé remuer par le souffle de Dante, comme de fiers alcyons par un sublime orage.

Pour lui, les artistes, les poëtes, les penseurs éminents, n'ont qu'une même âme. Canova lisait Dante avec amour, Silvio Pellico l'étudiait avec ferveur; Ugo Foscolo a dignement écrit sur la *Divine Comédie;* il a fait ressortir avec le sentiment d'un grand poëte, avec l'émotion d'un grand cœur, les beautés sublimes de son ancêtre en poésie; César Balbo, enfin, a mis au service de l'immortelle gloire une admiration toujours justifiée, jamais lasse, une verve passionnée, une fierté éloquente*, la glorification de la patrie dans sa plus haute renommée, l'honneur national qui

* On ferait une bibliothèque avec ce qui a été écrit sur la *Divine Comédie,* rien que dans une période encore récente, et Dante a bien inspiré ses adorateurs. On trouve beaucoup de bien belles pages dans ces écrits, qu'il n'est même pas possible de citer tous. Il serait pourtant injuste de passer sous silence les noms de MM. Azzolino, Arrivabene, Troya, Misserini, qui, bien mieux que les anciens commentateurs, font aimer et admirer leur poëte, en l'aimant et l'admirant eux-mêmes.

s'exalte au spectacle du beau. Telles sont les inspirations de ces nobles Italiens, auxquels les larmes amères de Dante et son invective sublime ont prêté tant de fois, contre d'immenses douleurs, des plaintes vengeresses, dignes de l'Italie elle-même.

Parmi tous les écrivains illustres qu'en d'autres littératures Alighieri a pu dominer de son immortel souvenir, nous voulons nous borner à nommer Byron, en rappelant ce poëme des *Prophéties du Dante*, auquel il accordait, lui, Byron, une suprématie absolue sur tout autre de ses œuvres. On y sent par quelle confraternité respectueuse et par quelle admiration profonde le barde anglais se sentait lié au vieux proscrit toscan.

Parmi nous, en France, le même culte n'est pas moindre aujourd'hui. Si la *Divine Comédie* est restée longtemps, pour une littérature de convention, un inaccessible mystère, notre époque a largement acquitté la compensation de cette injustice et de cette inintelligence. Nous ne croyons pas qu'un seul des esprits élevés de notre temps soit resté indifférent ou insensible au poëte de l'*Enfer* *. Citons seulement ici

* Quel poëte ne songe à Dante? — Victor Hugo prend son nom et son œuvre pour personnifier la grande poésie (les *Voix intérieures* et *Passim*); — Sainte-Beuve y revient maintes fois plein d'un religieux amour (les *Consolations*); — Alexandre Dumas songe à traduire l'*Enfer;* — A. Brizeux traduit en prose; — Antony Deschamps traduit en vers, et, comme Auguste Barbier, s'inspirant directement de la forme et de la couleur du maître, dans ce commerce altier, puise force et grandeur.

Dans la haute critique ou dans l'étude historique, après avoir

deux témoignages, en les empruntant aux plus hautes sphères de la critique et de la poésie. Si La Harpe et Voltaire injurient Dante sans le comprendre ou le lire, M. Villemain le révèle à la France, et M. de Lamartine l'acclame. « Dante, dit le premier, c'est tout « un monde, le monde moderne. Il a ouvert un tré« sor de poésie nouvelle, tout une religion, tout une « société... » Et ailleurs, c'est : « le plus grand poëte « du moyen âge ! Ce poëte dont les vers sublimes et « naturels ne s'oublieront jamais, tant que la langue « italienne se conservera, tant que la poésie sera « chérie dans le monde ! »

« Horace, dit le second, était le poëte de l'époque « (l'Empire), comme Dante semble le poëte de la « nôtre ; car chaque époque adopte et rajeunit tour « à tour quelqu'un de ces génies immortels qui sont « toujours aussi des hommes de circonstance. Elle « s'y réfléchit elle-même, elle y trouve sa propre « image, et trahit ainsi sa nature par ses prédilec« tions... » Et plus loin : « La révolution que le chris« tianisme a dû produire dans la poésie, cette révo« lution dont les progrès sont sensibles dans le Dante, « dans Milton, etc..., a été lente à agir sur nous. Nos « cœurs étaient chrétiens et nos lèvres étaient païen« nes. De là froideur et désaccord entre la poésie « et le cœur humain ; mais cette révolution se mani-

ailleurs cité MM. Ozanam, Delescluse, etc., il n'est pas permis d'oublier MM. Philarète Chasles, Ampère, Fauriel, etc., etc. On voit quelle place une période de vingt ans seulement a faite à Dante parmi nous.

« feste enfin : elle nous détache d'une muse sans individualité, d'une philosophie sans espérance, d'une « mythologie sans foi. Elle nous demande quel- « que chose de grave et de mystérieux comme la « destinée humaine, d'élevé comme nos espérances, « d'infini comme nos désirs, de sévère comme nos « devoirs, de profond et de tendre comme nos pen- « sées et nos affections! Elle nous demande enfin « ce que le père de toute poésie moderne a si bien « défini : — *Il parlar che nell'anima si sente!* ce lan- « gage qui s'entend, qui se parle, qui retentit dans « l'âme humaine, l'écho vivant de nos sentiments les « plus intimes, la mélodie de notre pensée*! »

Tels sont les jugements, non d'un enthousiasme isolé, mais de l'histoire et du temps; telle est l'influence de Dante Alighieri : voilà ce qu'en dit la postérité, âgée déjà de six siècles grandioses.

Et maintenant, un mot encore. Le génie seul eût-il suffi à créer cette suprématie générale? Non, sans doute. En outre de son génie, par une douloureuse prédilection de la destinée, Dante eut pour lui le malheur; il s'était donné à lui-même la science, et il avait la foi. Le génie, la science, la foi et le malheur, quelles cordes puissantes à une lyre!

* Villemain, *Cours de Littérature;*

Lamartine, *Discours de réception à l'Académie française.*

Ces deux témoignages, en outre de la valeur de ceux qui les donnent, empruntent une autorité plus grande encore, s'il est possible, à la neutralité du grand poëte et de l'éminent écrivain, dans les plus violents débats du mouvement littéraire accompli de nos jours.

On a voulu discuter sur la foi de Dante : c'est pourtant le diamant de son âme. Elle est indestructible, éclatante, et rien ne l'eût brisée. Cette flamme dévorait son audace ; ce joug domptait son orgueil ; cette loi régentait son génie. Il est aussi faux, de la part des uns, de vouloir chercher, dans la pensée religieuse de Dante, une insurrection du *libre examen* et je ne sais quelles aspirations vers la *réforme*, qu'il est puéril, de la part des autres, de chercher à concilier toutes les imaginations de son poëme avec l'orthodoxie catholique. Ce sont là, en effet, deux questions bien distinctes. Dante croit, et sa croyance est un des plus larges côtés par lesquels il représente son temps ; mais son poëme, qui respire toujours la foi, n'en est pas du tout la formule. D'autre part, il a attaqué les papes, mais il glorifiait la papauté ; il a invectivé le saint siége, mais en professant un respect filial pour l'Église. J'ose dire que son arme la plus puissante contre certains papes, c'était précisément sa foi, son inébranlable assurance en sa foi. Il se sentait plus chrétien, plus catholique, plus croyant, à coup sûr, que Boniface VIII, et c'était là sa force. Il flagellait un homme, il s'inclinait respectueux devant la tiare. Son temps fit souvent comme lui. Ceux qui ont compris et dit autre chose se sont laissé égarer par l'esprit de système. Dante n'a rien de Luther ; une large portion de sa grandeur est d'être précisément le contraire, c'est-à-dire d'être un esprit bouillant de toutes les audaces, discipliné dans d'infranchissables limites par le prodige de la volonté.

Achevons, il est temps, sans doute. Éclairé par sa vie, par son œuvre, par son influence sur les siècles, telles que nous avons essayé de les peindre, Dante est peut-être à présent compris. Nul ne songe à s'étonner qu'il ait été de lui, dit par nous ou par d'autres, des choses qu'on ne dira de pas un. On a surtout pu saisir en quoi, pourquoi, comment plus qu'aucun nom des lettres humaines, il représente une époque au moins autant qu'un homme. Dante, c'est plus qu'un apôtre de poésie et d'art : c'est une glorieuse incarnation de l'histoire.

Entrons, si vous le voulez, un moment ensemble dans une de ces augustes basiliques qui racontent au penseur tous les souvenirs du monde catholique, tous les souvenirs de quatre grands siècles éteints. Ombres et lumières se partagent le temple ; la clarté du ciel, tamisée par le riche vitrail, tombe comme une pluie d'or et de feu sur les splendeurs du tabernacle, en respectant toujours, sous les noirs piliers, sous les chapelles latérales et dans la nuit des cryptes, le mystère des solennelles ténèbres. — Là, si parfois, vers la fin du jour, l'orgue a rempli de son grave soupir toutes les profondeurs, longtemps encore après que les chants ont cessé, le moindre bruit et le moindre murmure, le susurrement de la prière, le pas silencieux du fidèle, la voix du vide même, tout s'imprègne, pour ainsi dire, comme d'un souvenir de la grande harmonie, tout lui fait un vague, un insaisissable écho, et les harpes éoliennes, qui frémissent invisibles dans l'air, ne gardent que d'elle leur mé-

lodieux diapason et leur sonorité. Ainsi la poésie, ce sublime soupir des siècles, ainsi le génie, cet instrument prédestiné de Dieu, donnent, à certains jours, au monde de la pensée, l'intonation souveraine. Le poëte de trois royaumes eut ce grand rôle au milieu de son temps. Sa langue et son accent s'imposèrent sans lutte, et firent loi sans contrainte. — Et, comme l'orgue est l'âme du temple, le génie de Dante Alighieri semble souvent à lui seul l'âme du moyen âge.

MACHIAVEL.

I

Il est des noms que couronne une singulière fortune : ils deviennent une idée dans les langues. Cela est grand, et, pour ma part, je ne sais pas de plus complète destinée au génie.

Depuis Homère jusqu'à Raphaël, depuis Dante et Shakspeare jusqu'à Voltaire, sans oublier Milton et Michel-Ange, ces hommes, dont le nom est aujourd'hui une épithète pour les œuvres les plus élevées de l'esprit humain, sont, à vrai dire, les privilégiés de la pensée, les illustrations typiques du grand livre où la postérité écrit l'épitaphe abrégée des siècles morts. Ces hommes sont donc, à coup sûr, immortels. Or, ce n'est pas sans quelque réserve et sans une sorte de révérencieuse méfiance que l'écrivain qui a le culte de la grandeur littéraire ou morale s'approche du piédestal où ils siégent dans leur gloire

pour étudier et dire de quelle portion divine et de quelle portion humaine est faite leur immortalité.

Le plus discuté sans doute et le plus discutable entre tous, Machiavel, n'a-t-il pas quelque droit d'être compté parmi les maîtres qui se sont fait un fief avec une idée, et la représentent à jamais dans les conciles permanents de l'intelligence humaine? Mais n'est-il pas alors bien remarquable qu'une sanglante injustice ou une fatale expiation ait dévoué son nom à l'œuvre infamante d'exprimer une politique d'astuce, d'égoïsme et d'iniquité ?

Glorifié ou flétri, qu'est donc Machiavel au jugement souverain de l'histoire? Ce qu'on dirait de plus vrai à son égard est peut-être ceci : Son génie étonne et séduit jusqu'à l'enthousiasme ceux que quelques-unes de ses idées n'ont pas révoltés et poussés jusqu'à le haïr. Le paradoxe épuise donc un long effort à le réhabiliter tout entier, quand la haine vulgaire ne brise pas sa morsure sur cette lime aux arêtes de diamant, qui a scié tour à tour la chaîne brutale maudite par l'esclave ou le frein abstrait subi par les rois. — Ainsi, pour lui pas de justice : tout est éloge et tout est blâme ; tantôt la justification complète et tantôt l'anathème absolu. Cela est commode pour la passion, qu'elle soit amour ou haine, qu'elle tresse le diadème du triomphateur ou la corde du flagellé. Mais, en faisant ainsi, le juge donne trop souvent le soufflet du mensonge sur la joue de la vérité, et l'appel suprême du temps proteste tôt ou tard contre l'arrêt.

Si tout d'abord je me méfie de la bonne foi ou du bon sens de ceux qui se font sans réserve les vengeurs quand même d'un nom décrié, je vois d'autre part une grande irréflexion ou une formelle impuissance dans la pensée qui jette d'un mot aux gémonies tout une grande mémoire : les premiers oublient à plaisir la loi de la morale éternelle, comme la seconde méconnaît l'autorité relative des temps et des mœurs.

Les républiques italiennes ont pris une large part dans la vie sociale de leur siècle. Sur un théâtre restreint, elles ont joué très-grandement et très-sérieusement le drame des hautes passions politiques ; elles ont créé à leur taille une civilisation robuste, et celle-ci s'est donné une formule si vivace et si complète, qu'elle restera dans les annales de l'Europe moderne comme une des expressions puissantes de l'action humaine. Étudier de quels éléments, de quelle combinaison hardie, a pu sortir cette civilisation qui n'est plus qu'une page accentuée de l'histoire ; chercher le caractère spécial de ces temps, de ces hommes, de ces faits, de cet ensemble enfin qui constitue une vie de peuple, une individualité dans les foules qui furent des nations, ce serait une tâche pleine d'attrait. Cette tâche, heureusement accomplie, pourrait aussi sans doute jeter de vives lumières sur le groupe d'effets et de causes où Dieu met l'homme en œuvre, comme le pionnier qui doit, sous son impulsion tour à tour manifeste ou latente, défricher une lande fertile pour l'avenir.

L'Italie, au moyen âge, combina, par l'alchimie mystérieuse de la Providence, le vivifiant principe du christianisme avec la théorie de cette force brutale, mais glorieuse, qui avait aux mains de la vieille Rome fait d'une pique de fer le sceptre du monde. L'idée chrétienne n'avait donc pas encore si absolument triomphé de la tradition du vieux patriotisme romain, que ce dernier n'eût laissé dans les âmes des peuples comme dans leurs constitutions diverses une empreinte bien caractéristique. Le libéralisme de l'Évangile, la mansuétude divine du Christ, la loi fondamentale de charité, de fraternité et d'amour, n'avaient pu réhabiliter entièrement l'individu au sein de la famille sociale. Aussi, dans cette civilisation qu'on pourrait dire hybride, trouvons-nous une manière de comprendre le devoir, le patriotisme et la liberté, qui, si l'on n'y prend garde, fausse facilement, pour les esprits modernes, le sens et l'intelligence des hommes et des œuvres. Les républiques italiennes veulent, conquièrent et défendent à tout prix leur liberté; mais la liberté, pour elles, c'est surtout l'indépendance; leur patriotisme, c'est la haine de la domination étrangère, c'est ce que nous appelons la *nationalité*. D'où ces conséquences : la grandeur est surtout dans la force; plutôt la tyrannie au dedans que l'impuissance au dehors ; et, comme résultat pratique, un mépris superbe de la vie humaine. L'homme n'est rien, la patrie est tout

Chose étrange! voici donc, au sein de cette Italie morcelée, un besoin d'unité qui souvent, en d'étroites

sphères, exagère la cohésion, tend les ressorts à ce point qu'il les brise. La volonté patriotique de tous ne garde nul respect pour le droit de chacun. C'est, il faut le répéter, un patriotisme plus païen que chrétien, qui vit d'orgueil plus que d'humanité. Mais, comme toute pensée sociale, soit-elle au point de vue absolu de la philosophie incomplète et insuffisante, offre néanmoins un spectacle majestueux dès qu'elle arrive à de certaines hauteurs; comme, en fait de patriotisme, tout ce qui a pu faire vibrer les âmes dans le passé nous domine et nous séduit dans l'histoire, il faut savoir faire une justice relative à ceux encore qui n'ont pas lu la même page que nous au livre sacré de la civilisation. N'oublions pas d'ailleurs qu'à travers les mystérieuses voies où cheminent les races pour arriver sans doute à la terre promise, l'amour de la patrie a été la première initiation grandiose à l'amour de l'humanité.

La vérité ne change jamais de caractère, mais elle grandit avec les âges. La famille individuelle, la famille nationale, la famille humaine, voilà successivement trois formes sociales également vraies, suivant leur temps. Suivant les temps encore, l'épée a pu voir sa tâche légitime et sainte, aussi bien que la parole, aussi bien que la loi. Au milieu des débris d'empires que laissent les vieux mondes comme un héritage en déshérence ou comme un patrimoine en litige, il a toujours fallu, — ainsi le veut la loi suprême de la civilisation, — qu'il se constituât fortement, brutalement quelquefois, quelquefois peut-être au mépris

du juste ou de l'injuste absolus, des nationalités vigoureuses, exclusives, agressives même, à qui devait échoir la mission d'une idée. Des propagandes armées ont fait dans tous les temps, suivant la force d'expansion et la puissance d'initiative de chaque peuple, des trouées glorieuses à travers les antiques forteresses du passé. L'homme n'est, souvent à son insu, qu'un laboureur de Dieu; il déchire le sillon, la main d'en haut dépose la semence, l'avenir fait sans lui la moisson.

L'action est donc une souveraine nécessité de la vie des peuples : or, chercher dans toutes les combinaisons du génie la loi la plus précise de la force et de la grandeur d'un peuple, c'est peut-être bien mériter du genre humain tout entier.

Aussi, quand nous verrons un homme qui, sans s'être fait avant l'heure citoyen du monde, aura donné tout son génie au labeur militant de son pays natal, pourvu que le dévouement à la prospérité et à la splendeur de ce pays ait été l'âme intime de son œuvre, quels que soient d'ailleurs les erreurs et jusqu'aux vices dont le souffle ait pu dessécher les plus beaux fruits de sa pensée, lors même que l'ambition lui serait devenue mauvaise conseillère, lors même que sa vie, en des crises diverses, ne présenterait pas cette sereine et inviolable unité de quelques fiers caractères mieux servis peut-être par le calme des temps, nous proclamerons que le génie est l'expiation de bien des faiblesses, quand son but définitif, ne l'eût-il pas atteint, fut évidemment de réaliser une grande

patrie. Les grandes patries deviennent des instruments féconds aux mains de la Providence.

Eh bien! cet homme aux moyens discutables et quelquefois réprouvés, au but incontestablement héroïque et vertueux, n'est-ce pas Machiavel? Tout ne se justifie point en lui, mais tout s'explique. A distance, des traits tels que les siens ont leur majesté; et si, dans le panthéon des âges, sa statue ne peut se dresser fièrement, nue, austère et sublime, il figure dignement en buste parmi ceux que l'histoire a salués grands citoyens. L'histoire glorifie quelquefois des noms qu'elle n'a pas sanctifiés; elle a des couronnes pour toutes les œuvres : elle divinise Washington, elle immortalise Mirabeau.

II.

L'ancienne famille des Machiavelli remontait à ces puissants marquis de Toscane qui, du neuvième au onzième siècle, vécurent de la vie princière et hasardeuse des condottieri souverains. Après avoir successivement perdu plusieurs seigneuries importantes, les membres de cette maison, devenus citoyens de Florence, prirent une part active aux agitations et au gouvernement de la République. Depuis 1260, ils avaient compté notamment treize gonfaloniers et plus de cinquante prieurs : or, c'étaient là les plus éminents dignitaires de l'État, ceux qui exerçaient conjointement le pouvoir effectif. Au milieu des vicissitu-

des fréquentes de ces temps orageux, les Machiavelli marquaient encore, au quinzième siècle, parmi les grands noms de la cité; mais, sans qu'ils fussent déchus comme rang, leur situation pécuniaire s'était embarrassée, puis amoindrie. Dès lors, il ne leur était pas donné de prétendre à la même action directe dans le gouvernement; car, la République rétribuant peu et mal les plus hauts emplois, la condition indispensable du succès, dans les grandes ambitions, c'était la fortune. Il fallait que le patrimoine privé du citoyen pût suppléer, selon les exigences dispendieuses de sa charge, à l'insuffisance des rémunérations publiques. Cette particularité n'est pas sans importance, puisqu'elle nous servira plus tard à comprendre comment Machiavel remplit les missions les plus graves et exerça les plus hautes influences avec des titres inférieurs et dans une sorte de subalternité tout au moins apparente.

L'illustre publiciste naquit à Florence le 3 mai 1469. Son père, Bernard Machiavelli, jurisconsulte considérable et trésorier de la Marche d'Ancône, ne pouvait cependant demander aux ressources bornées de sa profession le rétablissement d'une fortune obérée. Bartolomea Nelli, issue, elle aussi, d'une noble et ancienne famille *, était une femme d'un esprit supérieur et d'une distinction notoire. Elle fut la mère de Nicolas Machiavel. Poëte élégant, elle transmit peut-être à son fils la veine poétique qui, par une

La amille des comtes de Borgonuovo Fuccechio.

combinaison bien rare avec l'esprit le plus précis et le sentiment le plus vrai de la réalité, donne à l'œuvre et au style de celui-ci un caractère et souvent un attrait singuliers. Placé à vingt-quatre ans auprès de Marcello Virgilio Adriani, il se livra avec ardeur à l'étude des anciens, sous la direction de ce personnage éminent, qui cumulait, comme tant d'autres, du reste, en ce temps-là, les mérites divers de l'homme d'État, de l'écrivain et du savant *. Cinq ans plus tard, il fut nommé second chancelier, et, quelques mois après, secrétaire de la *seigneurie*. On désignait ainsi l'office des dix magistrats de liberté et de paix qui formaient alors le pouvoir souverain dans la République. C'est sous ce titre, relativement peu important, qu'il rendit à l'État de nombreux et des meilleurs services. La correspondance du gouvernement, l'enregistrement des délibérations, la rédaction des actes politiques, instructions aux agents de la République, règlements d'administration intérieure ou

* Plusieurs critiques se sont efforcés de combattre une opinion assez étrange qu'ils croient trouver dans Paul Jove. Suivant cette opinion, Machiavel n'aurait su que peu de latin, et Marcello Virgilio lui aurait fourni les citations intéressantes dont il devait plus tard enrichir ses ouvrages. — Tout concourt à démontrer l'absurdité de cette fable. Outre que Machiavel fait maintes fois preuve d'une érudition fort remarquable, comment admettre, par exemple, que M. Virgilio eût fourni à l'auteur des *Discours sur Tite-Live* tous les éléments de détail de cet ouvrage, composé près de quinze ans après l'époque où ils étaient ensemble? D'ailleurs, ce n'est pas seulement Tite-Live, mais tous les historiens latins, que Machiavel a mis à contribution. Tacite, en particulier,

traités avec les étrangers, tel était l'ensemble de ses attributions ordinaires. Mais bientôt la seigneurie, agrandissant cette tâche déjà sérieuse, s'efforça de la proportionner mieux encore aux facultés supérieures de Machiavel. Elle lui confia donc successivement un grand nombre de missions d'un intérêt capital, et néanmoins, pour le motif déjà signalé plus haut, il ne lui fut conféré aucun titre nouveau. Envoyé d'abord auprès du marquis d'Appiano, seigneur de Piombino, et de Cattarina Sforza, comtesse de Forli, pour traiter de l'engagement du marquis et d'Ottaviano, fils de la comtesse, au service de la République, son activité, son zèle, la précision de sa correspondance avec la seigneurie, eurent bientôt prouvé ce qu'on pouvait attendre de lui. En 1500, après la levée du siége de Pise, où les milices à gage de Florence s'étaient laissé séduire par les assiégés, il fut député, ainsi que François Della Casa, auprès de Louis XII. Ce prince, dont les troupes avaient concouru au siége

ne se reflète-t-il pas, quant à son style, quant à sa pensée, et jusqu'au caractère le plus intime de son génie, chez l'historien florentin? On n'acquiert pas tout cela avec une page de traduction. — Pour moi, du reste, je ne vois pas qu'il faille absolument interpréter le passage de Paul Jove ainsi que le font les critiques que je contredis. Que Machiavel ait complété auprès de M. Virgilio ses études sur l'antiquité latine, cela est aussi probable que possible. Or, Paul Jove ne me semble pas vouloir dire autre chose lorsqu'il raconte tenir de Machiavel lui-même que celui-ci avait recueilli auprès de M. Virgilio les fleurs de l'érudition grecque et latine dont il avait enrichi ses ouvrages.... *græcæ atque latinæ linguæ flores accepisse.*

avec celles des Florentins, attribuait à ceux-ci l'affront commun qu'ils avaient essuyé. Or, la question, suivant une politique très-ordinaire alors, se résolvant en chiffres, il demandait, sous la menace d'une hostilité formidable, le remboursement de tous les frais de cette campagne. Machiavel et son collègue suivirent la cour pendant plus de cinq mois. Ils eurent de fréquentes audiences avec le roi et les ministres, et, s'ils n'obtinrent pas tout ce qu'ils désiraient en ce qui concernait la négociation même, s'il fallut que Florence subît complétement les exigences financières du monarque blessé à vif, l'étude que le secrétaire florentin put faire de la France, l'observation sagace qui lui livrait au premier aspect tous les secrets des situations, des hommes et des lieux, ne laissèrent pas sans doute de donner à ce long voyage une réelle utilité. De retour à Florence, il fut envoyé à Pistoie pour y apaiser les troubles et éclairer la seigneurie sur l'état des partis qui désolaient cette ville. Mais nous allons bientôt le voir aux prises avec un intérêt plus considérable : c'est à cette époque, en 1502, qu'il effectua sa première légation auprès de César Borgia, duc de Valentinois. Il s'agissait tout simplement, en apparence, de resserrer des nœuds de bonne amitié entre la République et cet abominable, mais intrépide bandit, qui, plus d'une fois sans doute, rêva, lui aussi, l'unité de l'Italie sous la tyrannie de son poignard. En réalité, Florence voulait étudier cet homme, peser s'il y avait plus de profit à caresser sa force qu'à s'indigner de ses crimes, juger

enfin s'il valait mieux voir en lui le fils bien-aimé du vicaire de Dieu ou le soldat réprouvé de l'enfer. César Borgia scruté par Machiavel, c'est là un des spectacles les plus curieux que la diplomatie ait jamais pu donner à l'histoire. Mieux eût valu sans doute Tacite dans la familiarité de Tibère; mais, s'il est vrai de dire qu'en face de cet homme on voudrait à Machiavel plus de colère et d'indignation au cœur, on ne saurait lui désirer plus de fermeté et d'irrésistible pénétration dans l'esprit. Le Valentinois accueille affectueusement le Florentin; l'un des deux reste un livre indéchiffrable pour l'autre, et ce n'est pas le prince. A ce moment-là même, César allait accomplir une des œuvres les plus ténébreuses de ses guerres sans nom : il avait un vieux compte de trahisons à régler avec d'anciens capitaines qui avaient servi sous lui. Il s'en ouvrait souvent à l'envoyé de Florence, mais sans jamais conclure, et Machiavel, de son côté, tenait son gouvernement au courant de ces conversations, sans se montrer jamais absolument certain d'un dénoûment quelconque. Mais si la seigneurie eût demandé tout d'abord à connaître sa conviction intime sur l'issue de ce drame, longtemps à l'avance il eût dit : César fera égorger, étrangler ou poignarder ces hommes assez hardis pour l'avoir osé trahir, assez fous pour se fier à sa parole quand il a pardonné.

Le Borgia se rendit en effet à lui-même cette prompte et rigoureuse justice, et, le jour qu'il tendit la main à ses anciens amis, ce jour-là il les fit tuer.

En attendant, Machiavel était fidèle aux instructions

secrètes du conseil des dix : il temporisait, il amusait César par des protestations de dévouement au nom de la République. Florence, je l'ai dit, était incertaine. L'étrange fortune d'un soldat sans foi méritait considération aux yeux de la politique peu délicate de ces temps; mais aussi l'appui tout-puissant du pape pouvait manquer bientôt à ce fils de sa honte, et l'on eût eu peut-être alors à se repentir d'avoir trop complétement subi la formidable solidarité d'une alliance exigeante autant qu'aventureuse. Lorsqu'enfin la seigneurie se décida à traiter, Machiavel avait achevé sa tâche : il avait étudié l'homme, sa situation et ses forces; il l'avait leurré tout autant qu'il l'avait fallu pour qu'on pût prendre des engagements, sauf à les éluder par des lenteurs ou à les violer par une trahison opportune. Telle était, en effet, la politique italienne au quinzième siècle. Le secrétaire du conseil des dix fut alors remplacé par un ambassadeur en titre; il revint à Florence recevoir les félicitations que méritait déjà sa haute et précoce habileté.

Il reste de cette légation deux monuments précieux : le premier, c'est la correspondance du secrétaire avec les dix; le second, c'est un précis historique ou plutôt un rapport spécial sur l'exécution que nous avons déjà citée comme un spécimen peu rassurant de la justice expéditive et usuelle du Valentinois. Ces écrits devraient sans doute ressortir de l'appréciation générale que nous aurons à faire des œuvres de Machiavel; mais, comme la légation auprès de César a été, contre le secrétaire florentin, l'occasion d'attaques

violentes, il y a peut-être quelque convenance à voir, dès à présent, si ces attaques sont suffisamment justifiées par les faits, et si elles n'émanent pas d'un sentiment moins éclairé qu'honnête.

On a reproché à Machiavel d'avoir impudemment accueilli la familiarité du crime, et de n'avoir pas voulu résister à cette sorte de fascination qu'exerce parfois le génie dans le mal. Il ne faut cependant pas croire qu'aux yeux de ses contemporains le Valentinois portât déjà tout le fardeau de la gloire infamante et sinistre dont l'histoire a fait depuis une épouvantable auréole à son nom. C'était un odieux bandit, maître dans l'art des traîtres, au milieu d'un pays et d'un temps peuplés de trahisons; mais de quel droit reprocher à Machiavel des rapports politiques, commandés par l'intérêt de sa patrie, avec un homme que la diplomatie de tous les États acceptait alors et sollicitait même? Venise avait écrit au livre d'or le nom de César Borgia; Louis XII avait fait la moitié de la fortune de ce fils de pape en lui accordant sa protection intéressée, sous la seule garantie d'une politique qui ne brillait non plus ni par la droiture ni par l'honnêteté. Il est donc absurde de faire un crime à Machiavel de ses conférences avec César Borgia; absurde encore de s'indigner de ce que César paraît s'être complu dans leurs entretiens fréquents. Où vit-on jamais qu'un ambassadeur dût offrir au prince avec lequel son gouvernement veut traiter l'expression hautaine de sa réprobation? Qu'on blâme, si l'on veut, la politique de Florence; mais, à coup sûr, il

n'appartenait pas à Machiavel de porter à un allié, au nom de la République, les assurances d'une amitié affermie, et, en son nom personnel, les protestations d'une vertu révoltée. Je ne vois enfin, en aucune façon, dans tout le détail de cette correspondance, rien qui témoigne de la sympathie, même intellectuelle, de Machiavel pour César. Le publiciste fait une étude sagace, rigoureuse, acérée. C'est de l'analyse ou de l'anatomie : il traduit toutes les impressions, sans haine peut-être, mais certainement sans amour. Le seul sentiment bien manifeste que j'aperçoive en lui, c'est une curiosité quelquefois étonnée, mais jamais éblouie.

Plus tard, lorsqu'à Rome il sera pour la seconde fois auprès du Valentinois, impitoyable scrutateur, il fouillera du regard dans les secrets d'une ruine imminente; nous trouverons dans son âme de la curiosité encore, mais, si je ne me trompe, un tout autre mouvement que celui de l'admiration. Il me semble alors voir errer sur la lèvre de Machiavel un sourire, et lire dans sa pensée que sa politique à lui eût été bien autrement indépendante des chances du hasard, bien autrement prémunie contre l'incident vulgaire et hardiment prévu, la mort d'un pape qui devait mourir après tout, l'abandon d'un roi de France sur qui il ne fallait compter que dans la mesure d'un intérêt variable et d'un bon vouloir vénal. Sa pensée était d'ailleurs trop juste pour être si criminelle : la politique d'un scélérat est toujours, par un certain côté, la politique d'un insensé. Machiavel devait savoir

cela, il le savait. Il y aurait injustice, en cette question, à ne pas citer sa preuve, quand on la trouve soi-même irrésistiblement concluante. *Il apprendra*, dit Machiavel en parlant du Valentinois, *que son premier besoin est de s'affermir dans ses États, et non d'en acquérir de nouveaux; que le moyen de se maintenir est de posséder une bonne armée, de rendre ses sujets heureux et d'avoir ses voisins pour amis.* Y a-t-il quelque communauté de pensée entre le publiciste qui écrit ces paroles et le forcené pour qui l'extermination était un jeu, et de plus la suprême raison d'État?

Les considérations qui précèdent s'appliquent également, pour partie, au second document dont nous avons parlé. Dans ce récit de la conduite du Valentinois, les critiques ont vainement cherché, disent-ils, l'expression de l'horreur que devait inspirer une aussi sanglante trahison. Sans doute, ils ne se sont pas rendu compte que c'était là un écrit officiel, un rapport destiné à une publicité diplomatique; il était cependant aisé de comprendre que Machiavel, parlant d'un allié aux représentants de la République, n'avait pas à qualifier, encore moins à flétrir le moyen employé par cet allié pour se délivrer d'ennemis qui, après tout, avaient traîtreusement eux-mêmes tramé contre Florence des agressions redoutables.

Léguant à la papauté le souvenir des plus odieux scandales qui aient jamais souillé les annales sacrées, Alexandre VI mourut cette même année (1503). Pie III fut élu sans brigues et sans luttes : les ambitions s'a-

journaient à bientôt. Les cérémonies de son avénement furent un court prélude à celles de ses funérailles. Il passa des marches du trône à celles du tombeau. Il avait régné vingt-six jours. Le sacré collége fut soudain en proie aux divisions et à l'intrigue, et tous les États de l'Italie cherchèrent par leurs ambassadeurs à deviner, à travers les chances de chaque candidat, la grandeur future du nouveau pontife. Machiavel fut envoyé à Rome. Il avait pour mission apparente de traiter d'un engagement avec Jean-Paul Baglioni. En réalité, il devait éclairer la seigneurie sur la marche de l'élection pontificale, et sauvegarder au besoin les intérêts de Florence. Il était adressé au cardinal Soderini, frère du gonfalonier de la République. C'est là, comme on l'a dit plus haut, qu'il retrouva César Borgia, et put mesurer d'un dernier regard pour quelle proportion la force, l'audace et l'intelligence doivent entrer dans la mise en œuvre triomphante du crime. Julien de la Roverre fut élu pape sous le nom de Jules II. Il sut contraindre, au premier abord, ce qu'il avait d'impétuosité et d'ambition dans le cœur. Machiavel, qui conféra fréquemment avec lui et lui porta les premières félicitations de la République, Machiavel n'y fut cependant point trompé. Il partit après avoir habilement préparé contre les Vénitiens les prochaines hostilités de la cour de Rome. Le cardinal Soderini jugeait bien de quel secours pouvaient être, pour quiconque touchait aux affaires, cette intelligence si haute et cette perspicacité si prompte. *Vous devez attacher*, écrivait-il à la

seigneurie, *vous devez attacher un grand prix à un tel homme, car il est difficile de trouver personne qui ait plus de fidélité, de zèle et de prudence.*

A cette même époque, l'armée du roi de France éprouva successivement plusieurs échecs considérables, et ce prince attribuait encore ces nouveaux revers à l'inefficacité du concours des Florentins. Machiavel fut rejoindre auprès de lui l'ambassadeur Niccolo Vettori, qui devait s'efforcer de disculper les actes de son gouvernement. Louis XII demandait à la république les bénéfices réels d'une alliance, des subsides d'hommes et d'argent, et non de simples protestations amicales. Florence marchandait, et la correspondance de Machiavel témoigne que ce n'était qu'à prix d'or qu'elle achetait la bienveillance du roi ou celle de ses ministres. Quelques milliers de ducats permettaient pour un temps au roi de France d'oublier l'affront fait à ses armes. C'était toujours ainsi que chaque négociation se terminait, quitte à recommencer bientôt.

En 1505, J.-P. Baglioni, que Machiavel était allé engager à Rome, se laissa gagner par les Pisans. Ceux-ci appréciaient pour la seconde fois l'avantage qu'il y avait à faire ainsi la guerre sans coup férir. Machiavel dut se rendre sur les lieux. Il ne fut point la dupe des défaites par lesquelles le Baglioni s'efforça de se disculper; mais ce fut en vain qu'il voulut l'amener à reprendre efficacement l'offensive. Le secrétaire se rendit alors auprès du marquis de Mantoue pour l'engager à accepter le commandement des

forces de la République. Il leur fut impossible de se mettre d'accord.

Au mois de juillet de la même année, Pandolfo Petrucci de Sienne, Barthélemy Alviano et le même Baglioni, de concert avec le cardinal Jean de Médicis, depuis pape sous le nom de Léon X, tramaient secrètement la réintégration violente de la famille de ce dernier à Florence. Machiavel partit pour Sienne. Il eut bientôt pénétré leurs desseins; mais, reconnaissant l'impossibilité de briser diplomatiquement cette ligue, il revint en hâte pour presser l'armement des troupes et faire mettre en état tous les points de défense du territoire. On voulait reprendre une fois sérieusement le siége de Pise, et en finir avec cette interminable question qui suscitait sans cesse des prétentions très-formelles basées sur des droits contestés. Au moment où le siége semblait offrir les chances les plus favorables aux Florentins, les troupes, composées à l'aide d'engagements divers et recrutées parmi des partisans jaloux les uns des autres, refusèrent encore de marcher en avant. Machiavel, qui, par ses études de l'art de la guerre, s'était acquis une supériorité incontestée, jugea le moment venu de proposer une méthode nouvelle à laquelle se rattachait, dans sa pensée, le salut de la patrie. Il demanda que, renonçant à tout jamais à employer des troupes mercenaires, la République recrutât dans son propre sein une réelle et patriotique armée. Ce projet adopté, l'exécution lui en fut confiée à lui-même. Cependant, las de dissimuler les tendances audacieuses de son ambition, le pape

s'était décidé tout à coup à attaquer Bologne. Machiavel partit en hâte pour se rendre auprès de lui. La République protestait de son dévouement profond au saint-siége ; mais la condition cachée de son concours dans toutes les alliances, c'était la reconnaissance effective des prétentions qu'elle avait sur Pise, et une hostilité éventuelle contre les Vénitiens. Qu'elle poursuivît plus ou moins efficacement la protection coûteuse de la France, l'amitié flétrissante de César Borgia, la bienveillance mobile du pape ou la neutralité plus incertaine encore de l'empereur, son but était le même : comme tous les États dont la splendeur semble prête à s'éteindre, elle cherchait, avec les armes de la faiblesse, à défendre les derniers éléments de sa force.

L'empereur Maximilien, au milieu des projets contradictoires enfantés par sa versatilité naturelle, se reprenait toujours à l'idée d'aller revendiquer les droits qu'il prétendait avoir sur l'Italie. En attendant, il réclamait à divers titres des contributions considérables. Machiavel fut député auprès de lui pour assister l'ambassadeur Francesco Vettori dans les négociations ouvertes à cet égard. Il s'agissait toujours pour la République de gagner du temps, et, par des moyens dilatoires, d'attendre aux moindres frais possibles les diversions que l'avenir ne tarderait pas à réaliser. Tandis que l'ambassadeur en titre achevait de conclure, Machiavel, fidèle à sa coutume, étudiait de son regard incisif et rapide cette terre nouvelle pour lui, et, utilisant toujours chaque voyage au

profit de son intelligence des hommes et des choses, il rapportait une esquisse de maître où l'on retrouve encore aujourd'hui avec intérêt le caractère et la physionomie la plus vraie de l'Allemagne au quinzième siècle.

Il revint à Florence malade et brisé par les fatigues qu'il fallait s'attendre alors à trouver dans les difficultés des voyages. A ce moment, libre pour quelque temps des préoccupations lointaines, la République voulut s'occuper avec énergie de ses propres affaires. Ce n'était pas une tâche facile que de s'assurer ainsi quelque trêve au milieu des intérêts avides qui faisaient de l'Italie leur champ de bataille ou leur proie. L'occasion était rare : on en devait, on en sut profiter. Le siége de Pise fut repris avec ardeur. A peine remis des épreuves qu'une santé délicate rendait plus rudes pour lui, Machiavel dut s'occuper des recrues ; il alla ensuite, comme commissaire, presser et diriger le siége. Enfin, le 8 juin 1509, les Florentins entrèrent dans Pise. Grâce à la politique sage, humaine et prudente dont Machiavel se fit le conseiller écouté, la République ne se créa, du moins sur les lieux, aucun des embarras ni des périls que suscitait souvent aux vainqueurs mêmes une conquête difficile; mais l'empereur, à qui ses vues sur Pise semblaient créer un droit, l'empereur se montra vivement irrité. Nouvelles négociations : Florence eut à lui compter quarante mille ducats, et Machiavel, pour effectuer l'un des payements, se rendit lui-même à Mantoue auprès de Maximilien, dont il jugeait avec

une juste sévérité la médiocrité inquiète et toujours vainement active.

Si des circonstances momentanées, soit par l'influence des hommes, soit par celle des événements, firent souvent méconnaître, oublier ou fouler aux pieds les principes essentiels de la politique papale, il faut pourtant proclamer et louer hautement, dans cette politique, la volonté toujours renaissante de soustraire soi-même et les autres à la prépondérance étrangère, et de constituer en Italie une suprématie italienne. Jules II s'irritait des menées persistantes de la France. Pour que la France n'eût pas un instant à s'y méprendre, il dirigea résolument une armée contre Gênes. Florence permit le passage de cette armée sur ses terres. Le roi ne dissimula pas son mécontentement : il demandait une réparation efficace et des déterminations concluantes. Machiavel se rendit donc pour la troisième fois près de lui. L'illustre penseur conseillait à son pays de se réserver un rôle de médiation, et, sous l'inspiration de son admirable bon sens, il développait au roi la théorie si simple, et cependant si neuve alors, du droit de neutralité. Mais, quand les grandes puissances avaient tant de fois manifesté, non-seulement par les paroles, mais encore par les actes, que quiconque n'était pas avec elles était forcément contre elles; quand elles avaient si souvent fait de leur alliance les titres d'une lourde et exigeante suzeraineté, comment les amener à comprendre, au nom des États secondaires, que la justice et la prudence même voulaient d'une tout autre loi ?

Ce qui est étrange, c'est que Machiavel avait de la peine à convaincre son gouvernement lui-même, lequel n'était pas encore à la hauteur de ces invincibles doctrines. Quelles que fussent les difficultés résultant des compromissions antérieures, il sentait, lui, dans son patriotique génie, que se dévouer à Louis XII contre Jules II, c'était opter pour l'étranger ; et alors il montrait à ses concitoyens le roi de France et l'empereur se partageant l'Italie ; il leur expliquait combien il était avantageux pour eux de conserver leur libre arbitre au sein même de la lutte, et de ne pas s'engager éperdument, au risque de supporter un jour une lourde part de la défaite, sans avoir eu la chance de s'associer aux profits de la victoire.

Suivant la tactique ordinaire, on temporisa. Machiavel avait du moins obtenu que Florence n'eût pas à distraire ses forces hors de son territoire. Il rapportait dans sa patrie une étude, comme il les savait faire, de la France et de son gouvernement.

Les prétentions exagérées du pape rendirent tout accommodement impossible. Florence se trouva donc dans ce cas de ne pouvoir ni obtenir le droit d'une impartialité paisible, ni contracter une alliance qui comportât pour son avenir quelque sécurité. Pour combattre le saint-siége avec ses propres armes, Louis XII voulut réunir en Italie un concile universel. Il exige des Florentins que Pise ouvre ses portes aux cardinaux convoqués. Machiavel se rend une dernière fois auprès du roi pour lui porter encore des paroles de conciliation, lui exposer les dangers de

Florence, et le dissuader d'une tentative qui va compliquer les débats humains par la querelle religieuse. Louis XII persiste, et le concile se réunit à Pise. Le pape, irrité, s'en prend aux Florentins ; les Pisans eux-mêmes manifestent leurs mauvaises dispositions contre les prélats assemblés. Machiavel part pour Pise ; il est écouté cette fois, et sur ses vives instances le concile se transporte à Milan.

Cette tardive satisfaction ne devait pas suffire à apaiser la colère du souverain pontife. Il négocie pour les Médicis l'appui des troupes espagnoles ; l'empereur entre dans cette ligue. L'agression est imminente, et Florence a pu déjà entendre sonner l'agonie de sa liberté.

Pendant plus de trois mois, Machiavel, chargé spécialement d'organiser la résistance, parcourut en se multipliant tous les points menacés du territoire. Il épuisa les ressources inouïes de son intelligence dans un glorieux et suprême effort ; mais sa plaie la plus redoutable, la République la portait en elle : des dissensions affreuses, des haines de caste et de famille, la rongeaient au cœur. La trahison devait éclore au souffle de ces haines : la trahison ouvrit aux Médicis les portes de Florence. Le gonfalonier Soderini se résignait à fuir sous l'irrésistible argument du poignard.

Machiavel avait trop complétement identifié sa vie aux destinées de la République pour que, le jour où mourait celle-ci, il n'eût pas à tremper sa lèvre au calice amer que boivent les vaincus. La proscription

vint, de son doigt fatal, marquer cette tête où le génie avait pendant quinze ans secoué de vives flammes sur la politique du patriotisme et de l'indépendance.

Après avoir, pendant quinze ans, vu passer par ses mains les largesses diplomatiques de son gouvernement, et cela dans des conditions où tout contrôle de sa gestion était nécessairement impossible; après avoir rencontré partout, dans la diplomatie de son temps, les exemples les plus élevés d'une cupidité insatiable, l'illustre négociateur, commensal écouté des cours les plus puissantes, retomba dans la vie privée pour y trouver, non pas une aisance honorable et pure, non pas la médiocrité même, mais bien la pauvreté.

III

Un premier décret du 8 novembre 1512 destitua Machiavel de ses offices de secrétaire de la seigneurie; un deuxième, rendu le 10, lui défendit de s'éloigner pendant un an du domaine florentin. Plus tard, il lui fut enjoint de ne point pénétrer dans le palais des dix, sous peine de leur déplaisir. Il dut fournir, en outre, une caution de 3,000 florins. La disposition qui lui fermait le palais de la seigneurie fut exceptionnellement levée à plusieurs dates différentes, sans qu'on sache, il est vrai, si ce fut pour la convenance de ses propres affaires ou dans l'intérêt de celles de l'État. On en pourrait conclure qu'on

apportait alors quelques ménagements aux mesures dont il avait été frappé; mais l'heure de l'infortune n'en avait pas moins sonné pour lui. Et d'abord, peut-on douter qu'il dut cruellement souffrir dans sa douloureuse et muette révolte contre l'asservissement brutal de la patrie? Son émouvante patrie, il en avait aimé les orages tant qu'ils n'avaient servi qu'à bercer puissamment le vaisseau de la liberté. Plus tard même, quand les dissensions intérieures commençaient déjà à affaiblir la République, et jetaient peut-être dans l'âme des plus clairvoyants un vague pressentiment de ruine, Machiavel avait encore pu se complaire au milieu des luttes et des dangers qui forçaient sans cesse le gouvernement à vivifier sa force dans la lave en fusion du volcan populaire, comme on retrempe une vaillante épée aux flammes d'un brasier. Mais, quand le pied des oppresseurs eut impitoyablement meurtri jusqu'à la gorge cette Florence, mère illustre et féconde qui tant de fois avait enfanté le génie, le soldat éprouvé des phases républicaines n'avait plus que le baume irritant des larmes à verser sur ses patriotiques colères. Et puis, pourquoi ne pas tout dire? Après avoir tant agi pour son pays, après s'être montré si constamment fidèle, si absolument dévoué; après avoir fait, pour ainsi dire, des libertés publiques et des intérêts de l'État, le patrimoine exclusif de ses sollicitudes, il pouvait bien s'indigner de trouver alors, comme récompense à ses longs travaux, à ses fatigues multipliées, l'indigence dans sa demeure, l'animadversion et bientôt l'oubli dans le cœur de

ses concitoyens. Pour les intelligences supérieures, l'ambition est peut-être, après tout, un droit moins encore qu'un devoir; et qui saura quelles profondes douleurs l'adversité peut infliger à de certaines âmes par l'avortement quotidien des grandes choses qu'elles devaient accomplir? Machiavel était arrivé en ce moment à l'âge de la force et de la maturité; il avait depuis longtemps fait ses preuves. La politique, l'administration, la science de la guerre même, il les avait creusées dans une pratique merveilleusement sagace et ininterrompue. C'était donc justement alors qu'il lui devenait permis d'aspirer à une action plus complète encore, plus extérieure et d'un ordre plus souverain sur les affaires de la République. Le patriotisme et la coalition de tous les courages eussent certainement repoussé la tentative des Médicis. Cela pouvait être : supposons que cela est ainsi. Les Médicis sont vaincus. Que Machiavel alors emprunte une nouvelle influence aux périls présents et à ses services passés; qu'il lui soit donné de consacrer tout entier à son pays ce génie réduit, dans la retraite, à n'enfanter que des œuvres silencieuses; que ce maître puissant dans l'art de gouverner sente, comme un instrument digne enfin de lui-même, frémir sous sa main tout un peuple orgueilleux d'être libre : qui voudra nier encore que Florence puisse retrouver les beaux jours de sa grandeur militante et jalouse?

C'est là le rêve : voici la réalité. Du glaive de la démocratie, on forgeait lentement quelque chose qui devait finir par ressembler à un sceptre. Pendant ce

temps, les vieux républicains brisaient leur rude épée pour avoir deux poignards ; et lui, l'homme assez fort pour faire de ces choses qui sont un jour l'histoire, il allait bientôt se résigner humblement à écrire ce qu'il aurait su faire. Si, du reste, il avait pu penser qu'il fût quitte désormais du tribut que l'infortune impose aux élus de ses amères préférences, l'événement ne devait pas tarder à dissiper cette erreur étrange de sa part. La délation veillait sur le sommeil inquiet du despotisme; elle se glissait derrière la porte des proscrits pour épier la plainte; elle rampait sur leur trace effacée ou glanait dans leur champ ravagé pour surprendre un regret, pour recueillir un murmure : plainte, regret ou murmure pouvaient, au souffle empoisonné de sa lèvre, se transformer en un arrêt de mort.

Au désolé souvenir de sa République perdue, Machiavel avait bien pu, comme en un douloureux veuvage, laisser parfois échapper un soupir.

Paolo Boscoli et Augustino Capponi, deux impétueux patriotes, conspirent contre le cardinal Julien de Médicis. Au moment où déjà le succès leur paraît assuré, une imprudence livre au gouvernement le secret du complot et le nom des complices. On arrête aussitôt les plus illustres et les mieux éprouvés des républicains de Florence. Ce sont d'abord l'archevêque lui-même, Cosmo dei Pazzi, Niccolo Valori, et puis d'autres encore, et Machiavel avec eux. On frappait en lui ses affections et ses sympathies plutôt qu'une culpabilité réelle, car, quand bien même il eût connu

le hardi projet, il faut le croire lorsqu'il proteste, soit au moment de son arrestation, soit depuis, lorsqu'il proteste à plusieurs reprises qu'il n'y prit part en rien. Quoi qu'il en puisse être, il dut subir l'interrogatoire impérieux de la torture. Il souffrit, comme il le dit lui-même quelque part, tout ce qu'on peut souffrir sans mourir. Les hommes de sa trempe sont parfois plus obstinés que le supplice même : il n'eut pas une plainte où l'on pût surprendre un aveu. Le silence pouvait le perdre : le silence le sauva. « Dieu et mon innocence, s'écrie-t-il encore, m'ont conservé la vie. » Il n'en passa pas moins de longs jours dans une rigoureuse captivité, et, lorsque le cardinal Julien, devenu pape sous le nom de Léon X, signala son avénement au trône pontifical par un grand acte de clémence, cette amnistie, trop tardive du reste pour Boscoli et Capponi, qui avaient payé de leur tête l'enjeu de leur audace, cette amnistie put rendre Machiavel à la liberté, mais non assez à temps pour que sa santé ne fût pas profondément atteinte par les mauvais traitements qu'il avait subis. L'obscurité dans laquelle il rentrait alors devait du moins profiter à sa renommée. Retiré dans son modeste héritage de *la Strada*, non loin de *San-Casciano*, il allait pénétrer par l'étude dans les voies les plus nobles de l'intelligence. Éclairant le passé par l'histoire et le présent par la science de la politique, élevant l'âme par la poésie, creusant le cœur humain et la vie elle-même par l'observation comique, son génie ne voulut dédaigner aucune des formes actives de la pensée : partout

il répandit la lumière. Des tentatives supérieures dans tant de genres différents ne remplaçaient pourtant pas complétement pour lui les jouissances plus immédiates du pouvoir. Il trouvait dans cette sorte d'inaction forcée des moments amers d'accablement et de dégoût. Le stoïcisme qu'il avait si dignement opposé aux tortures d'un tourmenteur l'abandonnait sous la blessure lancinante et toujours agacée de la misère. Cette *question* nouvelle courbait son âme plus que l'autre n'avait dompté son corps; aussi devait-il y laisser plus que dans l'autre quelques débris de sa dignité. Le caractère n'est pas toujours à la hauteur du courage. Il ne faut donc pas demander à Machiavel une fermeté égale à son génie, ni même une constance égale à son audace. Un document précieux atteste malheureusement qu'en ce temps de lassitude et de mortel ennui, il y avait chez notre grand républicain des compromissions tout au moins tacites avec la rigidité des principes. Ce document, c'est une lettre de Machiavel à son ami Francesco Vettori, qui, bien que l'un des plus dévoués partisans des Médicis, était resté fidèle à la disgrâce de l'illustre secrétaire. Machiavel se peint tout entier dans ces pages. On sent fermenter en lui l'anxiété profonde de l'homme d'État banni de la sphère où sa vie a plané si longtemps; mais on y trouve aussi, selon nous, plus peut-être que l'ardeur d'une égoïste ambition : le besoin instinctif de servir son pays, de lui consacrer encore une expérience et une habileté conscientes d'elles-mêmes. Et puis, toute part faite au blâme, nous trouvons,

nous, une grandeur souveraine en ce tableau, qui nous montre le génie vautré dans les bas-fonds fangeux d'une misère obscure, et, par sa seule puissance, par le seul droit inhérent en lui-même, se transformant sans effort, se transfigurant pour ainsi dire à son heure.

Sans vouloir citer ici cette lettre en entier, nous devons tout au moins en traduire les passages les plus caractéristiques; c'est de l'autobiographie par un maître. Or, rien ne saurait compléter d'une manière plus saisissante et en même temps plus curieuse l'étude que nous avons tentée.

« Je ne puis vous dire autre chose dans cette lettre, sinon quelle est ma vie... Je me tiens dans mon domaine, et, depuis mes dernières aventures, je n'ai pas été vingt jours en tout à Florence. Jusqu'à présent, je chassais aux grives de ma propre main. Levé avant le jour, je disposais mes gluaux, et je partais ensuite avec une provision de cages, ressemblant au *Geta*, valet d'Amphitryon, qui revient du port chargé des effets de son maître. J'ai passé septembre de la sorte. Cette distraction, quelque bizarre et peu attrayante qu'elle soit, m'a pourtant fait défaut, à mon grand déplaisir. Je vous dirai de plus quelle est ma vie actuelle. Je me lève avant le soleil, et je vais dans un bois à moi que je fais exploiter; j'y passe deux heures à visiter l'ouvrage de la veille, et je laisse couler mon temps avec ces bûcherons qui ont toujours quelque nouvelle querelle en jeu, soit entre eux, soit avec leurs voisins... Sorti du bois, je m'en vais à une

fontaine, je repasse à mes piéges, un livre sous le bras, Dante, Pétrarque ou d'autres inférieurs; Tibulle, Ovide et leurs égaux. Je lis leurs amours et leurs tendresses passionnées; je me rappelle les miennes, et m'enchante longtemps avec ces souvenirs. Je me rends ensuite à l'auberge, sur la route; je cause avec les passants, je les questionne sur leur pays; j'écoute différents propos, j'observe divers goûts, diverses imaginations des hommes. Vient l'heure du dîner; nous mangeons, ma brigade et moi, ce que fournissent mon chétif domaine et mon modeste patrimoine. Je retourne ensuite à l'auberge. Là, pour l'ordinaire, je trouve l'hôtelier, un boucher, un meunier et deux chaufourniers. Toute la journée je m'encanaille avec eux à *cricca*, à *trictrac;* puis ce sont mille disputes, mille colères pleines d'injures. Le plus souvent, il s'agit d'un quatrain (quelques sous), et cependant on nous entend crier de San-Casciano. Vautré dans cette abjection, j'empêche du moins mon cerveau de se moisir. Je donne un libre cours à la perversité de ma fortune, content qu'elle me foule aux pieds de la sorte, pour voir si elle n'en aura pas de honte... »

Telle était donc alors la vie du plus illustre penseur de son temps; telle était sa vie, ou du moins ce qu'en voyaient les hommes. C'était là la part de l'activité pour ainsi dire physique, la part du corps enfin. Nous verrons bientôt celle de l'intelligence. Sorti de cette auberge après le grossier repas des sens, nous le suivrons au banquet sublime de la pensée.

Arrière l'hôtelier, le boucher, le meunier, vulgaires et bruyants compagnons! arrière la familiarité étrange des joueurs avinés! Voici une société tout autre, digne, celle-là, dans sa majesté silencieuse, de Machiavel et de son génie. Voici comment il en parle, avec quelle sympathie fraternelle et sereine :

« ... Le soir venu, je retourne à la maison ; j'entre dans mon cabinet. A la porte, je dépouille cet habit de goujat souillé de bassesse et de fange. Je prends une mise propre, une tenue d'étiquette, et, ainsi décemment vêtu, je m'introduis dans les cours vénérables des hommes antiques. Accueilli par eux avec amour, je trouve là cette nourriture, la seule qui me convienne, et pour laquelle je suis né. Je n'hésite pas à m'entretenir avec eux, à leur demander raison de leurs actes. Eux, pleins d'aménité, me répondent. Pendant quatre heures, je suis libre de tout souci; j'oublie toute peine, je ne redoute pas la pauvreté, et la mort ne m'épouvante plus. Je m'absorbe entièrement en eux, et, comme Dante dit qu'*il n'y aura point de science si l'on n'a pas retenu ce qu'on a entendu*, j'ai transcrit ce dont j'ai fait un capital dans leur conversation, et composé un ouvrage sur les *Principautés*, où je m'abîme le plus possible pour la profonde étude du sujet... »

Malheureusement, comme nous l'avons dit, après cette noble et simple éloquence, après ce beau langage, digne des grands républicains du premier âge à Rome, nous allons retrouver la plainte; et ce fier disgracié, qui marche ici l'égal des héros antiques, va

bientôt courber humblement le front aux suggestions flétrissantes du besoin. Machiavel reprend plus bas, en parlant de son livre :

« Il devrait être agréable à un prince, et surtout à un prince nouveau ; aussi je le destine au magnifique Julien.... La nécessité qui me poursuit me force à le donner, parce que je me consume et que je ne puis rester longtemps ainsi sans que la pauvreté me rende méprisable. Je désirerais que ces *signori Medici* commençassent à m'employer, quand ils ne devraient d'abord que me faire tourner une meule. Si je ne gagnais pas leurs bonnes grâces, je me plaindrais de moi. Mon ouvrage, s'il était lu, prouverait que, des quinze ans que j'ai passés à approfondir l'art du gouvernement, je n'ai rien perdu à dormir ni à jouer ; et chacun trouverait avantage à se servir de celui qui aurait acquis son expérience aux dépens d'autrui. On ne devrait pas douter de ma foi, parce que, l'ayant toujours gardée, je ne dois pas apprendre à la trahir. Celui qui fut fidèle et bon pendant quarante-trois ans — j'ai cet âge — ne doit pas changer de nature. Mon indigence atteste ma fidélité et ma bonté. Je désirerais donc que vous m'écrivissiez ce que vous pensez de ceci. Je me recommande à vous. Soyez heureux. 10 octobre 1513. — *Signé:* Niccolo Machiavelli. Firenza. »

Une critique loyale ne peut pas, ne doit pas négliger cette page. Il faut avouer, avec la franchise dont Machiavel lui-même vient de donner l'exemple, cette défaillance de son austérité sous les atteintes de la

misère. Il faut chercher ailleurs et répéter ici ce gémissement, vulgaire peut-être, mais profondément senti, du père de famille en proie au dénûment : « Je serai donc réduit à aller loin des miens, pour qui je ne suis désormais qu'une charge inutile, me faire greffier de quelque podestat, ou enseigner à lire à des enfants! » Mais il faut aussi savoir se défendre d'inductions injustes ; il faut reprocher à l'homme le sacrifice de la dignité plutôt que le suicide de la conscience. Non, je ne puis croire que Machiavel, pour s'être offert, au détriment de son orgueil, il faut le reconnaître, à servir encore sous un pouvoir absolu les intérêts toujours vivants de la patrie, eût renié dans son cœur ou feint seulement d'abjurer sa vieille foi républicaine et les plus fiers souvenirs de son patriotisme. Tel est cependant l'entraînement d'une première faiblesse, que le livre, sous peine de rester inutile, dut changer de destination, et chercher un protecteur plus compromettant encore, au défaut de celui qu'il avait d'abord ambitionné.

Léon X, en quittant Florence, avait préposé Laurent, son neveu, au gouvernement de l'État. Laurent eut tous les instincts de la tyrannie sans aucune compensation. Ceux de sa race, et Léon X lui-même, avaient du moins su voiler souvent l'odieux squelette du despotisme sous les magnificences des arts, sous l'éclat des grandes et fastueuses manières, sous le prestige enfin d'un mérite personnel attrayant. Maître vulgaire d'un pouvoir usurpé, il se contenta, lui, d'être tyran pour le plaisir de l'être, et se fit sans gran-

deur l'exploiteur cupide d'un peuple pour un temps lâchement asservi. Que lui importaient les hautes leçons, les théories longuement méditées sur l'art de gouverner? Mal conseillé, sans nul doute, par son violent désir d'être encore quelque chose au milieu de ses concitoyens, Machiavel en fut donc pour son avance humiliante auprès du maître : Laurent n'eut d'autre faveur à lui accorder que celle de l'oubli. L'oubli n'est pas à dédaigner de la part d'un tyran. Machiavel aurait dû le comprendre, et le comprit sans doute, quand la solitude eut calmé ses retours d'ambition mal éteinte. Il fit donc quelque trêve à ses travaux politiques, et ceux même auxquels il se reprit bientôt furent d'abord d'une politique moins actuelle. Les délassements de son esprit, dans cette période de sa vie obscure, ont valu à la littérature italienne le chef-d'œuvre comique qu'elle s'enorgueillit de pouvoir placer à côté de ceux de Molière. C'est en effet dans cette retraite rustique de San-Casciano, c'est au milieu de cette existence où, sous des apparences bouffonnes, et, pour ainsi dire, sous une reliure triviale, Machiavel étudiait sans cesse le livre toujours sérieux du genre humain, qu'il écrivit *la Mandragore*, la *Clizia*, une autre comédie en vers et sans titre, une traduction de l'*Andrienne* de Térence, et enfin ses poëmes.

Peu à peu il avait renoué quelques relations dans Florence. Les nobles amitiés ne lui manquèrent pas. Cosmo Ruscellaï, jeune patricien héritier d'un beau nom et d'une grande fortune, conservait fidèlement,

comme les traditions de ses pères, le culte de l'intelligence et du patriotisme. Infirme dès son bas âge, il possédait, aux portes de la ville, de magnifiques jardins enrichis des merveilles de l'art, où il se faisait traîner dans une voiture à bras. C'est là que se réunissaient les jeunes gens les plus distingués, les plus avides des souvenirs glorieux d'une autre époque. Cette société choisie de lettrés, de poëtes, d'artistes et de patriotes ardents, faisait en commun les frais d'une conversation tour à tour spirituelle, enthousiaste ou savante. Curieux d'enrichir leur pensée et de s'exciter ensemble aux entraînements généreux, les hommes qui se rassemblaient ainsi, discutant avec une ardeur passionnée, mais réciproquement bienveillante, tous les problèmes de la philosophie, de la politique, de la science et des arts, formaient pour ainsi dire, au sein même de la servitude, l'académie de la liberté. Écouté pour son expérience, honoré pour ses anciens services, et plus encore pour ce qu'il avait souffert, Machiavel exerçait parmi ces esprits d'élite la suprématie qui appartient au génie.

Ce fut à la demande de Ruscellaï et de Buondelmonte, autre membre assidu de leurs réunions académiques, qu'il écrivit alors les *Discours sur Tite-Live;* et l'on peut sans aucun doute admettre avec plusieurs biographes qu'il ne fit que rédiger, coordonner et compléter dans cet ouvrage ses entretiens ou plutôt ses leçons sur la politique de l'histoire. Son livre de l'*Art de la guerre* fut aussi l'œuvre de la même époque. Cette composition, dédiée à Laurent

Strozzi, consacre, sous une forme ingénieuse, le souvenir des jardins Ruscellaï. Machiavel y suppose que Fabrice Colonna, le plus grand capitaine du temps, professe, au milieu de l'auditoire accoutumé, les théories de sa longue expérience.

Cependant Vettori n'oubliait point son ancien ami, et cherchait sans cesse à réveiller dans l'esprit du pape la pensée d'utiliser à quelque tâche sérieuse et digne d'elle la rare habileté de l'ancien secrétaire. Léon X ne pardonnait pas volontiers les ardents efforts de Machiavel contre la rentrée des Médicis à Florence ; il ne dédaignait cependant pas non plus de telles lumières, et, par l'intermédiaire de Vettori, il fut souvent fort aise de les mettre à contribution sur plusieurs points importants, sans paraître lui-même les avoir recherchées. Il se donnait de la sorte le bénéfice d'un conseil éminent, et ne s'engageait en rien vis-à-vis du conseiller lui-même : Machiavel restait toujours pauvre et sans emploi. Les lettres du moins lui demeuraient fidèles ; il écrivait la piquante nouvelle de *Belphégor*, et cette histoire, qui a tout l'attrait du roman, cette histoire de Castrucio Castracani offerte à Buondelmonte et à Louis Alamani, deux nobles cœurs aux aspirations généreuses.

Laurent était mort, mais Florence était désormais, aux yeux du pape, le fief des Médicis : le cardinal Jules succéda à Laurent. Léon X se préoccupait néanmoins des dangers de ce gouvernement défectueux dans ses formes et vicieux par la base. Greffer immédiatement le despotisme sur l'arbre mutilé de la li-

berté, cela ne se fait ni sûrement, ni promptement : Léon X le savait; il savait aussi qu'un peuple récemment endormi dans la servitude a parfois de mauvais rêves, un sommeil léger et de brusques réveils. Il eût donc voulu assurer d'une façon plus ferme, plus sage surtout, la puissance de sa famille, et, jusqu'à un certain point peut-être, les destinées de sa patrie. Il s'adressa directement cette fois à Machiavel, et lui demanda, en 1519, un mémoire sur les modifications qu'il convenait d'apporter au gouvernement de Florence. La réponse ne se fit pas attendre. Nous essayerons plus tard de rectifier ou d'éclairer quelques-uns des jugements sévères dont ce travail est devenu l'objet. Ce fut, par le fait, un travail inutile, soit que le pape n'eût eu garde d'approuver les réformes suffisamment radicales qui lui étaient conseillées, soit enfin que sa mort, survenue à peu de temps de là, eût mis à ses desseins l'invincible obstacle où se brisent aussi les rois.

Léon X mort, le cardinal de Tortose, ancien précepteur de Charles-Quint, fut élu sous le nom d'Adrien VI. L'œil de l'aigle espagnol planait déjà plein de convoitise sur cette Italie dont un lambeau saignant pendait sans cesse à la serre de tous les vautours. Dès que l'appui intéressé du saint-siége faiblissait pour les Médicis, l'espoir de leurs ennemis se réveillait à Florence. En 1522, une nouvelle conspiration fut ourdie contre le cardinal Jules et bientôt découverte. Da Diaceto et Pierre Alamani, un poëte et un soldat, furent décapités. Louis Alamani, à qui

Machiavel avait, comme on l'a vu, dédié la vie de Castruccio; Louis, plus heureux que son frère, put se sauver en France, où François I[er] fit à son génie poétique l'accueil le plus flatteur. Malgré son intimité avec les conjurés, Machiavel ne fut point inquiété. Il s'était sans doute alors résigné sincèrement à ne chercher que dans les lettres la consolation de ses infortunes, et il écrivait, à la demande des Médicis, son *Histoire de Florence*. Le cardinal Jules lui avait, du reste, en 1521, fait donner une mission dont son orgueil n'eut pas sans doute à se prévaloir beaucoup. Florence voulait obtenir des frères mineurs assemblés en chapitre à Carpi, dans le duché de Modène, que le domaine florentin formât pour l'ordre un département distinct du reste de la Toscane; les consuls de l'*art de la laine* chargèrent en outre Machiavel de négocier avec le chapitre l'engagement d'un prédicateur de quelque renom qui eût à venir prêcher, le carême suivant, dans l'église métropolitaine de Florence. L'illustre historien Guicciardini était alors gouverneur de Modène. La mission de Machiavel, son ami, fut entre eux le sujet d'une correspondance fort récréative. Le gouverneur envoyait au négociateur courrier sur courrier, qui arrivaient ventre à terre et tout en nage. Cet exercice ne pouvait, selon Machiavel, qu'être très-sain pour les cavaliers de Modène, et les bons frères ouvraient des yeux fort ébahis devant l'importance affairée de leur hôte. Guicciardini n'en avait pas moins quelques ressouvenirs du passé de Machiavel. Lui rappelant ses négociations directes

avec les princes, les papes et les rois, il s'étonnait de le voir maintenant agiter des intérêts si secondaires. « Quoi qu'il en soit, concluait-il gaiement, cette mission n'aura pas été sans fruit. Il vous aura été donné d'étudier à fond le gouvernement des capucins. »

Le cardinal Jules, sous le nom de Clément VII, monta, lui aussi, sur le trône pontifical. Il avait laissé à Florence le jeune Hippolyte de Médicis, âgé de douze ans à peine. Une sorte de conseil de régence, composé de trois cardinaux, devait gouverner l'État au nom de cet enfant. Machiavel restait toujours à l'écart. En 1525, la première partie de son histoire était achevée. Il partit pour Rome, et fut la présenter au pape, qui n'eut, pour une telle œuvre, qu'une bienveillance assez froide et une rémunération indigne du protégé comme du protecteur. Mais les périls se multipliaient sous les pas du pontife imprudent; l'orage s'amoncelait sur l'Italie : Machiavel allait redevenir nécessaire.

Clément VII avait enfreint les traités qui l'unissaient à l'Espagne, et attiré de la sorte, sur ses États et ceux de ses alliés, les formidables colères de Charles-Quint. L'armée des impériaux, conduite par le connétable de Bourbon, s'avançait à grands pas, couvant du regard Florence et puis Rome, vastes proies promises à son vaste appétit de pillage et de sang. Florence sent alors son courage renaître à l'égal du danger. Machiavel est chargé de veiller encore cette fois à la défense du territoire. Il visite les fortifications, dirige les travaux des architectes, excite le courage

de tous, prodigue enfin sa pensée, son action et l'entraînement de son patriotisme, comme au temps où son pays n'avait pas encore eu pour lui l'ingratitude et la persécution.

« J'ai la tête si pleine de boulevards, écrit-il à Guicciardini, qu'il n'y peut entrer autre chose. » Mais l'invasion étrangère et les périls de la grande patrie italienne trouvaient toujours dans son âme de nobles sentiments et les plus fiers accents d'une frémissante éloquence. Il presse l'armement des milices, il hâte le mouvement des troupes. « L'on voit de tous côtés, écrit-il encore, combien il serait facile de chasser de ce pays ces hordes de brigands! Point de sécurité tant que les Espagnols ne seront point expulsés de la Lombardie de manière à n'y pouvoir rentrer.... Combien n'a-t-on pas perdu d'occasions! Ne perdons point encore celle-ci.... Plus de repos!.... » Et il termine par ce grand cri d'un cœur indigné :

« *Liberate diuturna cura Italiam! extirpate has immanes belluas quæ hominis, præter faciem et vocem, nihil habent* *! »

Cependant l'invasion s'était précipitée tout à coup sur Rome. La ville éternelle, sous la hache d'un vainqueur sauvage, poussa un de ces longs gémissements qui toujours ont fait tressaillir un monde. La mort

* « Délivrez l'Italie de son mal quotidien! extirpez ces brutes immondes qui n'ont rien d'humain, si ce n'est le visage et la voix! »

Notons, en passant, que ce n'est point là le langage de quelqu'un à qui le latin n'eût pas été familier.

du connétable, tué lui-même au milieu du carnage, avait laissé l'armée impériale sans frein, sans mesure et sans maître. Tout ruissela de sang. La barbarie, labourant de crimes le sol sacré de la civilisation, s'arrêta, elle aussi, dans cette épouvantable orgie de pillage et de meurtre, lasse enfin, mais non pas rassasiée.

Le pape, assiégé au château Saint-Ange, appela à son aide l'armée des alliés. Machiavel dut accompagner cette armée ; le duc d'Urbin lui offrit même alors de faire l'application de ses théories militaires en prenant en personne le commandement et la direction d'une partie des troupes. L'habile publiciste pensa sagement que c'était déjà beaucoup pour lui d'avoir à exercer une influence morale sur les destinées d'une armée, de pourvoir aux besoins, d'organiser les mouvements divers, et surtout de faire converger vers un même centre toutes ces forces éparses qu'appelait un même but. Il paya donc son tribut d'activité habituelle, tout en déclinant cette nouvelle tâche. L'armée approchait de Rome, et il lui fut alors donné de contempler de près un émouvant spectacle : la reine des nations violée sous sa ruine! — C'était presque une morte outragée au tombeau.

La nouvelle du sac de Rome avait encore réveillé les haines à Florence et ranimé les ennemis des Médicis. Le jeune Hippolyte et les trois prélats qui gouvernaient en son nom furent chassés dix-sept jours après l'entrée des impériaux à Rome. L'ancien gouvernement fut rétabli, et Machiavel s'en réjouit sans

nul doute. « Si le pape eût suivi mes conseils, écrivait-il à Guicciardini ; s'il eût rendu lui-même à Florence son gouvernement et sa liberté, il n'en serait point aujourd'hui au point où il en est. »

Cependant, de retour à Florence, il n'y trouva pas l'accueil sur lequel il croyait pouvoir compter. On ne voulut pas se souvenir, plus qu'il ne s'en était souvenu lui-même auprès des Médicis, des persécutions et de la torture autrefois si noblement subies. Sa croyance républicaine avait semblé faillir, et les ennemis exaltés du pouvoir déchu ne trouvaient pas assez manifestement, dans les douze dernières années de sa vie, la continuité de leurs propres colères. C'était alors le règne des enthousiastes fanatisés si longtemps par le moine Savonarola. Machiavel n'avait jamais eu, pour les emportements de l'étrange prophète, qu'une dédaigneuse et parfois ironique attention. « Je n'estime, avait-il dit, de semblables prophéties qu'autant qu'elles sont appuyées sur une bonne armée. Mal en prendra au moine s'il n'en peut avoir une ! » Et il avait dit juste. Mais enfin, cette fois, les prophéties du moine avaient pour elles le succès. Machiavel eut donc tort de s'exposer à un échec, et de croire qu'en révolution de précieux, mais anciens mérites, puissent lutter avec de douteux, mais récents et bruyants services. Malgré son vif désir, il ne put obtenir d'être réintégré, par le nouveau gouvernement, dans ces fonctions de secrétaire de la seigneurie où il avait jadis tant fait pour l'intérêt public. Il rentra dans sa retraite, cruellement blessé d'un refus qui lui semblait une in-

justice amère. Sa santé avait beaucoup souffert; il était notamment sujet à de vives douleurs d'estomac. Il combattait cette disposition par des pilules qu'il avait maintes fois recommandées à ses amis comme une médication souveraine. Au mois de juin 1527, après avoir peut-être eu l'imprudence d'en augmenter la dose, il se sentit gravement malade, et, le 22 enfin, il expira au milieu de cruelles souffrances, âgé seulement de cinquante-huit ans.

La lettre suivante, écrite à un parent par l'un de ses fils, mérite d'être citée comme un document précis de cette mort : *A Francesco Nelli, professeur à Pise.* — « Je ne puis sans pleurer vous dire que, le 22 de ce mois, Niccolo, notre père, est mort de douleurs d'entrailles causées par un médicament qu'il avait pris le 20. Il s'est fait confesser ses péchés par le frère Mathieu, qui l'a assisté jusqu'au dernier moment. Notre père nous laisse en grande pauvreté, comme vous savez... — *Signé :* PIETRO MACHIAVELLI. »

De Marietta Corsini, sa femme, Machiavel avait eu cinq enfants. Bien que ses mœurs eussent participé au relâchement général de son temps, il faut conclure des dispositions et des termes affectueux de son testament que cette union avait été heureuse.

Il était d'une taille moyenne; un profil accentué, quoique très-fin; une physionomie vivement dessinée et pour ainsi dire fouillée dans des lignes délicates, mais précises; enfin, ce teint olivâtre qui rappelle souvent sur le front des Toscans et leur race et leur bronze, tel était le caractère saillant de cette tête où

la pensée vibrait sans cesse, aiguisant l'éclair du regard. Machiavel avait, comme on l'a vu, conservé dans l'adversité les amitiés les plus fidèles et les plus honorables. Les plus illustres républicains lui restèrent dévoués, sympathiques et toujours confiants. C'est là en sa faveur, contre beaucoup de calomnies haineuses, une énergique, une concluante défense. On est fier pour lui du respect qu'il sut inspirer à cette généreuse et patriotique jeunesse qui trouvait aux jardins Ruscellaï un portique, et dans sa parole un enseignement digne des grandes âmes. Il était, lui, d'un accueil avenant, d'une bienveillance souriante, bien qu'un peu sarcastique parfois. Sa repartie, prompte, incisive, faisait accepter l'épigramme sous l'à-propos de la formule. *A Florence,* lui disait un Siennois, *les hommes ont moins de science et sont moins érudits qu'à Sienne, en vous exceptant toutefois. — A Sienne, les hommes sont plus fous, sans vous excepter,* répliqua Machiavel.

On lui reprochait d'avoir enseigné la tyrannie aux rois. « J'ai aussi, reprit-il, enseigné aux peuples à se défaire des tyrans. » Grave parole qu'il faut méditer gravement, lorsqu'on lit ses écrits, pour faire à son nom une impartiale justice.

Telle fut la vie de cet homme dont la haute intelligence éveillera souvent une sympathie méfiante d'elle-même, mais à coup sûr curieuse. En réservant toujours l'appréciation de ses écrits, on peut dès à présent constater, ce me semble, que, si les péripéties d'une longue infortune ne révélèrent point en lui un

caractère aussi puissant que son génie, il n'est cependant pas permis de faire de son nom le symbole de l'ambition sans principes et sans foi. Son action politique fut celle d'un patriote dévoué *quand même* à la grandeur et à la prospérité de son pays. Il travailla ardemment à rendre sa Florence libre et fière sous la République ; il eût voulu, cela est certain, la voir forte du moins et indépendante de l'étranger, lorsqu'elle eut subi le joug d'un maître. Qu'il ait été plus ou moins scrupuleux dans le choix des moyens, c'est là une tout autre question. Toujours est-il qu'il ne fut pas un seul instant guidé par aucun des bas instincts de la cupidité : il fut puissant, et resta pauvre ; il fut disgracié, et jamais il ne lui vint seulement la pensée d'offrir à un gouvernement étranger ses précieux services. Nul n'est exempt du tribut que paye l'infirmité humaine à la commune loi ; mais il mérite certainement l'envie bien plus que le dédain, celui dont on peut dire : « Il aima sa patrie pour elle-même, la liberté pour ce qu'elle a de grandeur, l'ambition enfin pour ce qu'elle obtient de puissance à bien servir la patrie et la liberté. »

IV

C'est évidemment dans ses œuvres bien plus que dans ses négociations qu'il faut étudier la politique de Machiavel.

Instrument de la *seigneurie*, instrument doué d'une

rare, mais docile intelligence, il n'eut jamais, durant ses nombreuses missions, ni cette omnipotence ni cette initiative qui seules eussent pu lui permettre d'exercer une action exclusivement empreinte du sceau de sa volonté. Cette action caractéristique personnelle, vivante et faite, pour ainsi dire, à l'image de son génie, elle lui eût appartenu peut-être en des temps plus heureux et plus fiers.

A Florence, les hommes valurent mieux que les institutions. La sagesse, la loyauté, le patriotisme des citoyens, firent longtemps d'un gouvernement médiocre et n'ayant en soi aucun ressort puissant l'agent considérable d'une politique ferme au dedans, magnanime au dehors. Le pouvoir, insuffisant par son organisation et semblable à un corps débile, s'animait cependant au souffle d'une grande âme. La tête manquait d'énergie, du fait même de sa nature; mais le généreux sang d'un peuple entier, en affluant au cœur, y fécondait les mâles instincts et les glorieuses résolutions. Tout au contraire, lorsque commença l'usurpation des Médicis, lente d'abord et habilement déguisée, l'État ne tarda pas à s'appauvrir de toute la séve qu'absorbaient les factions. Quand ce dominateur imposant, quand cette opinion publique aux élans spontanés vers la commune grandeur, eut laissé briser les faisceaux de sa dictature, chaque intérêt privé de parti, de caste ou de famille, put en ramasser un débris; et le pouvoir, dépourvu désormais de ce concours permanent de patriotiques volontés qui lui faisait appui, retomba soudain dans l'inertie de

son impuissance et de sa mobilité. Par une conséquence non moins fatale et non moins absolue, la République dut cesser alors de faire une honorable exception au milieu de la diplomatie du temps. Qu'il s'agisse d'un peuple ou d'un homme, ne rien perdre de sa dignité en perdant quelque chose de sa force, cela est beau, mais surtout cela est rare. La faiblesse n'a guère le droit de dédaigner ses armes même les plus humbles, et il lui est difficilement permis de faire largesse de magnanimité et leçon de grandeur à de plus puissants qu'elle. Florence, au quinzième siècle, acceptait la morale contemporaine : c'est dire qu'elle était déjà manifestement impuissante à en triompher. Alors parut Machiavel.

Des écrits de Machiavel, on pourrait extraire un code de l'indépendance à l'usage des nations affaiblies. Cédant parfois à cette ardeur féconde du génie qui reconstruit avec un souvenir des nationalités mortes. mais jadis grandioses; ivre d'admiration pour cette antiquité robuste qui fit du nom romain son plus glorieux symbole, et, pour ainsi parler, son diadème constellé de victoires, parfois et souvent même Machiavel se prit à étudier avec amour, en la généralisant, la grande et forte politique de tous les âges et de tous les pays. Mais que de fois aussi, n'écrivant que sous l'impulsion d'un intérêt immédiat, subordonnant les conseils de sa théorie aux exigences d'une pratique actuelle; que de fois ne lui fallut-il pas, pour les urgents besoins de sa patrie, accepter le fait accompli, et chercher à tout prix une issue

dans des difficultés dont le présent n'était pas responsable! On n'a point assez remarqué que Machiavel a rarement écrit pour ce que nous appelons aujourd'hui la publicité. Homme d'État, il donnait aux nécessités spéciales d'un État l'indispensable expédient ou la règle pressante. Des principes de gouvernement, ainsi posés pour l'application quotidienne, ne peuvent pas avoir l'immuable fixité de la morale éternelle. Les principes se transforment donc quelquefois, suivant les époques, dans les différents ouvrages de Machiavel; mais je ne désespère pas de montrer entre tous un lien d'ensemble et même une parfaite unité quant aux vues finales, sinon quant aux moyens. Qu'il me soit permis seulement, pour la défense du républicain Machiavel, d'affirmer dès à présent que Caton, fléchissant sous un maître, eût préféré le glaive de Sylla au sceptre de César. Les Syllas passent, les Césars peuvent rester. Les uns déciment une génération, les autres n'égorgent qu'une victime; mais cette victime, c'est la patrie.

Cela dit, nous pouvons aborder de front l'accusation capitale de ce procès, toujours pendant, qui livre encore aujourd'hui le nom de Machiavel aux incertitudes de la postérité. L'audacieux penseur croupit honteusement dans la misère; il écrit le terrible ouvrage *des Principautés*, qu'on a improprement nommé *le Prince.* Il en fait, au dire de ses détracteurs, le manuel de la tyrannie, et il le dédie, ou plutôt il l'adresse à un tyran, Laurent de Médicis. C'est là tout: avec un livre et avec un acte, on flétrira pour jamais

sa mémoire. Voyons cependant : le gouvernement républicain était depuis longtemps détruit ; les Médicis régnaient; la tiare appartenait à l'un d'eux; la puissance papale, pour un moment du moins, consolidait invinciblement leur situation à Florence. Machiavel n'avait-il plus le droit de songer encore à la force et à la grandeur de son pays? C'est là plus de la moitié de la question,

Quel est le but principal du livre *des Principautés?* C'est avant tout, ce nous semble, l'étude de la domination sur les pays conquis. Ce n'est que par échappées que Machiavel y traite différents points de politique intérieure. Or, en lisant attentivement, on reconnaît bientôt que, s'il est dans les théories du publiciste florentin de graves hérésies de morale, les plus révoltantes, sans doute, celles qui ont servi de texte aux plus violentes attaques, blessent surtout l'équité au point de vue du droit des gens. Mais le droit des gens existait-il alors? Qu'était la diplomatie, non-seulement de l'Italie, mais de l'Europe entière? On l'a déjà puissamment indiqué *, le moyen âge avait bien mieux stipulé dans le droit féodal les garanties et la loi morale des combats singuliers que celles des guerres extérieures. Au-dessus des grands litiges des souverains, on ne sentait planer aucune sanction suprême. La philosophie et la civilisation n'avaient point encore consacré la jurisprudence des peuples; la spoliation était donc le bénéfice non discuté de la

* Guizot, *Histoire de la Civilisation*.

force, comme la ruse et la trahison devinrent l'expédient obligé de la faiblesse. Point d'appel réservé en faveur du vaincu, point de coalition de justice ou seulement d'équilibre pour réprimer la conquête et l'envahissement, point d'archives enfin où l'opprimé pût ajourner l'oppresseur, et inscrire cette protestation qui ne prescrit jamais : la protestation du droit méconnu contre le fait triomphant. Depuis Louis XII jusqu'à Charles-Quint, la politique de l'astuce s'offrit toujours victorieuse, comme la leçon vivante de l'histoire, au regard plus froid et plus pénétrant que l'acier dont Machiavel fouillait toute chose. Si, après les pratiques douteuses du Valentinois, d'Alexandre VI, de Venise et de Gênes, il lui fut enfin donné de contempler une fois la politique chevaleresque de la loyauté, ce fut sur un champ de bataille où, terrassée et captive, elle s'écria, se jugeant elle-même : *Tout est perdu, fors l'honneur!*

Ainsi, nous ne saurions trop le redire, Machiavel n'eut pas, en écrivant son livre, la prétention d'enseigner l'avenir et de conseiller à tout jamais au monde la recherche audacieuse du succès à tout prix : il s'efforça seulement de mettre aux mains du despote éphémère en qui se personnifiait la nationalité de son pays l'arme formidable et perfide qu'il savait cachée sous le manteau de tous les princes. On se battait alors au poignard et dans les embuscades : celui-là eût été un insensé, sublime mais vaincu d'avance, qui eût voulu tenter les combats de la trahison rien qu'avec une épée.

Républicain sincère, Machiavel eût mieux aimé, sans doute, donner ses leçons, pour la grandeur du gouvernement, à des hommes qui, représentant la fortune de Florence, eussent aussi représenté sa liberté ; mais il voyait trop juste pour ne pas comprendre que le premier besoin d'un peuple est de rester redoutable au dehors, fût-il au dedans asservi. Il prévoyait, en outre, et plusieurs de ses écrits l'attestent, que, le jour où l'appui du trône pontifical manquerait au pouvoir des Médicis, ce pouvoir croulerait. Il voulait enfin un gouvernement fort, même dans l'intérêt des franchises de tous, sachant bien que, si la République avait à renaître un jour, ce que le pouvoir aurait délaissé de sa force profiterait moins aux libertés du peuple qu'à la tyrannie des factions. Son affection personnelle pour le gonfalonier Soderini ne l'avait pas aveuglé sur la faiblesse d'une administration qui lui permettait à lui-même de conseiller, mais non pas d'agir *. Il aimait les dictatures, il l'avoue souvent; et ce règne des Médicis, qu'il savait transitoire, pou-

* Soderini, honnête et même intelligent, manquait totalement d'énergie et d'audace. Machiavel avait vu de près cette insuffisance de caractère et de décision à laquelle il attribuait la ruine des institutions républicaines. Il s'en exprime avec quelque amertume dans une épigramme qui peut se traduire à peu près ainsi :

Quand pour Soderini sonna la dernière heure,
L'âme fut aux enfers. — Eh! lui cria Satan,
Ame folle, pourquoi venir en ma demeure?
Avec les nouveau-nés, dans les limbes va-t'en !

vait, selon lui, au bénéfice réel de la patrie, enfanter un dictateur. D'autre part, son livre avait été d'abord destiné au cardinal Julien. Julien prouva, sur le trône pontifical, qu'il n'eût pas été indigne de la tâche que Machiavel indiquait à sa race, comme l'indemnité de grandeur et de gloire que l'usurpation devait bien à Florence. Laurent succède à Julien. Était-ce pour Machiavel un devoir de réserver son livre? Laurent était un brutal despote; mais le traité *des Principautés* conseillait à la tyrannie la pratique de l'héroïsme, et que faire de bon d'un despote, si ce n'est un héros?

Pénétrons maintenant plus avant dans la pensée de l'écrivain : le penseur fouille l'histoire, et il met fréquemment en lumière une théorie du succès dont il peut reproduire les axiomes sans en professer la doctrine. La vie politique a peut-être, il est vrai, des vérités si épouvantables, que le monde mourra sans que nul ait osé les écrire. Or, Machiavel a sondé plus qu'un autre ces dangereuses profondeurs; il a soulevé presque impudiquement le voile qui cache les plus hideuses plaies de l'infirmité humaine. C'est là un tort grave et un manquement sans excuse à la mission sacrée du génie. Il faut faire croire aux hommes qu'ils valent beaucoup, pour les amener à valoir quelque chose. En racontant l'iniquité, il faut la flétrir; en décrivant le malheur, il faut savoir le plaindre. Machiavel manque de cette commisération sublime avec laquelle le philosophe reçoit discrètement les plus tristes aveux de l'histoire. Pour les peuples,

comme pour les individus, le crime est un fruit vénéneux qui pousse sur le fumier de la misère. Le génie doit donc initier le monde à de légitimes aspirations vers le bonheur, et ne pas l'abandonner sans courage à la fatalité de la misère et du crime ; mais, les réserves faites, n'a-t-on pas trop souvent confondu, en lisant l'œuvre du maître florentin, le fait qu'il constate et le conseil qu'il lui plaît de donner? Les indignations consciencieuses se révoltent bien plus du sang-froid impassible avec lequel il proclame des vérités sinistres, que de la conviction dont ces vérités mêmes ont tristement éclairé sa pensée.

En se dépouillant toujours des préventions hostiles, on trouve d'ailleurs partout, jusque dans les écrits les plus attaquables, des préceptes élevés et des maximes invinciblement honnêtes : antidote souverain de ses propres erreurs. Dans *le Prince* lui-même, après avoir posé, brutalement sans doute, les doctrines de la conquête ; après avoir dit sur quelles bases s'affermissent les principautés, en distinguant avec soin par quelles voies le prince y est parvenu ; après avoir reconnu hardiment qu'il est, — chose affreuse à dire, mais incontestable peut-être, — qu'il est des sévérités sanglantes, utiles quelquefois à qui sait les restreindre, ne juge-t-il Agathocle, par exemple, sagement, noblement, humainement enfin? Il loue son intrépidité, son habileté dans la guerre et dans la politique, sa fermeté, sa grandeur d'âme dans le malheur et la ruine ; mais il flétrit avec une égale énergie son inhumanité, sa cruauté féroce : il sait nom-

mer par leur nom les crimes de la tyrannie, et refuser l'apothéose des grands hommes à la gloire souillée de sang. Trouvera-t-on aussi les conseils d'une lâche et cruelle perversité dans ces véridiques et menaçantes paroles : *Le prince a peu à craindre des conspirations lorsqu'il a l'affection de son peuple ; mais aussi il ne lui reste aucune ressource du jour où lui manque cet appui... La vie des princes appartient à quiconque ne craint pas de mourir...* Et cette simple et saisissante leçon d'histoire : *Les empereurs ont péri parce qu'ils ont été odieux et méprisables*, est-ce là le conseil d'un flatteur? Machiavel explique, il est vrai, qu'il vaut mieux pour un prince être haï que méprisé ; mais, en disant cela, de deux redoutables dangers, il signale le pire ; et n'a-t-il pas cent fois raison?

Ailleurs, nous retrouvons le souvenir de César Borgia. On a dit que *le Prince* de Machiavel était fait à la terrible image de César, et dicté par une aveugle admiration pour cet homme. C'est faire trop d'honneur à un monstre. Ce n'est pas à lui que Machiavel eût tenté d'enseigner la sublime loi du patriotisme. Il montre à nu César sans commentaires, mais sans justifications ; il n'a pas d'ailleurs oublié ses forfaits, et lui-même il les cloue à l'éternité de son livre. Est-ce aussi en mémoire de César qu'il écrit plus tard cette énergique apostrophe : *Egorger ses concitoyens, trahir ses amis, vivre sans foi, sans pitié, sans religion, appellerez-vous cela vertu? Cela peut donner l'empire, non la gloire.* Étrange apologie pour

un Borgia! On reverra plusieurs fois encore, dans ses écrits, cette patriotique pensée des milices nationales, moyen puissant dans lequel il a foi pour sauver l'indépendance de son pays, mais qu'il veut peut-être instituer aussi comme un contre-poids permanent et redoutable au pouvoir souverain. Cette mesure, instamment conseillée par lui à tous les pouvoirs, prouve seule combien est injuste l'accusation de ceux qui croient voir dans son livre le formulaire de la tyrannie. Mais nous avons hâte d'arriver à la vaste et sérieuse conclusion du penseur. Il a indiqué les éléments de la force ; voici vers quel but il la pousse : l'Italie agonise ; l'Europe entière, tout une barbarie se rue sur ses dépouilles ; les chevaux de vingt armées piétinent sur son ventre, et l'éclaboussent de son propre sang. Qu'un homme se lève, qu'il reconstruise l'unité au sein de cette grande nation, riche encore de ses héroïques souvenirs ; que cet homme chasse du sol sacré les hordes étrangères, cet homme sera grand, l'Italie sera libre : le monde attend, et Dieu même applaudit.

Du reste, il faut citer ici Machiavel lui-même :

..... Qu'on ne laisse donc point, s'écrie-t-il, qu'on ne laisse point échapper cette occasion de montrer à l'Italie son rédempteur ! Et il ne se peut dire avec quel amour, quelle foi obstinée, quel attendrissement et quelles larmes, celui-là sera reçu dans toutes les provinces qui ont tant souffert de ces inondations d'étrangers !

Quelles portes lui seraient fermées? quel peuple lui refuserait son concours? quelle jalousie oserait lutter contre lui? quel Ita-

lien lui dénierait le respect? Où donc est celui dont la domination des barbares ne soulève pas le cœur?

Que votre illustre maison prenne donc cette tâche glorieuse avec cette ardeur, avec ce ferme espoir qu'inspire une si juste entreprise! Que sous sa bannière, la commune patrie retrouve sa splendeur, et que, sous ses auspices, se vérifie enfin cette parole de Pétrarque :

Le courage s'armant contre la barbarie,
Les combats seront courts;
Car l'antique valeur, au cœur de la patrie,
Est vivante toujours!

Si celui qui a écrit ces choses est un lâche flatteur, qu'on remette en honneur la lâcheté, qu'on réhabilite la flatterie, car le patriotisme n'eut jamais plus de grandeur, jamais plus de fierté.

Les *Discours sur Tite-Live* laissent la critique plus à l'aise sans doute : ce n'est pas encore la morale élevée qu'il nous est donné de comprendre aujourd'hui; mais le républicanisme romain de Machiavel n'a pas à s'y déguiser un instant, et l'illustre écrivain y parle sans efforts comme sans restrictions le mâle et austère langage de l'antiquité.

Machiavel est toujours simple, mais avec quelle profondeur! Il va droit au but, scalpe la question, l'étudie par le vif, la résume brièvement. Vous l'écoutez encore, mais déjà il en saisit une autre. Comme il démontre puissamment l'incompatibilité de la liberté avec la corruption! Quelle fermeté dans ses vues sur la dictature! L'apparence ne lui en impose pas : il se défie de l'autorité dont s'empare un seul homme, nul-

lement de celle qui est conférée par le peuple, quelle que soit son étendue; il ne s'effraye pas davantage des troubles et des séditions populaires. C'est là, selon lui, la vie des républiques, et, pour ainsi dire, l'exutoire de leur séve. Ce qu'il ne veut pas, ce qu'il ne pardonne pas, ce qu'il flétrit comme le plus sérieux danger d'une patrie, c'est la faiblesse d'un pouvoir qui ne sait ni délibérer ni décider, qui hésite toujours, et, lorsqu'il se résout, subit enfin la nécessité qu'il n'a pas su vaincre. Le patriotisme lui dicte fréquemment quelques-unes de ces vérités de tous les temps que ne discrédite pas le relâchement de sa morale ordinaire, celle-ci, par exemple : — Violer les lois qu'on a faites, c'est un tort grave; mais c'est aussi un danger sérieux. — Ailleurs, s'il préfère les peuples aux princes, l'intérêt de la patrie détermine seul sa préférence, et, s'il déclare que la ruse est meilleure que la force, c'est toujours à bien servir l'Etat qu'il la veut employer. Enfin, toute cette politique se résume elle-même en une pensée qui revient sous toutes les formes et dans tous ses ouvrages, à savoir que la tâche la plus glorieuse, l'œuvre la plus sainte, la mission la plus belle qu'il soit donné à l'homme d'accomplir sur la terre, c'est celle de se dévouer corps et âme au bonheur de son pays.

Il n'y a pas autant de différence qu'on pourrait le croire entre ces principes et ceux qu'il accommode, il est vrai, un peu aux nécessités de la situation, dans le mémoire que lui avait demandé Léon X sur les réformes qu'il convenait d'apporter au gouvernement

de Florence. On lui a fait grand crime d'avoir, dans cet écrit, concédé beaucoup à l'initiative et aux influences des Médicis. Ce reproche ne saurait résister au premier examen Machiavel, en posant les questions avec une sorte d'indifférence apparente, met cependant un art merveilleux à faire ressortir les avantages du gouvernement démocratique et les inconvénients du pouvoir d'un seul. L'une des deux combinaisons offre, selon lui, toute sécurité ; l'autre a des dangers sérieux : l'une a des chances de prospérité et de gloire ; l'autre n'a rien d'assuré que ses risques de ruine. Abordant la question d'organisation au point de vue de ses préférences, il lui faut bien dissimuler la portée du sacrifice qu'il demande à un Médicis ; il fait donc la part de cette ambition de famille. Cherchant à reconstruire l'édifice austère de la République, il sait qu'il doit y laisser un asile à ceux qui sont encore les maîtres, quitte à renverser leur statue du piédestal où elle remplace celle de la Liberté le jour où leur pouvoir s'abîmera dans le tombeau d'un pape. Dans son projet, les formes républicaines reprendront ainsi leur empire et leur ancien prestige ; le sentiment de la liberté sera toujours prêt à faire son utile explosion ; enfin la milice nationale, seule force qu'il veuille donner au pouvoir, reste toujours debout comme la sentinelle patriotique des destinées du pays. Sous cette énergique surveillance, point de tyrannie possible, et Machiavel le sait.

Ce sont donc là les vues d'un esprit supérieur et d'un esprit sage qui sait ajourner chaque chose à

son heure, et assurer l'avenir en modérant le présent.

L'*Art de la Guerre* est une œuvre spéciale qui se refuse à l'analyse; mais les emprunts avoués ou furtifs que tous les stratégistes ont faits à Machiavel attestent la valeur de ce travail nourri des plus fortes études de l'antiquité.

Les *Histoires* de Florence sont restées comme un modèle; le penseur y soutient toujours le narrateur. L'érudition immense et la sagacité infaillible avec laquelle Machiavel étudie les origines ont ouvert une mine féconde au profit de l'histoire générale elle-même. Clair, rapide et concis, le style comme la narration court partout, accusant puissamment toute chose. Un patriotisme sincère guide sa philosophie et domine toutes ses appréciations. Écrivant pour un Médicis et pour un pape, il donne aux Médicis et aux prédécesseurs de Léon X et de Clément VII ce que l'écrivain doit à tous : — la vérité.

L'éloge, quand il est mérité, reste digne : c'est toujours dignement que Machiavel a loué.

La vie de Castruccio Castracani est écrite dans cette forme vive que le vrai politique peut seul donner à l'histoire. On a voulu y voir un roman fait à peu près à plaisir. Vrai ou faux, ce reproche nous semble à peu près indifférent. Je vois, pour moi, dans cet écrit, les tendances partout manifestes de Machiavel. Lorsqu'il est las des faiblesses du pouvoir démocratique de Florence, il se tourne avec curiosité, presque avec sympathie, vers ces petites tyrannies, si peu connues et si mal jugées, qui reconstituaient

pour un temps l'unité des États secondaires, affaiblis par les dissensions intérieures. Dans la vie de Castruccio, Machiavel a peut-être voulu idéaliser le type de cette sorte de dictature viagère, rendant à un peuple la conscience de sa force, et lui en restituant l'usage après la mort d'un homme.

Avant de parler des œuvres purement littéraires du Florentin, il faut rappeler encore ses correspondances politiques et familières. Les unes, sous le titre de *Légations*, rendent compte jour par jour, et dans le plus grand détail, des négociations confiées à Machiavel. Tel est l'attrait de cette pensée si pénétrante et si prompte, que cette correspondance, toute spéciale, n'est pourtant pas encore, même aujourd'hui, sans charme. On lit avec un plaisir égal les lettres familières : les unes comme les autres fournissent les documents les plus intéressants de la vie et du caractère de l'écrivain.

La supériorité de Machiavel ne l'abandonne nulle part. Le succès de sa principale comédie fut immense. Il faut s'en référer au jugement de Voltaire. Selon lui, *la Mandragore* vaut à elle seule toutes les comédies d'Aristophane. C'est, en effet, à un degré éminent, le naturel, la vérité, le franc comique de Molière. L'observation profonde se cache sous la gaieté pleinement épanouie. La licence de cette œuvre s'explique par celle du temps. La curiosité de Léon X, qui, de Florence à Rome, fit venir acteurs et décors pour la voir représenter devant lui, absout suffisamment l'audace du poëte.

Les autres comédies de Machiavel, sans valoir celle-là, ne méritent pas l'oubli. La traduction de l'*Andrienne* de Térence est, aux yeux des Italiens, un chef-d'œuvre de grâce et de style.

Machiavel a encore écrit de nombreuses poésies : il n'y mit jamais la dernière main. Elles suffisent toutefois à faire admirer l'universalité de son génie. Plein d'amour pour la grandeur de Dante, autre orgueil de Florence, il eût noblement ambitionné la manière austère et sublime du chantre de l'*Enfer*. Tous deux, à distance, parlaient la même langue, idiome magistral qui ne siérait pas à toutes les idées.

Tel est l'ensemble de son œuvre. Il est temps à présent de conclure.

Mais, d'abord, sera-t-il nécessaire de discuter un à un les jugements si nombreux et si contradictoires qu'on a portés sur lui? C'est surtout dans *le Prince*, et dans *le Prince* considéré comme thèse générale de gouvernement, qu'on a étudié la politique du secrétaire florentin. Nous croyons avoir démontré que c'est là un point de vue inexact d'où l'on ne peut qu'être injuste, et néanmoins cet ouvrage lui-même a trouvé, contre des attaques passionnées, de puissants défenseurs. Si Voltaire, louant le grand Frédéric d'avoir réfuté les doctrines du *Prince*, frappe à son tour ces doctrines d'une énergique réprobation, il atténue peut-être un peu la portée de son blâme lorsqu'il ajoute cette réflexion presque épigrammatique : *Je pense, sire, que le premier conseil que Machiavel eût donné à son disciple, c'eût été de réfuter son*

ouvrage. Rousseau a dit avec plus de sincérité : *Machiavel, en donnant des leçons aux rois, en a donné de grandes aux peuples, et le traité du* Prince *est le livre des républicains.*

Cet aperçu, du reste, n'était pas entièrement nouveau : beaucoup de critiques avaient déjà reproduit et paraphrasé la pensée de Bacon : *Les écrivains comme Machiavel rendent un grand service en montrant au grand jour, non ce que les hommes devraient faire, mais bien ce qu'ils font.*

D'autres enfin, frappés de ce qu'auraient eu d'étrange et de contradictoire le patriotisme incontestable de Machiavel et la perversité inouïe signalée par des haines vivaces comme l'élément essentiel de ses œuvres, ont poussé jusqu'au paradoxe ces prémisses d'une justification qui, pour être équitable, n'en sera pas moins à jamais incomplète.

Ils se sont demandé pourquoi Machiavel serait plus dangereux à lire que l'histoire elle-même, puisqu'il se borne à retracer des réalités trop cruellement historiques. « Ce ne sont point, disent-ils, ce ne sont point là des doctrines personnelles. Le publiciste florentin enseigne la politique de l'histoire, il l'enseigne au profit des peuples ; il leur dévoile le secret des souverains ; il semble dire à tous : Voilà ce qu'est un tyran, et, si vous acceptez un maître, voyez à quelle bête féroce vous vous abandonnez !... Qu'on brûle ses écrits, qu'on les traduise, qu'on les commente, qu'un roi même cherche à les réfuter, il n'en sera pas moins l'historien véridique des gouvernements

poussés par leur fatale nécessité à s'élever au-dessus des lois de la justice. »

Une telle argumentation serait encore souverainement insensée, lors même qu'elle n'échouerait pas contre les faits que nous connaissons maintenant. Non, il ne faut point prêter à Machiavel, à cet esprit si sage et si impitoyablement vrai, cette accusation formidable contre les pouvoirs humains. L'homme qui invoquait la dictature comme un remède héroïque aux défaillances de la liberté même, cet homme, voulant des gouvernements forts et des nations libres, écrivait franchement le livre du *Prince*, à l'usage des princes, et les *Discours sur Tite-Live*, à l'usage des peuples; il ne mettait pas en discussion les droits métaphysiques des pouvoirs, question inconnue de son temps.

Est-il besoin de réfuter encore une autre opinion plusieurs fois produite? On a voulu voir dans l'œuvre de Machiavel une longue et lente conspiration contre celui qu'il semble conseiller. L'écrivain, a-t-on dit, pousse le prince à la tyrannie, et de la tyrannie au crime, comme à la pente fatale où le pied glisse inévitablement et promptement à qui marche dans le sang. Mais, alors, pourquoi montre-t-il à celui qu'il veut perdre ce but magnifique et glorieux, l'affranchissement de l'Italie? pourquoi flétrit-il la cruauté d'Agathocle, tout en louant son héroïsme? pourquoi demande-t il à ce Médicis, qui est un tyran par nature, de valoir mieux que la tyrannie? Ainsi, nous trouvons, dans chacune de ces tentatives systémati-

ques, quelque part d'erreur ou d'injustice. Et qu'induire néanmoins de cette diversité d'opinions opposées? qu'induire de la difficulté que les juges les plus impartiaux trouvent eux-mêmes à mettre en accord les traits mobiles de cette grande physionomie, les faces diverses de cet esprit éminent? qu'en induire, sinon que les jugements humains ont à se garder prudemment de l'absolu comme d'un décevant mensonge? Si donc cette leçon n'est pas perdue pour nous, ne saurons-nous pas établir maintenant l'importante distinction sans laquelle Machiavel et ses œuvres restent pour la pensée un insoluble problème?

Nous l'avons déjà plusieurs fois indiqué, et c'est ici notre conclusion précise : il faut avoir deux appréciations différentes pour le but et pour les moyens de cette politique sans peur qui fait dire à l'histoire : J'exècre, mais j'admire! qui mutile une génération tout en sauvant un peuple ; pour qui enfin, quand vient le jour de ses œuvres terribles, de farouches adorateurs s'écrient : *Périssent nos mémoires!...*

Machiavel aima son pays plus que toute chose, et conséquemment plus que sa propre gloire, à laquelle il ne pensa jamais: c'est là, pour lui, un éternel honneur. Il manqua de cette haute délicatesse morale, de cette scrupuleuse vertu qui ne tend au bien qu'à travers le beau : c'est aussi sur son nom une tache éternelle. Il ignora la loi sacrée de cette humanité intelligente, philosophique, qui épure ce que peuvent avoir de barbare et de grossier les plus nobles passions, le patriotisme lui-même et l'amour de la liberté.

On peut donc l'admirer, sans toutefois l'absoudre entièrement; et s'il ne professe pas pour la vie humaine, pour la faiblesse ou le droit, ce respect pieux qui constitue l'honneur en politique, nous ne croyons guère, comme plusieurs l'ont écrit, que, des sphères hautaines où planait sa pensée, il méprisât les hommes. C'est là un sentiment né de l'orgueil et de la lassitude d'une civilisation qui n'existait point encore. Celui qui méprise absolument ses semblables s'estime lui-même ou se mésestime beaucoup; Machiavel avait plus de juste amour-propre et moins de folle vanité. Non, il fit, dans sa théorie, bon marché d'une vie ou d'un droit, parce que, pour son temps, la vie d'un homme était peu de chose, et le droit n'était rien; mais le génie a d'autres responsabilités que son siècle, et, comme il le précède en sondant les perspectives profondes de la pensée, il a mission de l'enseigner aussi en lui prophétisant la morale future. Inférieur à lui-même dans la compréhension du juste et de l'injuste, Machiavel a cruellement expié l'oubli de quelques notions saintes. L'ignorance et la mauvaise foi, la passion aveugle, l'honnêteté même abusée ou surprise, tout s'est ligué contre lui, et, jusqu'à nos jours, un puissant concert de clameurs et d'injures a voué son nom au mépris de la postérité. Cette couronne de chêne que Florence devait bien à son civisme, la haine la lui a déchirée sur le front en le désignant au monde comme un odieux flatteur, comme un lâche mendiant, vendu pour rien aux oppresseurs de sa ville.

La morale blessée a-t-elle donc de si implacables colères?

Vainement des penseurs illustres ont protesté maintes fois en sa faveur; vainement Bacon, Rousseau, Alfieri, le fier républicain, ont prêté leur parole puissante aux douteux hasards de sa cause : le nom de Machiavel, enrichissant étrangement les langues qui lui ont emprunté le mot *machiavélisme*, livre encore aujourd'hui aux serres sans pitié de l'outrage la double immortalité d'un homme et d'une idée.

C'est là, si nous avons bien compris et jugé sainement Machiavel, c'est là certainement une grande injustice; — c'est, dans toute hypothèse, une haute leçon.

MICHEL ANGE.

I

Si l'homme, dans son éternel effort vers une réalisation plus complète des promesses de la civilisation et de ses propres espérances, n'a pas seulement pour but la poursuite du bien-être et des joies de la matière; si l'esprit et si l'âme ont aussi leur devoir et leur droit, leur besoin légitime et leur désir sacré, qui niera que l'art humain n'ait sa belle part d'une mission sublime? Si l'art est la splendeur de vérité, comme dit Platon, par une abstraction magnifique; s'il est la manifestation du beau dans le vrai, comme nous le dirons d'une façon plus saisissable peut-être, sa destinée n'est-elle pas immense parmi les peuples, son rang illustre parmi les choses de l'intelligence?

Oui, le beau grandit l'âme, épure l'esprit, ne reste pas étranger aux mouvements du cœur. Les spectacles du beau passionnent l'homme au profit d'un idéal qui contient en même temps le bien. L'art est donc une des élévations les plus puissantes de la pensée; il serait superflu d'y insister davantage.

Un mot cependant sur le détail de cette vaste question. — Pour réaliser une inspiration, pour idéaliser la matière, pour rendre enfin l'idée visible, tangible, saisissable à nos sens, l'art plastique, on le sait, a trois formes puissantes. Quels sont leurs attributs principaux et leur destination la plus haute? en quoi l'architecture, la sculpture, la peinture, ont-elles prise sur l'âme et correspondent-elles à ses plus nobles instincts? Il convient peut-être ici de le dire.

La valeur morale, intellectuelle et sociale de l'architecture, par exemple, n'échappe sans doute à personne; nous tenons néanmoins à faire remarquer en passant combien cet art, — le plus multiple de tous, car il peut, il doit même, dans sa perfection, convier et mettre en saillie tous les autres, — combien, dis-je, il est, au point de vue historique, le corollaire et comme le *criterium* de toute civilisation. Ne suit-il pas, en effet, dans un juste et mystérieux parallélisme, toutes les phases du développement des peuples? Et n'est-ce pas surtout avec la plus haute des pensées humaines, avec le sentiment religieux, qu'il se combine le mieux? Les plus grandes réalisations de cette magnifique aptitude de l'homme, de la puissance d'édifier, de s'éterniser pour ainsi dire par des

œuvres monumentales sur la terre, sont écloses de l'idée et du besoin des cultes; elles en étaient l'indispensable complément. Ainsi, depuis ces bizarres et terrifiantes constructions sans âge dont les mystérieuses théogonies de l'Inde ont si bien gardé le secret; depuis ces temples lourds qui, dans l'antique Égypte, imposèrent si colossalement sur le sol leur monstrueuse majesté; depuis ces dolmens redoutables qui, dans la forêt druidique des Gaules, ont peut-être ruisselé de sang humain, sous le couteau barbare de nos pères, jusqu'aux nobles et pures colonnades du Parthénon, jusqu'aux splendides basiliques que le moyen âge a magnifiquement enveloppées dans un admirable réseau de dentelles de pierre, jusqu'aux chefs-d'œuvre enfin où le seizième siècle a ciselé, comme une date immortelle, sa grâce inimitable en France, et en Italie sa grandeur; partout et toujours, sous quelque nom qu'elle ait recherché la divinité, l'âme humaine a trouvé à point, dans le développement relatif de la puissance architecturale, la plus éclatante manifestation de sa foi.

Et cela devait être ainsi, car le culte appelle impérieusement le temple; car, si la poésie, la peinture, la sculpture, dans les âges religieux, chantent, glorifient ou réalisent par la forme l'idée de l'Être souverain, il faut nécessairement un édifice, un cénacle un sanctuaire, pour que le poëte, l'artiste, l'augure, le pontife ou l'orateur sacré, puisse y convier la foule et lui montrer son Dieu.

Voilà pourquoi temples ou églises ont toujours été,

suivant les époques, pour tous les arts, pour toutes les productions du génie humain, en dehors de l'industrie matérielle, de somptueux asiles, et, pour ainsi parler, le musée de chaque civilisation.

A ce même point de vue, on sent, dès à présent aussi, en quoi la sculpture, et la peinture sa sœur, nous semblent être quelque chose de plus qu'une satisfaction ingénieuse, qu'une récréation attrayante offerte au regard. Ces formes qui reproduisent les dieux, les héros, les grands hommes, — les saints et les martyrs, les légendes sacrées et les symboles divins, — qui conservent les scènes émouvantes, les drames passionnés de la vie, — qui nous rendent les images chères ou les sites préférés, les traits idéalisés de la créature ou les plus merveilleux aspects de la création, tout cela qui, suivant Dante, est de la *poésie visible;* tout cela parle à l'âme plus encore qu'aux yeux; tout cela constitue au profit de l'esprit, au profit de son développement et de son élévation, la pure notion du vrai, le sentiment et l'émotion du beau; tout cela fait enfin, ne craignons pas de le dire, de l'art bien compris, un sacerdoce; de l'artiste vraiment inspiré, un poëte, presque un pontife.

II

I. — Il y a un homme qui a noblement porté à lui seul tous les grands devoirs, et su répondre à toutes les exigences de cette mission magnifique; un homme

qui en comprenait non-seulement l'obligation matérielle, mais encore le sens théorique et la valeur morale; un homme en qui la puissance d'exécution fu: toujours égale à la conception créatrice; un homme qui fit toujours de sa main la révélatrice de son génie, et sut, plus que jamais aucun autre, unir dans une proportion la plus vaste comme la plus exacte, à la force qui agit, l'idée qui pense; un homme enfin auquel il est échu de doter, en une seule période de sa vie, le monde de l'art, son royaume, de ces trois prodiges, dont un seul lui eût conquis l'avenir : la statue de *Moïse*, la toile du *Jugement dernier*, la *Coupole de Saint-Pierre;* cet homme, nous l'avons déjà nommé par ses œuvres : on sait qu'il s'pppelle de son nom Michel-Agnolo Buonarroti.

La vie de Michel-Ange, c'est l'histoire de ses créations. Ce qui le rend, en effet, presque autant que son multiple et effrayant génie, le vrai modèle, le type souverain du grand artiste, c'est cette absorption complète et continue de sa pensée dans la mise en œuvre du grandiose et du beau. Toutes ses heures, toutes ses forces, tout son amour, toutes les sollicitudes de sa longue existence, tous les rêves, toutes les ambitions de son intelligence, tout en lui vit d'une seule et même âme : l'art seul est pour lui l'instrument, le moyen et le but; mais ce n'est pas l'art dans sa matérialité, l'art sans visée supérieure et sans philosophie : Michel-Ange voit le culte dans le temple, sent Dieu dans la nature; et, comme d'un nimbe céleste, toutes ses créations sont couronnées d'idéal.

Sous ce rapport, les recueillements, les aspirations de sa noble pensée, condensés en sonnets et en cantilènes ; ces lyriques soupirs, qu'on a souvent dédaignés, au milieu du splendide bagage de sa gloire, ont une valeur d'interprétation que nous nous garderons de négliger. Ses poésies montrent en lui les deux soucis divins, les deux préoccupations éternelles et sublimes : Dieu et l'idéal ! Dieu et l'idéal, voilà le secret de son immortalité.

Nous allons donc jalonner le récit de son glorieux passage sur la terre par une impuissante nomenclature de ses principaux chefs-d'œuvre ; — car, il faut le redire, tout le reste tient peu de place dans sa vie. Retranchez-en l'artiste, vous trouverez peu de chose. L'occasion offre un jour de lutte et d'audace à son patriotisme ; son âme, accessible à toutes les grandes choses, s'exalte un jour dans l'espoir de l'indépendance ; mais les temps dont il était digne, les temps glorieux de la Florence antique sont morts, bien morts ; et, plus heureux que bien d'autres, il lui est au moins donné de revenir du rêve incertain de la liberté aux certitudes d'une suzeraineté sans rivale, au milieu du plus grand siècle de l'art.

II. L'antique maison des comtes de Canosse avait longtemps tenu un rang illustre à Reggio, et plus tard en Toscane. Un comte Boniface de Canosse avait été seigneur de Mantoue. Plusieurs de ses descendants, venus à Florence, y occupèrent successivement les grandes charges de l'État. La plupart d'entre eux avaient porté le nom de Buonarroti, et ce nom, de la

sorte inscrit honorablement dans les fastes de la République, finit par se substituer entièrement à celui des ancêtres. Or, la fortune de cette famille n'était plus au niveau de son illustration, et Ludovic, fils de Léonard Buonarroti de Simoni, ne conservant des grandeurs de sa race qu'un orgueil intraitable et une austère fierté, remplissait les modestes fonctions de podestat de Caprèse et Chinsi, lorsque Francesca di Neri, sa femme, lui donna au château de Caprèse, le 6 mars 1474, l'enfant qui fut Michel-Ange.

Les particularités merveilleuses n'ont pas manqué pour les chroniqueurs dans cette grande naissance. Francesca di Neri, aux derniers temps de sa grossesse voyageant à cheval, avait été violemment jetée sous les pieds de sa monture, sans qu'aucun accident fâcheux s'en fût suivi. On s'est plu à voir dans ce fait une sollicitude toute spéciale du ciel, comme on trouva plus tard, dans le nom d'Archange du nouveau-né, une prédestination pour l'immortalité.

Les fonctions du podestat expirant alors, la famille revint à Florence, et l'enfant fut placé en nourrice à Settignano, bourg voisin de la ville, où se trouvaient les biens des Buonarroti. La nourrice était fille, sœur, femme de tailleurs de pierres; d'où Michel-Ange se plaisait à dire qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'il eût tant de goût pour la pierre, ayant sucé cet amour au sein de sa nourrice.

Mais le patricien de race antique ne devait pas voir sans protestation son fils tourner vers les arts toutes les ambitions de sa jeune pensée. Il en voulait

faire un lettré, un personnage, un podestat sans doute. L'enfant fut donc envoyé de bonne heure chez François d'Urbino, grammairien renommé. Malheureusement, les dessins, les croquis, les pochades au charbon, au crayon, à la plume, le captivaient bien plus que la grammaire. Il apprenait très-peu, et dessinait déjà d'une façon surprenante. Les deux frères Ghirlandaio, Dominique et David, tenaient alors école de peinture à Florence. Un de leurs plus jeunes élèves, François Granacci, suivait aussi les leçons de François d'Urbino. Michel-Ange eut promptement deviné un ami. Granacci commença par lui procurer en secret des modèles, et le conduisit bientôt dans l'atelier même de ses maîtres. Là, Michel-Ange donna de telles preuves de sa supériorité, que son père dut enfin céder, à contre-cœur toutefois, au courant de cette irrésistible vocation. L'enfant, âgé de quatorze ans, fut placé pour trois ans en apprentissage dans l'atelier où l'entraînait l'instinct de son génie; mais ses maîtres, loin de lui demander aucune rétribution, consentirent, au contraire, à lui accorder d'année en année une rémunération progressive de six, huit et dix florins. Dès lors, en effet, Michel-Ange avait plutôt à donner qu'à recevoir des exemples. On cite quelques faits qui en sont des preuves surabondantes. Tantôt, c'est l'œuvre de ses maîtres eux-mêmes qu'il corrige en leur absence, et les maîtres admirent; tantôt c'est une remarquable estampe d'un Hollandais célèbre, Martin Shoen, un saint Antoine flagellé par des démons, qu'il copie à la plume, qu'il modifie

d'une main puissante, qu'il enrichit d'une couleur fantastique, qu'il complète, qu'il rend plus étrange et plus saisissante encore par des inventions magistrales, au point d'en faire un chef-d'œuvre. Un autre jour enfin, c'est une copie qu'il restitue en place du modèle : la copie vaut l'œuvre originale; une couche de fumée donne à la toile neuve l'aspect et l'harmonie des vieilles peintures, et les maîtres s'y trompent ; et Michel-Ange se dit sans doute qu'il n'a plus rien à apprendre des leçons de ceux-là, qu'il n'étudiera désormais que les immortels chefs-d'œuvre et la sublime nature. — En lui le grand peintre est trouvé. Dominique Ghirlandaio avait, du reste, non sans un dépit jaloux, mais qui n'excluait pas la franchise, fait la juste part de chacun. « L'enfant, s'était-il écrié, en sait plus que nous tous ! »

III. — Laurent de Médicis, dit *le Magnifique*, poëte et homme d'État supérieur, protecteur éclairé des lettres et des arts, gouvernait alors Florence avec un rare génie. Ses grandes manières, son éloquence entraînante, cette cour de nobles esprits qu'il avait su se créer, et la prospérité matérielle assurée par ses habiles efforts à sa patrie glorieuse encore, faisaient presque oublier la liberté perdue. Quelques grands cœurs soupiraient dans l'ombre; mais Savonarola, l'impétueux apôtre, de sa voix prophétique et superbe, tonnait seul, au nom des antiques mœurs, contre les corruptions du présent asservi; et, les chaînes cachées sous des fleurs ne blessant trop personne, la cité supportait sans se plaindre un joug que le souverain sa-

vait alléger à propos. Florence était grande du moins par l'esprit. Cette grandeur semblait lui suffire.

Or, parmi les établissements de Laurent qui, de son temps, exercèrent une large influence sur le développement des beaux-arts, il faut signaler surtout l'école de peinture et de sculpture qu'il avait fondée dans son propre palais, sous la direction de maître Bertoldi, sculpteur renommé. Les jardins du prince servaient d'ateliers aux statuaires; des profusions de marbres dégrossis, de merveilleux modèles ou de précieux débris de l'antique, appelaient les jeunes artistes à l'œuvre, ou leur prodiguaient les meilleures leçons. Michel-Ange et son ami Granacci s'étaient aventurés dans ce musée en action. Michel-Ange, pétrissant, dès le premier jour, la glaise au gré de son génie, étonnant bientôt de ses *terres cuites* le professeur lui-même, n'hésita pas davantage à s'attaquer au marbre, et, le ciseau en main, comme il s'était deviné peintre, il se sentit sculpteur. Un jour donc, il lui prit fantaisie de copier une tête de faune, fragment incomplet et mutilé de l'antique. Le jeune audacieux reconstitue l'ensemble en lui donnant une expression étrange et naturelle à la fois. Le vieux faune revit ; son front ridé s'anime, et sa face s'épanouit dans un éclat de rire grimaçant et joyeux. — Au dernier coup de ciseau, un témoin était survenu ; il contemplait l'œuvre improvisée par l'enfant; il admirait déjà.

« Mais, dit enfin le nouveau venu, c'est bien un vieux faune que vous avez voulu faire? — Apparemment, reprit l'artiste étonné. — Eh bien! jeune homme,

où donc avez-vous vu des vieillards qui rient et laissent voir une bouche ornée de toutes ses dents? »

Laurent de Médicis (car c'était lui) s'éloigna alors sans en dire plus long, et Michel-Ange aussitôt de briser deux dents à son faune; puis, voulant une vérité plus complète encore, il creusa la gencive pour imiter l'alvéole d'où la dent était tombée. — Laurent, revenu sur ses pas, fut alors si frappé de cette ingéniosité rapide et merveilleuse, il trouva d'ailleurs de telles promesses dans ce morceau, où le sentiment de l'antique, traduit plus qu'imité, vivait dans une inspiration toute moderne et dans un mouvement pleinement original, qu'il adopta aussitôt par la pensée tout le glorieux avenir entrevu. Il emmena donc avec lui Michel-Ange, l'établit dans son palais comme un membre de la famille, et l'admit chaque jour à sa table, dans les conditions d'une honorable égalité, sans permettre qu'on fît désormais nulle différence entre l'artiste et ses propres enfants.

A dater de ce jour, le vieux Buonarroti commença à penser que son fils n'infligerait peut-être pas au nom de l'antique race des comtes de Canosse l'indigne déchéance dont il avait cru ce nom menacé. Laurent avait d'ailleurs étendu jusqu'au père la faveur dont il entourait le fils, et, en demandant au rigide patricien qu'il laissât Michel-Ange à la cour, il lui avait accordé pour lui-même une place modeste, il est vrai, mais qui suffisait à ses désirs.

Toutefois, la prospérité avait fait aussi des jaloux au jeune et déjà célèbre artiste. Il avait eu des rivaux

qui ne consentaient pas encore à l'accepter pour ce qu'il devait être, à l'accepter pour le suzerain de l'art. Un jour qu'ils étudiaient à plusieurs les admirables peintures que le Masaccio venait d'achever dans la chapelle *del Carmine*, sur un mot vif peut-être du jeune Michel-Ange, un de ses camarades, robuste et brutal compagnon, Torregiano de Torrigiani, lui asséna à poing fermé au milieu du visage un coup si violent, que l'os en fut brisé et les cartilages écrasés. On remporta Michel-Ange sans connaissance au palais. Il devait garder toute sa vie la trace de cette odieuse brutalité, qui ne demeura pas, du reste, impunie : Torregiano fut chassé pour quelque temps de Florence.

La cour du Médicis était, nous l'avons dit, une sorte d'académie élégante où les lettrés et les poëtes, aussi bien que les artistes, recevaient la plus gracieuse hospitalité. Parmi les plus célèbres, et entre beaucoup d'autres, on remarquait Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, bien jeune encore, et surtout Ange Politien, le plus illustre littérateur de son temps, que Laurent avait chargé de l'éducation de ses fils.

Politien avait promptement apprécié les promesses de génie de Michel-Ange. Il lui prodiguait les conseils et les hautes leçons. On peut supposer que, dans l'intimité du poëte savant, le jeune artiste compléta avec bonheur son instruction, mal commencée chez le grammairien François. On ne voit pas, en effet, dans quelle autre période de sa vie il eût étudié à fond les lettres, la mythologie, et surtout les saintes Écritures, l'ancien et le nouveau Testament,

dont son pinceau devait plus tard si savamment traduire les immortelles pages. Sous la dictée de Politien, pour ainsi dire, il exécuta alors, en demi-relief, le rapt de Déjanire et le combat des Centaures. C'était en se rappelant cette œuvre, qui lui révéla à lui-même toute sa puissance de statuaire, que Michel-Ange se reprochait plus tard d'avoir fait autre chose que de la sculpture. Sa modestie ne voulait pas comprendre qu'il avait trois royaumes à remplir de sa gloire.

IV.—L'heureux séjour de Michel-Ange dans la familiarité de Laurent de Médicis et de son glorieux entourage avait duré trois ans. La mort du prince vint tout à coup interrompre cette noble vie d'art et d'étude. Laurent expira, jeune encore, entre les bras de ses amis les plus chers, Politien et Pic de la Mirandole. Il voulut aussi, pour bien mourir, recevoir le sévère adieu de Savonarola lui-même, dont il avait toujours supporté sans colère les foudroyantes censures.

Ce Médicis fut certainement un grand homme; les regrets des plus éminents esprits de son temps le louent mieux encore que leurs enthousiastes éloges. Michel-Ange le pleura de longs jours : l'artiste et le prince s'étaient noblement aimés.

Michel-Ange avait alors dix-huit ans. Rentré dans la maison paternelle, il resta fidèle à cette loi austère du travail qui devait dominer sa vie et la remplir de chefs-d'œuvre. C'est à ce moment sans doute qu'il exécuta une statue colossale d'Hercule, que mentionnent seuls ses biographes, et dont on n'a plus retrouvé la trace.

Pierre de Médicis, l'aîné des fils de Laurent, avait succédé à son père. Il se sentait aussi du penchant pour Michel-Ange, mais il subissait les captations du génie sans être digne de le comprendre. Au dire des chroniqueurs, son affection se partageait, avec une égalité peu intelligente, entre l'artiste déjà maître et un certain bretteur espagnol, grand, beau, bien fait, bien découplé, dont les mérites corporels charmaient le jeune prince autant au moins qu'auraient fait des chefs-d'œuvre. Michel-Ange trouvait sans doute les sympathies de son second protecteur, en de telles conditions, peu flatteuses. Pierre d'ailleurs, oublieux des exemples de son illustre père, ne prodiguait plus les blocs nouveaux venus de Carrare ou les antiques débris de Paros : rien à tailler, rien à étudier désormais dans la maison des Médicis. Un jour cependant, le jeune prince s'avisa de songer que la main de Michel-Ange était puissante à pétrir la matière et à mouler des colosses. C'était en décembre; pendant la nuit, la neige avait couvert d'une couche épaisse les cours du palais. On vient chercher Michel-Ange, et le nouveau souverain de Florence lui ordonne d'ériger à sa gloire une immense statue de neige. L'artiste comprit qu'il fallait chercher ailleurs des encouragements et du travail ; il fit donc, à la demande du prieur de Saint-Esprit, temple renommé dans Florence, un christ en bois presque aussi grand que nature. Le prieur fut enthousiasmé de l'œuvre et de l'artiste. Michel-Ange devint le commensal du monastère; il dut peut-être à cette heureuse circonstance une des

rares perfections de son talent. Le prieur s'occupait d'anatomie : Michel-Ange s'associa à ses travaux avec une ardeur sans égale. Plein de l'amour de la science et de l'art, il étudia péniblement le cadavre, il chercha passionnément la vérité du dessin dans la réalité même de la nature ; et ce fut de ce moment qu'il arriva à cette audace suprême, à cette certitude absolue du trait, qui lui permettait de faire tous les croquis de ses tableaux, non pas au crayon, mais à la plume. Or, si le crayon a le droit d'hésiter quelquefois, s'il supporte une correction facile, le trait de plume, on le sait, est définitif, on n'y corrige rien, et ceux-là seuls s'y hasardent qui marchent à coup sûr dans leur art, traçant d'une main résolue la ligne irrévocable.

Cependant Florence se lassait d'un despotisme sans gloire. Pierre avait continué, exagéré les pouvoirs absolus de son père ; il n'imitait rien de sa grandeur. Les signes précurseurs des chutes de princes se manifestaient de toute part. Ces pressentiments populaires, ces vagues prophéties, ces prédictions contagieuses qui s'emparent superstitieusement de la pensée publique, et les nobles tout bas, et le peuple à demi-voix, et Savonarola à voix haute, tout murmurait, annonçait, proclamait l'affranchissement futur.

Une élite républicaine s'exaltait aux grands souvenirs ; un peuple libre allait renaître aux nobles espérances. Et alors, prévoyant les orages, sentant combien ses études et son art avaient besoin de calme,

bien persuadé d'avance que ses liaisons avec les Médicis lui seraient imputées à crime, après avoir d'ailleurs fait tous ses efforts pour que l'austère vérité et les généreux conseils arrivassent au prince, Michel-Ange jugea prudent de s'éloigner.

Il partit donc pour Venise, où il ne trouva ni accueil ni travail; de là, pour Bologne, que gouvernait assez rudement Jean Bentivoglio. En ce temps, les étrangers ne devaient pas entrer dans la ville sans s'être fait apposer, sur l'ongle du pouce, un cachet de cire rouge. Michel-Ange était en contravention avec cette loi, qu'il ignorait sans doute; il se vit donc traduit devant le juge et condamné à une amende de cinquante livres bolonaises. Or, cette condamnation n'ayant pas consulté les modestes dimensions de son petit pécule, il allait immédiatement subir l'hospitalité forcée de la prison, si un gentilhomme de l'assistance, Jean-François Aldovrandi, qui peut-être avait déjà entendu parler de son précoce talent, n'eût répondu pour lui et fait réformer la peine. Messer Aldovrandi ne s'en tint pas à ce beau procédé : il sut vaincre les premiers refus de l'artiste, et lui fit, avec grâce, accepter sa maison et sa table. Là, Michel-Ange se fit une vie selon ses goûts d'étude : il donnait le jour à l'art; le soir, il lisait à haute voix, devant son hôte, Pétrarque, Boccace et surtout Dante.

Le digne gentilhomme bolonais trouva même un travail assez important pour son protégé. Michel-Ange eut à exécuter, pour l'église de Saint-Dominique, une statue de saint Pétrone et un ange de demi-

grandeur agenouillé devant l'autel. Ces deux marbres furent promptement achevés, puis inaugurés à la satisfaction de tous, en exceptant toutefois un sculpteur bolonais qui avait longtemps espéré être chargé de cette tâche. Celui-ci prétendit qu'on l'avait indignement frustré au profit d'un étranger, et fit même savoir à Michel-Ange qu'il lui préparait un mauvais parti pour le jour où il le rencontrerait à propos.

Michel-Ange ne se sentit pas suffisamment en sûreté dans un pays où, pour une seule protection, il devait trouver toutes sortes de haines, surtout s'il s'efforçait de sculpter ou de peindre; il songea donc à rentrer dans sa patrie. Là, du reste, les pressentiments populaires n'avaient pas tardé à se réaliser. Florence insurgée, sans lutte et presque sans effort, venait de chasser Pierre de Médicis et ses frères. Savonarola, l'apôtre républicain, régnait par l'enthousiasme et gouvernait par la parole. Un calme austère succédait déjà aux premiers orages. Michel-Ange ne dut pas se déplaire au milieu de cette atmosphère d'indépendance; mais le gouvernement avait à sauvegarder tout d'abord des intérêts plus pressants que ceux de l'art, et les grands travaux allaient encore se faire attendre. Toutefois l'activité était, pour le noble artiste, un insupportable fardeau; il fut bientôt à la tâche. C'est en ce temps qu'il sculpta un *Amour endormi*, dont on sait l'histoire. La statue, mise d'abord en terre et parée, pour ainsi dire, d'une vétusté artificielle, fut envoyée à Rome, où on la vendit, comme antique, au cardinal de Saint-George. La su-

percherie s'ébruita, et le cardinal, irrité d'avoir été pris pour dupe, envoya un de ses gentilshommes à Florence pour s'assurer de la fraude. Michel-Ange ne s'en défendit pas ; et, pour prouver au contraire que lui seul pouvait avoir le droit d'une telle audace, il dessina d'un trait cette main célèbre dont la hardiesse semblait donner à la statue le contre-seing du génie. Le gentilhomme, dominé par cette fière franchise, proposa soudain à l'artiste de l'emmener à Rome, en lui promettant la protection du cardinal. Michel-Ange accepta ; mais il n'eut pas beaucoup à se louer de son nouveau patron, et ne fit rien pour lui.

Ce n'est pas cependant à dire que le vaillant artiste dût rester sans ouvrage. Il fit d'abord, pour un gentilhomme distingué, Jacques Galli, ce merveilleux Bacchus qui devait plus tard enrichir le musée de Florence, et qui suffit alors à établir sa renommée dans Rome. Après le Bacchus, il dut exécuter, pour le même, un nouveau Cupidon, et bientôt ensuite il entrait de plain-pied dans sa gloire en livrant à l'admiration générale le magnifique groupe de *Notre-Dame de Pitié*, pour qui l'enthousiasme et l'éloge durent inventer de nouvelles formules. Condivi, le respectueux élève et le biographe passionné de Michel-Ange, nous a transmis quelques paroles du maître qui expliquent sa pensée tout entière sur cette création, et qui témoignent aussi combien la foi, combien l'amour divin, combien les aspirations élevées d'un glorieux spiritualisme, sublimifiaient, pour ainsi dire, l'âme des artistes souverains, quand leur main domp-

tait et transfigurait la matière. Condivi demandait après beaucoup d'autres, à son maître, pourquoi, sans souci de l'âge et sans calcul des années, il avait prodigué tant de jeunesse et de fraîcheur au front de la Vierge. « Cette critique est ma gloire, repartait Michel-Ange ; la chasteté fait l'éternel printemps des vierges, et l'inspiration d'en haut est glorieusement visible dans mon œuvre, puisqu'il m'est donné d'y manifester ainsi la pureté virginale de la mère de Dieu. J'ai fait tout autrement pour son fils, parce qu'il a voulu revêtir toute l'infirmité de la nature humaine. Tu ne dois donc pas t'étonner que j'aie donné à Marie l'immortalité d'une virginale jeunesse, tandis que le Christ, volontairement soumis aux lois du temps, porte, comme tout homme, les traces de l'âge. La mère s'élève au-dessus de l'humanité, tandis que le fils s'y confond et s'y plonge. »

V.—Des soins domestiques rappelèrent Michel-Ange à Florence. Sa réputation lui avait préparé, dans sa patrie, un digne et sympathique accueil. On le regardait déjà comme le premier des modernes et le rival des anciens. Il n'avait pas vingt-six ans. On lui donna bientôt un vaste bloc de marbre que nul n'avait osé attaquer depuis Simon de Fiesole, qui, cent ans auparavant, avait en vain essayé d'en tirer une colossale figure. Michel-Ange y trouva, à coups de ciseau, un admirable David, et la gigantesque statue fut placée à la porte du palais de la seigneurie. Le marbre ne lui suffisant déjà plus, il se familiarisa avec le bronze ; il coula, en ce temps, plusieurs remarqua-

bles ouvrages ; il peignit aussi quelques tableaux, parmi lesquels une *Sainte famille,* qu'on admire à Florence. Mais ce fut surtout le carton de la *Guerre de Pise,* composé pour les peintures à exécuter dans la salle du grand conseil de la seigneurie, qui écrasa toute rivalité et montra, en Michel-Ange, la puissance du dessin supérieure à tout ce que le monde des arts avait jamais pu ou devait jamais glorifier. Ce dessin fut fait pour une sorte de concours ouvert entre Michel-Ange et Vinci. L'œuvre du grand Léonard, suivant Benvenuto Cellini, était sublime, mais celle du divin Buonarroti fut le dernier mot de l'art, et ni les anciens ni les modernes n'ont jamais rien fait qui pût atteindre à cette hauteur. « Tant que ces cartons existèrent, ajoute le merveilleux ciseleur, ils furent l'étude de tous les jeunes peintres d'avenir et l'école du monde. » C'est là, en effet, que le doux génie de Raphaël but l'audace et la force à la coupe du géant Michel-Ange ; et l'enthousiasme de tous les écrivains du temps, acclamant d'une seule voix ce prodige, confirme suffisamment pour nous le dire de Benvenuto.

Malheureusement l'envie, la basse envie, guetta patiemment le chef-d'œuvre. Le jour où les Médicis rentraient à Florence, au milieu du tumulte et de l'émeute, l'envieux, un homme qui n'était pas sans mérite pourtant, mais qui ne voulait et ne savait pas admirer, qui, ne pouvant pas être au premier rang, ne se résignait pas à marcher au second, l'envieux Baccio Bandinelli, un lâche indigne de son propre ta-

lent, se glissait furtivement jusqu'au palais de la seigneurie, rampait sans bruit dans l'ombre jusqu'au dessin sublime, et d'un couteau impie, larron sacrilége de la gloire d'autrui, hachait en morceaux l'admiration de ses contemporains.

L'impétueux Jules II venait de monter sur le trône pontifical. Il avait connu Michel-Ange à Florence : ces deux fortes, rudes et fières natures devaient se convenir, parce qu'elles pouvaient se comprendre. Les souverains d'une irrésistible volonté aiment surtout qui leur résiste. Cette rareté les étonne; cette audace leur va. Le pape fit venir le sculpteur près de lui. Le génie de l'art mettait à propos en présence deux pensées qui se complaisaient à remuer de grandes choses; ce fut, entre ces deux hommes, un véritable assaut d'immenses projets et de plans gigantesques. D'un souffle ils édifiaient des colosses; d'un mot ils créaient des forêts de statues dans d'impossibles églises. C'était si beau, que ce fut trop beau; il en fallut rabattre. Quelle que fût sa puissance, et bien qu'il eût trois fois du génie, Michel-Ange n'avait que deux bras; son âme eût animé trois mondes, mais sa main trouvait des limites qu'ignorait sa pensée. Enfin, dans le chaos de projets splendides, il fallait commencer par un commencement. Le commencement que voulut le pontife, ce fut son tombeau. « Un tombeau tel qu'aucun souverain de la terre n'ose en rêver un pareil, dit-il à Michel-Ange, un tombeau digne de Jules II et de Buonarroti.

« — Ce sera cher, fit l'artiste après avoir réfléchi et

vu grandir dans son inspiration toute une épopée de marbre pour le panthéon d'un seul homme.

« — Combien donc?

« — Cent mille écus, au moins.

« — Deux cent mille, et à l'œuvre! »

Et Michel-Ange indique à larges traits comment il comprend le tombeau d'un grand pape. La base du monument, massif isolé, en forme de parallélogramme, aura dix-huit brasses de long et douze de large. Aux quatre faces, quatre esclaves debout et enchaînés. Entre eux, des victoires placées dans des niches foulant du pied des vaincus. Au-dessus d'une corniche qui couronnera cet ordre, huit figures de prophètes et de vertus seront majestueusement assises. Au milieu d'elles, le sarcophage du pontife. Sur le tout enfin, une haute pyramide, et, à son sommet, un ange debout portant le globe dans sa main. En tout, quarante statues, sans compter les emblèmes, les figurines, les bas-reliefs épisodiques et les détails d'ornement. Voilà le rêve dont Michel-Ange peut faire une réalité.

« A l'œuvre! à l'œuvre! s'écrie encore le pontife enthousiasmé. Michel-Ange, voilà de l'or, donne-moi du marbre! Aux carrières! épuise Carrare! Souviens-toi de ma gloire. Va! »

Michel-Ange partit, fut aux carrières, s'attaqua aux rochers, éventra la montagne, couvrit le sol de colossales ruines, amoncela les énormes décombres, entassa les superbes débris. Son génie et sa force se jouaient des rébellions de la pierre. Une seule de ses

idées suffit à le peindre : un roc géant se penchait en surplomb sur la mer; tailler la montagne en statue, donner au roc une figure et la vie de l'art, cela devait séduire le père des colosses. La lutte était à sa taille; il y songea réellement. Le temps seul lui manqua pour se mesurer ainsi avec la nature. Les envois de marbre le précédaient à Rome; il en embarrassait les places publiques. Jules II, que l'artiste avait fanatisé par les premières indications du projet, Jules II le rappelait en hâte. Les dessins que lui présenta Michel-Ange achevèrent de conquérir le pape : il voulut que l'artiste s'installât près de lui. Un pont fut jeté d'une fenêtre à l'autre, pour qu'à toute heure du jour l'impatience du pontife pût surexciter l'ardeur du statuaire.

Les deux insatiables esprits en vinrent alors à se demander quel serait l'emplacement du vaste mausolée. Sous le pontificat de Nicolas V, il avait été question de rebâtir l'église de Saint-Pierre. Michel-Ange proposa à son hardi patron d'y loger sa tombe. Le pape saisit au vol cette ambitieuse pensée; il voulut lui-même reprendre par le pied la création de la basilique nouvelle, et le tombeau passa bientôt au second plan, dans les engouements aussi ardents que mobiles du pontife. Or, l'envie épiait la faveur dont Michel-Ange avait eu quelque temps l'heureux monopole. Bramante, l'architecte favori de Jules II, Bramante, depuis quelque temps négligé, saisit avec bonheur cette occasion d'imprimer une divérsion aux sympathies de son maître. Il préconisa assidûment

l'église à construire, discrédita la pensée du tombeau. Michel-Ange ne vit plus venir l'hôte illustre dans l'atelier encombré. L'argent aussi fut ailleurs, et les ouvriers restés sans salaire, et les marbres qui n'étaient pas payés, commencèrent à peser lourdement au statuaire oublié.

Il voulut s'expliquer et se plaindre. Sans plus se soucier que d'habitude de l'étiquette et des valets, il marcha donc droit au cabinet de travail où Jules II le recevait d'ordinaire; mais un camérier lui barra le passage. L'orgueilleux artiste s'arrêta en foudroyant du regard les courtisans, qui croyaient pouvoir rire. « Quand votre maître me demandera, dit-il fièrement à un secrétaire du pontife, vous lui direz que Michel-Ange est absent. »

De retour chez lui, il donna ordre de vendre tout ce qu'il ne pouvait emporter, et partit sur l'heure même pour Florence.

Mais Jules II ne l'entendait pas de la sorte. Toutes les gloires du siècle étaient, selon lui, le fief de sa pensée. Le génie de Michel-Ange lui appartenait comme le plus orgueilleux fleuron de la tiare. Il dépêche donc courrier sur courrier, un d'abord, puis deux, puis trois, jusqu'à six. Il faut qu'on lui ramène son sculpteur soumis et vivant; mais Michel-Ange était aussi de la trempe des Jules II. C'était fierté pour fierté, audace contre audace. Quand les gens du pontife voulurent s'emparer de lui, il leur montra ses armes. Violences ni prières, rien ne put le fléchir. Le pape épuisa trois mois en vaines négociations. Des

menaces contre l'artiste il avait passé aux menaces contre la République. Il adressa à la seigneurie trois brefs comminatoires pour qu'on lui renvoyât son glorieux réfractaire. La seigneurie avait peur ; Soderini, le gonfalonier perpétuel, ami de Michel-Ange, le suppliait à mains jointes de ne pas brouiller son gouvernement avec le véhément et superbe pontife. Les prières de Soderini étaient aussi impuissantes que les violences écrites de Jules II. Rien n'y fit. Buonarroti, poussé à bout, déclara qu'il irait plutôt chez le Turc, où on l'appelait pour jeter quelque chose comme un pont gigantesque de Constantinople à Pera; mais qu'il ne savait pas oublier une insulte, qu'il avait été insulté, et qu'il ne se soumettrait pas. Cependant Soderini finit par trouver un moyen de le rapprocher de Jules II sans que le retour eût l'air d'une soumission.

Il conféra à son intraitable ami le titre d'ambassadeur et l'envoya, au nom de la seigneurie, porter l'hommage de la République au pape. Le pape était alors à Bologne, où il venait de pénétrer par les armes.

A la vue de Michel-Ange, il s'emporta sans se contraindre. « Ainsi, tu devais venir à nous, s'écria-t-il, et tu as attendu que nous vinssions à toi. »

Le cardinal Soderini voulut excuser Michel-Ange, en rejetant son tort sur le peu de savoir-vivre des artistes. Mais alors ce fut une autre affaire. La colère du pape changea d'objet. « Tu injuries mon statuaire; je ne l'aurais pas fait, moi, dit-il au prélat. Mais, ajouta-

t-il, c'est toi qui es l'ignorant, et, s'il y a ici un imbécile, ce n'est pas Michel-Ange. Va-t'en! »

On voit que le pontife et le rebelle n'avaient pas beaucoup à faire pour redevenir les meilleurs amis du monde. Le pape avait d'ailleurs besoin de Michel-Ange, bien plus que Michel-Ange n'avait besoin du pape. Le vainqueur de Bologne avait l'intention d'y laisser sa statue en souvenir de la victoire; par quel autre eût-il voulu se voir couler en bronze et traduire en géant? — L'artiste se mit à l'œuvre, et le pontife, avant de retourner à Rome, put voir une première ébauche. « Un livre dans ma main? dit-il au statuaire. — Non, ce n'est pas cela. Je suis ici par l'épée. » Michel-Ange comprit. Quelques jours après, le pontife revint encore. La statue gigantesque avait une main tendue devant elle; l'action en était véhémente :

« Est-ce que cette main-là donnerait la bénédiction, par hasard?

« — Elle dit au peuple de Bologne d'être sage, repartit Michel-Ange. »

« — Bien! fit le pape, tu m'as compris. » Et il fit promettre au statuaire de le venir rejoindre à Rome, sans retard, dès que la statue serait debout sur son piédestal.

Au bout de seize mois, la statue était faite; mais elle ne devait pas longtemps menacer la ville conquise; et le peuple, devant elle, ne se tint pas plus sage. Elle fut brisée quand les Bentivogli, chassés par Jules II, parvinrent à rentrer dans Bologne, — le bronze fondu, et on en fit une pièce d'artillerie,

qu'en l'honneur du pape on baptisa *la Julienne*.

De retour à Rome, Michel-Ange allait trouver des embûches nouvelles. Il s'attendait à reprendre le grand travail du tombeau; mais Bramante en décidait autrement dans les conciliabules de l'envie. Bramante enviait, il est vrai, à son ennemi, moins les dons de la gloire que la faveur du pape et les lucratives commandes; mais, quel que fût son motif, il avait préparé son piége avec beaucoup d'art. Il tenait en réserve Raphaël, son parent, pour en faire à propos un rival dangereux en peinture; et il chercha longtemps quelle redoutable épreuve il pouvait faire infliger au statuaire tant jalousé! Celui-ci n'avait jamais peint à fresque. Bramante s'efforça de persuader au pontife que rien ne serait plus beau que la grande voûte de la chapelle Sixtine couverte de peintures; que la fresque seule convenait à ce travail, et qu'il y fallait sans tarder employer Michel-Ange. Jules II croyait qu'on ne peut faire au génie trop de hautains défis. — Notre Corneille, dont l'âme habitait aussi les hauteurs sublimes, a dit depuis, dans un vers magnifique :

Il est beau de tenter des choses inouïes.

Le pape devait souffler quelque chose dans le sens de ce vers à l'oreille de celui qu'il aimait d'un cœur rudement paternel.

Or, Michel-Ange, qui devinait le piége, résista longtemps de tout son pouvoir; mais enfin, accablé par d'impérieuses supplications, il se laissa vaincre, il

promit; il osa regarder en face la gigantesque entreprise. Et peut-être, en sondant sa force, put-il encore sourire des projets de Bramante, misérables avortons de la haine.

A l'œuvre donc, Michel-Ange! ton siècle et la postérité elle-même ont les yeux avidement fixés sur ta voûte superbe, à l'œuvre!

Il ne perdit pas de longs jours à écouter sa peur. Il fit aussitôt venir de Florence quelques peintres habiles qui pratiquaient la fresque, pour étudier leurs procédés et se faire aider dans sa tâche. Mais, après les avoir vus travailler quelque temps, maître du secret de leur art, et plus confiant en lui désormais qu'en personne, il les congédia tous ensemble, et fit effacer tout ce qu'ils avaient commencé.

Alors c'est le génie humain dans toute la grandeur de son rôle et de sa création. Il s'enferme seul dans la chapelle, il en refuse l'entrée à tout le monde, au pape lui-même. aussi bien qu'à ses plus humbles élèves. Il gâche le mortier, il enduit la voûte, il prépare ses couches, il broie ses couleurs; il est maçon, chimiste, broyeur, préparateur et peintre. Il est poëte aussi, car il est le géant Michel-Ange, et de sa brosse invincible il écrit sur la fresque le plus vaste poëme de peinture qui saisira jamais le regard, le poëme de l'humanité sanctifiée en Dieu.

Nous n'essayerons pas de décrire cette mise en scène sublime de la Bible, égale en grandeur et en majesté au texte lui-même. — Qui décrirait en quelques pages un monde? La stupeur de l'Italie entière,

dans ce grand siècle, le plus grand de l'histoire de l'art, est le seul éloge à la hauteur de l'œuvre. Il faut se borner à dire que l'homme et Dieu se touchent dans cette composition une et puissante, et que l'homme s'élève sans que Dieu descende.

Lorsqu'au bout de vingt mois seulement Jules II, ne pouvant plus y tenir et voulant officier dans la Sixtine le jour de la Toussaint, fit, malgré Michel-Ange, jeter bas tous les échafaudages et livra le chef-d'œuvre à l'admiration haletante de la Rome des arts, ce ne fut qu'une acclamation, un seul cri de surprise. L'envie dut faire silence et mâcher son fiel; l'admiration se tut aussi, ne trouvant plus que dire. L'Italie s'émut, Raphaël lui-même se fit élève et revint à l'école : Son siècle l'y suivit; tandis que le grand vieillard Jules II appelait Michel-Ange son fils et le serrait noblement sur son cœur.

VI. — A dater de ce jour, Michel-Ange marche sans rival dans sa force et sa gloire. Chez lui, la main, le génie et le cœur sont égaux en puissance. Il est, plus que tout autre, créateur et maître. Plus que le divin Raphaël, plus que le grand Léonard, il a cette grandeur et cette divinité du génie : rien ne lui pèse. La création, c'est pour lui, comme pour Dieu même, un effort sans fatigue, un acte sans effort, et, pour ainsi parler, l'exercice d'une fonction naturelle. Aussi, au gré et quelquefois au caprice des puissants de la terre, sa volonté prend toutes les expressions de l'art. — C'est qu'il ne faut pas voir en lui seulement un penseur qui cherche à fixer, sous une forme plus ou

moins précise, son rêve plus ou moins réussi; ce n'est pas non plus l'artiste prudent qui médite avec une sage lenteur, pour savoir à quelle idée suffisamment mûrie il va prêter son art, son instrument, son faire. Non, ni cela ni cela. Michel-Ange, c'est une âme grandiose ayant à son service trois idiomes éclatants, tous trois pour elle également familiers, dociles, assouplis. — Le pinceau, le ciseau ou l'équerre, qu'importe? que sa foi vive au front radieux de la statue, dans les formes hardies d'une immense peinture, ou dans les masses majestueuses d'un temple, que lui fait à lui? Sculpteur, il aura du marbre et son ciseau; peintre, son pinceau et sa toile; architecte, de la pierre et l'espace, l'espace large à l'entour, — illimité dans le ciel, où il peut suspendre à la hauteur qu'il lui plaît la coupole, le dôme et la croix.

Et puis, pour celui-ci, la loi commune du repos n'existe pas. Suivons-le un moment dans l'austère demeure d'où sortent les chefs-d'œuvre.

Il y vit solitaire, sobre et silencieux comme un anachorète. Il a trempé dans un vin robuste le pain qui suffit à son repas. Il est debout; il rêve; il contemple le bloc informe et le fouille du regard pour y chercher quelque chose que lui seul peut voir, pour y chercher, pour y sentir une âme.

Oh! qu'on ne trouble pas ces rares instants d'une inaction qui dompte la matière, qui commande à la vie. Son rêve achevé, l'Hercule du marbre, le Vulcain du bronze, le pétrisseur de dieux, va engendrer à coups de marteau, incruster à coups de ciseau l'immortalité

dans la pierre. Voyez-le dans ses colères fougueuses, dans ses fureurs fécondes! il attaque l'auguste carrare avec un acharnement qui fait peur. Il frappe, il brise, il fait voler au loin les larges éclats. Il a déjà émoussé les angles rebelles, dégrossi, diminué, réduit, pulvérisé la masse brute et superbe. Vous diriez d'un iconoclaste insensé qui s'en prend follement aux pans du roc impassible. Mais le roc est vaincu, le Titan a trouvé son maître, Jupiter a terrassé Briarée. La masse va se fondre, s'annihiler, s'évanouir, plus rien *! — Non! tout n'a pas disparu; du nuage de poudre et de débris jaillit déjà une altière figure. La statue se dresse, elle est debout, la voilà! elle a l'étrangeté d'une explosion soudaine, quelque chose de spontané, d'abrupte, d'impérieux, d'irrésistible à l'égal d'un défi : elle a

* Qu'on ne croie pas que nous exagérons ici quelque chose, pour créer arbitrairement un type de force plus grand que la réalité. Voici ce que dit Vigénèse, un contemporain, qui l'avait vu à l'œuvre : « *Je puis dire avoir vu Michel-Ange, bien que âgé de plus de soixante ans, et non encore des plus robustes, abattre plus d'écailles d'un très-dur marbre, en un quart d'heure, que trois jeunes tailleurs de pierre n'eussent pu faire en trois ou quatre; chose presque incroyable à qui ne l'aurait vu; et il y allait d'une telle impétuosité et force, que je pensais que tout l'ouvrage dût aller en pièce, abattant par terre d'un seul coup de gros morceaux de trois ou quatre doigts d'épaisseur, si ric à ric de sa marque, que, s'il eût passé outre tant soit peu plus qu'il ne fallait, il y avait danger de perdre tout, parce que cela ne se peut plus réparer par après, ni repétrir comme les images d'argile ou de stucq.* » (*Vigénèse cité par Mariette.*) — On voit donc bien que nous n'avons fait que traduire.

l'audace et la force, — comme son père; elle a le prime-saut et la grandeur, — comme son père! Ainsi venue d'un seul jet, sortie tout armée d'une seule pensée, étonnée d'être, elle est. Elle veut vivre, elle vit, et, comme un reflet de race, à son front qui flamboie elle porte un rayon sacré, — le sceau du génie!

Telle est, tout entière, ensemble ou détail, l'œuvre sculpturale du fier Buonarroti.

Sa peinture, nous l'avons vu, a les mêmes audaces et la même puissance. Et plus tard, quand on voudra faire de lui le maçon des immortelles bâtisses, ses moyens seront aussi hardis que ses idées seront grandes.

Dans l'intervalle enfin, entre deux chefs-d'œuvre, il appelle au fond de sa solitude l'austère poésie. Sur le croquis d'une statue *, derrière un plan d'é-

* Beaucoup des poésies de Michel-Ange ont, en effet, été écrites par lui sur ses dessins. Pierre Mariette cite notamment, à ce sujet, les études de la statue de David, qu'il avait entre les mains. *« Sur la même feuille où est cette figure,* dit-il... *est ce commencemant de vers écrit par Michel-Ange :*

Davicte collo Fromba e io coll'archo Michel Agno, etc.

.... le verso du même dessin est occupé par d'autres études pour un autre ouvrage, et l'on y lit encore, écrit par Michel-Ange même :

All dolce murmurar d'une flumi cello
Ch' adduggia di verdombra un chiaro fonte.

Ces vers sont la preuve de ce qu'on trouve écrit dans la vie de Michel-Ange : que non-seulement il avait du goût pour la poésie, mais qu'il en faisait alors une partie de son occupation.

glise, au coin d'un carton de ses mâles peintures, il écrit, en mâle langage, un sonnet qui se souvient de Dante, une élégie d'amour qui glorifie le cœur, une pieuse stance qui monte jusqu'à Dieu.

Voilà sa vie ; telle est sa tâche auguste sous le ciel Et chaque jour qui naît ressemble à celui qui s'éteint. Chaque jour, dès l'aube, il entend dans son âme une voix qui murmure :

« Allons, peintre, à tes fresques !

« Allons statuaire, au marbre !

« Allons, architecte vainqueur, au poëme de pierre !

« Allons, chrétien, penseur, poëte ! amant chaste et mystique ! voici la nuit venue. Tout se tait ; les plus ardents même entre les plus jeunes, tous tes rivaux d'autrefois, tous tes élèves d'aujourd'hui, ont laissé d'une main fatiguée s'échapper le pinceau. Le marteau fait silence au poing du statuaire. Le maçon dort ; la pierre elle-même se repose ; Rome sommeille. — A cette heure, l'âme de Raphaël se fond dans un baiser. Le regard de Titien s'enivre des splendeurs de la beauté terrestre ; Bramante rêve à ses somptueuses fêtes, à ses prodigalités princières ; Benvenuto Cellini à ses rendez-vous d'amour ou de duels ; Baccio Bandinelli à ses haines envieuses, à la *Sixtine*, qu'il ne peut lacérer comme un carton de la *guerre de Pise*. D'autres, au milieu des soupers nocturnes, adorent les dieux morts, crient évohé ! chantent Vénus la courtisane ou Bacchus l'ivrogne, et couronnent de fleurs les coupes étincelantes ou les fronts radieux. — Mais toi, vas-tu dormir, Michel-Ange ? Non ! la muse veille

encore; la prière soupire. A tes vers, poëte! à tes recueillements, chrétien! écris tes sonnets pieux*, chante, médite, prie! »

Telle est, nous le répétons, la vie de l'austère demi-dieu de l'art, faisant chaque jour un pas de plus dans son immortalité.

VII. — Michel-Ange avait atteint sa trente-neuvième année. Il s'était remis aux statues du tombeau. Il y travaillait avec passion, lorsque Jules II mourut.

Il semblait que, précisément alors, la grande entreprise dût être pieusement continuée. Mais Léon X qui allait régner pour la gloire de tant d'autres, bien plus que pour celle de Michel-Ange, Léon X en décidait autrement. Le génie de Raphaël répondait d'ailleurs aux aspirations de Léon, comme l'audace de Michel-Ange avait violemment charmé les ambitions fougueuses de Jules. Et si le peintre de la *Sixtine* eût eu encore quelque chose à faire pour s'assurer son rang suprême, il lui eût fallu tristement ajourner sa gloire.

Le nouveau pape, qui devait donner son nom au plus grand siècle des arts, ne voulait cependant point priver son règne d'un si merveilleux concours. Mais il ne maintint pas le grand artiste à son légitime état de maître sans rival. Aussi, songeant à donner à sa patrie un souvenir digne d'elle, lorsqu'il envoya Michel-Ange préparer à Florence les plans de la façade de Saint-Laurent, le pontife ouvrit-il la lice à tous les prétendants. Les projets d'Antoine San Gallo, de Baccio d'Agnolo, des deux Sansovini, de Raphaël lui-même, purent se produire à la fois; et ce ne fut qu'à

son écrasante supériorité que le plan de Michel-Ange dut d'être préféré. Sur le terrain des belles choses, il était donc toujours le premier ; malheureusement, il n'avait rien de ce qu'il fallait pour lutter aussi, avec quelque avantage, dans la nuit de l'intrigue. Ses vaincus ne se résignaient pas sans peine, et cherchaient toujours à prendre, par les armes honteuses de l'envie, la revanche de leurs défaites dans l'art. Michel-Ange était parti pour Carrare; il y exploitait déjà les marbres nécessaires à la construction projetée, lorsqu'on persuada à Léon X qu'on trouverait à Saravezza, en Toscane, des marbres également beaux et d'extraction plus facile. Prêtant à l'austère et rigide Buonarroti les calculs misérables de leur propre cupidité, les jaloux insinuaient que Carrare n'était par lui préféré qu'en raison précisément des grandes dépenses qu'y nécessitait l'exploitation, et il restait sous-entendu que ces dépenses permettaient à l'architecte de réaliser sans contrôle d'énormes bénéfices. Le noble artiste, sans se douter même de ces machinations honteuses, reçut l'ordre de quitter Carrare, et de se rendre à Saravezza. Il obéit à regret; perdant de la sorte, pour son installation aux nouvelles carrières, un temps que rien ne peut payer, quand il s'agit des travaux d'un tel homme.— Les facilités tant promises ne se réalisèrent pas. Saravezza était encore plus pénible à fouiller que Carrare.

La muse consolait sans doute l'artiste au milieu des ennuis d'une besogne ingrate. Il dut aussi, dans sa solitude, resserrer son intime commerce avec les

poëtes de sa prédilection. Il relisait Pétrarque ; il retrouvait sans livre, au fond de sa vaste mémoire, toute la *Divine Comédie*, qu'il savait depuis longtemps par cœur tout entière. Et c'est peut-être alors que, demandant à Dante le secret de terreur que devaient révéler plus tard à tous les yeux les peintures du *Jugement dernier*, c'est peut-être alors qu'il traduisit, dans son dessin superbe, presque toutes les pages du poëme sacré. Malheureusement, cette interprétation d'un génie par l'autre ne devait pas arriver jusqu'à nous. L'ouvrage entier périt dans une traversée fatale, avec tous les bagages d'un riche Florentin, Antonio Montanti, à qui Michel-Ange l'avait confié. L'admiration des contemporains pour ces dessins nous dit assez quelle perte c'est là.

En ce temps (1521) mourut Léon X. Huit ans s'étaient passés sans qu'il eût été donné à Michel-Ange de mettre la main à une de ces grandes choses qu'il savait faire. Les fondations de Saint-Laurent de Florence avaient seules été commencées; l'argent manqua, et la construction resta inachevée.

Un beau projet, qui était aussi une noble réparation, avait pourtant vivement séduit la pensée de Michel-Ange. L'Académie de Florence, pendant le dernier séjour qu'avait fait l'artiste dans sa ville, adressa à Léon X une longue supplique pour que le pontife, intervenant auprès de Ravenne, obtînt que les cendres de Dante Alighieri fussent restituées à sa patrie repentante. Parmi les noms illustres qui figurent sur cette pièce, on distingue entre tous celui de Michel-

Ange. La note suivante précède la glorieuse signature :

« *Moi, Michel-Ange Buonarroti, adressant à Sa Sainteté la même prière, je m'offre à exécuter pour le* DIVIN *poëte Alighieri un tombeau convenable, dans un lieu honoré de notre cité.* »

On aime cette respectueuse et fidèle admiration d'un artiste comme Michel-Ange pour un poëte comme Dante; mais on regrette que Léon X, si digne cependant de comprendre tout ce qu'il y avait de grandeur dans la rencontre de ces deux noms, n'ait pas saisi avec empressement l'occasion d'associer le sien au même souvenir.

Adrien VI, qui succéda à Léon X, était un Allemand rigide, un savant morose, quelque peu iconoclaste dans l'âme. Il fut bien pour quelque chose dans le tribut d'immenses regrets que le monde des arts paya à la mort de Léon X. Une seule de ses fantaisies suffit à le peindre : il eut l'idée farouche de faire gratter les peintures de la Sixtine, parce qu'il y trouvait trop de nudités, et que le plafond, plein de vivantes figures, ressemblait, selon lui, moins à la voûte d'un temple qu'à une salle de bain. Qu'on juge des sublimes fureurs de Michel-Ange. Si sa piété respectait le pontife, son juste orgueil devait avoir grand'peine à ne pas vouer aux gémonies le barbare.

D'autres soucis vinrent encore, en ce temps, l'assaillir. Les héritiers de Jules II exigeaient que le tombeau de leur glorieux oncle s'achevât, mais ils ne voulaient pas donner d'argent, prétendant que, de son vivant, le pontife avait payé bien plus de travail que

n'en avait fait Michel-Ange. Ils passaient déjà des injonctions à la menace, et le grand artiste éprouvait encore plus d'indignation que de crainte; heureusement un nouveau Médicis, le cardinal Jules, allait monter à son tour sur le trône pontifical sous le nom de Clément VII. Clément VII avait hâte de posséder tout à lui le temps et le génie de Michel-Ange. Aussi se fit-il intermédiaire et arbitre entre l'artiste et le duc d'Urbin, le plus intraitable des héritiers de Jules II. Sous de tels auspices, une nouvelle convention fut arrêtée. Le projet primitif du grand tombeau fut amoindri, et, sur le plan nouveau, Michel-Ange dut l'achever dans un délai raisonnable.

Le pape, en attendant, l'envoya immédiatement à Florence pour y construire la bibliothèque de Saint-Laurent, et la nouvelle sacristie de l'église du même nom. Michel-Ange se mit à l'œuvre; il acheva ce monument, qui passe pour une de ses plus belles créations architecturales, et où plus tard il devait se surpasser encore en édifiant les magnifiques tombeaux de Julien et de Laurent de Médicis.

Pour se rappeler au souvenir de Rome, pour donner satisfaction aux impatiences de Clément VII, au milieu de ses travaux d'architecture, il exécuta un *Christ embrassant sa croix*, l'un des plus admirables chefs-d'œuvre de son ciseau. Cet ouvrage, envoyé au pape, fut placé dans l'église de la Minerve, où l'admiration ne se lassa jamais devant lui.

VIII. — Cependant le jour des grandes calamités était proche.

En 1512, avec l'aide puissante de Jules II, le gonfalonier Soderini, représentant de la forme républicaine, avait été renversé, et l'autorité des Médicis rétablie à Florence. C'était là que la tiare était allée chercher le cardinal Jean, fils de Laurent le Magnifique, pour en faire Léon X, et plus tard le cardinal Jules, fils de Julien I[er], pour en faire Clément VII.

En ce temps, en 1527, le jeune Hippolyte, fils de Julien II, et Alexandre, bâtard d'un Médicis quelconque, on ne sait trop lequel, représentaient le nom des Médicis au pouvoir. Les cardinaux Cibo et de Cortone gouvernaient pour eux Florence. Les vieux républicains supportaient impatiemment le joug; une explosion était toujours imminente; aussi, lorsque l'armée du connétable de Bourbon, avide de sang et de dépouilles, se précipita sur la ville éternelle, Florence s'arma contre ses maîtres, tout en préparant contre l'étranger sa défense. A la nouvelle de la prise de Rome, les deux vieux cardinaux et les jeunes Médicis fuyaient en hâte; le gouvernement républicain se réorganisait presque sans lutte, et le peuple exalté offrait le serment de la mort à la liberté reconquise.

Michel-Ange ne pouvait pas soustraire son grand cœur à la contagion du patriotique enthousiasme. Lorsque Clément VII, plus oublieux de son affront que de sa haine, s'empressa de détourner sur Florence l'avalanche de barbarie qui s'était abattue sur Rome, l'architecte des monuments superbes, transformé en stratégiste, et nommé commissaire général de fortifications, avait déjà fourni au génie militaire des plans

de défense, restauré les remparts, entouré *San-Miniato* de travaux de guerre, habilement garanti tous les points d'attaque les plus exposés.

Ses travaux furent cependant critiqués; on lui refusa les moyens de les poursuivre en insinuant qu'il s'exagérait le danger. Les chroniqueurs remarquent ici que le plus vif de ses agresseurs dans la querelle expia cruellement cette injustice passionnée. Au retour des Médicis, celui-là fut le premier dont on trancha la tête.

Quoi qu'il en fût, Michel-Ange qui sentait venir la trahison, et qui avait osé le dire, Michel-Ange, indigné qu'on l'accusât de pusillanimité parce qu'il voyait clair dans les hommes et regardait résolûment dans les choses, sortit une nuit par une des portes que son titre lui pouvait faire ouvrir, et fut cacher à Venise son ressentiment et sa douleur. Mais, quand le danger fut devenu visible, même pour les moins clairvoyants, la seigneurie commença à regretter son ingénieur. Tout le monde comprit et approuva les projets qu'on avait honnis d'abord, et plusieurs envoyés durent aller, de la part du gouvernement, faire amende honorable auprès du boudeur sublime. Il résista longtemps. Il répondit, avec une humilité superbe, qu'il y avait sans doute au pouvoir des hommes bien plus capables que lui de décider toutes ces grandes questions sur lesquelles son avis n'avait pu prévaloir; mais lorsque, cessant de lui parler au nom de tel ou tel magistrat, au nom d'un conseil ou d'un homme, on lui dit que c'était la patrie qui avait besoin de lui,

la patrie qui réclamait son génie, il pensa sans doute que la patrie ne doit pas supplier, qu'elle veut être obéie des plus fiers, qu'elle peut commander aux plus grands : il revint à Florence.

Alors on s'efforça de lui faire oublier les premières entraves qu'on avait imposées d'abord à sa direction suprême ; on accepta toute sa volonté ; on l'honora lui même des titres les plus élevés. Il fut institué magistrat extraordinaire de guerre, et, s'il ne put siéger dans les conseils de la seigneurie, parce que son frère était en ce moment investi de la dignité de gonfalonier, et que la loi interdisait tout cumul dans les familles, on le nomma pourtant prieur honorifique.

Malheureusement, le temps perdu ne se pouvait recouvrer. Dans la pensée première de Michel-Ange, on n'eût pas laissé un seul point de défense accessible à la trahison du dedans. Ainsi, l'inviolabilité de l'enceinte eût été sous la garde et sous la responsabilité d'un seul homme. Mais, pour réaliser cette pensée, il eût fallu relier la défense tout entière par un système complet qui ne souffrait pas d'interruption. Or, il était trop tard pour se remettre à la tâche. Michel-Ange dut se borner à réparer, jour par jour, les dégâts de l'attaque, et à passionner autour de lui les courages, en se portant partout où la résistance semblait faiblir. Vains efforts ! la trahison veillait aussi impatiemment que le patriotisme. Un homme suffit à livrer sa ville vendue aux vengeances des Médicis. Il est toujours juste de clouer le traître au pilori de l'histoire ; cet homme, il faut le nommer par

son nom, c'était l'un des prieurs, Nicolas Valori.

Les vainqueurs jetèrent les hordes du pillage sur les maisons de tous les défenseurs de la liberté. De celle de Michel-Ange on fit une ruine; une amitié fidèle sut heureusement, dans une retraite inconnue, le soustraire aux premiers dangers. On le chercha, par ordre du pape, d'abord pour punir son patriotisme, et bientôt après pour mettre de nouveau à contribution son génie. Clément VII, en effet, avait fini par penser que le glaive des bourreaux trouverait bien d'autres victimes, mais que personne ne ramasserait dans le sang le fier ciseau de Michel-Ange. Le génie est une puissance aussi : il faut souvent traiter avec lui; on dut traiter avec Michel-Ange. Il eut sa grâce à condition d'achever promptement la chapelle sépulcrale de Saint-Laurent et les tombeaux des Médicis.

Ces tombeaux sont encore des plus grands parmi les chefs-d'œuvre du maître. La figure de Laurent, c'est la vie dans la pensée; celle de Julien, c'est la vie dans l'action. L'un a été nommé le *pensoroso :* l'âme est visible dans le marbre; l'autre n'a pas de nom : elle va agir. Les deux figures de l'Aurore et de la Nuit complètent le contraste. La Vierge et son fils, groupe inachevé, reste néanmoins digne de l'ensemble et vit aussi dans les régions sublimes.

Michel-Ange savait, avant tous et plus que tous, combien la statuaire, si essentiellement tangible et saisissable, a besoin de s'élever par l'idéal; combien le marbre glacé, si semblable à la mort dans sa pâleur rigide, a besoin de s'animer par le sentiment,

de puiser la vie dans la pensée. Aussi, jamais sculpture n'atteindra à un plus haut degré l'déal et la vie, le style et l'originalité, — toute grandeur!

Il appartenait à la poésie de louer ces marbres divins. Un matin Michel-Ange trouva, aux pieds de la statue de la Nuit, quatre vers que j'essaye de traduire ainsi :

La nuit qui, sous tes yeux, si doucement sommeille,
Des entrailles du marbre un ange la tira ;
Elle dort, mais elle est vivante, et parlera
Si tu doutes toujours, et que ta voix l'éveille.

Michel-Ange répliqua le jour même à ce quatrain. Or, ayant une fois désaltéré son âme à la coupe de l'indépendance, il n'en devait plus oublier les enivrements sublimes ; et, navré des destins douteux de la patrie, il laissait fièrement éclater ses nobles tristesses dans les vers qu'il prêtait à la statue, fille auguste de son génie. Voici ce que la nuit était censée répondre :

Il m'est doux de dormir, plus doux d'être de pierre !
Quand la honte survit au péril des combats,
Ne voir et ne sentir me fait un sort prospère ;
Donc ne m'éveille point, passant ! — et parle bas !

De retour à Rome, il se remit avec ardeur à travailler au mausolée de Jules II ; se conformant, comme nous l'avons dit, à un plan nouveau, moins vaste que le premier, et où d'autres statuaires devaient l'aider pour partie, il acheva, dans l'espace d'une année, le

tombeau tel qu'on le voit aujourd'hui dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens. Nul n'ignore que c'est là qu'on admire la puissance sculpturale de Michel-Ange, splendidement visible et comme personnifiée dans la statue de Moïse. L'étrangeté superbe, la majesté fulgurante de cette figure, — pose sublime et comme inébranlable, attitude olympienne, geste de demi-dieu, front inspiré, baigné de génie, inondé de grandeur et, pour ainsi parler, resplendissant de victoire; Tout, et ce regard qui semble commander à la terre, et jusqu'à ces deux cornes naissantes, ces deux cornes de bouc, qui traduisent littéralement l'apocalypse; tout, et même l'excès dans la force, l'exubérance dans le relief, dans l'accent, dans l'énergie, dans l'audace, tout ce qui même a été signalé comme imperfection ou défaut, tout est, partout, signé Michel-Ange; tout écrase les œuvres du passé et défie l'avenir.

IX.—Cependant, Clément VII était mort, après avoir montré au peintre, comme un repos pour le statuaire, les deux parois latérales de la chapelle Sixtine à couvrir encore de gigantesques peintures. On a judicieusement remarqué que, durant cette grande vie d'un artiste sans égal, chaque règne de pontife recevait de lui sa date sublime par un chef-d'œuvre nouveau. La marche toujours ascendante de sa gloire arrivait cette fois à un apogée que nul n'atteindra désormais, et que lui-même ne pouvait dépasser, puisque Dieu n'a pas abdiqué pour l'homme. — Paul III, succédant à Clément VII, livra pour l'œuvre projetée la Sixtine à

l'artiste. Michel-Ange aborde enfin cette page du *Jugement dernier,* qui eût demandé à tout autre une vie entière, où lui, le géant au vol d'aigle, il mit neuf pleines années de la sienne.

Ce serait certainement folie à nous d'essayer de décrire ici ce rêve de Titan, ce chaos sublime, ce poëme de la forme et de la force, cette *Divine Comédie* en action, où Michel-Ange épouse avec un filial amour, avec un respectueux orgueil, la pensée de son grand aïeul Dante. — Étonnements, stupeurs, peurs, frissons et terreurs, toutes les émotions écrasantes tombent pour ainsi dire, par avalanche, de ces grandes images. L'âme qui regarde commence par la surprise pour aller s'abîmer dans l'épouvante. Aussi, cela se sent et ne se raconte pas. D'ailleurs, comme nous l'avons dit, Dante n'a-t-il pas d'avance expliqué Michel-Ange?

On pense bien qu'au milieu de l'admiration générale la critique ne consentit pas encore à se taire. L'envie ne se dessaisit jamais de la dernière poignée de boue qu'elle destine au triomphateur. Michel-Ange écouta, impassible, tout ce bruit d'en bas et sourit. Cependant, quand l'injustice lui parut trop criante, il pensa qu'un châtiment lui était dû, et, par un procédé familier au poëte de l'*Enfer*, il donnait à quelque damné bien affreux la figure de l'imprudent qui l'avait outragé. Or, c'était là un arrêt irrévocable comme la mort; et Paul III, un jour invoqué comme arbitre, déclara lui-même qu'il n'y pouvait rien, tant il connaissait Michel-Ange.

Ce pontife, du reste, n'avait pas laissé les conseils de l'envie pénétrer et altérer ses sympathies pour l'artiste. La Sixtine achevée, il avait voulu, lui aussi, créer sa chapelle; il avait donc livré encore à Michel-Ange les voûtes de la *Pauline*. Ces peintures, où Michel-Ange vivait pourtant encore tout entier, s'éclipsèrent dans l'événement triomphal, dans l'effet croissant toujours qu'avait produit le *Jugement dernier*.

Une autre immense tâche appelait d'ailleurs Michel-Ange, et les peintures de la chapelle Pauline furent le dernier effort de son pinceau. Après le Moïse, après le *Jugement*, prêt à compléter sa gloire et son immortel défi à toute renommée passée ou future, il allait mettre la main de son génie à la basilique de Saint-Pierre, pour qu'à peu près au même temps, peintre, statuaire et architecte, il eût réalisé trois prodiges. — Il avait alors soixante-dix ans; mais pour ce type de force c'était encore l'âge de la maturité féconde. Comme dans ses œuvres, il avait dans sa robuste nature ce que l'homme a le moins, le droit de la durée.

Depuis la mort de Bramante, la direction des constructions de Saint-Pierre avait été livrée à toutes sortes d'incertitudes. Nous ne ferons pas, après tant d'autres, l'historique de ces travaux, où le nom de Raphaël se rencontre après celui de Bramante, et avant celui de Michel-Ange. Le dernier des architectes alors célèbres, San-Gallo, venait à son tour de mourir : le pape exigea impérieusement que Michel-Ange portât la lumière dans le chaos de projets et de détails

où la pensée de Bramante s'était déjà perdue. Le vieux et austère génie pratiquait la justice pour tous. Il rendait hommage à la conception primitive de Bramante ; mais il constatait que la puissance de réalisation avait manqué plusieurs fois à lui comme à ses successeurs. Or, sentant bien sa force, et sûr d'exécuter toujours le plan qu'aurait adopté sa pensée, il ne mit pas, comme d'autres, son orgueil à étouffer la trace de la première inspiration. Dans le projet auquel il s'arrêta, il se rapprocha au contraire des conditions de grandeur et de simplicité qu'on avait trop oubliées depuis longtemps.

Alors, avec une ardeur juvénile, on le voit en peu de jours exécuter en bois tous les modèles de détail ou d'ensemble. Tout s'anime de son zèle, il ravive à la fois tous les travaux, il appuie et consolide les bases qui n'eussent jamais supporté leur fardeau ; et l'édifice grandit dans sa force et dans sa majesté, sous le regard du glorieux octogénaire. — Pendant dix-sept ans, en effet, Michel-Ange donna toute sa vie de chaque jour, la pensée de toute son âme à la création sans rivale ; et Rome vit enfin la vaste coupole dominer, comme un diadème éternel, vingt siècles, représentés dans son sein par cent générations de chefs-d'œuvre.

Pendant ces dix-sept ans, Michel-Ange n'avait voulu recevoir aucun traitement. C'était pour lui-même, pensait-il sans doute, c'était pour son nom qu'il travaillait. C'était à sa propre gloire qu'il édifiait le plus grandiose des monuments où l'homme ait fait habiter Dieu.

Certes, il avait enfin cette fois acquis le droit d'un saint et majestueux repos : il ne se reposa pourtant pas.

Beaucoup de ses œuvres d'architecture sont de la même époque. Il avait donné les plans du Capitole ; une aile entière du palais fut exécutée sous sa direction même. Et non-seulement Jules III, successeur de Paul III, malgré les intrigues, malgré les insinuations des jaloux, avait confirmé au grand vieillard les pouvoirs suprêmes dans les travaux de Saint-Pierre ; mais, pour sa propre maison de campagne, le nouveau pontife avait exigé que tous les plans fussent faits par Michel-Ange. Les dessins du palais Farnèse lui furent aussi demandés alors ; au même temps, le roi de France et le grand-duc de Florence le disputaient, par leurs pressantes sollicitations, aux sympathies jalouses du pape et de Rome entière.

Venise le réclamait aussi, non pour lui demander des ouvrages, mais seulement pour s'honorer elle-même, en lui offrant une hospitalité digne de son nom.

Michel Ange s'excusa sur son âge, sur ses infirmités, sur la nécessité de sa présence à Saint-Pierre, et refusa modestement toutes ces honorables avances. Sa patrie tenait pourtant toujours une grande place dans son cœur : Florence, ayant formé le projet d'élever une église somptueuse à Saint-Jean, patron des Florentins, n'en appela pas en vain à son patriotisme et à son génie. Il se mit à l'œuvre avec cette vivacité superbe qui ne l'abandonna jamais, et en peu de jours il eut exécuté cinq projets différents, gradués suivant

les dépenses qu'ils pouvaient exiger. Les Florentins, appelés à choisir, se décidèrent pour le plus magnifique ; et Michel Ange, reconnaissant, leur assura, avec un juste orgueil pour lui-même, qu'en réalisant son plan Florence posséderait un temple tel que les Grecs et les Romains n'auraient jamais eu rien d'égal. Les malheurs de Florence nous ont privés de ce dernier et glorieux spécimen du génie de Michel-Ange. L'argent manqua dès les premières constructions, et les travaux furent à jamais arrêtés.

X.—Cette vie pleine de jours et de gloire approchait pourtant de sa fin ; depuis longues années déjà, le vieillard sublime avait senti planer sur son âme toutes les tristesses de cette solitude infinie qui se fait autour de ce qui dure. Se rappelant peut-être et s'appliquant à lui-même ce vers de Dante :

Désert et désolé comme chose éternelle,

il attendait maintenant, d'un front rasséréné, le baiser maternel de la mort ; il souriait aux mélancolies de la tombe ; et sa grande joie, c'était de travailler avec piété, avec ferveur, au marbre sous lequel il voulait dormir.

Puis, comme nous le verrons bientôt, la sainte poésie venait aussi parfois verser à sa pensée l'enivrement des graves mélodies : ses nobles vers pleuraient, avec de douces larmes, son seul et platonique amour, glorifiaient le grand Alighieri son maître, ou portaient à Dieu, sur des ailes de flamme, l'encens de ses beaux repentirs.

Il était donc plus que prêt pour l'éternité. Dans sa prodigalité triomphale, il avait semé son siècle de prodiges. Tous lui avaient fait place à la longue; nul n'avait pu lutter longtemps avec lui, même pour la durée. Le jeune et beau Raphaël s'était vite endormi dans son immortalité. Le fier et jaloux Bramante, le lâche et envieux Bandinelli, les San-Gallo, les San-Sovini, tous ses rivaux d'un jour dans sa vie séculaire, lui avaient cédé tour à tour leur part du domaine, où le temps l'avait seul laissé roi.

Que de beaux génies, que de princes, que de pontifes, il avait vus ambitionner ses marbres pour orner leur dernière demeure et s'y coucher avant lui dans leur suaire d'oubli ou leur manteau de gloire! Que d'amis, que de parents bien chers, que d'élèves affectionnés l'avaient quitté dans le douloureux chemin des jours! Laurent d'abord, son hôte sympathique et noblement généreux; Jules II ensuite, l'impétueux Jules II, le maître selon son cœur, le rude et fier pontife; puis tous ces papes plus ou moins bienveillants, qui ne purent jamais lui faire oublier ses deux premiers protecteurs, et qui, nous l'avons déjà dit, et son orgueil le comprenait sans doute, avaient eu besoin de Michel-Ange pour édifier leur renommée, bien plus que Michel-Ange n'avait eu besoin d'eux pour assurer la sienne; Soderini, son ami fidèle, le complice de sa foi républicaine éclose dans Florence aux jours du danger; son frère préféré qu'il pleura toujours; son vieux serviteur Urbin, qu'il ne voulut jamais oublier; et enfin

la grande Vittoria Colonna, marquise de Pescaire, dont nous parlerons plus loin, celle qu'il avait chastement, noblement aimée en Platon et en Dieu, Vittoria Colonna, muse altière, digne par le génie comme par la vertu du culte qu'elle inspira ; tous ceux-là et tant d'autres, voilà le compte de ses morts au combat permanent de la vie. N'était-il donc pas bien temps pour lui de monter aussi vers le divin repos?

Il avait, dans sa belle vieillesse, conservé toujours une vigueur rare. Cette vigueur baissa tout à coup ; il fut atteint d'une fièvre irrégulière qui dégénéra bientôt en langueur. Sentant sa fin prochaine, il fit venir son neveu Léonard Buonarroti, et lui dicta, en quelques lignes, sa volonté dernière. Il abandonnait, disait-il, son âme à Dieu, son corps à la terre, son bien à ses proches ; puis, laissant enfin retomber sans vie cette large main qui avait créé tant de choses, le 17 février 1564, à l'âge de quatre-vingt-dix ans accomplis, il rendit à Dieu son âme pleine de foi, d'espérance et d'amour.

L'émotion publique fut alors générale et profonde. On s'était accoutumé à voir ce géant prodiguer avec une persistance continue les chefs-d'œuvre, et pour ainsi dire à le croire dès ici-bas immortel. Après l'avoir vu vivre d'une vie si puissante et si forte, on s'étonnait que celui-là dût aussi mourir.

Le pape voulut qu'on fît à Michel-Ange des funérailles de souverain. Florence entière était accourue, un immense concours du peuple romain se pressait aussi autour du cercueil vénéré. En attendant que son mo-

nument pût être élevé dans Saint-Pierre même, car le pape avait ordonné qu'il fût ainsi enseveli dans son œuvre et sa gloire, ses restes furent déposés sous un marbre provisoire, à l'église des Saints-Apôtres de Rome. Mais Florence, à qui manquaient les os de Dante, ne voulut pas être aussi déshéritée de ceux de Michel-Ange ; avec la patriotique complicité de Léonard Buonarroti, neveu et héritier du grand homme, le grand-duc Cosme I[er] fit secrètement dépouiller le tombeau, et les restes glorieux, transportés à Florence, y furent reçus avec une grave et solennelle pompe. L'académie, les lettres, les arts : sculpture, peinture, architecture, — tous les corps de l'État, tous les grands noms, toutes les familles illustres, avaient député un ou plusieurs de leurs membres pour aller au-devant du cortége.

Un catafalque splendide s'était élevé, avec le concours de tous les arts dont Michel-Ange avait été, pour ainsi parler, le pontife. Un poëte célèbre du temps, Benedetto Varchi, prononça, après les cérémonies religieuses, une oraison funèbre enthousiaste ; et la foule immense s'écoula ensuite, recueillie et pénétrée, songeant que la mort elle-même s'arrête impuissante devant l'indestructible grandeur du génie et de la vertu.

Le grand-duc accorda ensuite à Léonard Buonarroti tous les marbres nécessaires pour un monument digne de tant de gloire. Le noble mausolée fut construit sur les dessins de Vasari ; le respectueux élève, avait fourni lui-même le buste de son maître. Les figu-

res en ronde-bosse des trois arts du dessin furent placées autour du sarcophage; l'*Architecture*, par Giovanni dell' Opera ; la *Peinture*, par Battista Lorenzi ; la *Sculpture*, par Valerio Cieli. — Ainsi repose Michel-Ange, au milieu des funèbres grandeurs de l'église de Santa-Croce, panthéon de Florence, où manque seul le grand Alighieri.

XI. – La vie de Michel-Ange est écrite, date par date, dans l'historique de ses travaux. On voit, en le suivant pas à pas dans ses créations successives, combien l'art fut, pour lui, tout une destinée bien remplie; pas un moment de tiédeur en son culte passionné ; sa vie, ce sont ses œuvres. Disons pourtant ici un mot de l'homme même.

Il avait la tête vaste, ronde, puissamment conformée. Le front spacieux et carré. Les tempes et l'arcade de l'œil en saillie. Le sourcil peu touffu, les yeux moyens, d'un ton brun, moucheté de jaune et de bleu; le nez large, et gardant, dans son écrasement, l'empreinte du coup de poing brutal de Torregiani ; la lèvre mince et le menton délicat. — Le bas du visage n'avait aucune de ces vultuosités épaisses, aucun de ces reliefs charnus qui, dans les fortes natures, accusent les appétits terrestres; toute la puissance de cette tête énergique et rare vivait dans les sommets, dans le front, dans le crâne, dans la solide voûte qu'habite le cerveau. — Il avait de larges épaules; le corps robuste, bien fait, sec, musclé, nerveux ; le tempérament vigoureux et sain, une complexion à toute épreuve. On peut dire qu'il ne fut jamais ma-

lade ; un accident grave, une chute qu'il fit en visitant un échafaud dans les travaux de Saint-Pierre, et sur ses vieux jours, les douleurs de la gravelle, le forcèrent seuls à interrompre deux fois les rudes besognes de l'art.

Il avait vécu toujours comme un sage, parfois même, dans le fort de ses travaux, comme un anachorète, se nourrissant, le plus souvent alors, de pain et d'un peu de vin généreux. Quand la fortune lui eut prodigué ses faveurs, il fut bon, secourable, attentionné aux autres, rude ou insouciant pour lui-même. « Ascanio mio, disait-il à Candivi, son élève, quoique riche, j'ai, ma foi, vécu comme un pauvre! » et à peine s'en était-il aperçu.

Il dormait peu ; souvent il ne se déshabillait même pas. Le travail de nuit n'était qu'un jeu pour cette organisation prodigieuse. Cette austérité, cette simplicité, cette philosophie stoïque, qui lui faisait accomplir son œuvre et mépriser sa gloire, il l'avait trouvée dans l'amour de l'art, dans un penchant sans effort, dans sa nature même ; mais il l'avait aussi complétée dans sa vertu. Il ne fit jamais une action mauvaise. Le vice, la lâcheté, la bassesse, et aussi le stupide orgueil de l'ignorance, purent seuls susciter ses généreuses colères. Il n'eût pas, il est vrai, grand mérite à n'envier personne ; qui pouvait-il envier? Mais il fut loyal pour tous, impartial pour ses rivaux, juste pour ses ennemis. Les jaloux du second rang, plus, certes, que Raphaël lui-même, voulurent, dans la gloire de ce dernier, faire oublier un moment celle de

Michel-Ange : Michel-Ange n'en rendit pas moins témoignage au génie de Raphaël. Bramante employa sa vie et son crédit à gêner l'essor du jeune rival que lui envoyait Florence. Michel-Ange se plut toujours à reconnaître la beauté du plan primitif que Bramante avait conçu pour Saint-Pierre. — Rien de plus touchant que son attachement fidèle et ses inconsolables regrets pour son vieux serviteur Urbin ; on sait comme il le pleura, comme il se désespérait de ne l'avoir pas précédé dans la tombe. La mort d'un frère bien-aimé avait été aussi quelque temps auparavant pour lui une amère douleur. — Ses actes de générosité pour les petits, de dévouement aux plus humbles, égalent seuls sa hautaine roideur vis-à-vis des puissants de la terre. De ces derniers, beaucoup auraient pu dire, et avaient durement appris, s'il avait l'âme d'un courtisan, s'il savait humblement courber le front, ou supporter un outrage. Il se sentait grand ; il avait lui-même le respect de sa grandeur, et eut ainsi toujours le secret, comme le droit, d'imposer ce respect aux autres. Sa repartie, suivant l'occasion, sortait du fond de son cœur, ou tombait du haut de son orgueil. On aime à le voir se révéler lui-même dans ces deux mots de dialogue :

« Quand je serai mort, disait-il à son vieil Urbin, que deviendras-tu, mon pauvre ami? — Il me faudra bien chercher un autre maître... — Et tu crois que je le souffrirai? tiens! voilà deux mille écus... » — Voici le contraste : le pape Paul IV se plaignait des nudités du *Jugement dernier*, et fit demander à Michel-

Ange de les voiler. « Allez dire au pape, répondit le rude maître, qu'il s'occupe un peu moins de réformer mes peintures, chose facile, et que je ferai quand je voudrai ; mais qu'il songe un peu plus à réformer les hommes, ce qui est sa tâche, et n'est pas aisé. »

Ses idées sur l'art étaient aussi élevées, aussi fières que son exécution était puissante. Il aimait, de passion, le beau en toute chose : un beau cheval, un beau chien, une belle fleur, un arbre majestueux, une montagne grandiose, tout ce qui est beau dans l'art et beau dans la nature le charmait, le saisissait, l'inspirait. Il cherchait la beauté à travers la création, comme la mouche cherche son doux nectar en volant du calice de la rose aux grappes du marronnier en fleur, du bouton du lis au chaton du cèdre.

Il prisait par-dessus tout l'originalité; il eût sans doute conseillé à tout artiste de faire moins bien suivant sa propre nature que mieux dans l'ornière d'un autre. « Celui qui s'habitue à suivre, disait-il, n'ira jamais devant. » — Il avait du trait dans l'épigramme, et y eût certainement excellé si son cœur ne l'eût arrêté à propos. La vanité des médiocres l'irritait bien quelquefois, mais il finissait par en rire, et, en tout cas, il lui réservait pour châtiment une raillerie innocente. Un peintre ignorant, Bugiardini, lui demandait son avis sur un portrait : « Ah ! très-bien, fit Michel-Ange, mais vous lui avez placé l'œil au milieu de la tempe, c'est du nouveau. » Le peintre résiste et prétend que son portrait est l'image exacte du modèle : « C'est possible, reprend alors négligem-

ment Michel-Ange, ce sera la faute de la nature. »

Il rencontre un jour un enfant au visage idéalement beau, et lui demande son nom. C'était le fils du peintre bolonais Francia, qui n'avait jamais eu le don de charmer le peintre de la Sixtine. « Ah ! ma foi, mon garçon, dit le maître à l'enfant, ton père fait décidément bien mieux en réalité qu'en peinture. » — On regrettait enfin devant lui qu'il ne se fût pas marié et qu'il dût mourir sans postérité. « J'ai eu l'art pour épouse, répondit-il, et c'est encore trop d'avoir eu celle-là dans ma vie. Ma postérité, c'est mon œuvre; elle me suffit bien. Ghiberti a laissé un vaste patrimoine et de nombreux enfants. Qui saurait aujourd'hui son nom s'il n'eût pas fait les portes de bronze du baptistère de Saint-Jean de Florence? Le patrimoine est dissipé, les enfants sont morts; le monument est debout ! »

XII.—Une seule passion, nous l'avons indiqué, vint illuminer son âme, et la remplit, jusqu'à la mort, du douloureux bonheur d'aimer. Ses poésies sont la chaste et mélancolique confidence de durables ardeurs pour un objet digne d'un tel homme.

On connaît le nom et l'histoire de Vittoria Colonna, fille de Fabricio Colonna, le plus grand capitaine de son temps, mariée très-jeune à Fernand d'Avaloz, marquis de Pescaire, qui devait se faire aussi un nom fameux par une vie courte, mais bien remplie. Vittoria, rayonnante de beauté et de poésie, avait trouvé dans cette union toutes les joies du cœur et tout le prestige des belles renommées. Ivresses fugitives! Le marquis de Pescaire succomba tout à coup, au milieu

même de ces rares félicités : de nombreuses blessures et les fatigues de la guerre avaient rapidement mûri, pour la mort, son héroïque jeunesse.

Vittoria était alors aussi célèbre par son esprit que par sa beauté. Tout ce qu'il y avait de plus illustre sollicita bientôt sa main; mais elle repoussa toutes les adorations, s'enferma dans la solitude, et voua son génie tout entier à la gloire de son époux, au souvenir de leur amour brisé. Ses poésies, pleines de charme et de cœur, douloureux soupirs d'un regret sans fin, vastes aspirations d'une immortelle espérance, se répandirent bientôt pour consoler et ravir toutes les âmes tendres, tous les cœurs éprouvés. C'est par ces poésies que Michel-Ange sentit l'amour envahir sa vie; c'est Vittoria Colonna que sa grande âme trouva seule à la hauteur de l'idéal sublime et du fantôme adoré de ses rêves. La pudique fidélité de Vittoria pour son mort bien-aimé ne put s'effaroucher de cette flamme, si pure que les anges en eussent été volontiers complices. Et, à mesure que l'austère douleur de la noble veuve gagna en profondeur ce qu'elle perdait en cuisante amertume, un doux commerce de poésie, une fière intimité de génie, l'hymen éthéré de deux âmes, rapprocha le grand archange de la peinture et la muse séraphique dont il vivait épris. L'inspiration de Vittoria se retrouve dans les plus poétiques des œuvres religieuses de Michel-Ange. Ce souffle de femme a passé comme une brise bienfaisante sur la pensée austère du rude Toscan pour l'attendrir et la sanctifier.

La mort de Vittoria, son illustre *dame*, sa Béatrix, son doux génie visible, fut pour lui l'inconsolable désespoir. Ses larmes ne furent pas perdues pour la postérité : un soupir de la muse les cristallisa en beaux vers.

XIII. — Il nous reste ici à dire encore quelque chose de Michel-Ange poëte. Mais, par ce qu'on connait déjà de son âme, on sait, dès à présent, vers quelles régions du spiritualisme, de l'amour et de la piété, l'aile de l'aigle dut diriger son essor. Michel-Ange adorait Dante et savait par cœur la *Divine Comédie;* il s'était enivré des magnificences des saintes Écritures; il savourait Pétrarque aux heures de tendresse; et souvent aussi l'éloquence indomptée de Savonarola avait répondu à toutes les secrètes révoltes de son noble cœur. Il avait connu, il avait aimé le prophète de Florence; et de ce qu'il aimait, Michel-Ange gardait long souvenir.

C'est donc en ce milieu de poésie et d'élévation contemplative qu'il nourrit d'une moelle sacrée, qu'il abreuva d'enivrements suprêmes la sublime faim, la divine soif de sa muse.

On nous permettra encore d'essayer de rendre, dans la pâleur et dans la faiblesse de la traduction, quelques-unes de ces belles et si nobles pensées qui méritèrent à Michel-Ange la quatrième couronne dont Condivi, son biographe, voulait qu'on décorât son front. Nous trouvons dans ses sonnets, dans ses épigrammes ou stances et dans ses canzone, quatre inspirations également bien senties, quatre amours,

quatre cultes : celui de l'art, celui de Vittoria Colonna, celui de Dante et celui de Dieu. Nous choisirons, ou plutôt nous citerons au hasard, un ou deux *specimens* de ces quatre tendances.

Hâtons-nous de dire que, parmi ces petits poëmes, il en est de très-beaux; de très-grands, de très-magnifiques, et que presque tous sont très-élevés. Ce n'est pas à dire qu'ils doivent être jugés tels sous le voile attristant d'une traduction.

Le poëte explique que l'idée divine est toujours présente dans l'œuvre du grand artiste, et que la vraie beauté garde un souvenir d'en haut :

Dans ma vocation, comme un divin modèle,
Le ciel, quand je naquis, me révéla le BEAU.
Qui dirait autrement, au vrai n'est pas fidèle.
Le beau m'est, pour deux arts, et miroir et flambeau.
Par lui seul, à mes yeux il est donné d'atteindre
Les hauteurs où de pair je puis sculpter et peindre.
Bien aveugle est celui dont le regard ne peut
Juger que par les sens la beauté qui nous meut,
Et porte un noble esprit aux sphères éthérées.
Du mortel au divin quel œil faible a passé.
Et put trouver jamais ces régions sacrées,
Où monter sans la grâce est un rêve insensé?

Il ne veut pas mourir tant qu'il lui est permis d'admirer sur la terre celle qui lui parle du ciel et lui donne un avant-goût des suprêmes félicités; il s'adresse à ses yeux pour leur dire de contempler encore, de contempler toujours :

Gardez, ô mes yeux ! gardez souvenance
Que le temps s'enfuit, que l'heure s'avance,

Où regards et pleurs cesseront en nous;
Mais restez ouverts, par pitié pour vous,
Tant que daigne encor, ma divine dame,
Habiter ce monde et charmer mon âme!
Quand, pour me ravir l'attrait sans pareil,
Et la réunir aux saintes cohortes,
Le ciel devant elle ouvrira ses portes,
Alors, vous pourrez, loin de mon soleil,
Vous clore — et dormir du dernier sommeil.

La mort a frappé sa dame; il revoit les lieux où il la rencontrait lorsqu'il allait au-devant d'elle sur la route de Viterbe, les lieux où il la vit aussi pour la dernière fois, quand elle s'éloigna de lui : il ne savait pas qu'elle allait mourir, et qu'il aurait l'éternel regret de n'avoir pas au moins une fois effleuré son front au lieu de lui baiser la main.

Ici, celle qui fut pour moi le bien sacré
Conquit à son vouloir mon cœur et puis ma vie;
Là, ses beaux yeux, d'espoir m'ont fait l'âme ravie;
Et là du doux accueil je me suis enivré :

Là, se noue, et plus loin se rompt, le nœud suprême;
Là, sourires et pleurs; — ici, de ce roc noir,
Je vois partir, frappé d'un morne désespoir,
Celle qui sans retour m'enlevait à moi-même.

Là, je revins souvent; là, je m'assieds toujours;
Et, pour les jours de deuil comme pour les beaux jours,
Je vénère ces lieux où mon culte demeure;

Et, suivant que tu fais revivre dans mon cœur,
De l'objet de mes feux ou tendresse ou rigueur,
Amour! à mon passé je souris ou je pleure!

Puis c'est Dante et ses grands souvenirs, Dante et

son œuvre éternelle, et sa vie douloureuse. Et voici comme Michel-Ange sait aimer et admirer son poëte :

Prêt à sonder vivant l'ombre des noirs abîmes,
Vers l'un et l'autre enfer, loin du terrestre lieu,
Il va, son fier penser l'escorte : il monte à Dieu,
Et verse le vrai jour à nos regards infimes.

Étoile dans notre ombre ! à ses rayons de feu
S'illuminent pour nous les mystères sublimes !
Et, du prix que souvent on garde aux magnanimes,
Les méchants l'ont payé, proscrit et sans aveu !

De Dante on comprit mal le grand cœur et la vie
Au milieu de ce peuple insensé, que l'envie
Fit toujours sans pitié pour le juste abattu.

Oh ! que n'ai-je pourtant la même destinée !
Toute félicité, moi, je l'aurais donnée
Pour avoir l'âpre exil et l'altière vertu !

Michel-Ange trouve encore sa louange impuissante; il admire plus qu'il n'a pu l'exprimer; il a besoin de consacrer une fois de plus son enthousiasme et sa foi dans le génie qui le domine, et qu'il a su grandement traduire ; — et alors il s'écrie :

Nul de lui ne dira ce qu'il en faudrait dire,
On sait mieux, — le regard dans sa gloire ébloui,
Condamner les pervers qui firent son martyre,
Qu'on ne peut, par l'éloge, atteindre jusqu'à lui.

Au royaume du mal, loin de nous il a fui
Pour enseigner la terre, — et Dieu même l'attire,
Et les portes du ciel s'ouvrent devant celui
Que son pays natal repousse et put maudire !

O peuple, ingrat toujours! Pour ton propre malheur,
Tu fus le nourricier de sa noble douleur;
Montrant qu'aux plus grands cœurs plus de misère abonde !

Entre mille raisons, celle-ci suffit bien :
Jamais inique exil ne fut égal au sien;
Jamais plus grand que lui mortel ne fut au monde!

Mais l'âge assombrit encore la grande pensée. Le poëte a déjà renié pour Dieu son plus noble désir, son art et sa gloire. Sa poésie elle-même ne veut s'inspirer désormais que du ciel. Il s'agenouille avec une piété profonde devant ces nobles figures du Christ mort et couché sur les genoux de la Mère des douleurs. Ces marbres, où il a versé toutes les sublimités de son génie, lui parlent un mystérieux langage de tendresse et d'amour, auquel il va répondre. Son repentir est déjà l'espérance; le ciel est proche, écoutons :

Loin du monde, Seigneur, échappé du naufrage,
De tout grave souci me détachant pour toi,
Tel qu'un fragile esquif battu d'un long orage,
Je cherche dans ton sein le calme après l'effroi.

Et l'outrage sanglant à l'humble et doux visage,
Et l'épine, et les clous à tes mains que je voi,
Tout, pour mon âme en deuil, de ta grâce est le gage,
Et l'espoir du salut renaît encore en moi.

Qu'à ton oreille enfin mon sanglot retentisse!
Dérobe mon offense à l'œil de ta justice;
Détourne de mon front le bras de ton courroux!

Puisse ton sang sacré laver ma faute immonde!
Et que, plus je suis vieux, plus à cette heure abonde
Le secours plus rapide et le pardon plus doux.

L'élévation, la majesté, le grandiose de l'original serait-il tellement perdu dans ces vers, qu'on n'y sente rien de ce qui s'y trouve ; rien de cette parenté glorieuse qui rappelle les tristesses du psalmiste, l'ampleur des prophètes, la vigueur du Dante? N'y sent-on pas surtout l'essor d'une grande âme, et ce vol de l'aigle, à qui la voûte même des cieux pèse encore comme une prison trop étroite? Que si, au contraire, on entrevoit, à travers cette pénombre de la traduction, ce qu'il faut comprendre et savourer dans cette poésie austère, trouvera-t-on qu'on ait fait à Michel-Ange, sur les hauteurs où siégent les élus de la muse, toute la place à laquelle il a droit? — Ayons, nous, le courage de notre sentiment. Oui, ce grand peintre, ce sculpteur sans rival, cet architecte immense, est encore un grand, un très-grand poëte. Et, si sa vie est si pleine de belles œuvres, que lorsqu'il faisait une chose il ne soit pas permis de regretter qu'il n'en fît pas une autre, nous voulons pourtant proclamer que la poésie, en prenant une part de sa vie, loin d'avoir empiété sur ses autres aptitudes au détriment de sa gloire, a complété, au contraire, son droit et son titre aux plus immortelles couronnes.

III

Tel est, si nous avons su le peindre, si nous avons su faire surtout comprendre et la grandeur de cette vie sans repos, et la beauté d'ensemble de sa créa-

tion, tel est l'homme qui, par la multiplicité sans exemple de ses aptitudes et son universelle supériorité, réalisa, mieux que jamais aucun autre parmi les anciens et les modernes, le type complet du grand et glorieux artiste.

Peintre, sculpteur, architecte, il est hors de pair. Le juger par les formes de l'analyse et de la critique ordinaire, cela n'eût pas été possible; personne d'ailleurs ne l'a jamais tenté. Il est lui même une de ces statues superbes et géantes qu'il faut voir en bloc et admirer avec la foi de l'art, sous l'empire de l'émotion et du saisissement.

Sa plus haute qualité, sa plus belle gloire, qui pourrait la dire? Est-ce la force? est-ce l'expression? est-ce l'accent, l'originalité ou le caractère? Non, ce n'est pas l'une de ces choses, parce que c'est tout cela à la fois. Il est plein d'idéal et il est humain; il est gigantesque et il est vrai. La beauté qu'il crée est vivante, palpable, tangible, et l'âme la divinise, et le style lui donne la majesté souveraine.

Il habite le ciel, et il entre néanmoins dans le vif de la réalité par des éclats soudains, imprévus, flamboyants. La grandeur poétique, même exagérée, il la rend possible : elle devient par lui familière. Son âme est douce à la fois et sévère; sa poésie est tendre en même temps qu'elle est vaste. On ne risque rien de l'aimer; son commerce est de bon conseil, et sa vie de grand exemple.

Oh! quand les spectacles navrants de l'histoire nous montrent si souvent l'astuce et la perfidie triom-

phantes, la bassesse et la lâcheté en honneur, la trahison heureuse, et les petits hasards victorieux dans les grands combats, il est bon de ranimer ses croyances et de réconforter son courage en étudiant, en contemplant, en admirant et aimant ces beaux modèles qui réconcilient avec l'espèce humaine, parce qu'ils ont uni au même degré le cœur noble et le génie altier. Tel nous a semblé Dante, et tel, après lui, Michel-Ange!

Ce dernier fut le demi-dieu de son siècle. Il restera, dans la postérité, l'honneur éternel du génie humain. Ses monuments font l'orgueil de Florence et de Rome, et si son œuvre appartient presque exclusivement à l'Italie, sa gloire appartient au monde : elle est une éclatante escarboucle au sublime diadème de l'art.

FIN.

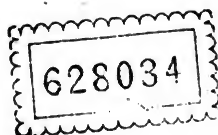

628034

TABLE.

ERRATA.

Page 14 ligne 1 de la note : *les livres sacrés des Indiens,* lisez : *des Indous ;* page 115, lignes 1 et 2 : *dans la tombe, sans respect de...* lisez : *dans la tombe sans respect, de...*

Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

